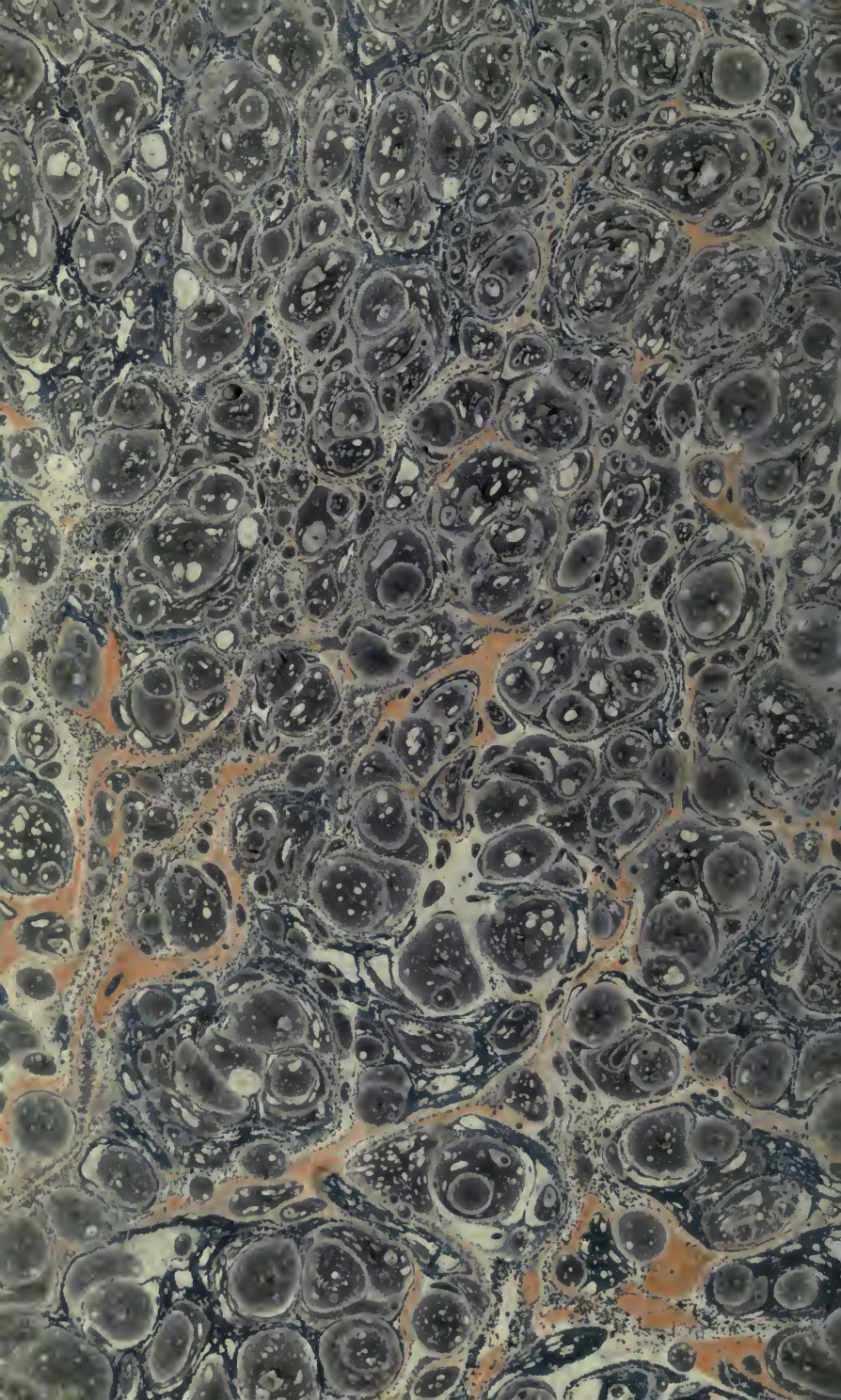
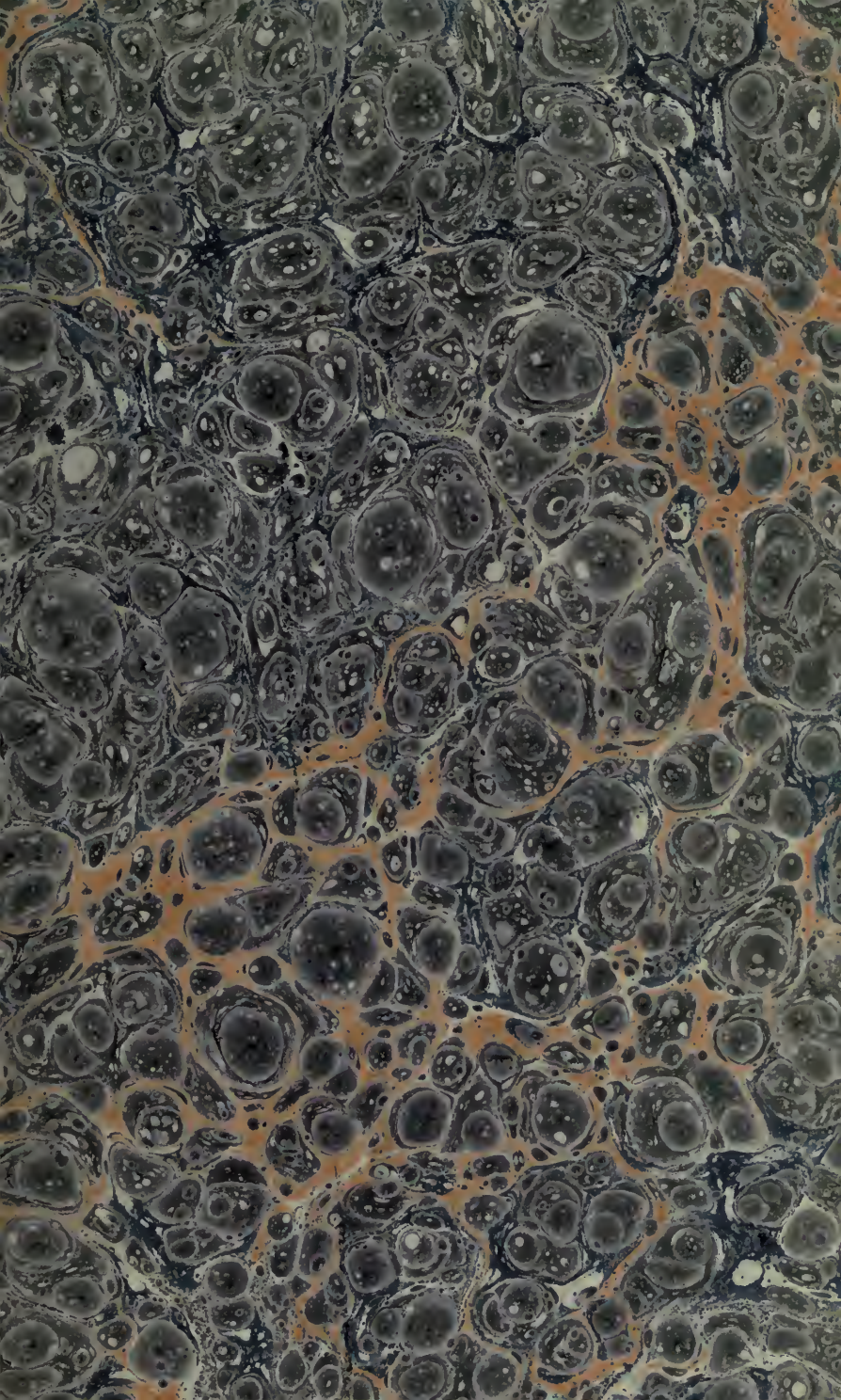




ŒUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

DAMINVILLE, HENRIETTE, VALMIERS, GERMEUIL.

TOME CINQUIÈME.

AVEC FIGURES.

263201
14·1·32

A PARIS,

Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, nº. 19.

1803 — an XI.

PQ
1954
A7
1803
t. 5

DAMINVILE,

ANECDOTE.

DAMINVILE,

ANECDOTE.

MONSORIN étoit du nombre de ces parvenus que la richesse corrompt et dénature ; peut-être étoit-il né avec un cœur susceptible de sentiment : mais l'opulence, ce qui arrive presque toujours, avoit étouffé en lui ce germe heureux. La soif de s'enrichir, étoit l'unique passion qui l'agitoit ; elle le consumoit, il lui sacrifioit toute son existence ; de-là, son endurcissement, son inhumanité réfléchie, son avarice insatiable, son mépris décidé, sa

haine même pour tout ce qui pouvoit lui présenter le tableau de la misère, tandis qu'il prostituoit son hommage aux moindres apparences de la fortune. Un riche lui paroissoit formé d'une autre substance que le reste des hommes. Croiroit-on qu'avec cette façon de penser aussi absurde qu'injurieuse pour ses semblables, un être si odieux se piquât de professer la piété, c'est-à-dire, qu'interprêtant mal l'esprit de la vraie dévotion, Monsorin ne s'attachoit qu'à la pratique extérieure, et négligeoit ou méconnoissoit totalement les devoirs que la religion nous impose? Il se cachoit qu'elle ajoute encore à ce penchant émané de la nature, à cette compassion généreuse qui nous porte à plaindre, à secourir le malheureux : la bienfaisance est, sans contredit, un de ses premiers préceptes, et Monsorin s'y étoit toujours montré rebelle; il se contentoit de visiter les temples, d'assister à nos respectables cérémonies, et revenoit chez lui plus inhumain et plus avare; sa femme, dont il s'étoit hâté de s'approprier le bien, et que le déplaisir d'être liée à un pareil époux, venoit de précipiter au tombeau, lui avoit laissé un fils unique qu'on nommoit Daminvile.

Bien différent de son père, ce jeune homme réunissoit les plus belles qualités; il étoit sur-tout sensible et bienfaisant; sa figure noble et intéressante annonçoit une ame ouverte à toutes ces impressions, dont l'humanité s'honore; il touchoit à

sa vingt-deuxième année. Si la sensibilité est la source des vertus, quelquefois aussi elle nous plonge dans des erreurs et des chagrins, suite presqu'inséparable des passions; souvent l'amour honnête n'est pas moins redoutable que l'amour vicieux; le premier a une sorte de fanatisme d'autant plus difficile à dissiper, qu'il s'appuye de l'orgueil, et qu'il nous fait paroître grands à nos propres regards: plus les sacrifices qu'il nous coûte, sont imposans, plus il nous flatte et nous domine.

Daminvile n'avoit pas consulté la raison calculante de son père pour céder à une inclination qui devoit lui causer des malheurs inévitables: il avoit apperçu à la promenade une jeune personne, il n'en avoit point vu de plus charmante, de plus digne d'être aimée, et de fixer tous ses vœux: Félicie, en effet, eût mérité les hommages les plus éclatans; sa vertu égaloit ses attraits; restée orpheline en bas âge, un oncle et une tante en prenoient soin; la fortune sembloit s'être attachée à l'humilier, si l'on peut humilier l'honnêteté et ses charmes qui sont les vrais présens de la nature. Existeroit-il un génie envieux qui empêchât la réunion de tous les avantages? il n'en est point que nous n'achetions par les plus dures compensations. Félicie pouvoit encore s'applaudir de sa naissance, ou peut-être s'en plaindre: c'étoit un nouvel obstacle qui rendoit son établissement plus difficile: aussi ses parens qui étoient peu riches, lui faisoient-ils envisager le couvent,

comme le seul état qu'il lui fût permis d'embrasser.

Le fils de Monsorin ressentoit tout ce qui caractérise le véritable amour, une espèce de respect religieux pour l'objet de sa passion; celui qui veut séduire, n'aime point; Daminvile aspiroit à former un engagement avoué du ciel et de la vertu; il avoit su s'introduire chez monsieur et madame de Villemont, les parens de Félicie; il ne tarda point à lui parler de son amour, et cette déclaration embarrassa d'autant plus la jeune personne, qu'elle partageoit déjà des sentimens que l'un et l'autre auroient dû rejetter : cependant elle eut la force de cacher son émotion. Monsieur, lui dit-elle, ce n'est point à moi d'entendre de tels aveux; je n'imagine pas que votre dessein soit de me tromper : adressez-vous à mes parens, eux seuls vous répondront pour moi; il m'est permis, au reste, de vous prévenir que je suis sans fortune, et que le cloître est l'asyle qui m'attend. — Sans fortune, charmante Félicie! ah! lorsqu'on a vos vertus, vos graces, votre beauté accomplie, qu'on réunit tous les enchantemens, lorsqu'on sait enflammer un cœur qui brûle de vous obtenir, ne possède-t-on pas tous les biens du monde? J'ai un père, un père qui a des richesses : je les partagerai, je les mettrai à vos pieds. Non, ne craignez pas que je vienne ici comme un séducteur vous prodiguer des sermens que le temps désavouera; je vous jure, et j'en prends le ciel à témoin, que je n'aurai point, que je ne veux point,

avoir d'autre épouse que vous. Parlez : accepteriez-vous mon hommage? aurois-je eu le bonheur de vous inspirer quelques-uns de ces sentimens... qui m'animeront toujours?...

Daminvile étoit aux genoux de Félicie, qu'un trouble involontaire rendoit interdite. Son oncle paroît : — Que vois-je, monsieur? — L'homme le plus sensible, qui adore mademoiselle votre nièce, qui lui répète, en votre présence, le serment de l'aimer jusqu'au tombeau, et qui aspire à l'honneur de vous appartenir. Ce n'est point elle, reprend monsieur de Villemont avec une sorte d'aigreur que vous deviez consulter : Félicie, monsieur, a des parens qui lui témoignent toute la tendresse d'un père et d'une mère ; leur devoir est de veiller à ses intérêts, de la conduire dans le chemin de la vertu, et ce ne seroit pas à vous à l'en détourner. — L'en détourner ! eh ! monsieur, connoissez donc mon cœur : je vous le redis avec une assurance que n'auroit point l'imposture ; je n'en impose ni à vous ni à mademoiselle votre nièce ; l'amour qu'elle est capable d'inspirer, ne sauroit être criminel ; tous mes vœux seroient de mériter le don de sa main. Vous m'avez surpris à ses pieds ; pardon, monsieur, si je vous ai offensés l'un et l'autre, mais... n'avez-vous jamais aimé? D'ailleurs ma tendresse est si pure ! j'adore Félicie, comme on aimeroit une divinité ; j'ai pour elle le même respect, la même crainte de lui déplaire. Je suis le

plus à plaindre des hommes, si vous ne me promettez....

Monsieur de Villemont ne laisse point achever Daminvile qui versoit des larmes, tandis que Félicie s'efforçoit de repousser les siennes. Il l'emmène dans un appartement voisin, ferme la porte sur lui, & prenant un ton plus calme : — Monsieur, j'ai cru que je devois éloigner ma nièce d'un entretien des plus importans, puisqu'il s'agit de son bonheur et du vôtre. Il est inutile de la mortifier par des vérités que la probité me défend de vous taire ; Félicie n'a rien que quelques agrémens, et des vertus que nous cherchons à fortifier tous les jours. Le couvent... Le jeune homme l'arrête avec vivacité : monsieur, je n'ignore point que la fortune a voulu ravir à mademoiselle votre nièce des avantages qu'elle lui devoit ; c'est à moi de venger Félicie d'un caprice si injuste, et ce sera encore une nouvelle satisfaction que j'ajouterai à celle de l'épouser. Quels trésors valent un regard de Félicie ! — Permettez-moi, monsieur, de vous parler avec franchise : vos discours sont d'un jeune homme qui aime : mais, monsieur votre père aura-t-il votre ivresse ? Vous me pardonnerez cette sincérité : on connoît monsieur Monsorin ; il est riche, ce mot a tout dit, monsieur, et vous devez l'entendre. Non, votre père ne souffrira pas que vous n'épousiez que la vertu et la naissance ; il vous faut une femme opulente. Ah ! monsieur, s'écrie Daminvile

vile en pleurant, il est vrai que mon père est extrêmement attaché aux richesses : mais... il n'a point vu Félicie; s'il la voyoit, s'il la connoissoit, il auroit mes yeux, mon cœur; eh! peut-on avoir d'autres sentimens, quand on peut seulement regarder Félicie? Je vous réponds d'un consentement des plus décidés. Mon père voudroit-il ma mort? Villemont reprend : je vous le dis, monsieur : votre langage est celui d'un jeune cœur rempli de sa passion, et qui s'en impose sur les difficultés qu'on a le malheur, à mon âge, de prévoir et de redouter. Au reste, vous me paroissez trop honnête, pour vous flatter de poursuivre vos visites, sans un aveu formel de monsieur votre père; ne soyez donc pas étonné que je vous prie de vous absenter jusqu'au moment que vous l'ayez obtenu. Je vous estime, et j'aime à croire que vous n'employerez aucun détour, aucuns artifices, qu'en un mot, ma nièce vous a inspiré un attachement que justifient l'honnêteté et le respect : vous sentez les loix qui vous sont prescrites (Daminvile veut insister). J'imagine, monsieur, m'être assez expliqué, et Félicie elle-même auroit exigé de vous une semblable condition.

Le fils de Monsorin accablé, éperdu, se retire, sans avoir pu voir un seul instant l'objet d'une passion des plus violentes. A peine est-il sorti, que Villemont a une conversation très-sérieuse avec sa nièce; il lui défend expressément de recevoir le

moindre écrit de Daminvile. Félicie promet tout : mais quel bouleversement elle éprouvoit dans son ame, et que l'œil d'un parent étoit loin de saisir le trouble qu'elle ressentoit !

Nous avons dit que Daminvile aimoit : c'est le représenter tel que sont la plupart des amans, imprudent, aveugle sur tout ce qui pouvoit le contrarier, rempli de l'espérance flatteuse qu'il n'auroit point d'obstacles à combattre, très-convaincu qu'il obtiendroit le consentement paternel. Cependant, chaque fois qu'il avoit résolu d'épancher son ame, et de révéler son secret, il se sentoit arrêté par une crainte involontaire. Il lui étoit impossible de se dissimuler que Monsorin ne connoissoit d'autre talent, d'autre vertu, d'autre mérite que la richesse; c'étoient les premières expressions qui avoient frappé son oreille. D'un autre côté, il comptoit les jours, les heures qui s'écouloient loin de Félicie; ne pas voir, ne pas jouir d'un seul regard de tout ce qu'il aimoit : quel supplice ! cette privation lui paroissoit insupportable. Il avoit déjà imaginé plusieurs moyens de donner de ses nouvelles à sa maîtresse, et de recevoir des siennes; toutes ces tentatives étoient demeurées sans effet; rien ne pouvoit endormir la précaution surveillante des parens de la jeune personne qui ne souffroit pas moins que Daminvile. La contrainte où elle vivoit, ne faisoit pent-être qu'enflammer la passion secrète qui la consumoit; tout ce que la vertu étoit en droit

d'exiger de cette infortunée, se bornoit à ne pas risquer la moindre démarche, et sur-tout, à cacher à son amant l'empire qu'il avoit déjà sur son ame : mais pouvoit-elle ne point combattre, se défendre ces larmes que le devoir repousse, et qui semblent retomber jusqu'au fond du cœur, ne pas éprouver tous les tourmens intérieurs attachés à un amour qui doit se taire et se sacrifier? Un pareil triomphe étoit au-dessus des forces de Félicie. Son oncle et sa tante lui remettoient sans cesse devant les yeux, les obligations que la sagesse et son état lui imposoient : nulle fortune à espérer, conséquemment l'impossibilité de prendre l'esprit du monde, et de céder à ses illusions séduisantes, la perspective d'un couvent, l'abnégation de tout ce qu'on appelle les plaisirs de la vie, la seule ressource de la satisfaction délicate qui suit toujours la pratique de la vertu, et sur-tout un éloignement éternel des moindres goûts qui nous portent vers la société : voilà les images qu'on ne cessoit de présenter à la malheureuse nièce, qui se soumettoit avec une docilité apparente à un joug si pesant.

Félicie donna une preuve éclatante de cette soumission sans bornes à ses parens et à ses devoirs. Elle étoit à l'église, près de madame de Villemont, qui parloit à une dame de ses amies : un homme déguisé en mendiant, et que la jeune personne reconnoît pour être le domestique de Damville, profite de la circonstance, et lui fait voir une lettre

qu'il vouloit lui donner furtivement. Aussi-tôt il s'éleve dans cette ame nourrie des meilleurs principes, une foule de mouvemens contraires; inquiète sur le sort d'un objet qui ne lui étoit déjà que trop cher, elle brûle d'en être instruite; son cœur, en quelque sorte, se précipitoit au-devant de cet écrit, sa main alloit le recevoir; elle s'arrête: un autre sentiment aussi fort que le premier, la rappelle aux loix de l'honnêteté. Il n'est point de démarche indifférente pour une jeune personne: qu'elle accepte une lettre, un seul mot, elle a fait le premier pas dans la carrière de l'égarement et du désordre; et assez foible pour avoir cédé à ce premier pas, il ne lui est plus possible souvent de reculer: de-là le trouble qui l'agite, et la condamne, plus de repos, plus de tranquillité, des chagrins, des malheurs, son déshonneur, sa perte assurée. Le valet rusé emploie tous les signes pour presser Félicie; elle essuye à chaque sollicitation, de plus violens combats: mais elle remporte la victoire, et refuse obstinément le billet.

Arrivée à la maison, elle court s'enfermer dans sa chambre, et là, elle donne un libre cours à tout ce qu'elle ressent; elle est suffoquée par ses larmes. Ai-je assez sacrifié, se dit-elle, à cette inflexible vertu, dont je suis la misérable victime? Ne point voir Daminvile depuis plus de quinze jours, et l'aimer autant que je l'aime! hélas! si sa présence m'est interdite, du moins j'aurois su...

Qu'aurois-je appris? qu'il éprouve des souffrances égales à la mienne, que son amour.... quel mot ai-je prononcé? à quel but nous conduiroit une tendresse mutuelle?... Je le vois trop : il se borne à m'écrire; il seroit venu; il auroit vu mes parens, si son père consentoit à mon bonheur.... je parle du bonheur : il n'en est point pour moi ! il faut me résoudre à ensevelir dans un cloître, l'existence la plus odieuse, à mourir loin de tout ce que j'aime. Eh ! la mort n'est-elle pas le seul remède à mes maux? Encore, si avant que d'expirer, je lui avois dit... quel aveu va m'échapper? la vertu du moins n'aura rien à me reprocher; je mourrai sans qu'il ait surpris mon secret; mon orgueil n'aura point reçu la moindre atteinte, et il n'y a que moi qui aurai su combien j'ai été foible, combien j'aimois !

Le fils de Monsorin est frappé d'un coup mortel, quand on lui rapporte que toutes les instances ont été inutiles, et qu'on s'est obstiné à rejetter sa lettre; il y a des momens où il accuse Félicie d'une indifférence, dont pour son malheur elle étoit bien éloignée; ensuite il ouvre les yeux; il voit que la vertu s'oppose à cet aveu si desiré, et sa maîtresse lui en paroît plus digne de son attachement; il a recours inutilement à divers stratagêmes, pour se procurer un instant d'entretien avec elle : il ne peut même parvenir à la voir. Pressé, accablé de sa passion, il se détermine à parler à son père; il le trouve seul dans son cabinet; il court se jetter à ses pieds;

qu'avez-vous ? que voulez-vous, lui dit Monsorin étonné de cette attitude ? — Une seconde fois la vie, mon père ; oui, je vous devrai une existence bien plus précieuse pour moi que la première ; si vous me refusez, vous me plongez au tombeau ; daignez m'assurer que vous aurez la bonté de m'entendre. Monsorin fait relever son fils, et promet, en effet, de lui accorder son attention. Daminvile raconte avec tout le feu d'un amant, les détails de sa passion, sa naissance, ses progrès ; il trace un portrait enchanteur de Félicie : il n'y a point de femme dans le monde qui réunisse tant d'attraits et de belles qualités ; il a soin d'appuyer sur l'avantage de l'extraction. Passons, passons, interrompt le père, sur toutes ces merveilles ; je sais qu'à votre âge on est la dupe de ces sottises... Elle est riche?... Le fils demeure embarrassé : — Mon père, je vous le dis : c'est la personne la plus aimable, la plus estimable, la mieux née, la plus adorable : — Je vous demande si elle a de la fortune, répondez-moi. Daminvile est forcé d'avouer que Félicie est sans bien. Hélas ! ajoute-t-il, c'est la seule chose qui lui manque, et..... ce n'est rien : elle a tant d'autres dédommagemens : vertu, beauté, noblesse, ce sont-là les richesses véritables. Ce n'est rien, murmuroit le vieillard entre ses dents, ce n'est rien ! fils indigne de moi ! tu fais si peu de cas de l'opulence ! et où as-tu emprunté une pareille façon de penser? Je croyois qu'élevé dans mon sein, entouré

d'heureux exemples, tu te garantirois de ces idées romanesques. Quoi ! je t'aurai amassé de l'argent pour le prodiguer à une épouse qui n'auroit pas le sol ! tu ne doublerois pas ton capital ! que sont-ces grands mots de vertu, de beauté, de naissance ? tu es assez peu éclairé pour te faire illusion à ce point ? ... Va, tu n'es point mon fils ! mon fils chercheroit à augmenter la fortune de son père ; il aspireroit à épouser l'héritière la plus riche : voilà la bru qui me conviendroit, qui feroit la consolation de ma vieillesse ! Daminvile retombe à ses genoux, les arrose de ses larmes : — Mon père, mon père, si vous êtes décidé à ne point vouloir que Félicie porte le nom de votre fille, vous avez prononcé l'arrêt de ma mort ; je ne le cache pas, je ne pourrai survivre à une défense si rigoureuse. J'attachois tout mon bonheur à posséder la nièce de monsieur de Villemont... Daignez vous informer, daignez la voir ; oh ! vous aurez mes sentimens ; il n'est pas possible... — Il me sera très-possible de mettre obstacle à cette folie punissable.... Ecoute-moi : ta mère n'avoit qu'un bien des plus bornés, et j'ai su prendre des précautions pour t'en ôter la jouissance, si tu ne remplis pas mes volontés. Ne me force point à te déshériter ; mon neveu me tiendroit lieu d'un fils que j'aurois bientôt oublié ; c'est ce jeune homme qui mérite de ma part une tendresse paternelle ; tout son cœur m'est soumis ; il ne connoît que les moyens qui

puissent enrichir : c'est-là son unique étude, sa passion ; et il ira à la plus haute fortune ; et toi, tu dévorerois un héritage... Non, je ne mourrai point avec cette crainte ; tu seras un autre moi-même, tu seras mon fils, ou, je te le répète, je te désavoue, et je te donne ma malédiction ; tremble que ce ne soit ton seul partage (Daminvile dans les pleurs veut encore parler de Félicie). Que je n'entende plus ce nom odieux ! se prendre de goût pour une fille qui n'a rien ! et encore pousser l'extravagance jusqu'à vouloir en faire sa femme ! retire-toi, je ne puis plus retenir ma colère. De la vertu, des charmes, de la condition : ne voilà-t-il pas une belle dot ?

Monsorin n'avoit plus la force de parler, tant la fureur le dominoit ! il ne répétoit que ces derniers mots, & toujours plus agité & plus rempli d'indignation. Daminvile est obligé de le quitter.

Ce malheureux jeune homme, livré à tout l'excès du désespoir, court chez monsieur de Villemont, et demande à lui parler ; l'oncle de Félicie arrive ; il est surpris de l'état où il voit Daminvile : il faut que je vous entretienne, monsieur, s'écrie celui-ci, de ce qui m'intéresse le plus : c'est présentement vous seul qui allez être l'arbitre de ma destinée... seriez-vous aussi sans pitié ? Le fils de Monsorin raconte avec la franchise de l'honnêteté, la conversation qu'il vient d'avoir, & le peu de fruit qu'il en a recueilli ; il ne déguise aucune

circonstance

circonstance ; il fait voir, en un mot, toute la dureté de son père ; il se flatte pourtant de fléchir dans la suite cette ame inéxorable. Monsieur de Villemont l'interrompt : eh bien, monsieur, qu'exigez-vous de moi ? quel service puis-je vous rendre ? — Quel service, monsieur ! ah ! tout, tout au monde : que j'aie du moins la consolation de voir Félicie ! — De la voir, quand il faut abandonner... — Hélas ! monsieur, je ne demande qu'un seul de ses regards, et ce sera en votre présence, ce sera en votre présence... vous m'arrachez la vie ! — Votre situation me touche, monsieur : je tenterois tous les moyens de l'adoucir : mais l'honneur me défend de céder au moindre sentiment de compassion. Je l'avois prévu : il est inutile d'espérer ; votre père ne changera point ; vous devez donc renoncer, et pour jamais, à ma nièce, bien loin de chercher à la voir, l'oublier, fuir, en un mot, tout ce qui vous la rappelleroit. Pourquoi entretenir une passion que traversent des obstacles insurmontables ? Monsieur, je ne doute pas que je ne m'adresse au plus honnête homme : vous m'en avez annoncé toute la noblesse : vous ne voudriez point que Félicie fût indigne de nous, & de vous-même ; dès qu'un engagement sacré ne sauroit unir l'un et l'autre, c'est à votre probité à vous dicter ce que vous avez à faire ; oui, monsieur, j'ose m'en rapporter à ce qu'elle prononcera. — Mais, monsieur, quelle raison avez-vous d'imaginer que mon père

sera inflexible? le temps... — Le temps, monsieur! vous ne connoissez pas le cœur humain. Ce n'est pas à l'âge de monsieur Monsorin qu'on devient sensible; l'avarice ne se corrige pas: elle ne fait que croître et s'endurcir... Monsieur, n'empêchez point une fille infortunée de s'occuper du seul état qu'elle ait à choisir; laissez-la fuir un monde qui ne doit pas lui causer le plus foible regret: qu'est-ce que la vie? Et qu'on est heureux d'apprendre à s'en détacher!

Monsieur de Villemont demeure inébranlable. Les instances, les larmes, les gémissemens du jeune homme ne peuvent en obtenir la permission d'être présenté à Félicie; il n'auroit, disoit-il, desiré la voir que cette seule & dernière fois.

L'oncle est à peine rentré, qu'il va chercher sa nièce, la conduit à son appartement, et lui annonce qu'il a beaucoup de choses à lui dire. Félicie croit pressentir le sujet de la conversation, un cœur qui aime, est ingénieux à saisir tout ce qui intéresse son amour. Villemont lui apprend qu'il vient de voir Daminvile, que son père s'oppose au mariage qui faisoit l'espérance du fils; il ajoute: Félicie, je n'imagine pas que j'aie encore des conseils à vous donner, car c'est plutôt un ami qu'un parent, qui jusqu'ici vous a tracé le chemin que tout vous engage à suivre. Vous l'entendez: nul espoir que Daminvile vous épouse, et..... des larmes vous échappent! votre sensibilité... Mon oncle, s'écrie

Félicie, en se jettant aux pieds de monsieur de Villemont, je me regarderois comme coupable, si je vous déguisois plus long-temps ce qui se passe dans mon cœur. Oui, vous êtes mon ami, vous m'en avez donné des preuves éclatantes, & c'est à mon ami, que j'ouvre l'ame la plus agitée. Faut-il que j'aie vu Daminvile? Il a excité en moi un trouble qui ne se calmera jamais... — Félicie, vous aimez! Ah! fille malheureuse! vers quel abyme vous courez? vous avez perdu votre repos, cette sage indifférence... craignez que la vertu... — Mon oncle, je vous réponds de mon attachement à mes devoirs, à l'honneur: vous n'aurez point à rougir de vos bienfaits; parlez, ordonnez, ouvrez-moi le couvent, je vais m'y enchaîner par des nœuds... bien différens de ces liens... Je l'avouerai, j'avois espéré... j'éprouve que je suis la victime d'un penchant qui n'est que trop funeste! je les porterai dans le cloître, aux pieds des autels, ces impressions si profondes qui ont décidé du malheur de ma vie... Ah! Félicie, interrompt Villemont, je souffre d'autant plus que j'ai à m'accuser d'une faute impardonnable. Voilà où la foiblesse conduit des parens qui ne sentent pas assez le dangers des plus légères complaisances! C'est nous qui ne devions pas recevoir Daminvile; à la première visite, c'étoit à moi d'exiger une explication: je suis l'auteur de tes chagrins! c'est ton oncle qui a creusé le précipice d'où peut-être il sera impossible de te retirer? Ma

chère amie, je suis le plus imprudent & le plus malheureux des hommes!

Monsieur de Villemont & sa nièce s'embrassoient, confondoient leurs larmes; il finit cet entretien par l'exhorter à se servir de toutes ses forces pour se vaincre et détruire jusqu'à une image qui ne feroit que lui causer un tourment éternel.

Dans quel état étoit le plus vertueux & le plus passionné des amans! Il ne cessoit d'importuner son père d'inutiles sollicitations; il tombe malade, se voit prêt à mourir, et rien ne peut le rappeller à la raison.

Deux hommes d'un caractère entièrement opposé, voyoient souvent monsieur Monsorin. L'un étoit de ces dévots sombres & atrabilaires, qui proscrivent la douceur et l'indulgence, et montrent la vertu sous des traits impitoyables. Darnicourt ne présentoit que la foudre menaçante d'un ciel vengeur; il s'élevoit sur-tout contre le pardon, qu'il traitoit de foiblesse; il frappoit d'anathême le moindre égarement; complaisant pour lui-même, & inflexible pour autrui; prodigue de prières, & avare de bonnes actions, disant qu'il y avoit peu de malheureux qu'on dût secourir, parce que c'étoit intervertir l'ordre de la suprême Providence, qui sans doute les punissoit, et à laquelle on sembloit vouloir dérober ses victimes; d'ailleurs, selon lui, n'ayant rien à se reprocher, parlant toujours de la colère de Dieu, & jamais de sa miséricorde; c'est ainsi

que s'annonçoit Darnicourt, qui cependant recherchoit avec empressement la société de Monsorin, dans l'espérance d'en arracher quelques bienfaits.

L'autre personnage d'une piété bien différente, fréquentoit dans une autre vue la maison du père de Daminvile. Béranger, c'étoit son nom, connoissoit toute l'inhumanité de Monsorin, et il se flattoit en lui interprêtant les vrais principes d'une religion de bienfaisance, de l'amener à cette sensibilité, d'où émane le pur christianisme. Ce n'étoit pas pour son propre intérêt qu'il cherchoit à exciter ce sentiment généreux; c'étoit pour des infortunés, pour des pauvres qu'il soulageoit en secret; cet homme si respectable ne mettoit point de bornes à la clémence divine; il ne désespéroit pas de celui qui s'égare; il peignoit Dieu comme un père dont le sein compâtissant est toujours prêt à s'ouvrir au repentir; une gaité douce éclatoit sur son front; quand il n'avoit point d'aumônes à distribuer au misérable, du moins il lui prodiguoit ses soins, ses larmes, ses consolations, toute l'étendue de la compassion la plus charitable et la plus délicate.

Monsorin leur fait part de la situation où se trouve son fils, en proye à une passion insensée que l'aveu paternel ne satisfera jamais. Darnicourt approuve hautement sa résolution, tonne contre ces mouvemens indiscrets du cœur, dont la raison et la religion ne se rendent point maîtresses, proscrit, sans balancer, les enfans qui osent concevoir un seul

sentiment sans l'ordre exprès de leurs pères, et enflamme le courroux de Monsorin. Béranger tient un autre langage; il plaint le jeune homme, le fait voir plus imprudent que criminel, représente la jeunesse livrée nécessairement à la fougue des passions, si le pouvoir, ou plutôt la tendresse paternelle ne la ramène avec douceur; c'est sur ce dernier moyen qu'il appuye. Comment, s'écrie Darnicourt? ne voudriez-vous pas que monsieur se désaisît de l'autorité qu'il a reçu du ciel, pour traiter avec son fils comme avec son égal? — Sans contredit, monsieur, et c'est par cet esprit d'égalité qu'on est bien plus sûr d'amener les hommes au but qu'on se propose. Monsieur veut détruire un penchant, qui ne se concilie point avec sa façon de penser: il faut qu'il soit l'ami de son fils, qu'il agisse en conséquence, qu'il entre dans son cœur par degrés, et au lieu de le déchirer, qu'il lui expose avec bonté toutes les raisons qui combattent cette inclination naissante, qu'il verse avec lui des pleurs, et alors le jeune homme pourra céder à de pareilles armes. Les pères ne sont pas des tyrans, ce sont des soutiens que Dieu même a offert à notre foiblesse. — La religion... — C'est d'après la religion que je parle, monsieur: croyez-moi, elle est d'accord avec la nature, et la nature nous ordonne d'être les amis de nos enfans; Daminvile est un aveugle qu'il faut conduire doucement, et non heurter avec aigreur.

Darnicourt interrompt Béranger, pour l'accuser d'une mollesse coupable; l'autre se contente de lui répondre : si je vois le fils de monsieur, je sais quel ton je dois prendre, & comme je dois me conduire; assurément on ne m'entendra point m'élever contre le père pour caresser les erreurs du fils : mais je dois montrer ici la vérité à monsieur Monsorin, et je lui manquerois ainsi qu'à l'humanité et au ciel même, si je parlois autrement. Encore une fois il est rare que les maîtres ne soyent pas odieux aux hommes : ils veulent des amis, des égaux, et il n'appartient qu'à ceux-ci de conseiller & de persuader.

Les deux personnes furent chargées de visiter le malade, et de ne pas lui épargner les représentations. Darnicourt conserva son caractère farouche et impérieux; ses leçons chagrines produisirent l'effet qu'on devoit en attendre : elles révoltèrent Daminvile. Béranger employa une voie plus insinuante; il écouta d'abord avec intérêt le fils de Monsorin qui ne lui déguisa rien de la violence de sa passion; l'habile conciliateur parut touché du chagrin que le jeune homme éprouvoit; il entra dans des détails, développa avec adresse les suites funestes de ces inclinations conçues sans l'aveu des parens. Il semble, monsieur, ajouta-t-il, que le ciel se met de leur parti pour empoisonner d'amertume les mariages que les auteurs de nos jours désapprouvent; faites tous vos efforts pour vaincre cet amour que suivront, je le crains trop, les évène-

mens les plus malheureux. Vous avez des vertus, de la douceur ; vous êtes éclairé sur vos devoirs ; tous ces avantages se tourneront-ils contre vous-même? Immolez-vous aux volontés de monsieur votre père ; oubliez un objet... — L'oublier ! ah ! monsieur, que me demandez-vous? que mon père exige le sacrifice de ma vie, c'est un bien que je lui dois : je suis prêt à le lui rendre : mais cesser d'aimer Félicie, lui ôter un seul de mes sentimens, effacer un seul trait de son image, de cette image qui remplit mon ame : cet effort n'est pas en mon pouvoir, non, il n'est pas en mon pouvoir. Mon père ne veut point que je l'épouse ; eh bien, monsieur, je mourrai sans l'épouser, mais en l'adorant, mais en lui consacrant mon dernier soupir. Monsieur, poursuit le jeune homme fondant en larmes, si vous la connoissiez, c'est l'honnêteté, la vertu même ; j'imaginois que mon père étoit assez riche pour permettre cette union. Est-ce la fortune qui rend heureux? mon père peut-il l'être ? hélas ! il cause tous mes malheurs !

Béranger ne se lasse point de faire voir à Daminvile, à quelle multitude de dégoûts et même de peines il court se livrer ; il joint aux plus fortes exhortations, toute l'onction du sentiment, et il se retire avec douleur, convaincu que la passion qui consume ce jeune homme, sera bien plus difficile à guérir que sa maladie. Il y a des maux au-dessus de tous les remèdes, et il est des attache-

mens

mens de ce genre; un amour qui a su se concilier, en quelque sorte, l'aveu de la vertu, est presque indomptable; le temps, ou la religion qui a plus d'empire encore que la raison humaine, est l'arme seule qui nous reste pour le vaincre, ou du moins pour le combattre.

Monsorin est instruit par Béranger du peu de succès de leur médiation; ce dernier ne cache point ce qui va résulter de cette inclination contrariée; il veut invoquer la tendresse paternelle; Darnicourt n'attend pas la réponse du vieillard : il s'élève avec chaleur contre cet avis qu'il taxe de ménagement criminel, et où la dignité de père est compromise; il faut absolument que Daminvile perde l'espoir d'épouser Félicie, qu'il en bannisse de son cœur jusqu'au souvenir, ou monsieur Monsorin obtiendra une lettre-de-cachet pour l'enfermer comme un fils rebelle; c'est une démarche qu'il se doit; il est responsable de sa conduite à sa famille, à tous les pères, au ciel même, car ce mot est incessamment dans la bouche des faux dévôts. Eh! monsieur, interrompt Béranger, si le jeune homme conserve dans les cachots cette malheureuse tendresse... Ne l'appréhendez point, monsieur, répond l'inhumain Darnicourt, la punition le corrigera. Béranger reprend avec vivacité; vous n'avez donc, monsieur, jamais senti votre cœur? Eh! depuis quand la religion arme-t-elle un père contre un enfant? Monsieur est riche (en se tournant vers

Monsorin); on dit Félicie une fille bien née, aimable, vertueuse: cette alliance seroit-elle si fort à rejetter?

A ce mot, Darnicourt et Monsorin font éclater l'indignation, et Béranger les laisse s'occupant du projet de réduire Daminvile, ou de déployer contre lui la violence des châtimens.

L'homme pieux, dont la religion ne faisoit qu'épurer la sensibilité, continuoit de rendre de fréquentes visites au malade; il l'entretenoit toujours de ses devoirs, de ses obligations envers son père; il le consoloit, mais ne pouvoit arracher le trait que cet infortuné portoit au fond de l'ame.

Daminvile a le malheur de revenir à la vie; il déclare à son père qu'il auroit honte de le tromper, qu'il aime Félicie plus que jamais, qu'on peut épuiser sur lui toute la force des tourmens, qu'il n'y aura que la mort seule qui détruira cette ardeur victorieuse de tous les obstacles. Monsorin, de son côté, témoigne une obstination inflexible; il verra son fils dans le tombeau, quoiqu'il n'ait point d'autre enfant, plutôt que de consentir à son mariage avec la nièce de monsieur de Villemont. Nous observerons que Darnicourt irritoit incessamment l'opiniâtreté et la colère du vieillard. Enfin Daminvile, malgré la voix intérieure de l'amour paternel, malgré les prières et les larmes de Béranger, est plongé dans une espèce de cachot qu'éclairoit une foible lampe, et réduit à la nourriture la plus grossière

Monsieur de Villemont ne se relâchoit point de sa tendresse et de ses soins pour la malheureuse Félicie; ami tendre, il recevoit les épanchemens de son cœur, et gémissoit avec elle. Cependant il vouloit la familiariser avec l'effrayante perspective qui la frappoit; il n'y avoit nul moyen de l'éloigner; le cloître étoit l'unique asyle qui lui fût ouvert; c'étoit-là qu'elle devoit oublier le monde, Daminvile, prendre une nouvelle ame, ne plus abbaisser ses regards vers la terre. Ce détachement absolu paroissoit impossible à cette infortunée; son oncle lui présentoit le secours de la religion; Félicie se jettoit dans son sein, lui demandoit la fermeté nécessaire pour consommer cet affreux sacrifice. Elle avoit appris l'entrevue de son amant avec monsieur de Villemont: encore, disoit-elle à son parent, si je n'étois point aimé! si j'aimois seule! mais je laisse dans la société, une victime qu'on m'immole! c'est moi qui dois m'accuser des souffrances que Daminvile éprouve! Hélas! peut-il ne pas être la proie du chagrin le plus violent! je le sens trop: l'amour est le plus cruel des supplices!

Félicie sortoit avec sa tante qui marchoit quelques pas devant elle; le même homme déguisé en mendiant, et dont elle avoit refusé une lettre, se remontre sur son passage, avec un nouveau billet à la main; elle le reconnoît, et veut s'éloigner: il approche, lui fait entendre par des signes, qu'il est de la plus grande importance qu'elle accepte cet

» cira ; quoi ! j'aurois le bonheur de me voir un
» jour votre époux ! n'écartons point cette image ;
» qu'elle me trompe sur le sort affreux que j'é-
» prouve, et qu'elle flatte encore mes regards
» expirans ! »

« P. S. Si j'ai pu vous toucher, vous donnerez
» la réponse à la même personne qui vous a rendu
» ma lettre ; elle m'est entièrement dévouée, et
» elle saisira l'occasion de se montrer à vos yeux :
» tant d'amour mérite du moins quelque sentiment
» de compassion, et il y auroit de la barbarie à
» ne me pas l'accorder : Félicie, consultez bien
» votre cœur, et envisagez le séjour que j'habite ;
» j'attends de vous la vie ou la mort. »

Félicie cède à ses premiers mouvemens : elle se pénètre de l'infortune accablante d'un malheureux : elle sent tout l'intérêt que peut exciter un amant ; son ame s'est transportée dans cette affreuse demeure ; elle y voit Daminvile prêt à expirer : elle verse avec lui des larmes ; elle est déchirée de ses souffrances ; il demande une réponse : elle n'ignore point l'importance de cette démarche ; jusqu'ici, fidèle à ses devoirs, elle n'a rien eu à se reprocher ; cet amour qui la dévore, n'a point éclaté ; en un mot, se résoudra-t-elle à écrire ? C'est ici que la vertu combat avec l'amour, que l'honneur se soulève, que Félicie se meurt sous tant d'assauts différens ; vingt fois elle prend la plume, et autant de fois elle la rejette ; elle ne se

lasse point de reporter la vue sur la lettre de Daminvile, d'en peser les expressions. Mais, s'écrie-t-elle, il va mourir, si j'hésite à lui répondre; et pour qui Daminvile essuye-t-il une pareille destinée? C'est moi, c'est moi qui l'ai plongé, qui le retient dans un cachot! son amour est-il offensant? il prétendoit former des nœuds avoués de l'humanité et du ciel. Le dernier des hommes réduit à cette extrémité, n'auroit-il pas des droits à ma compassion? et Daminvile...

Félicie reste à ce nom; il semble qu'elle craigne de s'éclaircir sur un sentiment qui n'occupe et ne remplit que trop son ame. Elle reprend: quoi! l'honneur nous défendroit la pitié! la barbarie... n'est point une vertu; il n'est pas possible que je refuse cette foible marque d'intérêt à un infortuné qui souffre tant pour moi! d'ailleurs, ayons la fermeté de le presser de m'oublier; n'est-ce pas à moi présentement à m'immoler sans nulle réserve? suivons l'exemple que Daminvile nous donne, et qu'il voie que je sais aimer autant que lui.

Cette victime de l'amour s'est enfin déterminée à répondre au fils de Monsorin, par un simple billet conçu en ces termes: « Je ne vous écris qu'en trem-
» blant; la démarche que je fais, blesse toutes les
» loix que je m'étois imposées, hélas, je n'en suis
» que trop convaincue: mais votre état me force
» à n'écouter que la compassion, et je n'y mets
» point de bornes. Ah! que ma douleur, que mes

» larmes ne peuvent-elles aller jusqu'à vous! vous » ne saurez jamais combien vous m'intéressez. » Félicie s'arrêtoit à cette ligne, se levoit, ensuite revenoit à sa table : — Je ne lui ai pas assez exprimé la peine que je ressens; ma pitié lui est bien due, et... ce ne sont point là des témoignages d'amour. Elle reprend la plume, et elle ajoute ceci : » Non, » vous ne saurez jamais combien vos malheurs me » pénètrent Il faut que votre père soit bien inhu- » main : mais il est un moyen de l'appaiser et de » finir vos malheurs qui sont les miens, sans doute, » et dont je suis la cause innocente... Daminvile, » renoncez à ce mariage... oubliez-moi !... je vais » dans un couvent. »

La plume, à cet endroit, lui échappe des mains; Félicie s'abandonne à la douleur; elle n'a point la force de s'armer contre la tendresse de Daminvile, contre la sienne; elle cachète ce billet, le dérobe à tous les regards, et se propose de le donner à la première occasion que le hasard lui offrira.

Darnicourt et Béranger ne cessoient de revoir le malheureux prisonnier. Ils étoient toujours envoyés par Monsorin dans l'espérance de vaincre l'obstination de son fils. Le premier continuoit de déployer toute l'inhumanité de sa morale, menaçoit Daminvile de la fureur de son père, et de celle de Dieu, traitoit sa passion d'un penchant décidé aux mauvaises mœurs, et l'accabloit même de duretés. Ce faux dévot, car ce n'est pas le vrai caractère de la

piété,

piété, ne se contentoit point de montrer au jeune homme une ame inflexible : il irritoit l'emportement du vieillard, lui redisoit sans cesse qu'il falloit épuiser tous les châtimens sur un fils rebelle, le peignoit comme un libertin, sans religion, désobéissant à l'autorité paternelle, aux loix, au ciel : il appuyoit ses conseils pernicieux d'exemples puisés dans des écrits respectables et mal interprêtés ; il ne manquoit pas sur-tout de faire craindre que Daminvile ne fût un homme sans conduite, sans économie, un dissipateur, mot terrible pour l'oreille d'un avare ! il eût suffi pour écarter du cœur de Monsorin le moindre retour à ces sentimens que semble nous avoir imposés la nature.

Quelle différence de Béranger ! il cherchoit sans-doute à rappeler Daminvile à ses devoirs : mais c'étoit en joignant à ses exhortations les marques de sensibilité les plus touchantes, en déplorant avec lui la violence d'un amour que tout l'engageoit à surmonter ; il lui remettoit sans cesse devant les yeux, la résolution de Monsorin de le laisser expirer dans ce séjour horrible, plutôt que de lui donner son consentement, l'obéissance que nous devons à nos parens, qui sont pour nous l'image de Dieu même, la nécessité absolue de triompher d'un penchant qui ne pouvoit être pour les deux amans qu'une source éternelle de douleurs et d'infortunes. Hélas ! digne ami, s'écrioit Daminvile, permettez-moi cette expression, car après Félicie, vous êtes

» larmes ne peuvent-elles aller jusqu'à vous! vous » ne saurez jamais combien vous m'intéressez. » Félicie s'arrêtoit à cette ligne, se levoit, ensuite revenoit à sa table : — Je ne lui ai pas assez exprimé la peine que je ressens; ma pitié lui est bien due, et... ce ne sont point là des témoignages d'amour. Elle reprend la plume, et elle ajoute ceci : » Non, » vous ne saurez jamais combien vos malheurs me » pénètrent Il faut que votre père soit bien inhu- » main : mais il est un moyen de l'appaiser et de » finir vos malheurs qui sont les miens, sans doute, » et dont je suis la cause innocente... Daminvile, » renoncez à ce mariage... oubliez-moi!... je vais » dans un couvent. »

La plume, à cet endroit, lui échappe des mains; Félicie s'abandonne à la douleur; elle n'a point la force de s'armer contre la tendresse de Daminvile, contre la sienne; elle cachète ce billet, le dérobe à tous les regards, et se propose de le donner à la première occasion que le hasard lui offrira.

Darnicourt et Béranger ne cessoient de revoir le malheureux prisonnier. Ils étoient toujours envoyés par Monsorin dans l'espérance de vaincre l'obstination de son fils. Le premier continuoit de déployer toute l'inhumanité de sa morale, menaçoit Daminvile de la fureur de son père, et de celle de Dieu, traitoit sa passion d'un penchant décidé aux mauvaises mœurs, et l'accabloit même de duretés. Ce faux dévot, car ce n'est pas le vrai caractère de la

piété,

piété, ne se contentoit point de montrer au jeune homme une ame inflexible : il irritoit l'emportement du vieillard, lui redisoit sans cesse qu'il falloit épuiser tous les châtimens sur un fils rebelle, le peignoit comme un libertin, sans religion, désobéissant à l'autorité paternelle, aux loix, au ciel : il appuyoit ses conseils pernicieux d'exemples puisés dans des écrits respectables et mal interprêtés ; il ne manquoit pas sur-tout de faire craindre que Daminvile ne fût un homme sans conduite, sans économie, un dissipateur, mot terrible pour l'oreille d'un avare ! il eût suffi pour écarter du cœur de Monsorin le moindre retour à ces sentimens que semble nous avoir imposés la nature.

Quelle différence de Béranger ! il cherchoit sans-doute à rappeler Daminvile à ses devoirs : mais c'étoit en joignant à ses exhortations les marques de sensibilité les plus touchantes, en déplorant avec lui la violence d'un amour que tout l'engageoit à surmonter ; il lui remettoit sans cesse devant les yeux, la résolution de Monsorin de le laisser expirer dans ce séjour horrible, plutôt que de lui donner son consentement, l'obéissance que nous devons à nos parens, qui sont pour nous l'image de Dieu même, la nécessité absolue de triompher d'un penchant qui ne pouvoit être pour les deux amans qu'une source éternelle de douleurs et d'infortunes. Hélas ! digne ami, s'écrioit Daminvile, permettez-moi cette expression, car après Félicie, vous êtes

ce que j'aime le plus, je sens la vérité de vos sages avis; si quelqu'un pouvoit vaincre cette trop funeste passion, ce seroit l'estimable Béranger, mais il est inutile de vous abuser. Vous en êtes témoin : il ne me reste plus qu'à être chargé de chaînes, pour essuyer en tout le sort ignominieux de ces malfaiteurs destinés à subir la peine due aux forfaits; eh bien! je les attends ces fers; je leur livre mes mains et mes pieds; qu'on me donne enfin la mort : mon cœur ne sauroit changer, Félicie y règnera jusqu'au dernier soupir. Si on avoit à lui reprocher une naissance honteuse, le désordre plus flétrissant, je me rendrois à vos représentations : mais c'est la vertu même à qui je veux m'unir; elle ajoute l'avantage de la noblesse à tous ceux que la nature lui a prodigués; que lui manque-t-il ? de la fortune. De la fortune, monsieur! eh! mon père n'est-il pas assez riche pour faire deux heureux? je ne puis l'être, je ne puis vivre sans posséder Félicie; le ciel, la religion, mon père, l'amitié que vous m'avez inspirée, rien n'est capable, je ne dirai pas, de détruire, mais d'affoiblir un seul de mes sentimens pour l'adorable nièce de monsieur de Villemont. Je vous le redis : on peut me faire souffrir tous les tourmens, la mort la plus affreuse: j'ai pris mon parti : ou mourir, ou épouser Félicie.

On observera que Béranger ne s'en étoit pas tenu à une pitié stérile: quoiqu'il n'eût qu'une fortune des plus bornées, touché de l'extrémité où

étoit réduit le jeune homme, à qui la dureté du père, accordoit à peine les derniers alimens, il avoit à prix d'or obtenu du géolier, pour ce malheureux, une nourriture convenable; on ajoutera que Béranger avoit comblé l'honnêteté du procédé, en laissant croire à Daminvile que ce changement dans sa façon de vivre, étoit un effet de la tendresse paternelle. Le prisonnier ne resta point long-temps dans son erreur : que d'actions de graces il rendit à son bienfaiteur! ah! disoit-il, ami généreux, faut-il que je résiste à la raison, au pouvoir que vous avez sur moi! jugez combien cet amour a d'empire sur mon cœur, puisque je ne puis vous en faire le sacrifice!

Félicie étoit accourue toute en pleurs à monsieur de Villemont : — Mon oncle, il est en prison. Qui, demande son parent? — Eh! monsieur Daminville... et c'est par rapport à moi! Ciel! quelle est ma destinée! Elle raconte ensuite avec le plus vif intérêt, tous les détails de cet évènement. Villemont l'interroge; il veut savoir par quelle voie elle est si bien instruite : sa nièce rougit, se trouble, tombe aux genoux de son oncle, lui avoue qu'elle a reçu une lettre, la tire de sa poche, et la lui montre. Le parent n'y a pas plutôt jetté la vue, qu'il interrompt la lecture : — Auriez-vous répondu?... vous vous déconcertez! la pâleur est sur votre front! je n'en puis douter : vous avez écrit. La malheureuse fille n'a pas la force de se sauver

par un mensonge : elle embrasse les pieds de son parent, et au milieu des sanglots : — Je n'aurai point recours à l'imposture; il est vrai que j'ai tracé quelques lignes : mais, mon oncle, je ne parle point de cet amour... de cet amour, dont je mourrai la victime; croyez que je n'ai laissé voir que la pitié... La pitié, reprend Villemont, en versant des larmes ! ah ! c'en est fait ! Félicie, je t'ai donné les conseils d'un ami ; tu n'en as point profité. Répondre à une lettre, et t'imaginer que la compassion a conduit ta main ! te voilà entrée dans une carrière de chagrins, de fautes, d'égaremens ! Il n'y a plus pour toi de retour à espérer ! je ne vois qu'un labyrinthe de douleurs où tu te perds, où tu mourras, où tu mourras peut-être déshonorée; oui, le déshonneur et l'opprobre marchent à la suite de ces démarches légères et imprudentes. Il faut cacher cette aventure à ma femme; elle y succomberoit.

Félicie baisoit les mains de Villemont, les arrosoit de ses pleurs : — Non, jamais, jamais je ne démentirai l'éducation vertueuse que je vous dois à l'un et à l'autre; mais, mon cher oncle, ce malheureux qui gémit dans un cachot... — Assurément il faut le plaindre; il mérite cette preuve de votre sensibilité : mais ce n'étoit pas à vous à lui écrire : vous pouviez vous reposer de ce soin sur moi ; je lui aurois montré toute la part que nous y prenions... Vous le voyez, où conduit l'erreur des passions : à être rebelle à ceux de qui nous tenons, en quelque

sorte, la vie, à leur désobéir, à se plonger dans un abyme de maux... Félicie, ma franchise est digne de la vôtre; parlez, aimez-vous Daminvile? — L'aimer! ah! mon oncle, puisque vous voulez savoir la vérité, il m'a inspiré une tendresse au-dessus de toutes les expressions; il n'y a point d'amour comparable au mien, et jusqu'ici je l'avois renfermé dans mon cœur. — Te sentirois-tu pour Daminvile, capable d'un grand sacrifice? — Oh! de tous, mon oncle, de tous, des plus grands... je donnerois cent fois ma vie... — Tu donnerois ta vie? — N'en doutez point. — Eh bien! tu peux briser les fers de cet infortuné, le rendre à son père, à la société, au bonheur qui l'attend. — Je puis... ah! Daminvile est libre, il est heureux: — Ecoute-moi, écoute un parent qui veille sur ton honneur, et un ami qui te porte dans son sein: oui, tu peux changer l'horrible destinée de ce jeune homme: il faut quitter ces lieux, aller t'enfermer dans un couvent qui ne sera connu que de nous, et t'y lier par ces nœuds indissolubles qui ne permettront nulle espérance à Daminvile, qui l'obligeront de reconnoître l'autorité paternelle, de t'oublier... il n'y a pas d'autre moyen... quel nuage sur ton front!... une défaillance...

Villemont n'a pas le temps d'achever; Félicie étoit sans connoissance dans ses bras; il lui donne les secours nécessaires; il la couvre de ses pleurs; l'infortunée créature revient à la vie pour tourner

un regard languissant vers le Ciel ; elle serre les mains de Villemont, sans proférer une seule parole, enfin elle s'écrie : mon oncle, j'avois déjà prévu ce moyen ; je l'avois annoncé à Daminvile ; je m'y résous !... il verra s'ouvrir sa prison.

Cependant l'infortuné jeune homme prodiguoit mille baisers à la réponse que Félicie lui avoit fait parvenir. Non, disoit-il, charmante Félicie, tu ne m'as point rendu malheureux ; je ne lis pas le mot d'amour dans ton écrit : mais ta pitié suffit pour m'emflammer d'une ardeur éternelle. Tant d'appas, de vertus dans un cloître ! va, les nœuds qui t'enchaîneront, seront les liens chers et sacrés qui m'attacheront à toi pour la vie ; tu seras mon épouse, mon amante ; eh ! que m'est la perte de la liberté ? que me font tous les tourmens, si l'espérance peut me rester de te posséder ?

Monsorin, en riche insolent, adresse une très-longue lettre à monsieur de Villemont, où il fait entendre que sa nièce doit renoncer à tout espoir, que la fortune a mis entre les deux partis trop de distance ; qu'en un mot, son dessein est de faire périr son fils dans la prison, s'il ne se guérit point de cet attachement insensé ; il conseilloit ensuite Villemont d'enfermer Félicie dans un couvent. La réponse de l'oncle fut celle d'un honnête gentilhomme qui n'a d'autre reproche à se faire que d'être peu opulent ; il ne recevoit point de loix au sujet de Félicie ; elle prendroit le parti qu'il jugeroit

convenable, et ce soin regardoit ses parens ; au reste, il renonçoit pour elle à toute idée d'alliance avec la famille de Daminvile, et il en engageoit sa parole d'honneur à monsieur Monsorin. Il terminoit sa lettre par quelques refléxions pleines d'ame et de sens sur cette méprisable considération que veut arracher la fortune ; il faisoit valoir les droits de la noblesse unie à la vertu ; il donnoit enfin une sage leçon aux riches impudens qui, comme Monsorin, sont ivres jusqu'à l'effronterie, de leur opulence, le fruit presque toujours de la bassesse, et souvent du crime. Villemont fait voir à Félicie la lettre de Monsorin, et sa réponse : — Il n'y a plus à reculer : me voilà lié pour toi par l'honneur même ; je donne ma parole que tu n'accepteras point la main de Daminvile ; Félicie, tu la tiendras cette promesse irrévocable.

Quels assauts éprouvoit la fermeté de la jeune personne ! son oncle s'est, en quelque sorte, enchaîné par un engagement que rien ne peut rompre ; d'ailleurs, ce n'est qu'à ce prix que tomberont les fers de Daminvile, et il succombera sans doute à cette situation affreuse, si l'on ne se hâte de l'en retirer.

Un inconnu, par l'entremise d'un domestique qu'on avoit gagné, parvient jusqu'à Félicie, et veut lui présenter une nouvelle lettre de la part de Daminvile : aussi-tôt elle s'écrie : je ne reçois aucune lettre, je ne reçois aucune lettre... il est inutile,

retirez-vous. Cet homme sortoit, elle le rappelle : — Eh ! quelle est sa situation ? dites-lui bien... — Je ne pense pas qu'il revoie le jour ; le chagrin le dévore ; il est prêt d'expirer. — D'expirer ! ah ! qu'il vive, qu'il espère... annoncez-lui qu'il sera bientôt libre ; oui, il sera bientôt libre, vous pouvez l'en assurer. — Et je ne lui apprendrai rien davantage ; ce billet... — Non, je ne l'accepterai point... j'ai promis... retirez-vous ; allez, je suis peut-être plus à plaindre que Daminvile ; il saura combien son sort... ses maux finiront.

Cet homme n'étoit pas éloigné, de quelques pas, que la malheureuse Félicie laisse un libre cours à toute sa douleur ; elle avoit obéi à son parent : mais que cette obéissance lui coûtoit ! l'amour ne perd jamais de ses droits, c'est lorsqu'il paroît se contraindre, qu'il exerce plus de ravages ; aussi la créature la plus digne de pitié, est la femme que consume une passion secrète, et qui est obligée de la renfermer.

Villemont s'offre aux regards de sa nièce : — Daminvile trouve son père inexorable : on va même le transférer dans une prison plus affreuse que la première ; je viens de l'apprendre à l'instant ; je sais encore que votre retraite dans un asyle religieux, pourra faire changer Monsorin en faveur de son fils, et c'est la seule ressource qui nous reste.

Félicie essaye de rappeller ses forces : — Je me suis déjà expliquée : me voilà prête, mon oncle, à

m'ensevelir

m'ensevelir pour jamais, pour jamais dans l'ombre d'un cloître, si à ce prix... elle ne peut achever; son trouble l'accable. Ma chère amie, reprend Villemont, car vous ne doutez pas que j'aie pour vous l'amitié la plus tendre; j'entre dans votre cœur, j'y saisis tout ce que vous devez ressentir : souvenez-vous que je vous ai toujours présenté le couvent comme l'unique port ouvert aux personnes de votre sexe, qui, comme vous, sont sans fortune, et sans espérance; indépendamment du ciel, qui doit toujours être notre premier objet, l'honneur ne vous laisse pas d'autre choix. En effet, dépourvue de bien, quel rôle joueriez-vous dans le monde? quels égards témoigne-t-on à ces victimes de l'adversité, qui n'ont que de la naissance, des agrémens et des vertus? L'aventure de Daminvile n'a fait que hâter le moment où vous deviez vous arracher à la société. Je suis bien assuré que Monsorin, informé du parti que vous aurez pris, ne tardera point à briser les chaînes du malheureux qui vous est cher. Félicie, à ce mot, fait éclater un transport qu'elle auroit voulu étouffer : — Oui, sans doute, il m'est cher... je serai trop heureuse, si le sacrifice de mes jours peut être de quelqu'utilité à Daminvile.

Monsieur et madame de Villemont s'occupent du départ de leur nièce. Il y avoit des instans où celle-ci se livroit aux illusions de l'espérance : c'est le dernier mensonge de la vie qui nous abandonne; elle se flattoit qu'un séjour de quelques mois dans

le couvent suffiroit pour désarmer Monsorin ; elle osoit même imaginer que le temps ameneroit une révolution dans sa destinée, et que ce changement seroit au point qu'elle épouseroit Daminvile ; l'esprit embrasse avec avidité les rèves du cœur : c'est une consolation, dont la nature endort les peines les plus cruelles ; les malheureux sont ceux qui s'abusent le plus, et l'homme seroit trop à plaindre si sa prévoyance s'enfonçoit dans le nuage de l'avenir ! Félicie le repoussoit, ce funeste avenir, qui devoit cependant, selon les apparences, n'être guères obscur pour elle. Enfin, elle va quitter la maison de ses parens ; les larmes sont la seule expression de leurs adieux. Villemont promet à Félicie de la voir souvent, et l'invite à se servir de toute la fermeté qu'inspire la vertu. Le jour même de son départ, il écrit à Monsorin une lettre où éclatent sa sensibilité, & en même temps la noblesse de son ame ; il lui fait part de la retraite volontaire de sa nièce, et termine son billet par le presser de rendre la liberté à son fils.

Le prisonnier apprend, on ne sait par quelle voie, la retraite de Félicie, et les conditions attachées au sacrifice qu'elle même s'est imposé. Darnicourt l'exhortoit à tirer parti de la circonstance, et à s'abandonner entièrement à la bonté paternelle. Sur-tout, ajoutoit-il, promettez bien de ne plus parler de cette Félicie, de l'oublier... — Quel conseil, monsieur, m'osez-vous donner ! quoi !

j'acheterois ma liberté au prix des souffrances de tout ce que j'aime, et quand elle me seroit moins chère, quand la nièce de monsieur de Villemont ne m'auroit inspiré qu'un foible sentiment, croyez-vous que je voudrois me souiller d'une pareille bassesse? Promettre de ne plus aimer Félicie, de bannir son image de mon cœur ! n'attendez pas de moi un mensonge si honteux. Qu'on me plonge dans un cachot plus horrible, qu'on m'écrase du poids des fers, ce sera la dernière parole qui m'échappera; plutôt cent fois la mort, que de cesser d'adorer Félicie, que de le feindre un seul instant. Rapportez à mon père, que vous m'avez vu soumis à ses volontés, ne démentant point la tendresse que je lui dois, mais épris plus que jamais de mademoiselle de Villemont. Darnicourt alors prit avec le jeune homme son ton sévère et repoussant; il déploya toute sa fausse piété atrabilaire, et ne fit qu'irriter cet infortuné, qui ne se pardonnoit point la démarche de Félicie. C'est moi, s'écrioit-il, qui l'arrache du sein de sa famille, qui lui coûte la liberté, le bonheur, et que sait-on, la vie ! Ciel ! quel tableau ! j'aurois dû dissimuler: mais est-il possible de se contraindre, lorsqu'on aime avec autant de vérité et d'ardeur !

Monsorin, animé par Darnicourt, n'a plus des entrailles de père; on lui fait envisager les suites les plus funestes, s'il brise les fers de son fils; Félicie, il est vrai, habite une retraite religieuse:

mais elle n'y est point engagée ; les premiers pas que fera Daminvile sorti de la prison, l'emporteront vers sa maîtresse ; et que ne doit-on pas redouter de cette entrevue ? monsieur de Villemont lui même n'aura qu'une autorité impuissante ; un semblable amour conduit aux excès les plus impétueux. La prudence exige donc que Daminvile soit transporté dans une autre prison, qui ne sera connu absolument que de Monsorin et de Darnicourt, et qu'il y soit renfermé étroitement. Les sollicitations redoublent de vivacité ; on obtient sur-tout que le secret sera encore plus observé avec Béranger qu'avec tout autre ; il est dépeint comme une être foible, complaisant, qui prend sa mollesse pour un sentiment d'humanité, et qui n'est point pénétré du véritable esprit de la religion. C'est par une fermeté soutenue qu'on vient à bout de vaincre des caractères tels que celui du jeune homme, et le faux dévot répond de la victoire. Le vieillard s'abandonne sans réserve à l'espèce d'empire que cet homme féroce avoit usurpé ; il ne s'étoit pas contenté de proscrire Daminvile, et d'avoir, pour ainsi dire, forgé ses fers : il avoit en quelque sorte, substitué le neveu au fils. Daligni, c'est ainsi que ce neveu s'appelloit, étoit un instrument docile à toutes les impressions de Darnicourt ; la nature avoit déjà devancé les soins du maître : ce jeune homme promettoit l'ame la plus dure, le riche le plus insolent et le plus infléxible : aussi voyoit-il tous les jours s'augmenter

l'amitié de son oncle, qui s'applaudissoit de revivre dans un autre lui-même. Voilà, redisoit sans cesse Monsorin, mon véritable fils! Daligni a mes sentimens, mon économie, ma prévoyance; ce n'est pas lui qui dissipera son bien, qui cèdera à des extravagances amoureuses; il ne se mariera que d'après mon choix; c'est celui-là qui *fera une bonne maison.*

Il ne faut pas omettre une circonstance qui justifie beaucoup cette prédilection de Darnicourt en faveur de Daligni : l'hypocrite rusé avoit su extorquer à son pupille, la promesse d'une somme considérable, s'il entretenoit Monsorin dans ses heureuses dispositions à son égard, et qu'en un mot, il fût nommé à la place de son cousin, le possesseur d'un riche héritage qu'il convoitoit de tous ses sens.

Béranger qui visitoit souvent Daminvile, ne le trouvant plus à la prison, accourt chez le vieillard, lui demande avec des instances et des larmes un éclaircissement sur le sort de son fils. On ne peut dompter la nature : le père l'eût emporté, et Monsorin auroit trahi les précautions convenues. Darnicourt parut à propos pour le rappeller à la discrétion, et vaincre des mouvemens si contraires à son système de scélératesse. Dès ce moment, il ne quitta plus le père de Daminvile, travailla de toutes ses forces à perdre ce dernier dans son esprit, et parvint enfin à exiler de la maison le vertueux Béranger. Celui-ci, contraint à plier sous cette indomp-

table destinée, qui semble toujours traverser l'exécution d'une action honnête ou utile, ne put que tenter des recherches infructueuses : il ne découvrit point la nouvelle prison où l'on avoit jetté le jeune homme : les moindres lumières lui furent refusées; il se vit réduit à de stériles plaintes sur les malheurs de Daminvile.

On se rappellera que l'espoir n'avoit point abandonné Félicie ; c'étoit un rayon consolateur qui l'éclairoit dans cette nuit de douleur et d'incertitude dont elle se trouvoit environnée ; elle se représentoit Daminvile libre, et par sa générosité ; cette idée flattoit à la fois son amour et son orgueil ; le bonheur de son amant étoit son ouvrage. Cependant, lui étoit-il permis d'être pleinement heureux, s'il avoit conservé sa tendresse? n'auroit-il pu imaginer quelque moyen de l'instruire de cette révolution, lui faire savoir, en un mot, que son ame n'étoit point changée? seroit-il inconstant? auroit-il oublié à quel prix il jouissoit de la liberté? Ces craintes, ces alarmes, une alternative éternelle de tableaux opposés, voilà ce qui agitoit continuellement l'infortunée Félicie. Monsieur de Villemont, à qui elle ne cessoit d'écrire, observoit dans ses réponses de ne lui parler que foiblement de Daminvile. Auroit-il perdu la vie? cette dernière image est celle qui s'arrête sous les yeux, ou plutôt dans le cœur d'une malheureuse amante.

Villemont enfin se montre à ses regards; il est

vaincu par ses sollicitations pressantes, par ses larmes : il lui révèle ce que jusqu'à ce moment il avoit résolu de lui cacher. Monsorin, malgré la démarche de Félicie, ne s'étoit point laissé désarmer; son fils n'a fait que changer de tombeau, et l'on ignore absolument où il a été transféré. Le vieillard a craint que le sacrifice n'étant point consommé, c'est-à-dire, que Félicie n'ayant pas prononcé le serment qui devoit la lier pour jamais, Daminvile n'employât les premiers momens de sa liberté, pour n'écouter que la fougue de sa passion, qu'il ne s'empressât de revoir l'objet de sa tendresse, et que son nouvel égarement ne l'amenât à contracter un mariage auquel le père refuseroit coustamment son aveu.

Tandis que Villemont parloit, diverses impressions se peignoient sur le visage de sa nièce; elle interrompt : quoi ! Monsorin a juré ma perte... mon oncle, il faudra donc que je renonce à l'espérance, et vous pensez que Daminvile sera plus heureux ? — Je suis certain qu'il n'y a pas d'autre motif de cette détention obstinée, et que vous ne quitterez point le pied de l'autel, qu'il aura reparu chez son père. — Allons, mon oncle, je m'y résoudrai : je mourrai; Daminvile vivra. Qu'il sache du moins tout ce que j'aurai fait... ah ! l'amour ne survit point ! un éternel oubli nous suit au tombeau, et... l'on ignore sa destinée? Père cruel!... voilà donc où conduit le défaut de fortune ! hélas ! c'est tout

mon crime, c'est tout mon crime, et il n'y aura que ma mort qui l'expiera !

Félicie s'est dévouée pour Daminvile. Son oncle revient plusieurs fois la voir. Enfin tout est arrêté : l'infortunée Félicie va prononcer ses vœux, va se soumettre à des liens qui ne pourront se rompre qu'avec la trame de ses jours. Madame et monsieur de Villemont se rendent au couvent, pour assister à cette triste cérémonie. Félicie embrassoit sa tante, pleuroit avec elle, lui parloit de Daminvile, la prioit, si jamais ils le revoyoient, de lui dire tout ce qu'elle avoit souffert ; ensuite elle reprenoit vivement : — Non, ma tante, qu'il ignore mes peines, ou plutôt qu'il perde jusqu'au souvenir d'une malheureuse qui expire pour lui. Vous m'assurez que ma mort lui rendra la liberté ! hélas ! que cette image revienne sans cesse sous mes yeux ; je lui devrai la seule consolation qu'il me soit permis de goûter.

Félicie touche au terme fatal : il n'y a plus de retardement qui l'éloigne ; elle n'a plus qu'un jour à conserver sa liberté, à vivre pour le monde, pour cet amour qu'elle ne sauroit subjuguer, et vingt-quatre heures ne seront point écoulées, que le sacrifice sera consommé dans toute sa rigueur, sans nulle espérance, sans nulle espérance de retour ! quel tableau pour une victime gémissante sous le joug de la plus violente passion ! Félicie est rentrée dans son appartement, seule, livrée à toute l'horreur

du coup qui va la frapper. C'est demain, se dit-elle, que je fais serment de n'être plus à moi, de ne plus vivre pour Daminvile, de chasser de mon souvenir jusqu'à son image, et c'est pour lui que je me sacrifie; je ne pourrai plus revenir sur mes pas; demain, je descens la première marche du tombeau, et j'avancerai toujours dans une carrière de douleurs; j'envisagerai toujours mon cercueil, qui sera au bout de cette course si fatiguante! C'en est donc fait! le monde, cet objet si cher, tout doit passer à mes yeux comme une ombre qui fuit et meurt rapidement. Dieu seul, Dieu seul: voilà tout ce qui doit se montrer à ma vue, m'attacher, m'occuper... ah! qu'il vienne donc, qu'il vienne régner sans partage dans ce cœur trop déchiré! dès ce moment, apprenons à mourir; ne tournons plus nos regards sur la vie. Expirons au pied des autels.

Ce sont là à-peu-près les pensées tumultueuses dans lesquelles Félicie s'abimoit; elle n'entendoit pas sonner l'horloge, que le froid mortel couroit dans toutes ses veines; c'étoient autant de traits homicides qui lui perçoient le sein. Accablée de son état horrible, n'ayant plus la force de verser des larmes, elle s'étoit jettée sur son lit, vaincue par un sommeil qui, loin d'assoupir ses maux, sembloit y ajouter.

La malheureuse nièce de monsieur de Villemont, est retirée de cet affaissement pénible par une voix qu'elle croit avoir entendue: on a prononcé son nom,

ce n'est point une erreur, elle a même distingué ces sons; ils remplissent encore son ame; elle s'arrache à ce sommeil de mort; enfin ses yeux s'ouvrent: quel fantôme, quel objet les a frappés! Daminvile, Daminvile lui-même, lui tendant les bras; elle pousse un cri. — Voulez-vous me perdre, Félicie? ne reconnoissez-vous point l'amant le plus tendre, l'homme qui vous est le plus attaché, qui est instruit de toutes vos souffrances, qui envisage toute l'horreur de l'abyme où vous allez vous engloutir, et qui accourt vous en retirer? Point de délai. J'ai sous les murs de ce couvent quelques personnes de confiance. Il est minuit, et dans deux heures, le jour commencera à paroître, ce jour où tout ce que j'aime me sera enlevé pour jamais, ou j'expire de mille morts, si vous refusez de m'entendre; il s'agit de votre vie, de la mienne, de notre bonheur mutuel; nulle refléxion; la moindre nous conduit à un état plus cruel que la mort même; encore une fois, je m'immole à vos yeux, si vous résistez, et demain il ne sera plus temps de me secourir.

Félicie étoit restée immobile d'étonnement, d'effroi, d'incertitude; elle ne savoit à quel sentiment céder. Daminvile entre dans les détails des évènemens auxquels il a été exposé depuis son changement de prison. On l'y tenoit resserré comme un criminel, dont la détention intéressoit le gouvernement; malgré des précautions sans nombre, un de ses amis avoit trouvé le moyen de pénétrer jusqu'à

lui ; informé de la circonstance touchante où se trouvoit tout ce qu'il aime, et du sacrifice affreux qui lui rendoit sa liberté, aidé des secours de cet ami généreux, il étoit venu à bout de rompre ses fers ; il étoit enfin accouru arracher Félicie au sort effroyable dont elle alloit être la victime. Quel bouleversement dans l'ame de cette infortunée ! son amour, la vertu, l'honneur, son amant, ses parens, la perte de sa réputation, la nécessité de se décider à l'instant même, ce sont autant d'assauts divers qui l'attaquent à la fois : — Ah ! Daminvile ! Daminvile... que voulez-vous ? qu'exigez-vous ? que diront ces parens qui sont mes bienfaiteurs, qui jusqu'ici n'avoient eu rien à me reprocher ? hélas ! pourrai-je moi-même me supporter ? C'en est donc fait ! Félicie déshonorée, criminelle, coupable à ses propres regards !... Daminvile, je vous ai vû ; je suis contente ; vous savez pour qui je m'immole. Laissez-moi mourir ; sauvez-vous ; retournez... que dis-je ! allez-vous jetter aux pieds de ce père barbare, et promettez-lui de me refuser jusqu'à vos larmes, jusqu'à votre ressouvenir ; promettez... soyez heureux, je suis récompensée de ma mort. — Non, femme adorable, je ne serai point un monstre d'ingratitude. Félicie, sentez-vous combien je vous aime, et je souffrirois que vous fussiez ma victime ! moi heureux, quand la maîtresse de mon ame gémiroit enchaînée aux autels, quand nous ne pourrions plus vivre l'un pour l'autre !... Viens, divinité de

mon cœur, suis mes pas; dès ce moment, je me lie à toi par les sermens les plus sacrés, les plus solemnels; que Dieu les reçoive ! c'est lui-même, c'est lui qui me nommera ton mari. Sortons de ces lieux; mettons-nous à l'abri de tout danger.

Les premiers momens où nous n'aurons plus à craindre, je les emploie à former ces nœuds qui ne sauroient nous unir trop tôt; jusqu'à cette époque, crois que ton amant... je ne serai que ton ami, et ce n'est que de l'aveu du ciel et des loix que je veux goûter la félicité de l'époux...

Félicie ne parloit plus; les pleurs, les sanglots, lui étouffoient la voie; elle tombe à terre, succombant sous le fardeau d'une si accablante situation; Daminvile voyoit les ténèbres s'éclaircir; l'aurore ne devoit pas tarder à paroître; l'un et l'autre étoient perdus sans ressource. Le jeune homme s'arme d'une fermeté inébranlable; il se saisit de Félicie expirante, qui le repoussoit et se débattoit dans ses bras, et par le moyen de l'échelle de corde qui lui avoit servi à s'introduire dans la chambre de sa maîtresse, il reprend le même chemin, et chargé d'un dépôt si précieux pour un amant, va retrouver enfin les gens qui l'attendoient; ils s'éloignent avec précipitation, et ont gagné un asyle où Félicie commence à revivre et à ouvrir les yeux.

Quel coup pour monsieur et madame de Villemont, quand on vient leur annoncer qu'on n'a point trouvé leur nièce dans son appartement, et que

plusieurs indices donnent lieu de croire qu'une évasion volontaire l'a enlevée au couvent et à sa famille! ils demeurent anéantis. L'oncle sort le premier du cachos où ils étoient plongés; il cherche à s'éclaircir sur la cause de cette fuite imprévue. Ses soupçons n'ont pas de peine à s'arrêter sur Daminvile: mais comment auroit-il exécuté un semblable projet? Il est renfermé dans une étroite prison inconnue à la société, et que lui-même ignore. Il est bientôt retiré de ce tumulte d'idées, par une lettre outrageante qu'il reçoit de la part de Monsorin. Celui-ci parloit à monsieur de Villemont de l'aventure de son fils qui avoit su rompre sa chaîne; il ne doutoit pas que le parent de Félicie n'eut contribué à cette évasion, et il ajoutoit qu'il étoit bien assuré que Félicie et ses parens alloient en profiter pour former un engagement contre lequel un père justement irrité armeroit l'autorité souveraine; il finissoit sa lettre par des menaces insultantes. Monsieur de Villemont, au lieu de lui répondre, court chez lui, et demande à lui parler; à peine a-t-il apperçu Monsorin: — Me connoissez-vous bien, monsieur, pour m'avoir écrit une lettre qu'un autre que vous me payeroit de tout son sang? Savez-vous ce que c'est qu'un gentilhomme?... ce n'est qu'à titre de père que vous méritez quelques égards; j'avois bien voulu vous montrer des procédés: j'y mets le comble en ce moment. Vous devez me croire: touché de la malheureuse situation de votre

fils, je pressois Félicie d'embrasser un état auquel notre peu de fortune l'avoit déjà, pour ainsi dire, destinée, et par cette retraite anticipée, je dissipois vos craintes, et Daminvile devenoit libre. Ma femme et moi, nous nous étions transportés au couvent pour présider à cette fatale cérémonie; elle devoit se passer sous nos yeux, quand nous avons appris que ma nièce, indigne de ce nom, étoit disparue... C'est à moi, monsieur, d'accuser le sort, de me plaindre amèrement de votre fils de demander vengeance de l'affront dont il nous couvre, quand je partageois, en quelque sorte, ses peines quand je contraignois une infortunée de s'immoler pour lui... — Je suis fort reconnoissant, interrompt Monsorin d'un ton insolent et railleur, de cet intérêt que vous preniez à mon coquin de fils : mais il a beau se sauver, fuir, trouver des amis, des complices, j'engage ma parole d'honneur que je le poursuivrai par-tout, et que son mariage... il ne se fera point, il ne se fera point; je soulèverai toutes les puissances; oui, plutôt qu'il soit traîné, qu'il expire dans le plus affreux cachot, avant que d'épouser une fille... — Gardez-vous d'aller plus loin, monsieur, et n'ajoutez pas à vos impudences, ou... je pourrois oublier que je suis chez vous; pour m'en ressouvenir, je me hâte de vous quitter... ces gens de fortune resteront-ils toujours impunis ?

Villemont prononce ces derniers mots, en levant les yeux au ciel. Il va auprès de sa femme lui porter

tout l'excès de son indignation; il y a des momens où il brûle de se venger de Monsorin : mais bientôt la refléxion l'arrache à cet emportement déplacé. Ma chère amie, disoit-il à son épouse, il faut être brisé, anéanti sous le fléau du malheur : Monsorin est riche, et nous avons peu de bien; la justice, le monde entier seroit de son côté. Ah ! Félicie, Félicie ! est-ce ainsi que vous avez payé notre tendresse ?

Une lettre tombe dans leurs mains : ils ignorent l'endroit d'où elle leur est envoyée; ils n'ont pas tardé à reconnoître l'écriture; ô ciel ! s'écrient-ils tous deux, de Félicie ! ils s'empressent d'ouvrir, et lisent ce qui suit :

MON CHER ONCLE ET MA CHERE TANTE,

« Votre tendresse pourra-t-elle encore l'emporter sur un trop juste ressentiment, et refuseriez-vous de recevoir un écrit baigné de mes larmes? N'en doutez pas : j'ai senti tous les chagrins que je vous causois, moi, qui aurois donné ma vie pour vous épargner la plus légère des peines; jugez de ce que j'ai souffert. L'amour, la nécessité, la cruelle nécessité, m'ont forcée de commettre une faute que je pleurerai le reste de mes jours. Je ne prétends point la rejetter sur quelqu'un qui m'est plus cher que moi-même; je pourrois vous dire que j'ai été contrainte de

» prendre un parti qui absolument répugnoit à ma
» délicatesse : cependant vous serez moins portés
» à me repousser, quand vous saurez que c'est la
» femme de Daminvile qui vous écrit ; oui, le ciel
» a donné son aveu à notre union ; nous nous
» sommes liés par des nœuds que la religion et les
» loix ont consacrés. Nous serions les plus heu-
» reux des humains, si l'amour suffisoit pour assu-
» rer le bonheur : mais quelle amertume empoi-
» sonne notre félicité ! votre consentement et celui
» de monsieur Monsorin nous manquent : com-
» ment ne serions-nous pas en proye à la douleur
» la plus vive ? Nos regrets, nos pleurs, le plus
» sincère repentir vous trouveront-ils infléxibles !
» Mes chers bienfaiteurs, je n'ose vous nommer
» mes chers parens, j'attends cette dernière preuve
» de votre générosité, de votre compassion ; par-
» donnez-moi ; voyez votre Félicie prosternée à
» vos genoux qui vous demande sa grace et celle
» de son mari. Ayez assez de bonté pour voir
» monsieur Monsorin, et lui inspirer vos senti-
» mens de pitié en notre faveur ; mon époux, et
» moi nous lui adressons la lettre la plus touchante :
» puisse-t-il se laisser désarmer ! Je ne vous parle
» point de l'extrémité où nous commençons à être
» réduits : en ce moment, nous ne ressentons que
» le violent chagrin d'avoir offensé les personnes
» que nous devons le plus respecter et chérir ;
» encore une fois, daignez voir mon beau-père ;

et

» et vous réunir pour nous recevoir à vos pieds.
» Ne cherchez point à découvrir notre asyle : un
» inconnu ira chez vous prendre la réponse : si
» elle est favorable, vous ne tarderez point à rece-
» voir deux infortunés qui vous tendent déjà les
» bras, et implorent votre humanité. Avez-vous
» résolu de ne point vous laisser toucher : vous
» ignorerez l'endroit où nous expirerons l'un et
» l'autre, car nous ne résisterions point à ce coup.
» Quelque sort qui nous attende, nous adorerons
» nos parens jusqu'à notre dernier soupir, et nous
» supplierons le ciel qu'il les excite à pardonner
» du moins à notre mémoire... Mes chers et tendres
» bienfaiteurs, votre sein me resteroit-il fermé?
» souvenez-vous de cette Félicie que vous appel-
» liez votre fille, qui en avoit toute la reconnois-
» sance, tout l'amour; je n'ai pu, non, je n'ai pu
» me refuser à une démarche... j'aurois coûté la
» vie à Daminvile. Au nom de cette tendresse,
» dont l'un et l'autre vous m'avez prodigué tant de
» témoignages, daignez vous pénétrer de notre
» situation : que devois-je faire? hélas! vous vous
» êtes aimés; vous vous aimez encore; mettez-
» vous à ma place, et du moins, plaignez-moi...
» jamais vous ne me fûtes plus chers. Ah! que je
» meure avec la consolation de savoir que vous
» me pardonnez! »

Il y avoit encore quelques lignes que monsieur et madame de Villemont ne purent déchiffrer, tant

leur malheureuse nièce avoit arrosé le papier de ses larmes! Ils éprouvent une confusion de sentimens contraires : la colère d'abord les possède ; ensuite la compassion, la tendresse intercèdent dans ces deux cœurs pour Félicie : Monsieur de Villemont en donne une preuve éclatante : malgré une noble fierté, blessé encore des humiliations que lui avoit fait essuyer Monsorin, il se détermine à revoir cet homme si dur et si orgueilleux de son opulence. Ne m'approuves-tu point, dit-il à sa femme? Félicie est tombée dans un excès d'égarement impardonnable, je n'en suis que trop persuadé : mais quel moyen d'y apporter du remède? les voilà mariés! faut-il les punir éternellement? faut-il que les innocentes créatures auxquelles ils donneront la naissance, soient les victimes de leurs erreurs? Ah! je sens, je sens que Félicie a conservé ses droits sur mon ame... c'est notre fille, n'est-il pas vrai, et... je vais tout tenter auprès de ce barbare, tout. On ne s'abbaisse point, quand c'est pour un autre qu'on s'humilie, quand c'est pour notre chère enfant. . . . . .

Madame de Villemont est bien éloignée de s'opposer au projet de son mari; ils s'attendrissent l'un et l'autre sur le sort de leur nièce. L'oncle est enfin allé chez le père de Daminvile.

Félicie n'en imposoit point à ses parens : les deux amans s'étoient mariés à Avignon ; ils avoient vécu jusqu'alors d'un foible secours qu'ils devoient à la

générosité de cet ami qui avoit arraché Daminvile à sa prison, et qui venoit de s'embarquer pour les Grandes Indes. Souvent il échappoit à Félicie des larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher aux yeux de son mari; tu pleures, lui disoit-il, femme adorable, lorsque je te tiens contre mon cœur, que je puis m'enivrer du plaisir de te consacrer ma vie! et tu as des chagrins! — Eh! comment n'en aurois-je pas, cher Daminvile? à quel prix avons-nous acheté le bonheur d'être l'un à l'autre? sans le consentement de ton père, sans l'aveu de ma famille, Félicie est dans tes bras! Et je me suis arrachée du sein de ces parens qui m'aimoient comme leur propre fille! je suis enfin à toi, par une fuite honteuse, par la perte de ma réputation. Notre mariage m'a-t-il rendu cet honneur que j'avois conservé dans toute sa pureté? et cette union est-elle revêtue des formes nécessaires? est-ce assez d'avoir Dieu pour nous? les hommes, Daminvile, les hommes n'ont pas son indulgence et sa bonté.

Les parens de Félicie, comme nous l'avons dit, avoient d'abord fait éclater leur emportement: mais la nature eut bientôt repris son empire; des cœurs vertueux ont tant de peine à devenir insensibles! Villemont, après avoir donné les premiers momens aux plaintes et même aux menaces, s'étoit ressouvenu bientôt que Félicie étoit sa nièce; ému jusqu'aux larmes, il cède à des mouvemens généreux. Il faut être abruti par l'ivresse dénaturée de la for-

tune, pour tenir son cœur obstinément fermé aux douces et touchantes impressions de l'humanité. Non, ce n'est point au mortel endurci à proportion des trésors qu'il entasse, c'est à l'homme qui jouit d'une honnête aisance, et qui souvent n'a que son nécessaire, à goûter le charme de la compassion, les delices pures de ce sentiment celeste qui nous approprie les douleurs et les besoins d'autrui; jamais ce vers adorable de Térence : *je suis homme; rien de ce qui appartient à l'homme ne m'est étranger*, jamais ce vers, le cri de l'ame la plus sensible et la plus exquise, ne fût sorti de l'ame assoupie d'un riche; ce sont celles-là qui devroient s'éteindre dans l'horreur du néant.

L'oncle de Félicie se hâte de lui répondre; sa lettre débutoit par des reproches très-vifs; la bienfaisance suivoit ces expressions arrachées à la colère. Villemont envoyoit une petite somme d'argent aux deux époux, et les exhortoit à ménager ce secours, d'autant plus que la médiocrité de son bien ne lui permettoit pas de satisfaire à tout ce que l'un et l'autre pouvoient attendre de sa tendresse, car il n'avoit pu se refuser ce mot en finissant sa réponse, et c'étoit-là que son cœur avoit éclaté.

Monsorin pensoit et agissoit bien différemment; il avoit mis en morceaux la lettre que lui écrivoient les deux époux, et au même instant, il s'étoit empressé d'armer la sévérité des loix contre le mariage de son fils; l'avocat et le procureur se hâtèrent de

réunir leurs talens, et comp osèrent à frais communs une volumineuse diatribe, qu'il leur plut d'appeller *Mémoire instructif*; Daminvile et Félicie y furent noircis des plus odieuses couleurs que puissent broyer la calomnie et la diffamation; la société, c'est-à-dire, cette troupe innombrable d'oisifs presque nuls, auxquels la méchanceté seule fait sentir l'aiguillon de l'existence, s'amusa durant quelques jours, des douleurs qui devoient déchirer l'ame du couple infortuné. Villemont ne résista point à la célébrité éphémère qu'eut ce libelle qu'on trouvoit *fort divertissant;* le mensonge effronté s'étoit attaché à le barbouiller de sa lie la plus grossière et la plus infecte. La voix des honnêtes gens n'est qu'un murmure bien sourd qu'on n'est guères porté à écouter; celle des méchans, c'est-à-dire, de la multitude, s'étend et retentit en une infinité d'échos qu'on aime à entretenir. Le malheureux oncle de Félicie, qui d'ailleurs, par sa fortune modique, étoit hors d'état d'avoir dans le monde ce qu'on nomme de la *consistance*, succomba sous la considération dont l'opulence, graces à un abus honteux, jouit en ce pays; le poids de la fortune de Monsorin l'écrasa; investi de la rumeur publique, il n'eut point le courage de rentrer dans son ame, et de se contenter du témoignage assuré de sa conscience; il cèda donc aux attaques d'une maladie de langueur, et n'eut, en mourant, d'autre dédommagement de ses peines, que de se jetter dans le

sein de Dieu, le suprême consolateur; il est vrai, le seul ami de l'innocence et de l'infortune, et celui qui doit suffire à l'honnête homme opprimé.

Madame de Villemont n'eut pas seulement la mort de son mari à pleurer : des collatéraux aussi inhumains qu'avides, se présentèrent pour lui disputer le peu que lui laissoit son époux; le feu des procès se répandit comme un incendie dévorant, et la veuve qui souffroit déjà de se voir dans l'impuissance d'être utile à sa nièce, réduite bientôt aux extrémités de l'indigence, ne tarda point à rejoindre Villemont au tombeau.

Félicie instruite de ces évènemens si douloureux, s'accusoit de la mort de ses parens, des chagrins qu'éprouvoit le fils de Monsorin de la misère profonde où ils alloient être précipités. O Dieu, s'écrioit-t-elle ! ce sont donc là les suites de l'amour ! avoir plongé mes bienfaiteurs dans la tombe, armé un père contre son fils, exposé ce que j'aime plus que moi-même aux horreurs de la nécessité, être prête à multiplier nos peines, en donnant le jour à un troisième infortuné: c'est-là mon ouvrage ! c'est pour avoir aimé, que je me suis livrée à tous ces égaremens criminels : ne nous cachons pas l'excès de nos fautes, elles sont affreuses et je ne suis pas la seule victime !

Le couple déplorable portoit son adversité de province en province; Monsorin étoit parvenu à faire casser leur mariage; il avoit même déclaré

son héritier Daligni, qui, par des traits monstrueux d'avarice, méritoit de plus en plus la confiance et l'amitié de son oncle. Darnicourt s'étoit chargé des poursuites contre le malheureux fils; il avoit fait retentir les tribunaux des cris paternels, pour faire annuller un engagement traité d'union illégitime; c'étoit lui qui avoit porté les derniers coups, en dictant, en quelque sorte, au vieillard, le testament qui dépouilloit entièrement l'infortuné Daminvile.

Celui-ci se traîne vers Paris avec sa femme enceinte; ils se tiennent cachés, pour ainsi dire, dans cette ville. Le mari ne sortoit que le soir pour aller visiter quelques personnes, que, jusqu'à cette époque, il avoit regardées comme ses amis; il implore leur sensibilité: c'est alors qu'il voit la nature humaine dans toute sa difformité hideuse; il éprouve le peu de réalité des images consolantes qu'il s'étoit figurées; la vérité l'accable. L'un s'excuse, en prétextant qu'il a beaucoup dépensé pour une maison qu'il fait bâtir: l'autre avoit une somme d'argent, il y a quelques jours, et il vient de payer un créancier qui le poursuivoit; celui-ci étoit obligé d'acquitter une *dette d'honneur* contractée au jeu; comme si la première *dette d'honneur* n'étoit point l'obligation de soulager un ami indigent! Celui-là n'avoit pas le sol, mais en revanche il donnoit d'excellens conseils: il falloit absolument que le jeune homme se raccommodât avec son père, à

quelque prix que ce fût, et qu'il abandonnât surtout, sans hésiter, sa femme, et l'enfant qui alloit naître, d'autant plus que ce mariage ne seroit jamais reconnu, et devoit être regardé comme une *folie de jeunesse*. Beaucoup de gens lui parloient de ses fautes, l'exhortoient à la patience, lui vantoient avec raison les consolations de la religion : mais nul, nul ne le secouroit, lorsque sa misère augmentoit à vue d'œil.

Daminvile, dès le premier moment de son retour à Paris, avoit couru envain à la demeure de Béranger, qui étoit délogé, et on ignoroit le nouvel asyle qu'il habitoit. Le misérable époux de Félicie se trouvant donc sans ressources, abandonné, rebuté de la nature entière, n'avoit plus d'autre espoir que dans le seul appui que nous devons tous implorer; il adressoit tous bas ses larmes et ses gémissemens au ciel; il fut sans doute exaucé : au détour d'une rue, il se sent arrêté par le bras. Eh! lui dit-on, seroit-ce vous, monsieur Daminvile? Celui-ci fixe ses regards, et avec un cri, courant se précipiter dans le sein de son ancien bienfaiteur : — Je vous retrouve, mon cher Béranger! est-il bien vrai? je vous presse dans mes bras et qui vous déroboit à mes recherches? — Je reviens de la province, où des affaires de famille m'appelloient; vous ne doutez point que je n'aie continué de prendre à votre sort l'intérêt le plus vif; les intrigues de votre cousin, que dirige Darnicourt, m'avoient, avant mon

départ,

départ, fermé la maison de votre père : je n'ai donc pu, malgré mes continuelles perquisitions, me procurer la moindre connoissance sur votre malheureuse destinée; est-elle changée, ou du moins adoucie? Vos traits, votre extérieur ne m'annoncent point une réconciliation avec monsieur Monsorin et la fortune !

Daminvile confie à l'honnête Béranger tous les détails de sa triste situation. Ce dernier l'interrompt : assurément, vous avez commis une faute très-grave, en formant une union que ne scelloit point l'aveu paternel; vous avez manqué à votre devoir, au ciel, à Dieu lui-même : mais je ne m'appésantirai point sur vos erreurs; vous en subissez la peine : vous êtes malheureux; il ne s'agit aujourd'hui que de vous rendre service; les conseils ne sont plus de saison; c'est à votre ami, ajoute Béranger, en l'embrassant, à remplir ce qu'ordonnent l'amitié, l'humanité. Menez-moi à votre logis; présentez-moi à votre épouse, et croyez que mes premiers soins seront de chercher à vous être utile.

Daminvile transporté, conduit Béranger à sa demeure; ils montent à une chambre située au quatrieme étage. Le fils de Monsorin entre le premier : — Ma chère amie, je t'amène un ange consolateur, le modèle des ames sensibles, monsieur Béranger, dont je t'ai parlé tant de fois; c'est le ciel, le ciel touché de nos maux, qui me l'a fait rencontrer. De quels traits cet honnête homme a

l'ame percée ! Sous l'avilissement de la misère, Félicie conservoit cette dignité, qui n'abandonne jamais la beauté et la vertu ; les tristes alentours de l'infortune, loin d'humilier ses agrémens, sembloient leur prêter plus d'éclat. Ce spectacle attendrissant augmentoit de beaucoup l'intérêt qu'elle excitoit ; elle parle : sa voix redouble la compassion dont Béranger est pénétré ; il ne tarde pas à verser des larmes avec eux : — Mes amis, mes chers amis, permettez-moi cette expression, je vous l'ai promis, vous n'entendrez point un censeur sévère vous entretenir d'inutiles réflexions, sur la conduite que vous avez tenue ; sans contredit, elle est blamable ; j'aurois fait tout au monde pour empêcher cet engagement qui vous est si funeste : mais ils sont serrés ces nœuds que rien ne doit rompre ; ils sont sacrés aux yeux de Dieu et de la nature : il faut donc aujourd'hui les respecter, vous soumettre à toutes les obligations du mariage, vous aider l'un et l'autre à supporter vos malheurs, offrir vos peines à l'Être suprême, qui, je n'en doute point, se laissera fléchir ; il ne perd point de vue les infortunés. Croyez-moi, ce n'est pas le bonheur et la joie arrogante de la terre, qui attachent les regards de la Divinité : ce sont ses larmes, ses tribulations, qu'on peut appeller le spectacle de la providence, et tôt ou tard elle s'y montre sensible : le caractère du bon père ne se sépare point de la grandeur du maître. Je vous le

prédis : monsieur Monsorin prendra en votre faveur, des sentimens qu'on ne parviendra point à détruire ; la nature est quelquefois combattue : jamais on ne remportera sur elle une pleine victoire. Daminvile, on n'est point père impunément ; vous ne devez songer qu'à obtenir votre pardon. En attendant le retour de la tendresse paternelle, je m'efforcerai d'adoucir vos maux ; c'est dans ce moment que je sens toute l'amertume qui suit une situation bornée ! Mes amis, disposez entièrement de moi, de ma bourse, de toute mon existence : je vous devrai les plaisirs les plus purs, les plus touchans que j'aie goûtés de ma vie.

En effet, quel sentiment délicieux que celui de la bienfaisance ! verser des consolations dans le sein d'une famille infortunée ! hommes voluptueux, votre ivresse approche-t-elle de cette félicité ?

Béranger donne à Daminvile le peu d'argent qu'il a sur lui, et court à son logis, prendre une somme qu'il se hâte d'apporter aux deux époux ; il prévenoit leurs besoins ; tous ses jours étoient marqués par de nouveaux bienfaits, et combien sa délicatesse ajoutoit à ses procédés généreux ! on a dit que l'ame d'un malheureux étoit le chef-d'œuvre de la sensibilité : celui qui sait obliger, est peut-être encore plus sensible ; et s'il n'est point de légères blessures pour un infortuné, le digne bienfaiteur a une crainte continuelle de l'offenser.

Monsorin étoit de retour de la campagne, où il

étoit allé passer quelques mois avec Daligni et Darnicourt, qui ne cessoient de l'infecter de leurs poisons; les assauts étoient multipliés; on s'obstinoit à peindre Daminvile des couleurs les plus odieuses; on connoissoit le foible du vieillard : on se récrioit sur le penchant de son fils à une prodigalité excessive; on inventoit à ce sujet des anecdotes revêtues de la plus exacte vraisemblance; en un mot, on ne se relâchoit point d'une activité infatigable qui entretenoit la haine de Monsorin, contre l'époux de Félicie. A quels excès monstrueux conduit l'amour des richesses! c'étoit cette faim sacrilège qui dévoroit un collatéral inhumain, et un scélérat hypocrite; ils redoubloient de méchanceté et de manœuvres à la moindre apparence d'un retour heureux à la nature. Monsorin étoit dominé par leur génie infernal.

Il se trouve seul dans son appartement avec le perfide Darnicourt; il reçoit une lettre : celui-ci reconnoît aussi-tôt l'écriture du fils, et veut la prendre des mains du vieillard, et l'empêcher de la lire, en disant : c'est de ce mauvais sujet qui sans doute cherche à éveiller votre compassion; vous devriez vous épargner la peine de parcourir cet écrit, qui ne sera qu'un tissu de mensonges et d'artifices. Oh! ne craignez pas, répond Monsorin, que je me laisse attendrir; mon parti est pris : je ne lui pardonnerai jamais. Souvenez-vous, reprend le faux dévot, que la foiblesse offense le ciel, et c'en seroit une bien

condamnable que de r'ouvrir votre sein à Daminvile; soyez sûr qu'il vous tendra tous les pièges; il en veut à votre bien, et assurément, vous vivez trop long-temps pour lui.

Ce préliminaire, qui n'étoit point une observation inutile selon le plan de Darnicourt, prémunit, pour ainsi dire, l'ame du financier contre les surprises de la tendresse paternelle; il lit à haute voix, cet écrit conçu en ces termes :

MON PÈRE,

« Je ne sais si cette nouvelle lettre aura le sort » de celles que je ne me suis point lassé jusqu'à ce » moment de vous adresser, mais ce n'est point à » moi de mettre des bornes aux témoignages de » sensibilité, de respect et de repentir. Mon père, » j'ai commis une faute, un crime, si votre sévé- » rité ne veut point admettre d'autre expression, » en formant, sans votre aveu, des liens qui m'u- » nissent à la femme la plus estimable et la plus » digne de votre pitié, car je crains que vous ne » vous obstiniez toujours à lui refuser votre ten- » dresse; elle le mérite pourtant cet amour dont » vous me privez; qu'elle soit votre fille ! et je » supporterai avec plus de résignation les coups » dont le ciel me frappe par votre main. Je ne » prétends plus vous parler de nos malheurs, de » notre indigence, de la misère extrême qui nous

» accable : je sens beaucoup plus vivement la perte
» de votre affection ; on me l'a enlevé ce bien, le
» seul que j'étois jaloux de posséder, et sans lequel
» tous les autres n'auroient aucun prix à mes yeux.
» Quoi ! mon père, vous repousserez continuel-
» lement de vos pieds un fils respectueux et affligé
» qui s'y prosterne sans cesse, qui vous présente
» ses larmes, celles de son épouse, et de la misé-
» rable créature qui bientôt va exister ! Rappellez-
» vous ma mère, ma mère, hélas ! qui m'aimoit !
» elle se joint à moi pour implorer notre grace ;
» du moins daignez m'accorder la réhabilitation
» de mon mariage, et que ma femme, que mon
» enfant ne soient pas les victimes du déshonneur !
» Faut-il encore me replonger dans un cachot : j'y
» cours, mon père, m'offrir à tous les tourmens
» qu'on vous fera déployer contre votre malheu-
» reux fils ; j'y mourrai, si vous l'ordonnez, de
» mille morts, en vous chérissant, en vous ado-
» rant : mais j'ose vous répéter ma prière, que
» ma punition ne s'étende point sur ma femme,
» et sur le fruit infortuné qui souffre dans son sein !
» qu'ils vous appartiennent ! que l'une soit votre
» bru, et l'autre votre enfant... »

Monsorin entend quelque bruit : il interrompt cette lecture ; plusieurs voix frappent son oreille : On disoit : eh ! laissez-moi entrer ! que je le voie ! que je lui parle ! que je tombe à ses pieds ! une femme toute éplorée vient à l'instant se précipiter

aux genoux du vieillard : — On ne m'empêchera point d'expirer en sa présence... monsieur épuisez sur moi votre ressentiment : mais épargnez mon mari et l'innocente créature à qui je vais faire le funeste présent de la vie.

Félicie, c'étoit elle, en effet, qui s'étoit chargée de faire prévenir sa visite par une lettre, n'avoit pu résister à l'impatience de se jetter aux pieds de son beau père : elle les baignoit de larmes ; il la repousse, et veut s'arracher au pouvoir du sentiment ; Darnicourt lui-même, tant la nature a de force et d'empire, va s'asseoir près d'une table, et s'étudie à cacher un trouble qui l'auroit trahi. Monsieur... mon père, continue Félicie, retenant Monsorin qui sembloit vouloir se retirer, car vous serez mon père, malgré tous les efforts qu'on fait pour nous chasser de votre cœur, vous ne sortirez pas avant que d'avoir prononcé notre arrêt ; donnez votre aveu à une union qui a eu le malheur de vous déplaire, et nous viendrons mourir à vos genoux. Hélas ! si une victime vous suffisoit, différons jusqu'à l'instant où je serai mère, et alors vous disposerez à votre gré de ma destinée : mais que mon époux, et que le malheureux qui va naître, ne souffrent pas plus long-temps de votre colère. J'expirerai, monsieur, et vous rentrerez dans tous vos droits : votre fils pourra se lier à une épouse choisie par vous-même ; du moins, mon enfant... Il est le vôtre, il est le vôtre, il est de votre sang,

il vous implore par ma bouche, il vous nomme déjà son père; entendez, monsieur, entendez ses gémissemens... Monsorin demeuroit immobile, et Darnicourt courbé toujours sur la table, et semblant vouloir se dérober à ce spectacle si attendrissant. Monsieur, poursuit avec chaleur l'épouse de Daminvile, ne vous défendez point : cédez à la nature : elle vous sollicite, elle vous crie par ma voix, cette nature qu'on ne sauroit avoir étouffée en vous; elle vous presse de pardonner à votre fils, de lui tendre les bras... si vous saviez combien nous vous aimerons!... Ah! gardez, gardez vos richesses : nous ne demandons que le bonheur d'arroser vos pieds de nos larmes, de vous consacrer nos services, nos jours; mettez-nous au rang de vos domestiques; nous n'aspirons point à une grace plus élevée : nous vous servirons, monsieur, nous vous servirons, et vous sentirez peut-être tout le prix de notre amour.

Félicie ne vouloit point quitter sa posture humiliante; Monsorin vaincu par un sentiment qui le subjugue et le maîtrise, est forcé de dire d'une voix incertaine : allez... allez-moi chercher votre mari. Aussi-tôt cette femme si digne de la tendresse de son époux, s'écrie : il en mourra de joie! elle se relève avec transport, s'élance vers l'escalier, et vole à sa demeure où l'attendoient Daminvile et Béranger : — La victoire est à nous... viens, viens, ô toi, tout ce que j'aime... ton père... il est mon père, il nous r'ouvre son sein (et à Béranger), notre

notre cher bienfaiteur nous accompagnera ; qu'il jouisse de tout l'enchantement de cette réconciliation ! Cher époux, nos maux sont donc finis ! ton père lui-même me nommera ta femme ! ton enfant n'a plus à craindre, à redouter l'opprobre ! je ne survivrai point à cet évènement si heureux !., mon Dieu ! que de graces nous avons à vous rendre ! hâtons-nous, courons, volons.

On envoie chercher une voiture : elle n'alloit point assez vîte ; l'ame de Félicie, et celle de Daminvile étoient déjà aux pieds de Monsorin. Daminvile ne cessoit de serrer sa femme contre son cœur : — Ma chère amie, ma tendre maîtresse, image pour moi de Dieu même, encore une nouvelle preuve de ton amour ! qu'il est doux de devoir son bonheur à l'objet qui nous est le plus cher ! Béranger partageoit les transports, le ravissement de ce couple devenu si fortuné ; ils passoient tout-à-coup de l'horreur de la mort, à une existence céleste. On auroit desiré que les chevaux eussent eu des aîles ; on arrive enfin ; on se précipite à l'entrée de la maison. Un domestique seul se montre, et arrêtant Daminvile et Félicie qui couroient vers l'escalier, il leur annonce que personne n'est au logis. Comment s'écrie Félicie ! — Oui, madame : monsieur vient de repartir pour la campagne, et nous ne savons pas même le moment de son retour.

La foudre avoit éclaté sur les deux époux, et sur leur ami ; ils sont sans mouvement, sans vie. Damin-

vile sort le premier de cet anéantissement : il prend dans ses bras Félicie expirante, la porte au carrosse, et va se rendre à l'obscurité de sa retraite.

Retirés de la confusion des idées, ces trois infortunés se demandent à quelle cause attribuer une révolution si peu attendue? Daminvile arrête ses soupçons sur Darnicourt, et effectivement il avoit deviné l'auteur du coup qui venoit de les frapper. Ce monstre, qui lui-même avoit ployé sous l'ascendant de la nature, étoit parvenu à reprendre son endurcissement et sa perversité, et à y ramener Monsorin; Daligni étoit accouru à l'appui de ce méchant homme : il avoit appris, disoit-il, que Daminvile s'étoit vanté de disposer par sa femme, du cœur paternel; les deux scélérats avoient aussi eu le talent de soulever l'avarice contre un fils malheureux; ils le représentoient écrasé de dettes, et ses créanciers ne soupirant qu'après l'époque du raccommodement, pour se jetter en foule sur les biens du vieillard, et les dévorer avant qu'il fermât les yeux. Ces calomnies atroces trouvèrent aisément entrée dans l'ame soupçonneuse de Monsorin, et s'y fixèrent; enfin pour le dérober à ce qu'ils appelloient sa foiblesse, ils l'avoient entraîné à une de ses maisons de campagne, et depuis cette aventure toutes les avenues qui conduisoient au financier, furent exactement gardées et interdites à quiconque n'étoit pas du nombre des créatures de son neveu, et de son complice.

Béranger bien différent de ces fléaux de l'humanité, ne cessoit de céder à des sentimens contraires; il faisoit plus que d'aimer le bien, il le pratiquoit. Nous avons observé qu'il ne jouissoit que d'une fortune des plus médiocres, et il l'employoit entièrement à soulager Daminvile et son épouse dénués de toute autre ressource. Ils restent quelques jours sans voir leur bienfaiteur; l'inquiétude ne tarde pas à se faire ressentir; Daminvile se détermine à s'informer du motif de l'absence de leur ami; il court à sa demeure, il ne trouve qu'un domestique qui pleuroit: — Eh! qu'avez-vous, Robert? monsieur Béranger seroit-il malade... en danger? où est-il? — Non, monsieur... il n'est point incommodé... — Il n'est pas ici? — Il m'a chargé, monsieur, de vous dire que vous le verriez incessamment. — Mais... pourquoi tes pleurs? — Ah! monsieur... je suffoque... mon pauvre maître... je vais lui désobéir: mais vous me paroissez être son meilleur ami... monsieur... il est en prison! en prison, s'écrie Daminvile! et pour quel sujet? — A raison d'une dette... je ne sais ce que monsieur fait de son argent: mais depuis quelque temps, il n'a jamais le sol; je soupçonne qu'il fait des charités, car il ne se livre à aucun plaisir; il vit comme un solitaire, et ne visite guères que vous... Mon ami, s'écrie Daminvile, en fondant en larmes, hélas! ce sera moi, moi, qui aurai causé la perte de ce digne homme! il est mon bienfaiteur, il est mon bienfai-

teur, et je ne doute point qu'il ne soit en prison par rapport à nous : ô ciel ! mon cher Béranger, la victime à ce point de l'amitié ! en prison ! conduis-moi, conduis-moi à cet horrible séjour. Robert refuse de céder aux sollicitations pressantes de Daminvile : — Au nom de Dieu, monsieur, n'allez point le voir ; il compte sortir aujourd'hui ou demain, et il m'a défendu expressément de révéler cette affaire, sur-tout à vous.

Daminvile, hors de lui, égaré de douleur, n'écoute rien, court à ce lieu détestable, où le malheureux débiteur, la proie d'un créancier barbare, graces à l'absurde férocité des loix, gémit à côté du scélérat, qui doit ne recouvrer sa liberté que pour monter à l'échafaud. Le fils de Monsorin se précipite dans la prison, en criant aux satellites qui en gardent l'entrée : c'est à moi, c'est à moi d'être chargé de fers ; qu'on rompe ceux de Béranger ; où est son créancier ? qu'on le fasse venir ! que je lui parle ! Il s'élance vers l'endroit où Béranger étoit renfermé ; et en tombant dans ses bras, ah ! mon ami... voilà donc le prix de la bienfaisance ! sors, sors d'ici : c'est à moi d'y rester et d'y mourir ; je te recommande seulement ma femme, et la misérable créature qu'elle va mettre au jour. Béranger est immobile de surprise. Geôlier, poursuit Daminvile en pleurant, je vous en supplie : que l'inhumain qui a pu attenter à la liberté de monsieur, de mon cher bienfaiteur, daigne se rendre en ce

lieu ! je veux le voir et l'entretenir. (Béranger alloit prendre la parole) : Je ne vous entendrai point, ô le plus respectable de tous les hommes; encore une fois, c'est à moi de languir, d'expirer dans une prison; hélas ! c'est une demeure qui ne me sera point étrangère; ô Dieu ! et les services que vous m'avez rendus, vous ont réduit à cette extrémité ! je serois le dernier, le plus coupable des mortels, si je vous laissois plus long-temps souffrir la punition de mes malheurs.

Pendant ce débat où Béranger tâchoit vainement de calmer son ami, le créancier vient à paroître : c'étoit un de ces bourgeois aisés de Paris, qui paient scrupuleusement leurs lettres-de-change à l'échéance et qui confondent avec le fripon, l'honnête homme trop à plaindre d'être dans l'impuissance d'acquitter sa dette au terme fixe : ces sortes de gens croient, lorsqu'ils ont rempli ce qu'ils appellent *leur mois*, avoir acquis le droit d'être impitoyables, barbares, dénaturés; ils joignent à cette cruauté, qu'ils prennent pour l'observation et l'amour de la justice, quelques pratiques de religion, et ils se regardent comme les chrétiens les plus fervens et les plus parfaits, quand ils sont à peine des hommes. D'ailleurs ils sont peu scrupuleux sur le choix des moyens qu'ils employent pour amasser des richesses : c'est ainsi qu'on parvient à s'en imposer jusqu'à transformer les vices en vertus. Monsieur Durval étoit très-persuadé qu'il n'y avoit rien que d'honnête et

d'équitable, à plonger en prison un débiteur inexact: aussi ne s'étoit-il point écarté de son système de justice, à l'égard de Béranger. Son visage large et épais, et ses deux gros sourcils n'éprouvèrent pas la moindre altération à l'aspect du débat sublime des deux amis : monsieur, dit-il à Daminvile, je veux mourir, si j'entends quelque chose à tous ces beaux sentimens : tout ce que je sais, c'est que monsieur me doit, lui-même n'en disconviendra point, et s'il veut sortir, il faut qu'il me paye mon capital, et les intérêts à dix pour cent, c'est le moindre taux du commerce. Quand on emprunte, on doit faire attention à l'échéance de ses billets; Dieu merci! je n'en ai jamais manqué aucun, et je ne jouirois pas parmi mes confrères d'une réputation solidement établie, si je ne payois point à lettre vue.

Tandis que Daminvile s'épuisoit en supplications, qu'il s'étoit même jetté aux genoux de l'inflexible créancier, pour le presser de le substituer à Béranger, malgré ses oppositions déterminées, on apporte à celui-ci, la réponse d'une lettre qu'il avoit écrite le matin; quelques momens après, entre un homme avec un sac d'argent. Voici, monsieur, s'adressant à Béranger, ce que monsieur Remi vous envoie; aussi-tôt on délie le sac, et on le présente à Durval, qui compte l'argent de vingt façons différentes; quand il a bien supputé, bien calculé le principal, les intérêts, les frais de prise, il change de ton, comble de politesses Béranger, lui demande

mille excuses d'avoir mis dans ses procédés, *un peu trop de vivacité*, ce sont ses expressions ; Béranger ne répond point à cet homme méprisable, et se hâte de sortir accompagné de son ami.

L'un et l'autre se rendent auprès de Félicie, à qui Daminvile apprend l'évènement fâcheux occasionné par la bienfaisance de Béranger. Alors le mari et la femme s'accusent d'avoir entraîné leur ami dans le précipice. Mourons-y, s'écrient-ils tous deux d'un même transport : mais que nos malheurs ne s'étendent point sur l'honnête homme qui nous aime ! Eh ! mes amis, interrompt Béranger, en les embrassant, formez-vous une image moins touchante de ma prison ; peut-être n'ai-je jamais été plus heureux de ma vie ! vous ne sentiriez pas la douceur qui suit le plaisir d'obliger ? c'étoit pour vous que je souffrois, et ces souffrances-là ont leur charme. Au reste éprouvez moins de peine à recevoir des témoignages de mon amitié : j'attends un remboursement qui me mettra au-dessus de mes affaires, et désormais je pourrai céder sans crainte à mon penchant ; ma passion, je vous l'ai dit tant de fois, ma passion est d'être utile à mes semblables, et vous en serez les premiers objets ; Daminvile, toute mon ame est remplie du desir de vous faire oublier les rigueurs d'un père... non, ne désespérons point que Dieu ne vienne à notre secours ; rarement j'ai vu la vertu constamment poursuivie. Je ne puis être heureux, que par le

changement de votre destinée : elle s'adoucira ; elle s'adoucira.

Les deux époux se consoloient donc au sein de l'amitié ; ils attendoient un temps plus favorable pour tenter de secondes démarches auprès de Monsorin. Béranger leur tenoit lieu de tout ce qu'ils avoient à regretter.

Plusieurs jours s'écoulent : ils ne voyent point paroître leur ami ; de nouvelles allarmes les tourmentent : les malheureux ont toujours à craindre. Daminville se préparoit à visiter Béranger, quand Robert se montre avec un visage effrayé. — De quels nouveaux coups, Robert, sommes nous frappés? — Monsieur... madame... — Eh bien! — C'en est fait ! il nous est enlevé ! — Expliquez-vous... Béranger... — Des officiers de justice se sont présentés, munis d'un ordre du roi : ils se sont emparés de mon maître, et l'ont emmené, je ne puis savoir où... il a disparu, ajoute-t-il en pleurant, peut-être pour toujours? Le mari et la femme demeurent absorbés : — Une seconde fois privé de la liberté ! eh ! de quoi peut-il être coupable, si ce n'est de nous avoir trop aimés? ils s'abandonnent au désespoir. Robert reprend la parole : il n'a eu que le temps de me dire : j'ignore pour quel sujet on m'arrête ; va seulement chez mes amis : apprends leur ma nouvelle disgrace, et prie les de ma part de ne point s'affliger ; quelque soit mon sort, je les chérirai jusqu'au dernier soupir ; hélas ! où trouve-

ront-ils

ront-ils des ressources ? ne pourrai-je plus leur donner des marques de mon amitié ? A ces mots, les deux infortunés redoublent leurs gémissemens ; ils font avec le domestique de vaines perquisitions, Béranger ne leur est point rendu.

Cependant Félicie touchoit au terme de sa grossesse ; sous quels auspices alloit-elle exister dans une autre créature ? elle donne le jour à un garçon ; voilà donc, dit-elle à son mari, une nouvelle victime de notre malheureuse destinée ! je ressentois les peines d'épouse : je serai déchirée encore par celles de mère ! ne souffrirons-nous pas assez ? le cœur de Daminvile est déjà ouvert aux impressions paternelles ; loin de partager les plaintes de sa femme, il regarde cet enfant comme une espèce de don que leur fait le ciel, pour les dédommager de leurs malheurs ; qu'il soit seulement, s'écrie-t-il, plus heureux que son père et sa mère ! c'est l'unique prière que j'ose adresser à Dieu ; la rejetteroit-il ? du moins, qu'il daigne m'accorder cette consolation !

On a comparé la vie à une mer dont les flots agités se succèdent ; les malheurs, pour la plupart des hommes, sont ces vagues qui s'entre-chassent et s'amoncèlent les unes sur les autres ; Daminvile n'avoit pas essuyé assez d'infortunes : il falloit qu'il tombât de précipices en précipices. Le bon Robert qui les voyoit souvent, et qui même leur rendoit quelques petits services, sans aucune vue d'intérêt,

accourt, un soir, à la retraite de Daminvile : tout son extérieur annonçoit une nouvelle affligeante. O ciel ! lui dirent Félicie et son époux, aurois-tu quelque connoisance du sort de notre ami, et devons-nous ne plus le revoir ? Hélas ! répond Robert, je n'ai rien appris sur ce qui regarde mon malheureux maître, mais j'ai su par une voie indirecte que monsieur Monsorin a découvert votre asyle, et qu'on va vous arrêter. Aussi-tôt les deux infortunés poussent un cri : — Le malheur ne se lassera point de nous persécuter ! nous sommes donc bien criminels, puisque le ciel nous punit avec tant d'opiniâtreté ! il ne s'agit point, poursuit Robert, de réfléchir sur vos peines : il faut s'empresser d'y remédier autant que nous le pourrons, et quitter absolument cette ville. — Eh ! mon ami, comment en sortir quand l'indigence... — J'ai prévu cette difficulté : mais, monsieur, continue Robert avec attendrissement, quoique pauvre domestique, j'ai un cœur, un cœur tout comme un autre, et je n'en aurois pas eu, que mon respectable maître m'auroit fait connoître le sentiment. Grâces à ses bontés, je me trouve une petite somme entre les mains... Si monsieur et madame daignoient m'estimer assez... je n'ose les prier d'accepter.. c'est tout ce que je possède... Mais je serai si satisfait, si heureux de vous être de quelque utilité... monsieur vous aimoit tant ! vous êtes si à plaindre ! moi, je saurai gagner ma vie ; Dieu merci ! je n'aurois dans mon état, à

rougir que d'être un malhonnête homme, et je puis tout faire, sans manquer à la probité...

Daminvile ne le laisse pas achever : il court dans ses bras : — Mon ami, mon ami... vous méritez bien ce nom... je m'honorerai de vos bienfaits, n'en doutez point; votre ame vous rend notre égal; j'aimerois mieux mourir que d'être à charge à qui que ce soit : mais... Robert, je suis époux, je suis père, je souffre dans ces deux victimes, bien plus que pour moi-même, et... nous manquons de tout. Je ne veux point que tu l'ignores : nous avons tout perdu dans le généreux Béranger. J'accepte donc ton service; je n'ai pas besoin d'ajouter que je m'acquitterai le plutôt que ma fortune me le permettra (il court à une table); je vais te donner un billet signé de nous deux... Un billet, s'écrie Robert, en fondant en larmes! eh! monsieur, vous ne me croyez donc pas digne de vous obliger? Certainement je suis bien sûr que vous me le rendrez, quand vous le pourrez : mais je vous supplie, ne m'ôtez pas le plaisir du service tout entier. Vous imaginez-vous, continue l'honnête serviteur, qu'il n'y a que *les gens comme il faut* qui doivent avoir cette satisfaction?

Les deux époux, graces à la belle action de Robert, sont en état de se dérober au désastre qui les menaçoit. Quelle leçon pour ces hommes qui nâgent dans l'opulence, et qui souvent dans le long cours de quatre-vingts années, n'ont pas essuyé

les larmes d'un malheureux! Combien y en aura-t-il de ces riches inhumains qui fixeront leurs regards sur ce trait si attendrissant, et qui ne courront pas soulager une famille infortunée, succombant au besoin, qui crie à leurs oreilles, et à laquelle un morceau de pain conserveroit la vie? Ames monstrueuses, ne me lisez point, ne me lisez point, si mes foibles écrits ne vous arrachent pas un mouvement d'humanité, si l'exemple d'un misérable domestique ne rappelle point la nature dans vos cœurs endurcis, et ce qui doit faire frémir, c'est à cette société si polie, si sensuelle, si séduisante que je m'adresse!

Après avoir montré à Robert une reconnoissance inexprimable, et l'avoir engagé à leur donner de ses nouvelles et de celles de son maître, s'il pouvoit en recevoir, Daminvile et sa femme quittent la capitale: ils se sont réfugiés dans un port de mer. Félicie nourrissoit son enfant, qu'elle appelloit Eugène. Son mari, et son fils, voilà tout ce qui l'attachoit à la vie; c'étoit sur ce dernier que s'écouloient des larmes qu'elle retenoit en présence de son époux, dans la crainte d'augmenter son chagrin.

Le bienfait de Robert ne pouvoit que reculer de quelques mois, l'affreuse extrémité où alloit tomber ce couple déplorable. Daminvile heurtoit à toutes les portes: aucune ne s'ouvroit à ses sollicitations, à ses gémissemens; il avoit caché son nom; ses vœux ne tendoient qu'à se procurer la

subsistance de sa femme et de son fils. Monsieur, disoit-il à un de ces cœurs de fer qui se parent des dehors de l'humanité, et qui répondent durement aux prières et aux larmes d'un malheureux, *qu'ils ne peuvent faire l'aumône à tout le monde*, monsieur, ce n'est pas l'aumône que j'implore de votre compassion... si vous saviez... non, je ne suis pas fait pour solliciter des libéralités humiliantes; le mot de charité doit sans doute blesser mes oreilles; je n'aspire qu'à remplir une place quelconque, le dernier des emplois; je n'en connois point d'assez bas auxquels je ne me voue... Monsieur, poursuit Daminvile, d'un ton de voix plus élevé: seriez-vous époux et père? je le suis, je le suis, continue cet homme si digne de pitié, en laissant couler des pleurs, et vous en voyez la preuve; si je ne l'étois pas, pensez-vous que je me fusse exposé à vos mépris, à vos duretés, ô ciel! quelle est l'existence qu'on voudroit conserver à un semblable prix?

Ils ne recevoient point de nouvelles de Robert, comme il les en avoit flattés; ils lui avoient même écrit inutilement plusieurs lettres; leur incertitude sur le sort de Béranger, ajoutoit aux peines si sensibles qu'ils éprouvoient. Hélas! se disoient-ils incessamment, nous l'avons perdu ce modèle de bienfaisance! c'étoit le seul cœur qui s'ouvrît à nos larmes, et il nous a été enlevé! Quoi! Bérenger, tu nous serois ravi pour toujours! quelle est ta destinée? jouis-tu encore de la vie? aurois-tu pu nous oublier?

Daminvile, après les démarches les plus ignominieuses, puisque l'ignominie, suivant la corruption de nos mœurs, est attachée à la pauvreté, fatigué de pousser de vains gémissemens, rebuté de tout le monde, est parvenu à espérer quelqu'adoucissement dans son infortune accablante : il court chez lui : — Chère épouse, le ciel s'est désarmé... il se lasse de nous persécuter. J'ai trouvé le moyen de te procurer à toi et à ton enfant, une cinquantaine de livres par mois... Mes amis, vous ne succomberez point à l'indigence; cette idée me consolera... ah! j'expirerois content, si à cette condition je sauvois vos jours... Qu'entends-je, interrompt Félicie? Daminvile, vous ne nous parlez que de nous, et n'êtes vous pas ce que nous avons de plus cher? expliquez-vous, de grace... Son mari élude cette explication si desirée; sa femme le surprenoit prêt à verser des pleurs; souvent elle l'entendoit gémir; il l'embrassoit elle et son fils avec transport, et il sortoit d'un morne silence, pour s'écrier : vous vivrez; vous vivrez, Félicie ne pouvoit concevoir la cause de ce sombre chagrin, dont il paroissoit dévoré; au sujet de ces cinquante francs qu'elle devoit toucher chaque mois, il ne lui avoit donné que des réponses vagues et peu satisfaisantes. Elle surprend une lettre adressée à Daminvile, et y lit ces détails : « Il faut, mon cher monsieur, vous » préparer à ce départ cruel : dans trois semaines » au plus, on mettra à la voile. Je me suis arrangé

» avec monsieur Herbert ; votre femme touchera
» cinquante livres par mois : mais avez-vous bien
» supputé ce qui vous resteroit? vous n'aurez que
» douze francs, et comment vivre, et vous entre-
» tenir avec si peu de chose? Savez-vous que vous
» entreprenez un voyage de long cours, et qu'en
» Amérique... » Félicie n'achève point : elle se précipite vers Daminvile qui entroit: —Ah ! cruel ! voilà donc ce que vous me cachiez ! c'est à ce prix que vous soutiendrez notre misérable existence ! vous vous immolerez !.. je sais tout, je sais tout... vous nous quittez, et vous imaginez que votre femme et votre enfant n'auront pas la force de vous suivre ? cher époux, j'emporte Eugène dans mes bras ; je vole sur le vaisseau ; je serai à tes côtés ; je partagerai tes travaux, tes peines... O ciel ! interrompt Daminvile, faut-il que tu aies pénétré un secret que je m'obstinois à garder, malgré tout ce que l'obligation de me taire me faisoit souffrir ! Je serai donc contraint de te révéler ce qu'il est impossible de changer : la personne dont je dépends, et qui m'emmène en Amérique, ne veut point absolument se charger de toi et de ton fils. Félicie, vous m'attendrez tous deux dans cette ville ; je serai toujours présent à votre cœur ; du moins vous ne subirez pas les rigueurs de l'indigence, et je tenterai l'impossible pour vous faire passer d'autres secours ; cette image m'animera, me donnera la force de vivre, de travailler, de revoler dans vos bras...—

Non, cher époux, nous ne serons point séparés. Je cours chez monsieur Herbert; mes larmes, mes cris le fléchiront; j'obtiendrai la grace de t'accompagner dans ces contrées si éloignées; hélas! j'irois au bout du monde, dans les déserts les plus affreux; Daminvile, nous vivrons, nous mourrons ensemble.

Cette femme estimable n'attend pas la réponse de son mari; elle prend son enfant dans son sein, et vole chez cet Herbert, qui enfin lui accorde la faveur qu'elle imploroit si ardemment. Elle fera avec son époux et son fils, le voyage d'Amérique; ils tâcheront d'oublier l'Europe, cette terre où ils n'ont trouvé que des cœurs d'airain. L'amour, le pur amour, la confiance, l'épanchement de deux ames qui s'estiment, qui existent, qui s'enflamment l'une dans l'autre, ces plaisirs si peu connus, et cependant sentis si vivement par les cœurs vertueux, ne tiennent-ils pas lieu de tous les biens qui nous sont si étrangers, de la fortune, de la considération, de la vanité? Combien de fois Félicie a-t-elle répété : nous aurons tout ce qui nous suffira, de quoi vaincre le besoin, la satisfaction d'être réunis, de nous aimer, d'élever notre enfant dans notre sein! nous allons donc être heureux!

Cette lueur si foible de bonheur devoit bientôt se dissiper; l'épouse de Daminvile, soit que ce fût l'effet d'une révolution inespérée, ou soit que la continuité du malheur eût attaqué sa santé, essuye une indisposition légère qui ne tarde pas à se transformer

former en une maladie dangereuse. Son époux est plus à plaindre qu'il ne l'avoit encore été : — O ciel, rends-moi, rends-moi ma chère Félicie, et reprends tous les dons que je pouvois espérer de ta bienfaisance ! Quoi ! à la veille de soulever le fardeau de peines dont nous sommes accablés, elle me seroit ravie ! ah ! Dieu ! frappe, frappe, épuise sur moi toutes les horreurs de la mort, et que Félicie revive ! Il couroit sans cesse de sa femme à son enfant ; il les baignoit de ses larmes ; il n'avoit plus que l'expression des sanglots.

Cependant le vaisseau étoit prêt à partir, et l'état de Félicie empiroit ; elle fait approcher Daminvile de son lit : — Mon cher ami, il est inutile de vous le déguiser : je sens que j'ai peu de momens à vivre : — Qu'entends-je ? ... Félicie... — Daminvile, ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre : c'est sur mon enfant, sur vous-même que vous devez pleurer ; je vous laisse tous deux bien malheureux ! le malheur est la mort véritable, je l'ai trop éprouvé ! le ciel sans doute s'est offensé d'une union que le trépas seul pouvoit rompre. J'emporte, en expirant, une espèce de consolation : votre père vous rendra peut-être sa tendresse : c'étoit moi, hélas ! qui vous en avois privé. Il faut croire que Félicie dans le tombeau n'excitera plus son ressentiment : l'entendroit-il ce courroux si obstiné, sur cette misérable victime, qui souvent vous rappellera sa mère ! Aimez-moi, aimez-moi dans le cher

Eugène ; il vous sera du moins permis de vous ressouvenir d'une infortunée, qui, loin de vous oublier, brûlera pour vous du feu le plus pur ; mon ame me dit, autant que ma religion, que l'immortalité suit nos destins. C'est à la sensibilité qu'on se reconnoît l'ouvrage d'un Dieu, et Dieu lui-même avoit formé mon cœur pour le vôtre... Adieu, Daminvile, cher époux... le froid de la mort commence à me glacer : je vous vois, je vois encore mon cher fils... approchez tous deux, que j'expire dans vos bras !.. mes mains défaillantes cherchent vos mains... voilà... mes amis... recevez mon dernier soupir.

Daminvile r'ouvre les yeux, tel qu'un homme qui sortiroit d'un profond sommeil ; il trouve son enfant à ses côtés ; il est frappé d'un saisissement mortel : — Eh ! où suis-je ? où suis-je ?.. Félicie... je ne la vois point !.. j'éprouve un mouvement... on lui répond qu'il est sur le navire où il devoit entrer, qu'on a profité de l'anéantissement où l'avoit plongé la douleur, quand sa femme expiroit, et qu'on l'a transporté lui et son fils dans le vaisseau. — Elle n'est plus ! elle est morte ! et on m'a enlevé de dessus ses tristes restes ! j'y aurois exhalé ma vie. Où me conduit-on ? où me conduit-on ? qu'on me remette à terre ! qu'on me jète dans sa fosse, dans cette fosse où tout ce que j'aimois va être englouti ! j'y veux mourir... serez-vous insensible à ma prière ? Il se lève avec transport, et court pour s'élancer

dans la mer. Que faites-vous, lui crie-t-on? arrêtez. Le capitaine, qui sans doute connoissoit l'empire de la nature, ordonne qu'on lui porte son fils dans son sein, et se contente de lui dire : monsieur, tournez vos regards sur cette innocente créature : si vous l'abandonnez, que voulez-vous qu'elle devienne? ah! mon fils, mon fils, s'écrie Daminvile, attachant les yeux sur son enfant! hélas! c'est l'image de sa mère! et aussi-tôt il le serre contre son cœur, et l'arrose d'un ruisseau de larmes, en gardant un sombre silence. Cet infortuné ne sortoit de son accablement, que pour prononcer le nom de Félicie; ensuite il levoit les yeux au ciel, puis il se précipitoit dans les bras d'Eugène. Jamais douleur ne fut plus vive, et n'offrit un spectacle plus touchant.

On avoit doublé le Cap de Finisterre; le ciel se noircit; un vent impétueux s'élève; la mer devient en fureur; les flots bouillonnent et mugissent; enfin une tempête éclate et se déploie dans toutes ses horreurs. L'équipage ne présente qu'un vaste tableau de désespoir et de consternation. C'est dans ces momens affreux que le cœur humain se montre à découvert : l'amant fait voir toute son ardeur, toutes ses craintes pour l'objet de sa passion; l'avare couvre des yeux son trésor qui va lui être enlevé; la créature sensible et religieuse se jète dans le sein de Dieu, et n'attend son salut que de lui seul; Daminvile l'imploroit cet Être suprême, le seul Moteur de tous les évènemens, pour la conserva-

tion de son fils : — O ciel ! s'il te faut un sacrifice, prends, prends mes déplorables jours, abime-moi dans le gouffre des mers, et qu'Eugène, que mon enfant me survive ! Le péril augmente ; le navire faisoit eau de tout côté ; la plupart des passagers sont autant de victimes du naufrage. Un nègre qui étoit excellent nâgeur, crie à Daminvile : décidez, monsieur, qui voulez-vous que je sauve, vous ou votre fils : je ne puis me charger que d'une seule personne. Mon fils, mon fils, s'écrie Daminvile, en poussant Eugène vers le nègre, et laisse-moi périr. Celui-ci se saisit de l'enfant. Le père demeure à la merci des flots ; prêt d'être enseveli sous les vagues, il tournoit encore ses regards sur cette créature si chère qu'il suivoit des yeux : il la voit sur le point d'atteindre au rivage : il rend graces au ciel, au moment d'être englouti dans les flots, d'avoir conservé une existence qui lui étoit plus précieuse que la sienne ; ce malheureux est long-temps le jouet de la tempête, qui le jète enfin expirant et sans connoissance sur une côte inconnue.

Daminvile étendu sur la terre, revient à la vie ; et avant que d'ouvrir les yeux, il se sent couvert d'embrassemens, et inondé de larmes. Ses regards se sont fixés : — C'est toi, mon fils ! mon cher Eugène ! tu vis ! tu me tiens dans tes bras ! ah ! Félicie, Félicie, tu ne jouis point d'un si doux spectacle ! mon ami, ajoute-t-il s'adressant au Nègre, et lui serrant les mains dans les siennes, comment

payer ce service? Je n'ai rien qu'un cœur, qu'un cœur pénétré de ton bienfait; demande ma vie, si elle pouvoit t'exprimer ma reconnoissance (le Nègre pleuroit d'attendrissement.) Mais, où sommes-nous? qu'allons-nous devenir? ô ciel! notre vaisseau a disparu! le Maître suprême nous auroit-il retiré des flots pour nous faire sentir les horreurs du besoin?

Tandis que Daminvile livré à de trop justes allarmes, cherchoit à découvrir où ils étoient, un petit bâtiment touche au rivage: il en sort une foule de gens armés; ils apperçoivent trois infortunés qui erroient sur ces bords; ils courent à eux, s'en saisissent, leur lient les mains, et se hâtent de les transporter à leur esquif. Un de ces misérables, qui parloit français, apprend à Daminvile qu'il est parmi des corsaires; aussi-tôt ce malheureux père s'écrie: qu'on ne me sépare point de mon enfant! qu'on ne me sépare point de mon enfant! et je ferai tout ce qu'on exigera de moi; si l'on m'ôte mon fils, c'en est fait, on ne disposera plus que d'un cadavre.

Daminvile, Eugène et le Nègre, sont vendus sur les terres barbaresques, au même maître. Les deux hommes sont employés aux travaux les plus pénibles; on les accabloit de coups. Le Nègre résistoit beaucoup moins que son compagnon à ces mauvais traitemens: il étoit languissant. Ne le frappez pas, disoit celui-ci à ces inhumains: je me

charge du soin de remplir sa tâche ; hélas ! c'est mon bienfaiteur : je lui dois tout, je lui dois la conservation de mon fils, et en effet Daminvile soulageoit le malheureux Azor de toutes ses forces. Mon ami, lui disoit-il, pourvu que mes regards soient attachés sur Eugène, je réponds d'un courage surnaturel. Il est vrai que cet enfant étoit digne de la tendresse de son père : il faisoit déjà éclater toute la sensibilité de Félicie ; il ne cessoit de courir dans le sein paternel, continuellement près de l'auteur infortuné de ses jours, lui présentant la nourriture qu'on apportoit aux esclaves, essuyant la sueur laborieuse qui couloit de son front, et mêlant à ces attentions ces baisers innocens et si touchans pour un père ! aussi Daminvile sourioit sous le poids des chaînes et au milieu de ses travaux accablans. Une caresse, un mot, un regard d'Eugène, lui faisoit supporter avec résignation une si affreuse destinée. Le Nègre lui en marquoit sa surprise. — Azor, tu n'es point père ; si tu savois comme ce sentiment retient à la vie, et prête de la force et de la fermeté ! penses-tu que sans mon fils, je n'eusse point suivi au tombeau une femme que j'adorois ? hélas ! je ne vis que pour mon enfant : il y a long-temps que je suis mort pour moi-même. Va, mon ami ! il est de ces chagrins qui ne sont susceptibles d'aucune consolation, et je serois le souverain du monde entier, que privé de l'épouse que je possédois, je

me regarderois comme le plus à plaindre des hommes.

Plusieurs autres esclaves de différentes nations, se trouvoient les compagnons d'infortune du père d'Eugène, et d'Azor. L'amour de la liberté est peut-être le dernier sentiment qui s'éteigne dans le cœur humain ; ces captifs étoient tous agités par ce ressort si puissant. Une barque, dont, selon les apparences, l'équipage avoit péri, vient à être poussée contre ces côtes : les esclaves soudain conçoivent le hardi projet de se jetter dans ce bâtiment, et de s'abandonner à la mer, aimant mieux mourir, et être ensevelis dans les flots, que de traîner plus long-temps une chaîne que chaque jour appésantissoit. Le complot est donc formé : il ne s'agit plus que de l'exécuter. La journée, l'heure, le moment sont arrêtés ; ils saisissent une occasion favorable d'échapper à leurs surveillans ; ils sont entrés dans la barque ; le Nègre étoit le seul qui restât à terre ; il descendoit d'une hauteur voisine, pour rejoindre ses camarades : on apperçoit derrière lui un nombre de soldats qui accouroient, empressés de se rendre maîtres des fugitifs : aussitôt on manœuvre pour gagner la pleine mer. Azor pousse un cri effroyable à l'aspect de la troupe qui voloit sur ses pas ; il précipite sa course ; il tend ses mains suppliantes à ses compagnons ; il fait retentir le rivage de ses longs gémissemens ; Daminvile veut qu'on arrete la barque pour se charger

de lui. Eh! réplique-t-on, ne voyez-vous pas le danger qui nous menace, vous, votre enfant? Le Nègre continue de réclamer à haute voix la pitié de ses amis : il s'élance dans les eaux; les barbares l'y poursuivent. Daminville embrasse les pieds de ses camarades : — C'est mon libérateur, c'est mon libérateur ! il a sauvé mon fils ; arrêtez... demeurez... un instant... un seul instant... qu'il ait le temps d'atteindre l'esquif. On ne l'écoute point. Quelques-uns des satellites paroissoient impatiens de joindre la barque et de s'en emparer : on redouble de vîtesse. Enfin Daminvile éprouve le coup le plus affreux qui pût le frapper, après celui qui venoit de lui ravir Félicie : il voit sous ses yeux percer de mille coups, mettre en morceaux par ces monstres acharnés, comme autant de tigres sur leur proie, le malheureux Azor qui tournoit vers lui ses bras, le nommoit encore son ami, et imploroit son secours.

Nous passerons sous silence une infinité de détails qui ne feroient qu'offrir à-peu-près le même spectacle. Il suffit de dire que le père d'Eugène subit les épreuves de l'adversité les plus dures et les plus humiliantes ; il connut à la fois tous les traits déchirans du malheur, et l'opprobre si difficile à supporter, et qui le suit presque toujours ; Daminvile essuya enfin toute l'inhumanité de l'être qui s'est arrogé si improprement la supériorité sur les autres créatures. Il n'y avoit point d'état vil auquel

il

il ne se fût immolé ; quand le souvenir de ce qu'il avoit été, quand un orgueil bien excusable venoit lui interdire des moyens auxquels s'attachoit une espèce d'ignominie, il gémissoit, regardoit Eugène, et toute sa fierté s'évanouissoit. Un père sentira aisément la possibilité de pareils sacrifices.

Daminvile se présente pour servir chez un de ces riches dénaturés qui n'ont jamais ouvert leur ame à la moindre impression de sensibilité ; cet homme féroce demande d'abord ce que c'est que cet enfant qu'il amenoit avec lui ? — C'est... c'est mon fils, monsieur, et son entretien ne vous sera nullement à charge ; je vous demande seulement la permission de l'avoir avec moi. — Est-ce que des misérables doivent avoir des enfans ; et en importuner des *gens comme nous ?* je ne veux point d'un domestique qui ait un enfant ; lorsqu'on est obligé de vivre de charité, on met *cela* à l'hôpital. A l'hôpital, s'écrie Daminvile, fondant en larmes ! cruel... monsieur... je n'étois pas fait... — Tu es fait pour te retirer promptement, ou je donne des ordres pour qu'on te chasse d'ici... Comment ! un coquin de cette sorte me parler avec cette arrogance ! il appartient bien à cette vermine d'afficher la manie de la postérité. Va-t-en, avec mon argent je trouverai d'autres valets que toi.

On ne s'est arrêté sur cette circonstance si révoltante, et cependant si vraisemblable à la honte de l'humanité, que pour donner une idée des hu-

miliations qui perçoient le cœur d'un malheureux; ses longues disgraces, ses fatigues, son esclavage, une chûte considérable, vinrent le mettre hors d'état même de remplir les fonctions les plus avilissantes, s'il en peut être pour l'honnête homme qui ne devroit rougir que pour les cruels dont la barbarie l'abandonne à cet excès de l'infortune.

On n'outrage donc point la nature impunément : Monsorin rassasié de richesses, vient à sentir au fond de son cœur un besoin qu'il ne pouvoit étouffer ; au milieu de toutes ces fausses jouissances qui, en quelque sorte, s'accumuloient pour l'accabler, la voix paternelle murmuroit et redemandoit un fils, un fils que ne remplaçoit pas le méprisable neveu ; mais ce qui détermina davantage ce retour aux sentimens de père, fut l'ingratitude que le vieillard éprouva de la part d'un couple scélérat : Daligni ainsi que le perfide Darnicourt, se montrèrent dans leur perversité ; ils se trahirent. Quel est le mortel qui ne veuille être aimé ! Monsorin s'étoit déjà apperçu que le desir d'envahir sa succession, étoit le seul ressort qui faisoit agir Daligni ; il n'en doutoit plus, et puis, nous le répétons avec ce doux plaisir attaché à la vérité du sentiment, qui peut tenir lieu d'un père ? qui peut tenir lieu d'un fils ? Le financier touchoit à ce période de la vie, où les yeux se fixent sur le tombeau ; la faim de l'or, comme nous l'observons, s'étoit assouvie ; il traînoit par-tout un vuide

affreux ; il cherchoit par-tout et ne trouvoit point un enfant, un fils unique ; la religion s'offroit aussi à ses regards, sous une image plus fidelle ; il connoissoit mieux les devoirs qu'elle prescrit, ce qu'elle ordonne, ce qu'elle inspire, de concert avec la nature ; le riche inhumain s'attendrissoit, devenoit père ; Monsorin ouvroit enfin les yeux ; il envisageoit Daligni et Darnicourt tels qu'ils étoient ; souvent il s'écrioit : ah ! Daminvile ! Daminvile ! t'aurois-je perdu pour toujours ? j'éprouve, hélas ! que tu manques à mon cœur, à ma triste vieillesse ! un neveu n'est pas un fils : j'en suis trop convaincu ! l'un n'est attaché qu'à mon héritage, et Darnicourt... c'est ce cruel qui m'a arraché à mon enfant !

Le vieillard surprend des lettres de ces misérables, où ils se confioient l'aversion qu'il leur inspiroit, leur impatience de le voir dans le cercueil, et de se partager le fruit de son avarice, les moyens qu'ils devoient employer pour s'assurer au plutôt la possession de ce bien immense. Quelle découverte pour le père de Daminville ! le bandeau de l'illusion est entièrement tombé ; transporté de rage, il accable des reproches les plus sanglans, de toute sa colère, les deux fourbes, qui, malgré tout leur art, ne purent s'excuser, chassé l'un et l'autre de sa présence, et leur interdit pour jamais l'entrée de sa maison.

Cet homme autrefois si dur, commençoit à se

sentir un cœur, et ensuite le besoin d'en trouver un second où le sien pût s'épancher à son gré; cette nécessité de répandre son ame attendrie, lui rappelle l'honnête Béranger : voilà le mortel qu'animoit le véritable esprit de la religion, qui ne lui avoit point été attaché par un vil intérêt, qui enfin s'étoit établi équitable médiateur entre le père et le fils : car toutes les idées de Monsorin se tournoient vers cet unique objet, sur-tout depuis le renvoi du neveu et de son digne instigateur. Il n'épargne pas les soins, les recherches, pour retrouver Béranger; il parvient à retirer quelqu'avantage de ses perquisitions : le monstre de Darnicourt avoit imaginé avec son élève, la trame la plus noire et la mieux ourdie; ils avoient su rendre Béranger coupable aux yeux du gouvernement, et s'étoient même servi, à son insu, du crédit qu'avoit Monsorin sur une infinité de connoissances, pour perdre, en son nom, l'honnête homme qui excitoit leur inimitié et leurs craintes. Ils trembloient à chaque instant qu'il n'éclairât le vieillard. Quelle nouvelle pour ce dernier, lorsqu'il apprend le sort de Béranger, et quelle intrigue l'avoit privé de la liberté! Monsorin redouble de zèle et d'activité; l'innocence de Béranger est reconnue; ses fers sont brisés, et ses calomniateurs, à leur tour, vont être punis de leur infâme manœuvre.

C'est donc aux soins de Monsorin, que Béranger doit le terme de ses infortunes : aussi ses premiers

pas l'emportent chez son bienfaiteur : il s'écrie : c'est à vous, monsieur, que je suis redevable de la liberté, de la vie, car je succombois à mon chagrin, au moment que vos bontés ont ouvert ma prison ! et par quel miracle avez-vous daigné vous intéresser à un homme qui avoit perdu votre confiance ? Le vieillard lui rend compte de toutes les perfidies et de toutes les méchancetés de son neveu et de Darnicourt ; il lui apprend de quelle façon son aveuglement s'est dissipé ; Béranger est instruit dans la suite que les auteurs de son injuste détention, avoient pressé son créancier, ce bourgeois inhumain, d'armer contre lui la sévérité ou plutôt la barbarie des loix. Oui, lui dit Monsorin, j'ai reconnu la vérité, trop tard sans doute ; je suis délivré de ces monstres qui ont mis le comble à leurs atrocités, en excitant mon ressentiment contre mon malheureux fils. Béranger, hélas ! si j'avois suivi vos sages conseils, je ne serois point privé de mon enfant ; il m'adouciroit la route du tombeau ; le fatal instant approche où toutes ces richesses vont me devenir inutiles ! et vous, et mon fils, vous auriez fermé ma paupière. Non, Béranger, la fortune ne rend point heureux : je ne l'éprouve que trop ! et il est rare qu'un riche ait des amis. Ces deux misérables ne chérissoient que mon bien : c'est de vous, de vous seul que j'attends le peu de satisfaction qu'il me soit permis de goûter encore dans le monde. Du moins, si Daminvile ne m'est

pas rendu, nous en parlerons ensemble, nous nous attendrirons sur sa mémoire; mon ami, réunissons nos soins, nos recherches... Béranger, rendez-moi mon fils!

Béranger entra dans les détails des malheurs de Daminvile; il peignit les graces, les vertus, la sagesse de Félicie, la profonde misère où il les avoit laissés, la douleur des deux époux de n'avoir pu fléchir un père inexorable. A chaque mot, le vieillard soupiroit, levoit les yeux au ciel, il reprend: Béranger, daignez ne pas m'abandonner; demeurez avec moi; c'est vous qui recueillerez mes derniers instans; j'annulle le testament odieux qui déshéritoit Daminvile; j'en fais un autre qui lui rendra tous ses droits, car je ne puis croire qu'il faut que nous pleurions sa perte; si elle étoit décidée, cette perte si cruelle à supporter, c'est vous, mon ami, qui serez mon héritier; je connois votre probité; vous serez l'économe de mes biens pour les distribuer sagement, et les verser au nom de mon malheureux fils, sur ces infortunés qui nous présentent son image.

Béranger faisoit donc l'unique consolation de Monsorin. Le premier qui connoissoit si bien le sentiment de la religion qu'il professoit, employa le crédit de ses amis, et eut le bonheur de soustraire à une punition rigoureuse, Daligni et Darnicourt, qui demandoient à venir se jetter à ses pieds. Je ne veux point les voir, dit Béranger, et je les tiens

quittes de toute reconnoissance; je leur pardonne de bon cœur; je n'ai fait que mon devoir, en leur rendant service; puisse l'un et l'autre éprouver un repentir sincère! on peut pardonner aux méchans: mais on ne doit pas vivre avec eux.

Le père de Daminvile ne se rebutoit point du peu de réussite de leurs démarches, pour acquérir des lumières relatives à son fils: il avoit fait écrire par toute la France, jusques dans les pays étrangers; quelquefois il voyoit naître des lueurs: il se livroit à un doux espoir, et bientôt cette perspective si flatteuse s'évanouissoit.

Le vieillard alloit souvent seul à pied dans les rues, livré à sa profonde tristesse, et toujours occupé de l'infortuné dont il s'accusoit en secret d'avoir causé le désastre. Il traversoit, un jour, un détour un peu obscur; un jeune enfant vient à lui: Monsorin comprend qu'il demandoit l'aumône, quoique cet enfant ne fît que balbutier quelques paroles qu'on n'entendoit point; il sembloit qu'il éprouvât une sorte de fierté qui répugnoit au rôle de mendiant; le vieillard est frappé de sa physionomie; il se sent ému d'un intérêt qui l'étonne lui-même; il tire quelqu'argent de sa poche, et le donnant à l'enfant, qui paroît le recevoir avec quelque pudeur: — Mon ami, sans doute que vous avez des parens? — J'ai mon père, monsieur... Il me dit souvent que nous n'étions pas faits pour demander; en prononçant ces derniers

mots, la tendre créature laissoit couler des larmes; Monsorin entraîné par un transport qui le maîtrise, court à lui, et l'embrassant: — Ne pleure pas, mon petit ami, ne pleure pas; je prendrai soin de toi... eh! où est ton père? — Il est là, monsieur, il a de la peine à marcher: il est si languissant! Hélas! il soupire sans cesse... c'est lui, monsieur, qui a un grand besoin de secours. Le vieillard, en écoutant l'enfant avec attendrissement, avançoit quelques pas; il découvre de loin un homme qui baissoit la tête, et s'annonçoit dans l'attitude de la profonde douleur. Conduit, en quelque sorte, par l'enfant, auquel il donnoit la main, Monsorin précipite sa marche; il approche, il croit reconnoître... il approche encore, recule de surprise, et revient tomber dans les bras du pauvre, en s'écriant: mon fils! — Ah! mon père! c'est vous! c'est vous! oui, vous voyez votre malheureux fils! Le vieillard reprenant ses sens, et au milieu d'un torrent de larmes, ne peut que répéter: mon fils! mon fils! ensuite il se rejettoit dans le sein de Daminvile, et exhaloit une abondance de sanglots; il pressoit tour-à-tour contre sa poitrine Daminvile et Eugène; il les couvroit de ses baisers, de ses pleurs: — Mon fils réduit à implorer la charité et... tu te soutiens à peine! — C'est l'effet de mes malheurs; mes forces sont épuisées: je traîne un reste de vie... — N'achève pas, n'achève pas... ô mon Dieu! j'ai causé ces maux! j'ai causé ces maux!.. je m'efforcerai

m'efforcerai de les réparer... et ta femme? Ma femme, répond Daminvile, en fondant en pleurs, ma femme, tout ce que j'aimois, elle n'est plus; nos infortunes... — Arrête! je vois... je sens que je suis le plus coupable, le plus malheureux des hommes! C'est Daminvile, c'est mon fils que j'ai retrouvé, et dans quelle situation!.. je ne puis plus marcher, conduisez-moi... allons jusqu'à une voiture... mes chers enfans! mes chers enfans! et à ce mot, de nouveaux embrassemens, et de nouvelles larmes.

Ils sont arrivés. Les domestiques marquent leur étonnement de revoir leur maître accompagné de deux personnes dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence. — Ces pauvres... eh bien! ces pauvres.... ce sont mes enfans! (Béranger qui avoit entendu une espèce de rumeur, accourt) Béranger... voilà Daminvile, mon fils! il se tait un instant, et reprend: voilà mon fils dont j'ai été le bourreau, qui existe à peine... Béranger, il n'a plus de femme; elle est morte! et... c'est moi, c'est moi qui l'ai fait mourir! Le vieillard succombe, agité de tant de mouvemens divers. Béranger ne pouvoit se lasser de regarder Daminvile et le petit Eugène, de les serrer dans ses bras, et de s'abandonner à toute l'effusion de sa sensibilité. Il rendoit graces au Ciel d'un si heureux événement; il y reconnoissoit la bonté de cette Providence, qui soutient presque toujours la cause de l'infortuné.

Monsorin se relève, et se précipitant sur Daminvile, et lui ôtant avec vivacité ses habits : — Qu'on me jette loin de la vue ces misérables vêtemens qui ne me font que trop de reproches, et qu'on m'aille chercher ce que j'ai de mieux parmi les miens. Jusqu'au nécessaire qui manquoit à mon fils, quand l'abondance m'accabloit ! On obéit à Monsorin ; il habille lui-même son fils, en l'inondant de ses pleurs : non, continue le vieillard sanglottant, il n'est pas possible d'expier des torts si affreux ! ils sont irréparables ! infâme Darnicourt ! détestable Daligni ! (se tournant vers Béranger) hélas ! mon ami, c'est vous qui connoissez la nature et la religion : vous me parliez toujours en faveur de ce cher enfant... Daminvile, seras-tu assez généreux pour me pardonnner ? pour moi, je ne me pardonnerai jamais, non jamais. La réponse de Daminvile étoit de baiser les mains de son père, et de les arroser de ses larmes. Quand il vient à faire le récit de ses malheurs, de quels traits Monsorin a l'ame percée ! il interrompoit, à chaque instant, son fils, pour s'accuser, pour se condamner hautement ; il redisoit sans cesse : je suis son assassin, l'assassin de sa malheureuse épouse !

Daminvile se montroit digne de sa nouvelle situation ; il ne ressembloit point à ces hommes qui sortis de l'adversité, l'ont oubliée comme un songe désagréable, et se rendent à l'ivresse et à l'endurcissement de la fortune. Le fils de Monsorin

se ressouvenoit toujours qu'il avoit été pauvre, et il le rappelloit souvent au jeune Eugène, dont il dirigeoit lui-même l'éducation. Je vois avec peine, disoit-il à Béranger, des pères se reposer sur autrui du soin d'élever leurs enfans, comme si la raison cultivée n'étoit pas la véritable vie; eh! qui peut mieux que moi insinuer à mon fils les préceptes de l'humanité, le respect dû aux malheureux, l'obligation de les soulager? Ce mortel vraiment vertueux ne se bornoit pas à de stériles leçons: il ne rencontroit point un indigent, qu'il ne dit à Eugène: mon ami, cours porter quelque secours à cette créature gémissante; nous avons souffert, mandié notre pain comme elle: c'est notre image. Il faisoit plus, il alloit au-devant de ces objets si instructifs; il s'informoit des familles que le malheur opprimoit, et montoit, suivi de son fils, à des cinquièmes étages, pour y assister l'infortuné, qui joint à ses besoins pressans la pudeur de la misère. Voilà l'école où le jeune Eugène apprenoit à devenir homme.

Ce plaisir si pur qui suit les bonnes actions, les entretiens touchans de Béranger, les marques de tendresse, dont le combloit Monsorin, ne rendoient point à Daminvile la gaieté, ni cette santé affermie, dont son âge étoit encore susceptible; il traînoit par-tout la sombre mélancolie qui le dévoroit. Un de ses appartemens rassembloit plusieurs portraits de sa femme, qu'il avoit fait re-

présenter dans les diverses époques de leur adversité ; il n'avoit point oublié dans cette galerie de tableaux, de se faire peindre lui et son fils, sous l'extérieur de l'indigence, tels que l'un et l'autre sollicitoient la compassion publique ; le peintre, qui sans doute pensoit flatter Daminvile, avoit voulu adoucir cette image : le fils de Monsorin l'obligea d'y retoucher : — Pourquoi ce ménagement qui blesse la vérité ? J'ai été du nombre des pauvres : je veux, monsieur, que mon fils ait continuellement la vue attachée sur cette peinture, et que tout le monde sache que j'ai connu les humiliations du besoin, que j'ai imploré de la pitié des hommes si difficiles à émouvoir, si barbares, un morceau de pain trempé de mes larmes. Ensuite s'adressant à son fils : Eugène, apprends à pleurer avec moi ta mère : elle est offerte à tes yeux dans cette variété d'évènemens cruels, qui ne doivent point s'effacer de ton souvenir ; mon fils, regarde-la bien à son lit de mort ; c'est-là qu'elle t'éleva dans ses bras, qu'elle te recommanda au ciel, et à ton malheureux père ! c'est-là... qu'elle expira ! je ne la reverrai plus, cette chère Félicie, la compagne de mes peines, mon amie, mon unique amie ! elle ne nous sera point rendue ! hélas ! elle n'a partagé que nos malheurs !

Béranger toujours inspiré par une amitié ingénieuse, ne se rebutoit pas de présenter à Daminvile des motifs de consolation ; nous avons observé

que tous les efforts étoient inutiles, que rien ne pouvoit arracher cet époux si affligé, à la douleur ténébreuse dont il étoit consumé; le nom de sa femme étoit le seul mot qui lui échappât; il cherchoit avidemment la solitude; on le trouvoit fondant en larmes dans cette lugubre retraite, consacrée, en quelque sorte, à la mémoire de Félicie; son ami y pénètre: — Vous m'avez parlé plusieurs fois d'un créancier dont vous aimiez à vous ressouvenir? de Robert, repart Daminvile? — De lui-même. Ah! interrompt le fils de Monsorin, c'est encore un des coups que ma mauvaise fortune m'a portés: je n'ai jamais pu découvrir ce que ce domestique respectable étoit devenu, et je suis son débiteur. Il ne tient qu'à vous de vous acquitter, reprend Béranger en souriant: je le crois cependant plus empressé encore de vous revoir, que de solliciter le paiement de sa créance; il ajoute aussi-tôt: entrez, mon cher Robert. Daminvile, charmé de retrouver cet honnête serviteur, vole au-devant de lui, et l'embrassant avec transport: — Le ciel semble se réconcilier avec moi; il me permet de témoigner toute ma sensibilité à un homme (dit-il à Béranger) qui étoit bien digne de vous servir; je ne pourrai jamais lui exprimer l'excès de ma reconnoissance; mais par quelle fatalité, mon ami, vous avois-je perdu? Robert ne se lassoit point de considérer le fils de Monsorin; il vouloit parler, et il pleuroit; il étoit aisé de voir qu'il avoit de la peine

à reconnoître Daminvile, tant la douleur avoit altéré ses traits ! — Robert, tu me trouves bien changé ! n'est-il pas vrai?.. Robert, j'ai perdu Félicie, j'ai perdu ma femme ! elle n'est plus ! et tout-à-coup il se tait ; il sort, au bout de quelques instans, de ce morne silence, et avec vivacité : — Mon ami, il faut que je m'acquitte; il y a long temps que je te dois. Daminvile appelle un domestique, et lui parle bas; le laquais se retire, et ne tarde point à revenir avec un sac d'argent. Le fils de Monsorin reprend : Robert, voici d'abord ce que tu m'as prêté si généreusement, et ensuite ajoutant à la somme cent louis, ceci est la dette du cœur, je te prie de les recevoir comme un à-compte de ce que j'ai dessein de te donner. Je n'oublierai jamais que tu as été aussi mon bienfaiteur; tu passeras tes jours auprès de nous, et tu auras place dans mon testament... Robert, tu n'auras point long-temps à attendre : j'irai bientôt rejoindre Félicie; mais, réponds, pourquoi n'ai-je point eu de tes nouvelles depuis le moment que nous nous séparâmes? Robert satisfait exactement aux demandes de Daminvile : Darnicourt ne s'étoit pas contenté de perdre le maître par l'intrigue la plus odieuse : dans la crainte que le domestique n'acquît quelques lumières sur cette perfidie si bien concertée, il avoit su s'assurer de lui, et le faire passer aux îles, comme un de ces êtres malfaisans, dont la sagesse de l'état débarrasse la société. La bonne conduite de cet

homme estimable lui avoit r'ouvert le chemin de sa patrie : il venoit d'y rentrer : ses premières démarches l'avoient conduit chez Monsorin le père, où il s'étoit informé du fils.

Daminvile voyoit s'ouvrir le tombeau : il y descendoit avec une sorte de satisfaction, l'envisageant comme le terme d'une carrière trop longue : il n'y a point de courtes douleurs. Lorsque cet infortuné ne sortoit point, Rémond, vieux domestique qui lui avoit été attaché dès l'enfance, étoit chargé de conduire Eugène à la promenade ; cet homme aborde Daminvile, en montrant une espèce de trouble : — Monsieur, il vient de nous arriver une aventure assez singulière : j'accompagnois, suivant vos ordres, monsieur votre fils : une dame, dont l'habillement annonçoit le peu de fortune, a passé plusieurs fois auprès de lui, et chaque fois elle a tourné la tête ; il lui est même échappé des gémissemens ; elle se cachoit le visage de sa coëffe ; enfin, elle est venue à moi, en me disant : monsieur, monsieur... me permettriez-vous d'approcher, de regarder ce jeune monsieur... il me rappelle ;... à ce mot, sa voix s'est éteinte ; je n'ai pas cru devoir lui refuser la faveur qu'elle me demandoit ; elle avançoit toujours ; tout-à-coup elle s'est précipitée sur l'enfant, l'a embrassé, l'a serré contre son sein, l'a couvert d'une abondance de larmes ; j'ai voulu le retirer de ses bras. — Monsieur, de grace, de grace, daignez me le laisser

encore ! un instant, un seul instant ; hélas ! je ne l'ai point assez embrassé ; si vous saviez... il doit m'être bien cher... ne le verrois-je plus ? et alors ses carresses et ses sanglots ont redoublé. Je me suis pourtant déterminé à lui reprendre monsieur votre fils : elle s'opposoit à mes efforts : quand elle l'a vu entre mes mains, elle est tombée sans connoissance, en s'écriant : c'est mon fils !

Ce récit excitoit dans l'ame de Daminvile, une multitude d'impressions différentes ; son trouble augmentoit à mesure que Rémond entroit dans les détails de cette aventure ; il reste plongé dans une rêverie profonde ; il prend ensuite la parole : Rémond, cette créature si attendrissante, sera du nombre de ces infortunés dont le temps ne guérit point les blessures ; hélas ! je l'ai appris par ma propre expérience : il est de ces douleurs qui s'irritent, au lieu de s'adoucir ! c'est une malheureuse mère qui aura perdu un fils auquel Eugène ressemble... et tu dis qu'elle ne pouvoit s'en séparer ? — Ses bras défaillans me le disputoient encore, lorsque ses forces l'ont entièrement abandonnée, et qu'elle est venue à s'évanouir. On est accouru vers elle d'une maison voisine, de peu d'apparence ; il m'a paru que c'étoit la demeure de pauvres gens, et on s'est hâté de l'y transporter. — Il faut, Rémond, s'informer quelle est cette femme ; si elle est dans l'adversité, comme tout le manifeste, je m'empresserai de la soulager ; elle me paroît sensible :

sensible : elle est bien à pleindre ! pleure-t-elle un fils : je la consolerai sans doute : les peines que l'on partage, semblent perdre de leur amertume ; elle connoîtra en moi un malheureux qui souffre encore plus qu'elle ! Eh ! quelle perte approcheroit de celle qui m'a accablé ! Daminvile laisse, à ce mot, échapper des pleurs ; mon ami, continue-t-il, je veux absolument savoir ce que peut-être cette femme. Va, cours, informe toi ; cependant, ne pousse pas trop loin la curiosité ; je l'ai éprouvé : rien n'exige tant de ménagemens que l'infortune, et je serois au désespoir de blesser en la moindre chose... Rémond, j'ai été malheureux, pauvre, et combien ai-je reçu de coups plus cruels que le besoin même qui consumoit mes jours !

Daminvile ne se lasse point de faire des interrogations à Eugène, et il ne peut guères acquérir plus d'éclaircissemens que ceux qu'il a reçus du domestique ; son agitation éclatoit. Rémond s'est acquitté de sa commission. — Eh bien ! qu'as-tu appris ? parle : pourquoi embrassoit-elle Eugène avec tant de vivacité ? d'où naît la cause de ses larmes ? — J'ai, monsieur, peu de lumières à vous donner ; les bonnes gens chez qui elle demeuroit, ne sont pas beaucoup plus instruits que nous ; voici tout ce que j'ai pu recueillir. Il y a quelques jours qu'ils virent entrer une dame, car, malgré son air de pauvreté, cette femme, disent-ils, par ses manières honnêtes fait voir qu'elle est de naissance,

et elle inspire les égards et le respect ; elle leur demanda s'ils n'avoient pas une petite chambre à lui procurer, et elle en paya même le loyer d'avance. Ils m'ont rapporté qu'elle passoit les nuits entières à pleurer, et elle paroît être dans un besoin extrême; elle mange peu, soit que les moyens lui manquent, ou soit qu'elle succombe à l'excès de la douleur : — Rémond, je brûle de la connoître : allons... — Cette démarche, monsieur, seroit inutile; à peine revint-elle de son évanouissement, qu'elle paya à ses hôtes une bagatelle qu'elle leur devoit, et les pria de lui aller chercher un carrosse. — Elle les auroit quittés ? — Oui, monsieur, malgré leurs instances ; elle leur a dit que des raisons indispensables l'obligeoient de changer d'asyle, et ils m'ont ajouté qu'ils ne doutoient pas qu'elle ne mourût bientôt : elle étoit expirante, lorsqu'elle est sortie de leur logis. — Elle étoit expirante !.. Pas la moindre lueur... et ils ignorent où elle s'est retirée? — Ils n'en ont, monsieur, aucune connoissance. — Laisse-moi, Rémond, laisse-moi : la plus foible consolation m'est refusée ? J'aurois pu être de quelqu'utilité à cette créature si touchante, et goûter, en l'obligeant, un peu de satisfaction : il faut que je sois privé de tous les plaisirs ! je suis bien malheureux ! et je le ressens tous les jours !

L'idée de cette femme poursuivoit Daminvile jusques dans son sommeil ; il en parloit à son ami, à son père, à Eugène même ; rien ne pouvoit

effacer cette image : elle remplissoit son ame ; il ne quittoit plus cet appartement funèbre qui le plongeoit encore dans une plus sombre mélancolie, et il avoit déclaré qu'il vouloit y rendre les derniers soupirs.

Un homme habillé simplement, se présente chez monsieur Monsorin, et demande à parler à son fils : on l'introduit dans l'appartement de Daminvile ; l'inconnu le prie d'écarter ses domestiques, ajoutant qu'il a une affaire secrète à lui communiquer. Ils sont sortis. Monsieur, reprend l'étranger, une personne qui peut-être vous intéressera, desireroit obtenir de vous un entretien particulier ; des raisons que vous apprendrez, l'empêchent de se rendre ici ; si vous consentez à m'accompagner, je vous conduirai à sa demeure ; surtout qu'on ne vous suive point : on ne veut absolument être connu que de vous seul. Daminvile fait des questions relatives à l'objet de cette entrevue : on lui répond qu'on a promis de garder un silence inviolable, et que la personne s'est réservé le soin d'éclaircir cette sorte de mystère ; le fils de Monsorin ne sait à quelle idée se fixer : cependant il ne fait aucune difficulté de se remettre entre les mains de l'étranger.

Tandis qu'ils marchoient, il se hasarde de l'interroger, et il éprouve la même discrétion. Ils arrivent dans une rue détournée à une habitation qui paroissoit être l'humble refuge de la pauvreté ;

ils montent au haut de la maison ; l'inconnu heurte doucement : la porte lui est ouverte ; il entre, et la referme sur lui, laissant Daminvile dans l'incertitude et le trouble ; un moment après on vient le chercher ; on l'aide à traverser une chambre obscure, et il parvient à une autre chambre qui étoit une espèce de bouge. Le premier spectacle qui s'offre à ses regards, est une femme âgée, debout, près d'un lit, d'où il entend sortir ces mots entrecoupés : je vous revois enfin ! je meurs contente. Daminvile frappé du son de cette voix, approche ; il cherche à démêler des traits... Il doute s'il est le jouet d'une illusion... il avance encore... Hélas ! dit-on, vous ne me reconnoissez point ! il est vrai que j'ai perdu tous les agrémens qui vous avoient touché : il ne m'est resté que mon cœur... Daminvile, auriez-vous oublié... il interrompt avec un cri affreux : Félicie ! il s'arrête & reprend : Félicie, ce seroit vous ? ce n'est point un songe ! — Non, cher époux, vous ne vous trompez point : c'est votre malheureuse Félicie qui vous tend les bras, et qui vous attendoit pour expirer. Félicie, poursuit Daminvile, en tombant dans son sein ! quoi ! vous vivez ! quoi ! ce n'est point un fantôme que je presse contre mon cœur ! prodige inespéré ! c'est moi qui vais mourir de l'excès de mon bonheur... Et dans quel état je te vois ? ô ciel, ciel ! Félicie n'est point morte, Félicie que j'ai tant pleurée, pour qui je descendois au tombeau... Elle

m'est rendue ! je la posséderai encore ! Le fils de Monsorin étoit tel que ces hommes qu'égarent le délire ; il se promenoit à grands pas ; il se rejettoit sur ce lit ; il versoit des larmes ; il ne pouvoit que répéter incessamment ! j'ai retrouvé tout ce que j'aimois ! est-il bien vrai ? ma chère Félicie, tu es devant mes yeux, dans mon sein ! et quel miracle t'a ressuscitée ! — Hélas ! c'est pour peu de temps encore que je vis ! je touche à ma fin ; l'adversité m'a traînée jusques sur ce lit de mort ; mais... Daminvile, je t'ai revu ; mon souvenir t'a été toujours cher ! je mourrai dans tes bras. J'aurois donné la vie la plus longue pour cet heureux instant.

Daminvile éprouvoit que ses sens ne pouvoient suffire à une semblable situation ; il quittoit les bras de son épouse pour y revoler avec plus de transport : — Ce n'est point une erreur ! ce n'est point une erreur ! mais... dis-moi donc, dis : quel prodige inconcevable te rend à mon amour ? — Je te raconterai, autant que ma foiblesse me le permettra, quelle a été ma malheureuse existence, depuis le fatal moment où tu me fus enlevé. Tu te rappelles que j'exhalois le dernier soupir ? Je reviens à la vie ; mes premiers regards te cherchent, ne te retrouvent ni toi, ni mon enfant. On attend quelques jours, où je commençois à donner une espérance de guérison, pour m'annoncer que m'ayant cru morte, tu étois parti avec ton fils pour l'Amérique. A cette nouvelle, qui fut pour moi un coup de

foudre, je retombe plus mourante que je n'avois été. Le ciel vouloit sans doute que tu reçusses une ame qui a toujours été à toi; je renais une seconde fois. Je ne te parlerai point des extrémités où je fus réduite: dans un autre moment, si le bonheur de t'avoir revu, me rendoit à la vie, je t'entretiendrai... ces détails te feront frémir. Mes forces à peine rétablies, je conçois le projet de t'aller retrouver; je l'exécute; je m'embarque. Arrivée en Amérique, au lieu où tu devois te fixer, je suis frappée de nouveaux coups: je ne trouve point ces deux objets chéris qui m'appelloient au bout du monde; tous les éclaircissemens sur le sort de l'un et de l'autre me sont refusés. Après mille recherches vaines, je repasse en Europe; un bruit confus me fait entendre que tous deux vous avez été les victimes d'un naufrage: quels traits pour une ame qui avoit reçu tant de blessures! je reviens cacher à Paris, ou plutôt finir ma misérable déstinée, succombant à l'indigence, à la douleur, au désespoir, pleurant continuellement Daminvile, et notre cher Eugène. Je m'informe de monsieur Monsorin: qu'ai-je appris! que vous et votre fils vous viviez, que vous étiez réconcilié avec votre père. Quels furent ma joie, mon saisissement! d'abord... je voulois... j'allois... je me précipitois dans vos bras: la réflexion m'arrête: ce retour de la tendresse paternelle en votre faveur, ne pouvoit être, selon les apparences, que le fruit de l'erreur de monsieur

Monsorin qui me croyoit dans le tombeau ; il avoit oublié ce mariage, la source de tous vos malheurs; il falloit donc m'immoler, ne jamais rentrer dans votre sein, mourir encore plus de chagrin que de misère, et mourir sans vous avoir vu, sans avoir embrassé notre enfant. Mon parti est pris : mais je ne puis résister au desir d'attacher mes derniers regards sur un objet trop cher, qui me retraceroit mon époux ; Eugène étoit si jeune, quand il fut enlevé à ma tendresse : il lui étoit impossible de me reconnoître, et moi, moi sa mère, je retrouverois aisément des traits qui n'étoient point sortis de mon cœur. Je parcourois donc souvent les alentours de votre maison ; j'apperçois, un jour, accompagné d'un domestique... toute mon ame s'étoit troublée d'avance, j'avois semblé pressentir que cet enfant... oh ! je n'eus pas de peine, je n'eus pas de peine... je reconnois mon fils ! On vous aura rapporté tout ce qui m'est échappé... non, je ne pouvois me cacher : la nature ne sauroit se taire : quelle autre qu'une mère verse ces larmes, fait voir ces transports, est si remplie d'amour ? mon trouble devoit me trahir. Lorsqu'on m'arracha Eugène de mes bras, lorsque je me dis que c'étoit pour la dernière fois que je le pressois contre mon sein, que je lui parlois, que je le voyois, toute mon ame fut prête à me quitter. Revenue de mon évanouissement, je me rappellai que je n'avois pu m'empêcher de proférer le nom de fils : je craignis que cette

indiscrétion n'éclaircît un mistère fait pour être enseveli avec moi, dans la tombe, qu'enfin votre père instruit de cet évènement inattendu, ne reprît sa haine, et une seconde fois ne vous fermât son cœur, je me déterminai donc à quitter aussi-tôt ma demeure; je viens pour expirer ici. J'ai desiré cependant, avant que d'être délivrée d'une existence accablante, voir tout ce que j'ai aimé, tout ce qui auroit pu m'attacher à la vie, si le ciel ne se fût obstiné à nous poursuivre! votre père vous feroit-il un crime de cette dernière entrevue?.. Daminvile, tous nos liens vont être brisés!

Chaque parole de Félicie se peignoit sur le visage de son époux; et y produisoit différentes impressions; il vouloit l'interrompre: sa voix restoit suspendue. Nos nœuds brisés, s'écrie-t-il! les nœuds d'un amour si tendre, si éprouvé! non, ma chère, non, mon adorable Félicie, nous n'aurons point été réunis, après tant de malheurs, pour ressentir davantage les horreurs d'une séparation... tu m'es rendue pour ne m'être plus ravie. Mon père, mon père sera le tien; ce respectable ami, Béranger qui demeure avec nous, ton fils couvert encore de tes larmes, que de cœurs ouverts au plaisir de te retrouver! je succombe à l'excès de mon ravissement! — O Daminvile! c'est moi qui ne puis soutenir une semblable révolution... pouvois-je l'espérer? tant de joie après un malheur si constant! le ciel a donc daigné m'accorder quelque satisfaction!..

tion !.. J'ose attendre de mon mari qu'il acquittera ma reconnoissance envers cet honnête homme qui a bien voulu vous amener en ce lieu : monsieur habite cette maison ; il est du petit nombre des cœurs sensibles qui s'intéressent aux malheureux ; il a été témoin de toutes les humiliations que j'ai essuyées ; il m'a soulagée dans ma misère, Daminvile, dans ma misère : j'ai senti les horreurs du besoin ! quoi ! mon sort est changé ! mon ame semble m'abandonner... mes sens n'ont pu suffire... je vous revois donc ? ô cher époux, j'expirerai dans vos bras ; je meurs contente... hélas ! ne puis-je embrasser mon fils ?

La voix de Félicie s'éteint ; une pâleur subite s'est répandue sur son front, comme un voile ténébreux ; ses yeux se ferment ; Daminvile pousse un cri, et tombe sans connoissance sur le lit, à côté de sa femme, qui n'offroit plus que le spectacle de la mort.

Daminvile oubliant tout, et n'envisageant que son épouse, n'avoit donné aucune de ses nouvelles à son père ; le jour et le lendemain s'étoient passés, et on ne l'avoit point vu paroître. Une consternation générale régnoit dans la maison de Monsorin ; il étoit livré au plus sombre désespoir ; Béranger partageoit sa désolation, en s'efforçant de le consoler ; Eugène étoit dans leur sein, et versoit des larmes ; on faisoit des recherches qui ne produi-

soient aucun effet, et l'horreur d'une incertitude si cruelle augmentoit à chaque instant.

Le malheureux époux revenu à lui, arrête ses premiers regards sur un homme qui administroit des remèdes à Félicie (on avoit couru chercher un médecin) : — Ah ! tous vos soins sont inutiles ! elle n'est plus ! elle n'est plus ! je n'ai qu'à mourir. Laissez-moi la suivre : il alloit se percer le cœur de son épée; on le retient, en lui disant que sa femme donne quelques signes de vie ; le fer lui tombe des mains, il se précipite sur son épouse : — Elle ne seroit point morte ! elle vivroit ! (il court au médecin, le presse dans ses bras), ah ! monsieur, monsieur, demandez mon bien, mes jours, et conservez-moi tout ce que j'aime au monde !

Félicie, en effet, n'avoit point rendu le dernier soupir; le plaisir d'avoir revu son mari, avoit pu lui causer cette crise violente qui s'adoucit par les secours qu'on lui prodigua. Elle est en état d'être transportée chez son beau père. Daminvile s'élance de la voiture ; à peine l'a-t-on apperçu, qu'un cri universel retentit dans toute la maison : monsieur Daminvile ! monsieur Daminvile ! Monsorin accompagné de Béranger et d'Eugène, accourt, vole à ce bruit : Daminvile embrasse avec transport son père, et ne peut que balbutier ces mots : ma femme... Félicie... ma chère épouse... ta mère, Eugène, ta

mère (on ne peut le comprendre, on lui fait des questions) ! oui, Félicie nous est rendue, et la voilà, mon père, que je remets dans vos bras. On demeure frappé d'étonnement, confondu; il poursuit : vous saurez tout, vous saurez tout... Eugène, va, cours te jetter dans son sein. Quel tableau délicieux ! le vieillard serroit Félicie contre son cœur, et quand il vouloit s'exprimer, les pleurs lui coupoient la parole; l'enfant s'étoit précipité au devant des baisers de sa mère. Béranger versoit aussi des larmes de joie; à quelle ivresse s'abandonne Félicie, quand ses yeux charmés peuvent embrasser un spectacle qui lui offroit à la fois, son époux, son beau père, son enfant et son bienfaiteur ! Combien Monsorin lui fit voir de sensibilité, de repentir, de tendresse ! et qu'à son tour elle lui montra de reconnoissance ! qu'elle témoigna à Béranger la satisfaction de le trouver ! elle se pénétra de tout l'excès du sentiment. L'homme obligeant qui avoit secouru Félicie au moment qu'elle fut rendue à Daminvile, devint aussi leur ami intime. Cette maison rappelloit les vertus et les plaisirs innocens du premier âge : c'étoit l'asyle du pur amour et du bonheur aussi parfait qu'on peut le trouver sur la terre : mais il est impossible de rendre tout ce qu'éprouva Félicie, quand elle entra dans cet appartement rempli de ses portraits ; elle tombe dans les bras de son époux, en s'écriant : j'étois si aimée ! Daminvile,

malgré la félicité dont il jouissoit, voulut conserver ce monument d'un ressouvenir malheureux; il y menoit souvent son fils, et il lui disoit, en lui montrant sur-tout les vêtemens de leur pauvreté: mon ami, si jamais, ce que je n'ose prévoir, il t'arrivoit de te laisser corrompre par la fortune, de fermer ton oreille, ton cœur aux plaintes de la créature souffrante, si jamais tu cessois d'être homme, ne manque pas de venir dans cette ancienne retraite de ma douleur; Eugène, tu y trouveras la vérité, l'humanité, et tu en sortiras corrigé d'un mouvement d'erreur et de délire. Quiconque a le malheur de posséder des richesses, touche presque toujours à la folie et à l'endurcissement.

Henriette et Charlot.

HENRIETTE
ET
CHARLOT,
ANECDOTE.

HENRIETTE ET CHARLOT,

ANECDOTE.

La même femme, qui devoit être la complice ou plutôt l'auteur d'une cataſtrophe auſſi barbare qu'inouie, avoit amené, en quelque ſorte, de ſon pays, à la cour de France, la volupté, & tous les genres d'amuſement & de ſéduction que la galanterie induſtrieuſe de ſes climats peut imaginer. N'eſt-ce pas une ſingularité bien bizarre & bien révol-

Une cataſtrophe, &c. La Saint-Barthelemi, nuit affreuſe, qui ſera un éternel reproche à la mémoire de Catherine de Médicis.

tante, que l'ame qui s'enivre du filtre de la molleſſe & de l'amour, ſe laiſſe dénaturer par l'ambition & la cruauté ! Un de nos Ecrivains, dont la ſimplicité fait le principal mérite, dit aſſez naïvement de Cathérine de Médicis, *qu'elle menoit les plaiſirs en leſſe ;* depuis ſon arrivée en ce ſéjour, Paris étoit devenu le centre de tous les divertiſſemens. La mort de François Ier, loin d'apporter du changement à l'eſpèce de charme qui nous avoit ſurpris, lui donnoit peut-être plus de force & d'activité ; Henri II enchériſſoit ſur le goût de ſon père, pour les plaiſirs & les fêtes. Diane de Poitiers, ducheſſe de Valentinois, maîtreſſe du roi, & la plus belle perſonne de ſon ſiècle, ſembloit fournir à la reine les derniers traits, pour achever l'enchantement où elle avoit plongé la nation. Anet étoit une nouvelle Cythère, qu'une nouvelle Vénus avoit choiſie pour le ſiège de ſon empire ; par-tout ſe retrouvoient les hommages prodigués à Diane ; les murs du château, les ameublemens, les arbres mêmes ne préſentoient que des croiſſans enlacés avec les chiffres de l'amoureux monarque ; on ne voyoit que les images de la ducheſſe multipliées ; on n'entendoit que ſes éloges, & Cathérine, en italienne nourrie dans l'art profond de diſſimuler, feignoit la première de reconnoître le pouvoir des attraits de ſa rivale ; on n'a pas beſoin d'ajouter que les courtiſans étoient proſternés devant l'enchantereſſe, & qu'ils s'attachoient à juſtifier la paſſion du

maître, en se livrant avec excès à tous les égaremens que l'abus d'un penchant trop aimable entraîne à sa suite. Le connétable de Montmorenci, Saint-André, d'Aumale, Jarnac, la Châteignerie, Brissac, Monluc, Strossi lui-même, venoient déposer leurs lauriers dans les champs délicieux d'Anet; les mémoires du temps prétendent qu'un amant couronné ne suffisoit point à la coquetterie de la belle duchesse, & que d'autres conquêtes moins brillantes intéressèrent sa sensibilité.

Parmi ces heureux subalternes, on nomme le comte de Valencey; on penchoit même à croire, & on disoit tout bas qu'Aglaé de Valencey étoit le fruit de cette intrigue mystérieuse, & que la comtesse n'ayant point d'enfant, vaincue par les sollicitations d'un époux qu'elle aimoit, avoit consenti à la reconnoître pour sa fille; ce qu'on peut assurer, c'est que Diane lui témoignoit toutes les attentions de l'amour maternel; elle l'avoit placée auprès de madame Marguerite, fille du roi, si connue dans notre histoire, sous le nom de Marguerite de Valois. La duchesse s'étoit même occupée du mariage d'Aglaé, avec un parent du duc de Clèves, que nous appellerons le prince d'Henneberg; l'épouse étant encore dans une âge trop tendre, l'union n'avoit point été consommée, & ce prince, peu de jours après ses nôces, étoit allé en Allemagne, où des affaires relatives aux intérêts de sa maison, le retenoient depuis plus de deux ans; cependant son

retour paroiſſoit prochain. Il eſt inutile d'obſerver que dans cet engagement, on avoit ſuivi l'uſage, c'eſt-à-dire, qu'on s'étoit bien gardé de conſulter le goût d'Aglaé; la fortune & la grandeur, ces deux tyrans qui rendent l'homme ſi malheureux, avoient ſeules formé des liens diſproportionnés, & Valencey de même que Diane imaginoient que la jeune perſonne, graces à leurs ſoins, connoîtroit, un jour, le bonheur, puiſque tout flatteroit ſon orgueil & ſon ambition; étrange aveuglement! le prince n'avoit pour lui, que les richeſſes & l'éclat de la naiſſance; & la nature a-t-elle mis ces avantages au rang des titres de l'amour?

Aglaé étoit à cet âge où l'on ne croit que ſes yeux & ſon cœur: l'un & l'autre avoient été peu intéreſſés en faveur d'un mari qui n'étoit point de ſon choix; ſes regards même ne s'étoient arrêtés avec complaiſance ſur aucun objet, quoiqu'elle fût environnée d'une foule d'adorateurs faits pour être apperçus; ſon cœur, à la vérité, étoit accablé d'une indifférence qui lui peſoit. Il faut donc que nous aimions pour ſentir le plaiſir de l'exiſtence, heureux lorſqu'il nous eſt permis de nous livrer à ce doux beſoin de l'ame! Le devoir, ce maître ſi impérieux auquel nous ſommes forcés pourtant d'obéir, aſſerviſſoit abſolument la jeune princeſſe d'Henneberg à un joug qu'elle auroit dû ſupporter avec plus de docilité; elle avoit aſſez entrevu ſon époux, pour être bien aſſurée qu'il ne lui paroîtroit jamais

aimable; & elle étoit si belle! la fable qui n'est que l'interprête de la nature, nous peint l'Amour fait pour Psyché, & Vénus ne s'applaudissant d'être la déesse de la beauté, qu'en recevant les hommages d'Adonis; ce n'est point Borée, c'est Zéphire qu'on nous représente l'amant favorisé de Flore. Quel heureux mortel effectivement, sans tous ces dons heureux que l'opulence & le rang ne donnent point, pouvoit aspirer à toucher le cœur de la femme peut-être la plus séduisante? Il n'y avoit que Diane de Poitiers, qui, dans ses beaux jours, lui eût disputé le prix.

Aglaé n'avoit pas quinze ans: c'étoit la rose même dans son matin; ses cheveux d'un blond cendré s'unissoient avec un teint d'une blancheur éblouissante; on ne pouvoit trop décider quelle étoit la couleur de ses yeux: on en ressentoit le charme jusqu'au fond du cœur; ils étoient animés, languissans, pleins de cette douceur délicieuse qui excite l'intérêt le plus tendre, le plus passionné; c'étoient deux intelligences célestes qui frappoient de l'enchantement quiconque attachoit ses regards sur la jeune princesse; les Graces sembloient s'être réunies pour former sa bouche: tous les charmes divers, la séduction même étoit placée sur cette bouche raviſſante; la moindre parole qui en sortoit, pénétroit l'ame & l'enchainoit à l'aimable Aglaé; sa taille souple & déliée avoit la flexibilité d'une fleur dont la tige svelte cède avec molleſſe à l'haleine

careſſante des vents; elle avoit encore cette pudeur ingénue, attrait qui lui étoit reſté de l'enfance, & ſi fort au-deſſus de la beauté; le ſentiment animoit ſes expreſſions les plus indifférentes; ce n'eſt pas qu'elle n'eût un eſprit agréable & brillant, mais une douce langueur ſe mêloit à ſa vivacité, & la rendoit peut-être plus touchante & plus sûre de plaire; elle joignoit à tant d'appas, des vertus aimables, & ſur-tout cette affabilité, cette bonté qui prêtent à une femme charmante, une eſpèce de caractère ſupérieur à la nature humaine; la princeſſe étoit du nombre de ces créatures privilégiées qu'on eſt tenté d'adorer, & qu'on ne ſauroit aimer, ſans que ce ſentiment ne ſoit porté juſqu'à l'idolâtrie : auſſi ne l'appelloit-on à la cour qu'*Aglaé la belle;* cet objet enchanteur n'avoit pas encore reçu la dernière ame, ſi l'amour eſt l'ame véritable qui met le degré de perfection à celle que nous puiſons avec la vie: Madame d'Henneberg n'aimoit point; tous ces divertiſſemens, toutes ces fêtes qu'elle embelliſſoit de ſa préſence, ne faiſoient que varier ſon ennui : mais le moment approchoit où elle devoit éprouver qu'elle ne poſſédoit pas ſeule le ſecret d'exciter la ſenſibilité.

Le comte Dorſemon paroît à la cour, la princeſſe l'a vu, & a été atteinte d'un trait ſubit d'où ſont nées des ſenſations toutes nouvelles pour ſon exiſtence, le trouble, l'émotion, le penchant à la rêverie, le deſir de ſe trouver ſeule, le goût des promenades écartées, le beſoin de laiſſer s'écouler des larmes qui

qui chargeoient ſon cœur, & ces pleurs étoient ſi chers ! on éprouvoit tant de douceur à les répandre ! Comment, en un inſtant, s'eſt opéré ce changement prodigieux? Il eſt l'effet d'un ſeul moment où s'eſt montré un inconnu qu'on ne verra peut-être jamais, dont on ignore entièrement la deſtinée. Ce bouleverſement des ſens, cette mélancolie profonde qu'on cherche à nourrir, à conſerver avec ſoin dans ſon ame, cette triſteſſe ſi attendriſſante, ſeroit-ce ce qu'on appelle de l'amour? Malheureuſe Aglaé, pouvez-vous encore vous le demander? Sans doute voilà l'origine d'une paſſion qui vous coûtera bien des maux ! mais un charme impérieux vous emporte. Quelqu'un a comparé l'amour à une priſon effroyable, dont les dehors préſentent la façade d'un palais de Fée, & des avenues ſemées de fleurs ; eſt-il décidé qu'on s'obſtinera à ne voir que cet extérieur ſéduiſant, & n'écouterons-nous la raiſon, qu'au moment où ſes conſeils ſouvent nous deviennent inutiles, & ne ſervent qu'à nous rendre plus malheureux.

Le comte Dorſemon alloit s'égarer ſans retour. Il avoit jetté ſes regards ſur la princeſſe, avant même qu'elle l'eut apperçu, & le coup qui l'avoit frappé, étoit encore plus violent que celui dont Aglaé commençoit ſecrètement à ſe plaindre ; jamais incendie ne fut plus rapide. L'infortuné jeune homme s'en retourne précipitamment, conſumé d'un feu qui devoit le dévorer. Le connétable de Montmorenci l'avoit abordé, à l'inſtant où il couroit

s'informer quelle pouvoit être l'enchantereſſe dont il étoit déjà épris, & par reſpect pour le connétable, il n'avoit oſé pourſuivre ſes queſtions; eſt-il rentré chez lui : il déploie tous les mouvemens qui agitent & tourmentent un cœur amoureux. Quelle eſt, s'écrie-t-il, cette divinité qui va être, je le ſens trop, la maîtreſſe abſolue de ma vie! Cette créature adorable aimeroit-elle?... Hélas! puis-je douter qu'elle ne ſoit aimée, adorée, idolâtrée? Et peut-on être inſenſible, quand on inſpire de pareils tranſports? Un des amis du comte entre dans ſon appartement : — O ciel, mon cher Dorſemon! dans quelle ſituation vous êtes! d'où naît ce trouble? — Marquis... de l'amour, de l'amour le plus ardent, le plus paſſionné; je vous ouvre mon ame. Le premier pas que je fais à la cour, me pouſſe dans le précipice. Mon ſort, ou plutôt ma perte, eſt décidée; malheureux! je venois chercher la fortune, & c'eſt la mort que je trouve! Sont-ce là les conſeils, l'eſpérance des chers auteurs de mes jours? Dorſemon fait la peinture de la beauté qui l'a captivé : le marquis ne le laiſſe point achever : — Aſſurément je puis vous ſatisfaire, & vous nommer l'objet qui vous tranſporte. Ces traits ne conviennent qu'à la fille du comte de Valencey, la belle princeſſe d'Henneberg : — Elle eſt mariée? — Il y a près de trois ans. Son mari revient inceſſamment d'Allemagne; la nouvelle en eſt répandue. Elle eſt mariée, redit le comte! cruel! vous venez de m'annoncer qu'il

faut que je ceſſe de vivre... Ah! femme adorable, vous êtes donc aimée! vous ſerez dans les bras d'un autre! un autre poſſédera tous ces charmes... Dieu! que dois-je eſpérer?

L'amitié s'efforçoit de rappeller Dorſemon à lui-même, & de lui préſenter la foule d'inconvéniens qui réſulteroient d'un amour qu'il étoit permis de traiter de paſſion chimérique. Le jeune homme plein de ſon délire, fermoit l'oreille aux avis du marquis, à ce que ſa propre raiſon pouvoit lui conſeiller. L'ambition cependant eſt un de ces maîtres qui ne ſouffrent point de concurrent; convenoit-il au comte de lui aſſocier l'amour? en venant à la ſource des graces, ſon ſeul projet devoit être d'épier les momens fugitifs de la faveur, & de venger ſa naiſſance des torts de la fortune; il ſortoit d'une province ſituée aux frontières du royaume; des malheurs imprévus avoient ruiné ſa famille, qui datoit de la plus ancienne extraction. Son père & ſa mère tenoient leur indigence cachée à la campagne, dans une eſpèce de chaumière. Ces parens reſpectables avoient faits des efforts pour envoyer leur fils unique à la cour : ils comptoient ſur ſon mérite perſonnel, bien plus encore que ſur ſa nobleſſe; en effet, la nature bienfaiſante n'avoit refuſé à Dorſemon que l'opulence; il réuniſſoit les agrémens d'un eſprit cultivé, ceux de la figure, & les qualités plus eſſentielles d'une ame nourrie d'excellens principes. Sa douceur, qui répandoit un charme inexprimable

ſur toute ſa perſonne, n'empêchoit point qu'il ne fût le plus brave des hommes; le comte, en un mot, raſſembloit tout ce qui peut former l'amant & le héros. Ses parens lui avoient recommandé ſurtout de ſe préſerver des pièges de l'amour, lorſqu'il ne le conduiroit point à un engagement capable de lui aſſurer un rang & de la fortune. Tu vois, mon cher enfant, lui avoit dit ſon père, en l'arroſant de ſes larmes, tout ce que nous faiſons pour toi; tu dois ſentir la valeur du ſacrifice: ta mère & moi, nous ſommes privés des ſecours les plus néceſſaires: mais il s'agit de ton exiſtence: nous revivrons, nous ſerons heureux en toi; mon fils, vas à la cour: n'aies d'autre objet que de te faire appercevoir du maître, & mérite par tes ſoins & tes attentions, qu'il te diſtingue de la foule; tâche de te concilier la bienveillance de ceux que tu verras en faveur, ſans cependant deſcendre juſqu'à cette ſoupleſſe de caractère qui tient de la baſſeſſe. Mon ami, tente tout pour t'avancer; mais n'oublie jamais que tu es gentilhomme, & que ton premier devoir eſt de conſacrer ta vie à l'état. Puiſſes-tu faire quelque belle action, ſous les yeux du roi! le chemin de la fortune pour notre fils, eſt une tranchée ou une brêche; nous aurions encore à bénir le ciel, ſi tu venois à mourir au champ d'honneur. Embraſſe-nous, mon cher Dorſemon; je te le répète; point de ces égaremens que la foibleſſe & la corruption s'efforcent envain de juſtifier; épouſe quelque riche

héritière qui remette l'aiſance dans ta malheureuſe maiſon ; &, ſi tu le peux, après que tu te ſeras occupé de ton bonheur, ſouviens-toi que tu laiſſes ici des parens à qui tu ſeras toujours cher, & dont la vieilleſſe eſt empoiſonnée par les rigueurs & les humiliations de l'adverſité ; mon ami, il ne nous eſt reſté que l'honneur : il eſt vrai que c'eſt le ſeul bien qu'on doive être jaloux de conſerver ; l'honneur & la religion, voilà le vrai patrimoine de tout digne gentilhomme Français... ne nous attendriſſons point. Nous te donnons notre bénédiction : c'eſt tout ce qu'il nous eſt permis d'ajouter à de foibles marques d'une tendreſſe que la tienne ſeule peut récompenſer.

C'eſt-là, marquis, diſoit le comte, en laiſſant échapper des pleurs, c'eſt-là le dernier entretien de ces chers auteurs de mes jours, que je ne ſaurois trop aimer ; ces paroles ſi touchantes, elles ſont gravées dans mon ame, je les entends encore, & cependant un moment va peut-être me faire perdre tout de vue !

Dorſemon, ſans doute, s'il eût pu profiter de ces ſages réflexions, auroit fui les occaſions de revoir la princeſſe ; c'eſt dans la naiſſance d'un penchant condamnable, qu'on parvient à le dompter ; ne touche-t-on ſa bleſſure que d'une main complaiſante : elle s'irrite loin de ſe guérir.

Aglaé éprouvoit de ſon côté la même agitation que le comte : mais elle le cherchoit, elle l'aimoit

ſans le vouloir; du moins s'en impoſoit-elle juſqu'à ſe refuſer de lire dans ſon cœur; plus armée contre ſa foibleſſe, elle auroit ſurpris dans ſon ame, une pente déterminée à ſe r'approcher d'un objet trop intéreſſant pour n'être pas dangereux. Le ſoin qu'elle prenoit de recueillir des éclairciſſemens ſur ſon ſort, n'étoit point un des moindres indices de l'ardeur ſecrète qu'elle reſſentoit; mais, encore une fois, il arrive peu que le premier ſoupir ſoit étouffé, & rarement une paſſion naiſſante craint-elle de ſe livrer à ſes progrès.

Une des graces les plus ſéduiſantes d'Aglaé étoit cette ingénuité, le partage d'une ame neuve que la diſſimulation & l'abus de la ſociété n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle, chez madame Marguerite. Dorſemon entre; il eſt charmant, s'écrie madame d'Henneberg, emportée par un mouvement de naïveté déplacé! Tout le monde auſſi-tôt rougit, & celle-ci ne rougit qu'après les autres, sans trop savoir pourtant d'où naiſſoit cette rougeur; elle ſe trouve embarraſſée; la ducheſſe de Valentinois lui lance un coup-d'œil, qui acheva de la déconcerter; enſuite s'échappe un ſourire générale dont ſa vanité eſt extrêmement piquée: car l'orgueil eſt peut-être notre premier ſentiment, & on ne lui fait point de légères bleſſures.

De retour chez elle, Aglaé s'interrogeoit ſur cette aventure ſi mortifiante pour ſon amour-propre: elle voit paroître son père, dont l'abord ſérieux la

glace ; il ordonne aux domeſtiques de ſe retirer : — Je veux bien encore vous accorder ce ménagement ; je ne penſois pas que vous en euſſiez jamais beſoin ; comment ! chez la fille du roi, chez votre maîtreſſe, vous commettez de telles indécences ! — Ce mot, mon père, a lieu de m'affecter autant qu'il m'étonne ! — On ne peut donner un autre nom à l'exclamation ridicule qui vous eſt échappée : dire qu'un homme eſt charmant, & le dire tout haut ! — Mais, mon père, eſt-ce que vous ne penſez pas comme moi, que le comte Dorſemon eſt le plus aimable de nos courtiſans ? Si je diſois autement, je parlerois contre la vérité. — Il eſt bien ſingulier, madame, que vous teniez de ſemblables propos à votre père, & qu'il ait la complaiſance de les entendre ! eſt-ce dans votre maiſon que vous avez puiſé cette prétendue ingénuité, qui bleſſe à la fois la bienſéance & le jugement ? la ducheſſe eſt indignée contre vous. De pareils aveux ! à la cour ! apprenez les uſages, vos devoirs les plus abſolus ; il eſt défendu de révéler ſes goûts, ſes ſentimens ; c'eſt une liberté impardonnable que votre ſexe ſur-tout doit s'interdire. Souvenez-vous que dans la société, la franchiſe eſt regardée comme un manque d'eſprit, & qu'on excuſeroit plutôt un vice qui auroit l'adreſſe de ſe cacher. Prenez-y garde : de telles éruptions déplacées manifeſtent une ame remplie de ſon objet, & j'imagine que vous n'oublierez jamais que vous êtes madame

d'Henneberg ; la fille du comte de Valencey doit connoître ſes obligations : c'eſt d'être occupée uniquement de ſon époux, & ſi le malheur vouloit que vous fuſſiez dominée par quelque goût qui bleſſât l'honneur, ſachez que ces égaremens ſcandaleux doivent s'enſevelir dans l'ombre du ſecret. J'aime à me flatter d'ailleurs que mes allarmes ſur votre compte n'auront pas de ſuite. Soyez doux déſormais plus circonſpecte ; allez-vous jetter aux genoux de madame de Valentinois, qui veut bien s'intéreſſer à notre deſtinée, & ne manquez pas de l'aſſurer que vous ne retomberez plus dans des indiſcrétions ſi imprudentes, je puis dire, ſi coupables.

Aglaé s'obſtinoit, en quelque ſorte, à s'ignorer : elle n'imaginoit point s'être expoſée à de tels reproches, pour avoir exprimé un peu trop naturellement ce qu'inſpiroit la préſence du comte. Diane eut, à ce ſujet, avec elle, une longue converſation. Cette femme adroite qui avoit une connoiſſance ſi profonde du cœur humain, fit voir à madame d'Henneberg tous les écueils que lui offroit l'entrée dans le monde. Qui pouvoit mieux parler des paſſions? elle lui préſenta les dangers auxquels la moindre foibleſſe livre ſon ſexe, l'eſpèce de punition éternelle qui en réſulte, la perfidie ſurtout de ces ſéducteurs qui deviennent inconſtans ou indiſcrets, le ſort enfin d'une miſérable victime de la tendreſſe, que la méchanceté pourſuit juſqu'au-delà même du tombeau. La princeſſe ne répondoit

à

à madame de Valentinois, que par des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir. Elle balbutia la promesse d'être moins véridique, & de combattre son cœur, s'il lui arrivoit de le laisser surprendre par quelque sentiment que désavoueroit la vertu, promesse inconsidérée qui touchoit au parjure ! Cependant Aglaé jouissoit encore de l'avantage de tenir sa défaite renfermée ; Dorsemon ignoroit son triomphe & lui-même il ne s'étoit pas déclaré. Une femme qui n'a point révélé sa foiblesse, peut espérer encore de vaincre ; a-t-elle parlé : sa chûte est décidée : elle y court, & il lui est impossible de revenir sur ses pas. Madame d'Henneberg alloit tomber dans le précipice.

On s'amusoit souvent chez madame Marguerite, à un jeu ingénieux qu'avoit imaginé Marot, ce poëte facile qui nous a le premier fait connoître les graces de la versification Française. Mellin de Saint-Gelais, son digne imitateur, présidoit à ce

Mellin de Saint Gelais, &c. Il avoit une gaieté fine & spirituelle, qui le portoit quelquefois à la raillerie, ce qui lui attira d'irréconciliables ennemis. Pour la pureté & l'élégance du badinage, il fut presque l'égal de Clément Marot. On prétend que nous sommes redevables au premier, du sonnet, genre de poésie, qui doit sa naissance au bel esprit italien. Les auteurs des Annales poétiques, observent avec raison qu'on ne sauroit comprendre ce qui a pu donner lieu si long-temps à l'espèce de vogue où le sonnet a été, même en France. Quoiqu'il en soit, Saint-Gelais a laissé de jolies bagatelles qui lui assurent

divertiſſement, & l'animoit de ſes ſaillies ; chacun des courtiſans qui ſe trouvoient dans le cercle, devoit abſolument faire en vers impromptus l'éloge de la dame que le haſard avoit placée près de lui ; la fortune, ou plutôt l'amour favoriſa le comte au-delà de ſes eſpérances : il mit Aglaé à ſes côtés, préciſément le jour où l'on ſe livroit à cet amuſement ; Dorſemon a donc à louer tout ce qu'il aime : Saint-Gelais, avec cet enjouement qui lui étoit propre, le félicite, de sa bonne fortune. Comte, lui dit-il, c'eſt à l'Amour à chanter Pſyché, & celle-ci n'a point à redouter les perſécutions de Vénus ; la déeſſe rendroit elle-même hommage à la beauté de madame d'Henneberg. Les courtiſans applaudirent à la galanterie du bel eſprit, & les femmes marquèrent de l'humeur. Le comte ſe retire dans un coin de l'appartement il ne tarda point à rapporter ces vers que Saint-Gelais lut à haute voix :

---

un nom parmi les verſificateurs de notre premier âge ; peut-on lire, par exemple, quelque choſe de plus ingénieux, que ce quatrain ſur le Pſeautier de Madame de Nemours ?

« Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,
» Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
» Pour votre part ſeriez femme d'un roi,
» Et par ſouhait, j'en ſerois le prophète.

PORTRAIT D'AGLAÉ LA BELLE.

Du beau Printemps, elle eſt la prime fleur;
De roſe, elle a cette rougeur pourprine,
Qui charme tant, & ſa ſoéve odeur,
Son gent bouton ſur ſa bouche divine,
Deſſus ſon teint ſa brillante frèſcheur,
Craindrois auſſy qu'elle n'en euſt l'eſpine:
Pour ce tairai ce qu'elle inſpire au cœur
Si vivement, ce qui fort me chagrine:
Mais vaut bien mieux reſſentir quelque èsmoy,
Que d'affliger objeƈt plus cher que ſoy.
Azur des cieux reluyƈt en ſes prunelles,
Œil raviſſant, au mignard regarder,
D'où Cupido ſe plaît à nous darder
De ſon brandon ardentes eſttincelles,
Que ſuivent toſt des navrûres mortelles,
Car d'aimer, ſeul Dieu daigne nous garder!
C'eſt un grand mal! un plus cuiſant encore
Eſt de n'avoir nul penſer de retour,
Du moins laiſſons l'eſpérance à l'amour:
Elle adoulcit le feu qui nous dévore;
Eſpoir flatteur eſt la vermeille aurore:
Qui, la nuiƈt, ſouffre, attend ayſe du jour.
Savant Zeuxis, que n'ai-je ton adreſſe!
Comme peindrois l'or de ſes blonds cheveux
Flottant au vent, qui léger les careſſe,
Où mille cœurs vont ſe perdre ſans ceſſe,
Et s'enlacer d'indiſſolubles nœuds!
Et cette gorge... ah! c'eſt-là que repoſe
L'enchantement tapi ſur lys & roſe;
C'eſt-là qu'Amour va toujours ſe cacher

Pour méditer ſes ruſes & malices;
Tel qu'oyſelet, il aime à s'y nicher;
Et le croy bien : c'eſt un lieu de délices;
Qui ne voudroit, deuſt-il meſme en mourir,
Cognoiſtre un peu ce ſein faict à plaiſir?
Que vous dirai d'une taille légère,
Taille de nymphe, ou d'accorte bergère?
Oh! que la main brûle de l'enſerrer!
La terre à peine on la voit effleurer,
Et ſous ſes pas ne ployeroit la fougère.
La biche au bois, & le faon ſautelant,
N'ont, ſelon moi, jambe plus déliée :
Toute ame honnête & qui d'amour ſe ſent,
A cette jambe incontinent liée,
Baiſe, rebaiſe, enflammée en ſes vœux,
Ce pied mignon qui maints deſirs faict maiſtre;
Petits patins, que vous êtes heureux!
Si j'eſtois vous!... chut; j'en dis trop peut-être.
N'oublions pas ce propos emmiellé,
Ce doulx parler, dont on eſt affollé;
Un ſimple mot, un ſoupir qu'elle jette,
D'enfant Amour eſt droit une ſagette.
Ai-je pourtraict cet objet tant divin?
Nenni vraiment. Faudroit pour tel ouvrage
D'autres pinceaux, ainſi qu'une autre main :
C'eſt aux Dieux ſeuls à peindre leur image.

Madame d'Henneberg eut de la peine à cacher ſon émotion; ſon cœur l'éclairoit aſſez pour ſoup-

---

Petits patins, &c. C'eſt ainſi que s'appelloit la chauſſure des femmes de ces temps.

çonner que l'Amour plutôt qu'Apollon avoit dicté l'eſpèce d'impromptu. Quelle joie ſecrète elle reſſentoit d'imaginer que Dorſemon pouvoit partager l'intérêt qu'il avoit excité! Cependant elle n'oſoit trop ſe rendre compte des ſenſations confuſes qu'elle éprouvoit ; elle eût ſeulement deſiré d'être loin de l'appartement de madame Marguerite, & de s'interroger ſur l'effet que devoit produire en elle la galanterie du comte ; les plaiſanteries de Saint-Gelais la déconcertoient. Madame, lui dit-il, ce que c'eſt que d'être une divinité ! on opère des miracles : voilà un rival en poéſie que vous nous donnez, ne rougiſſez point : la beauté eſt faite pour recevoir des hommages, & l'encens appartient aux dieux : ils ne doivent pas le rejetter. Malgré les complimens qu'il recevoit, Dorſemon ſe reprochoit ſes vers : il craignoit qu'ils n'euſſent l'air d'une déclaration ; il n'étoit pourtant pas fâché qu'Aglaé pût croire que l'eſprit y avoit moins de part que le cœur. On ſe retira, & Saint-Gelais ne fût pas le ſeul qui penſât que l'amour avoit conduit la main du peintre. Ces ſortes de ſecrets n'échappent point, ſur-tout à l'œil clairvoyant des femmes : de ce moment, elles tinrent des propos ſur madame d'Henneberg, & Dorſemon, & l'on ne parloit plus à la cour que du *Portrait d'Aglaé la Belle.*

Les jardins d'Anet rappelloient ceux de l'enchantereſſe Armide; on auroit été embarraſſé de décider qui y dominoit le plus de l'art ou de la nature,

tous deux ſembloient s'être aſſociés pour embellir ce ſéjour. Parmi les merveilles qu'il renfermoit, on admiroit ſur-tout un boſquet que la ducheſſe de Valentinois appelloit ſa *retraite*; un canal couloit au milieu ; ses ondes étincelantes comme autant de diamans, formoient un agréable murmure, & alloient tomber dans un baſſin de porphire, que ſoutenoient deux Génies ſous la figure de jeunes enfans; au fond du boſquer, s'arrondiſſoit un ſiège de gazon émaillé d'une infinité de fleurs champêtres; autour étoient des ſtatues de marbre, des meilleurs maîtres d'Italie, qui repréſentoient les aventures galantes de Vénus. La déeſſe elle-même s'y montroit dans tout l'éclat de ses charmes, c'eſt-à-dire, ne devant ſes avantages qu'à ſa beauté ſeule, dénuée d'ornemens, & telle en un mot que la jugea Paris. Des cignes voluptueux déployoient leurs aîles argentées, en ſe jouant ſur ce canal bordé de jaſmins & de violettes, tandis que d'innocentes tourterelles roucouloient les ſoupirs de la tendreſſe ; de petits jets-d'eaux de ſenteur, d'eſpace en eſpace, entretenoient la fraîcheur de la verdure ; les arbres les plus odoriférans & les plus rares, compoſoient ce bocage délicieux ; on n'y pouvoit entrer ſans ſe laiſſer ſurprendre par une douce rêverie, qui bientôt portoit à l'attendriſſement. On y éprouvoit la langueur, le charme de l'Amour : on l'y reſpiroit par tous les ſens; Anet étoit le ſiège de ſon empire: mais, ſans contredit, c'étoit dans ce boſquet que

s'élevoit son trône; c'étoit-là que la belle Diane de Poitiers alloit nourrir cette mélancolie qui la rendoit si intéressante & si chère à son amant.

Le hasard conduit en cet asyle madame d'Henneberg; elle ne peut se défendre de l'ascendant qui paroît l'y attirer; un mouvement involontaire l'y entraîne; elle va tomber, comme malgré elle, sur le banc de gazon, & bientôt ses beaux yeux sont couverts de larmes, de ces larmes dont la sensibilité seule connoît la douceur. Qu'en ce moment elle étoit séduisante! que ces pleurs relevent l'éclat de la beauté! les poëtes ont imaginé la plus agréable de leurs fictions, quand ils nous ont peint l'Aurore ranimant la nature, & l'embellissant de ses larmes; quel est en effet l'empire d'une femme lorsqu'elle nous frappe dans cette situation!

Aglaé se voyant seule, se croyant au bout du monde, s'abandonne au plaisir de soulager un cœur que tant de sentimens divers oppressoient; c'est dans la solitude qu'on s'interroge, qu'on se parle, qu'on se répond; il faut croire que ce sont les amans qui ont imaginé le monologue. J'aimerois donc, se dit la princesse, car il n'est plus possible de me tromper sur ce que je ressens! oui, j'ai enfin connu l'amour; & quel en est l'objet! M'est-il permis de disposer de mon ame? n'est-elle pas toute entière asservie à un époux... à un tyran? Il revient, & il faudra que dans ses bras... Malheureuse Aglaé! quel tourment de s'immoler à un ravisseur qui n'a

d'autres droits que ceux d'une autorité barbare, qu'on n'aime point, qu'on eſt sûre de ne point aimer! quelle cruelle extrêmité! ah! jamais, jamais je ne me réſoudrai à un pareil ſacrifice: plutôt cent fois la mort!

La princeſſe reprend les vers du comte, les relit, en eſt toujours plus émue: elle interrompt ſa lecture: — Je ſerois aimée! eh! dois-je ſouhaiter que Dorſemon ait mes ſentimens? à quoi me conduiroit ſon retour? à augmenter les peines qui me déchirent; ce ſeroit les multiplier, que de nourrir un amour dénué de tout eſpoir. Ah! écartons cette idée... non, le comte ne m'aime point, il ne m'aime point; c'eſt l'eſprit ſeul qui a tracé ce portrait; contentons-nous d'être la ſeule malheureuſe...

Elle avoit dans les mains ces vers, qu'elle devoit ſavoir sans-doute, car la mémoire retient aiſément ce qui intéreſſe le cœur: Dorſemon entre ſubitement dans le boſquet; il échappe à madame d'Henneberg une eſpèce d'exclamation d'effroi; elle veut ſe lever: — Quelle peut-être votre frayeur, madame? de grace, reſtez, ne vous retirez point; ſi ma préſence vous importune, vous eſt odieuſe, j'immole dès ce moment, tout le plaiſir que je goûterois à vous voir. La princeſſe n'avoit pas la force de répondre: un trouble inexprimable s'étoit emparé de tous ſes ſens; elle veut cependant articuler quelques mots, & ſa voix expire. — Pourquoi cette agitation, madame? vous aurai-je interrompue? vous liſiez....

(un

(un trait de jalousie avoit frappé le comte ; le soupçon cruel a bientôt fait place aux transports de la joie : il s'apperçoit que c'étoit ses vers qui fixoient les regards de madame d'Henneberg). O ciel, madame, je suis assez heureux ! quoi ! vous daignez relire encore... ce qui est bien au-dessous de ce que vous inspirez ! jamais, non jamais je n'ai plus desiré de posséder tous les talens, pour exprimer le pouvoir de tant de charmes (Aglaé fait un mouvement pour sortir). Vous aurez la bonté, madame, de m'écouter ; c'est peut-être l'unique occasion que le hasard m'offrira, & j'oserai en profiter... C'est à vos genoux que je veux parler & mourir. Il y a trop long-temps, madame, que mon cœur brûle d'éclater : le respect, la crainte, m'imposoient le silence ; mais vous êtes ici sans témoins, & je peux vous montrer tout l'excès d'un amour... que vous plaindrez... me refuserez-vous la pitié ? apprenez que, depuis le premier instant où mes yeux rencontrèrent les vôtres, je ressentis toute la flamme d'une passion qui ne finira qu'avec ma vie ; je connois l'étendue de mes malheurs : je sais qu'un époux... je ne puis achever, cette idée me tue. Il n'importe, madame, je vous l'ai dit : je veux expirer de mon amour. Hélas ! quand j'ai avancé dans mes vers qu'on avoit besoin d'espérance en aimant, je parlois contre l'aveu de ce cœur qui ne vous demande, qui n'implore que la liberté de vous aimer, de vous le dire, sans que vous payez

du moindre retour, des sentimens... peuvent-ils vous offenser? oui, belle Aglaé, dussiez-vous m'accabler de la plus horrible indifférence, je vous idôlatrerai comme l'objet de tous mes vœux... Comte, interrompt madame d'Henneberg, votre témérité me frappe d'une surprise, qui jusqu'à présent ne m'a point permis de vous répondre; oubliez-vous à qui vous osez tenir ce langage? la princesse d'Henneberg auroit-elle dû seulement entendre un mot... Eh! madame, reprend vivement Dorsemon, quel seroit donc mon crime? Je saisis l'occasion de porter à vos pieds un hommage que la vertu la plus sévère ne sauroit rejetter. Oui, je sais, je sais qu'un autre vous possède, que j'aurai le cœur percé de mille coups... Madame, ne suis-je pas assez puni?... Si mon amour vous offense, eh bien! adorable Aglaé, je ne vous en parlerai plus, je ne vous en parlerai plus; mais promettre d'étouffer une tendresse si vive, si pure, de vaincre une passion si désintéressée, qui fait tout mon bonheur: ne vous attendez point à ce sacrifice, j'expirerai... La princesse croit entendre du bruit: — Quittez ces lieux... si l'on vous voyoit... — Quoi! madame, vous ne me direz rien... — Allez, comte, vous n'êtes pas le seul à plaindre.

Dorsemon ne peut obtenir d'autre réponse. Madame d'Henneberg sortoit du bosquet: le comte cède enfin, en accusant sa bisarre destinée, qui le forçoit de se séparer de la princesse; elle ne s'étoit

point trompé : la ducheſſe de Valentinois accompagnée de quelques courtiſans, s'avançoit vers cet aſyle ; Aglaé ſe hâte de la rejoindre.

Dorſemon rendu à lui-même, ſe retrace juſqu'aux moindres détails de ſon entrevue avec madame d'Henneberg ; il ne ſait s'il doit craindre ou eſpérer ; tantôt il imagine avoir ſaiſi des indices qui flattent ſon amour ; tantôt il eſt aſſuré de n'être jamais aimé. Du moins, se diſoit-il, au milieu des peines que j'éprouve, j'ai une eſpèce de conſolation ; madame d'Henneberg eſt inſtruite de mes ſentimens ; elle a lu dans mon cœur ; elle ſait que je l'adore, & rien ne me fera changer ; il m'échappe des plaintes ! l'amour, un amour comme le mien, ne ſe ſuffit-il pas à lui-même ? je ne ſerai point haï ; non, ia princeſſe ne ſauroit pouſſer juſques-là l'ingratitnde, la barbarie ! je l'aimerai avec tant de diſcrétion, tant de délicateſſe ! je n'entretiendrai que moi ſeul de ſes charmes ; je m'efforcerai de contenir l'excès d'une flamme... elle n'éclatera jamais ; ſi cette paſſion trop funeſte me conduit au tombeau, eh bien ! je mourrai ſatisfait ; madame d'Henneberg n'aura rien à reprocher à ma mémoire : peut-être lui donnera-t-elle quelques larmes ; ſa vertu s'offenſeroit-elle d'une foible marque de compaſſion que j'aurai bien méritée ? eh ! après l'amour, la pitié n'eſt-elle pas un ſentiment qui doive flatter ? j'en goûte d'avance la douceur.

Hélas ! qui ſait aimer, a-t-il beſoin de l'eſpérance même du retour ?

Aglaé ne ſortoit point du trouble où la converſation du comte l'avoit plongée. C'eſt alors qu'elle ne ſe méprend plus ſur la nature des tranſports qui l'agitent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle reſſent : c'eſt l'amour le plus vif qu'elle a inſpiré ; il ne lui eſt plus poſſible d'en douter ; elle eſt donc aimée, adorée de l'homme le plus aimable : elle ne ſauroit ſe le diſſimuler ; mais, quand elle vient à jetter les yeux ſur ſa ſituation, elle voit qu'elle eſt liée par une chaîne éternelle, que ſon cœur comme ſa main ne lui appartiennent plus, elle enviſage toute la rigueur de ſon devoir, ſon honneur attaché à ce ſacrifice que tout lui impoſe ; elle en a même trop dit, en quittant Dorſemon... elle en a trop dit? & ſon cœur étoit déchiré ; ſans la contrainte où elle gémiſſoit, n'eût-il pas éclaté ce cœur tout plein de ſon maître? le comte n'y régnoit-il pas en ſouverain abſolu? pouvoit-elle remporter ſur elle-même une victoire plus décidée ? ah ! que ce prétendu triomphe lui a coûté de larmes ! elle s'abandonne ſans réſerve à ſa ſenſibilité : —Mourons, mourons dans ces pleurs, avant que j'aie revu le prince ; de quel œil ſoutiendrai-je ſa préſence ? il m'étoit indifférent : il me ſera odieux, inſupportable... que dans ſes bras... je n'y ſerai jamais : il eſt ſi aiſé de terminer ſa vie ! mon père, la ducheſſe de Valentinois, le roi lui-même, toute la terre s'ameroit

pour tyranniſer une infortunée... je leur réſiſterai ; je les combatterai ; l'autorité ne l'emportera point... Ah ! Dorſemon, Dorſemon, pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas unis? ſi ſenſible, ſi tendre, & me voir enchaînée à un époux.... qui profitera du pouvoir que lui donnent les loix... mon ſort eſt décidé. Je ſuis la plus malheureuſe des femmes ! hélas ! du moins n'en ſoyons pas la plus coupable !

On donnoit dans les jardins d'Anet, une fête brillante qui attiroit toute la cour. Dorſemon avoit épié l'occaſion : madame d'Henneberg alloit ſeule vers un ſallon de verdure, où devoient-être le roi & madame de Valentinois : le comte vole à la princeſſe, & lui préſentant la main : — Madame, j'entendrai mon arrêt ; je ne laiſſerai point échapper ce moment : il faut que vous ayez la bonté de me déclarer avec une franchiſe digne de vous & de moi, ce qu'il m'eſt permis d'attendre. Parlez, madame : mon hommage vous auroit-il déplu au point que vous m'interdiriez juſqu'au foible dédommagement d'un amour ſans eſpérance? mais que je puiſſe l'exprimer cette ardeur ſi vive, ſi pure, dans mes entretiens, dans mes regards, dans mon ſilence même, lorſque le reſpect & votre honneur n'en ſeront point bleſſés? que je puiſſe vous dire, vous répéter, ſans vous offenſer, que je vous adore... Vous ne répondez point, madame ? j'oſe cependant l'exiger cette réponſe, ou... vous n'irez pas plus loin, je m'immole à vos yeux... La princeſſe ef-

frayée, mettant auſſi-tôt la main ſur l'épée du comte: — Que voulez-vous ? que voulez-vous ? eſt-ce en ce moment ?... — Je ne ſollicite, je n'implore qu'un mot, madame... vos efforts ſeroient inutiles... Je vous donnerai même encore un témoignage de cette paſſion reſpectueuſe qui m'animera juſqu'au dernier ſoupir ; ne craignez point d'être compromiſe : je vais, loin de vos regards, me percer le cœur... — Arrêtez, Dorſemon ; encore une fois que demandez-vous ? — Ou la mort, ou la vie, & à l'inſtant... — Comte... vivez pour faire mon malheur & le vôtre...

Madame d'Henneberg n'a pas le temps d'achever : le connétable de Montmorenci ſortant tout-à-coup d'un boſquet, vient à ſa rencontre. On entre dans le ſallon; Diane de Poitiers reproche à la princeſſe de n'avoir point paru plutôt. La fête fut des plus galantes. Dorſemon qui n'ignoroit pas l'attachement de la ducheſſe de Valentinois pour Aglaé crut flatter celle-ci par ces vers compoſés à la hâte, qu'il fit préſenter à Diane de Poitiers.

Quiconque veut que Diane ſauvage
Fut ici bas, dédaignant ſes attraits,
Comme chaſſeur, en guerrier équipage,
Portant la mort aux hoſtes des forêts;
Quiconque adjoute à cette auſtère image
Que la déeſſe eſtrange en ſa pudeur,
D'aucun ſervant n'eſcouta le langage,
Fors d'ung leſquel, quoyque ſimple paſteur,

Faiſoit, la nuict, agréer ſon hommage,
Et dans un antre, ou ſous l'eſpais feuillage,
Alloit, le jour, cacher ſa vive ardeur;
Quiconque a dit ces faits dont ne tiens compte,
Il n'a dit vrai, c'eſt bien menſonger conte :
Diane fut habitante des cieux,
Mieux que Vénus, eut doulceur en partage,
Brillants appas, ſourire gracieux,
Propos légers, élégant badinage,
Atours de gouſt, & des Graces l'ouvrage :
Son arc mortel étoit dans ſes beaux yeux,
Et ſous ſes traits tomboient cœurs langoureux;
Oncques bergers ne miſt en ſon ſervage,
Mais bien captifs, premiers entre les dieux :
Jupiter ſeul fut ſon amant heureux;
Sans ſon éclat, il auroit eu la gloire
De mériter ſes conſtantes amours,
Et la voyons encore tous les jours
Dans l'art de plaire obtenir la victoire,

Le comte, & Aglaé furent peu occupés d'un divertiſſement qui fixa l'attention de la cour; tout

---

Jupiter, &c. Par alluſion à Henri II, qu'on peut citer comme le modèle de la galanterie françaiſe; il aima Diane de Poitiers toute ſa vie, & même au-delà du tombeau : il portoit encore ſon deuil & ſes livrées, lorſqu'il reçut le coup mortel à ce malheureux tournois de la porte Saint-Antoine. Il y a des amours que leur perſévérance ſemble ennoblir : ils empruntent de leur durée & de leur énergie, une eſpèce de conſidération, au point qu'on ſeroit tenté, non-ſeulement de leur pardonner, mais de les mettre au nombre des vertus; l'attachement de Henri pour Diane, eſt dans la claſſe de ces erreurs pour leſquelles on a de l'indulgence, ſi on leur refuſe une ſorte d'eſtime; mais que ces exceptions ſont rares, & qu'il eſt peu de paſſions qui méritent ces ménagemens!

eſt étranger pour deux amans : ils exiſtent ſeuls dans l'univers, & ce n'eſt pas le ſéjour de la grandeur qui peut intéreſſer la vraie tendreſſe. Madame d'Henneberg retirée de ce tumulte qui lui étoit ſi déſagréable, reçoit une lettre : aux premiers mots qu'elle a lus, elle reconnoît aiſément de quelle part vient cet écrit ; le comte y développoit ainſi la violente ſituation de ſon ame :

« Vous m'avez ordonné de vivre, madame, » mais à quelle condition m'impoſerez-vous cette » loi ? je n'imagine point que vous doutiez de » l'excès de mon amour : il vous eſt connu, & je » ne puis me refuſer au plaiſir de m'en applaudir. Vous, la ſouveraine de mon ame, l'avez-» vous bien pénétrée ? y avez-vous ſaiſi ces ſentimens, ces tranſports que vous ſeule êtes capable » d'inſpirer ? Daignez vous expliquer : dites-moi » du moins que vous ne rejettez pas mon hommage ; vous m'oppoſeriez un engagement, un » cruel engagement ? Eh ! craignez-vous que je » ne ſache pas m'immoler ? je vous le répète : je » veux vous adorer avec ce reſpect qu'on a voué » aux Dieux ; un ſoupir, un regard de vous, c'eſt » l'unique récompenſe que j'ambitionne : ce ſera » le prix de mes combats, de mon ſilence déchirant, de mes larmes ; j'en abreuverai mon cœur : » hélas ! leur ſource me ſera chère : ce ſera vous » qui les ferez couler. Puis-je me flatter, divine » Aglaé, que j'obtiendrai une réponſe ? ſongez

» qu'un

» qu'un mot ſuffit à mon bonheur. Il n'y a que
» l'amour qui puiſſe payer la beauté, & il n'y a
» que moi qui puiſſe vous aimer autant que vous
» méritez de l'être. Non, perſonne au monde ne
» portera à vos genoux, un tribut plus digne de
» tant de vertus & de charmes : ſoyez-en aſſurée ;
» croyez que je mourrai plutôt que de vous ex-
» poſer à la plus légère indiſcrétion ; livrez-vous
» à mon cœur : il eſt fait pour que vous y épan-
» chiez les ſecrets du vôtre ; héſiteriez-vous à
» m'accorder votre confiance » ?

Lui accorder ma confiance, s'écrie la princeſſe, en reportant les yeux ſur la lettre ! ah ! Dorſemon... cruel, n'êtes-vous pas le maître de mon cœur ? & ma foibleſſe peut-elle vous être cachée ? ſi vous m'étiez moins cher, aurois-je marqué pour vos jours cet intérêt qui ne m'a que trop trahie ? eſt-ce à vous à douter du ſentiment qui m'animoit ?

Incertaine, agitée par des mouvemens divers, madame d'Henneberg ne ſavoit ſi elle ne ſuccomberoit pas, juſqu'à prendre la plume pour répondre au comte ; elle ſentoit cependant l'importance de cette démarche, & tout-à-coup elle s'arrêtoit, retenue par cette ſageſſe, le fruit d'une excellente éducation, parce qu'elle devoit à ſon père, à ſa famille, à elle-même. Qu'une femme qui n'a point commis encore d'imprudence, a de la peine à ſe laiſſer entraîner ! Malheureux ſéducteurs que nous ſommes ! c'eſt nous qui égarons malgré lui, qui

pouſſons dans le précipice, ce ſexe ſi digne de notre compaſſion & de notre eſtime! Aglaé étoit aux bords de l'abîme : elle va y tomber ; c'en eſt fait, ce jour funeſte va décider du reſte de ſa vie.

La princeſſe étoit dans un ſallon ouvert ſur ſon jardin, lorſque le comte s'offre à ſes regards : — Pardon, madame, ſi je franchis les bornes de la décence : j'ai ſaiſi un moment où vous étiez ſeule. Je viens chercher moi-même la réponſe à une lettre... que vous n'auriez pas dû m'envoyer, interrompt madame d'Henneberg ; avez-vous juré de me perſécuter ?... hélas! ne vous en ai-je pas dit aſſez ? — Vous daigneriez donc, madame, permettre que je vous offre en ſecret tous mes vœux, comme à ma divinité ſuprême ?... Que vois-je ? vous pleurez ! vous pleurez, adorable princeſſe ! — Comte, ces larmes ne vous inſtruiſent-elles pas de tous mes ſecrets ? ah ! je n'en ai plus pour vous, je n'en ai plus pour vous ! Eh bien ! liſez donc au fond de mon ame, de cette ame ſi agitée, ſi battue par une paſſion qui nous rendra tous deux malheureux : ſachez, que mes ſentimens ont peut-être prévenu les vôtres, que nous courons au-devant de notre perte. Auſſi-tôt Dorſemon ſe jettant à ſes genoux : — Ah ! madame ! ah ! divine Aglaé ! que parlez-vous de malheur ? je ſuis au comble de la félicité ! Je ſerois aimé ! je l'apprendrois de votre bouche ! laiſſez-moi m'enivrer de tendreſſe & de joie. J'acheterois de toute ma vie ce délicieux

moment ; eh ! qu'ai-je à craindre, ſi tout ce que j'idolâtre ne rejette point mes vœux?

Les deux amans entrent dans ces détails ſi intéreſſans qui accompagnent les premiers aveux d'une ardeur mutuelle ; ils forment aſſurément le projet de concilier la vertu & l'amour ; étrange erreur où ſe jettent d'abord les jeunes & aveugles victimes des paſſions ! c'eſt bien pour elles que le précipice eſt couvert de fleurs ; elles y ſont plongées avant que de l'avoir apperçu. Madame d'Henneberg en vient au point de ſe cacher que bientôt ſon mari ſera de retour ; elle ne voit que des jours ſereins, ou plutôt ſes yeux ſont entièrement attachés ſur le comte, qui n'eſt pas dans un moindre égarement ; il a oublié l'objet qui l'amenoit à la cour ; il n'enviſage plus ſes malheureux parens qui attendoient, pour ainſi dire, une nouvelle exiſtence de sa réuſſite dans un pays où il ne ſe fait point de légères démarches ; il recevoit ſouvent de leurs lettres : mais ces caractères ne parloient plus à ſon ame ; tout ce qui n'étoit point la princeſſe, fixoit peu ſon attention. Il faut avouer que le début d'une paſſion fondée ſur la délicateſſe & l'enthouſiaſme du ſentiment, excite une ſorte d'yvreſſe qui ne permet guères de réfléchir, & peut-être l'innocence & la pureté dont ſe nourriſſent & ſe fortifient les commencemens d'un ſemblable amour, rendent-elles le délire plus dangereux.

La princeſſe, dans cet âge encore qui admet

les ſimples amuſemens, avoit une colombe qu'elle aimoit beaucoup : elle l'ornoit de rubans & de fleurs, & la portoit ſouvent avec elle dans les ſociétés ; ſoit que cet oiſeau lui eût été dérobé, ou ſoit qu'il ſe fût envolé, il avoit diſparu ; madame d'Henneberg étoit inconſolable de ſa perte; il étoit aſſez naturel qu'elle confiât ſa peine à Dorſemon; il n'eſt point de petites confidences entre les amans. Peu de jours après, le comte mit ſur ſa toilette ces vers qui feront juger à quel point il étoit rempli du deſir de plaire à la princeſſe. D'ailleurs cette petite production donnera aux lecteurs raſſaſiés de la *manière* de notre bel eſprit, quelqu'idée du ſtyle ingénu & naïf de ces tems. On aime à ſe repoſer ſur ces bagatelles ſans faſte & ſans prétention, comme un prince s'amuſe quelquefois du ſéjour du luxe & des grandeurs à fixer ſes regards ſur l'humble cabane de l'habitant ignoré des campagnes ; la vérité de la nature cauſe toujours un nouveau plaiſir : c'eſt ce qui nous ramène inceſſamment à cet inimitable la Fontaine, préférablement aux autres génies qui ont illuſtré le ſiècle de Louis XIV.

LA COLOMBELLE.

Je deſplorois d'une eſtrange manière,
Voſtre meſchef : ce m'eſtoit peine amère;
Moult ſoulcieux, arraiſonnois en moi :
Hélas! madame eſt en un grant eſmoi!
Comme ſa roſe eſt muée & bleſmie!
Comme ſon lys a la blancheur flétrie!

Dieux d'Amathonte en ſont en déſarroi;
Je baillerois certes rançon de roi,
Tout ce que j'ay, voire meſmes ma vie,
Pour alléger telle mélancolie,
Et ne ſurprend pareil tranſport, je croi :
Cil qui vous aime, il aime plus que ſoi;
On eſt, on vit, on meurt en ſon amie.
Or, ainſy qu'ung duquel mal ſubit a
Par cas piteux troublé la fantaiſie,
Me lamentant, & ne répoſant mie,
Sus je m'en vais querrant de-çà, de-là :
Mes bons amis, Dieu vous doint chère lie!
Par adventure, au verger que voilà,
Auriez-vous veu colombelle jolie,
Au blanc plumage, à l'œil de vray rubis,
Portant au col l'arc meſlangé d'iris,
Gente en tout point, & de grace accomplie?
Puis adjoutois : mignone tant chérie,
Avez-vous pu quitter hoſpice tel?
Quand de voſtre aiſle à l'eſſor enhardie
Vous voleriez, bien haut, juſques au ciel,
Ne trouveriez, Colombelle ma mie,
En ſuis certain, que le goût d'ambroſie,
Vaille celui de la miette de pain
Que vous donnoit madame de ſa main;
De cette main, dont vous eſtiez polie,
Amignardée, atournée, embellie.
Qui n'envieroit un ſi plaiſant deſtin?
Et ſur ſa bouche où giſt l'attrait ſupreſme,
Où de ceriſe alleſche le carmin,
Suciez-vous pas le nectar des Dieux meſme?
Vous pigeonniez, roucouliez dans ſon ſein.

Ah! c'eſt bien là l'Olympe véritable,
Ingrat oyſeau! que ſi j'avois eſté
A voſtre lieu! ſur ce ſein délectable,
J'aurois paſmé d'excès de volupté.
Malgré mes ſoins, quêtes continuelles,
De la volage, enfin nulles nouvelles
Ne recueillois : j'eſtois près d'expirer,
Reſcru, non loin du verdoyant bocage,
Où mon amour oſay vous déclarer;
Las! ſon aſpect me faiſoit ſoupirer;
Depuis ce jour, ſuis en voſtre ſervage.
Je m'eſteignois ainſy qu'un moribond,
Quand ſur ma teſte un nuage ſe fond,
Et me faict voir une dame luyſante
De vif eſclat, jeune, la plus charmante
Après madame ; à ſes pieds s'eſbattoient
Enfants tout nuds, qui des aiſles portoient;
Chapel de fleurs ornoit ſes treſſes blondes,
Qui ſur un ſein d'albaſtre eſblouiſſant,
Comme à plaiſir formoient gentilles ondes,
Où ſe jouoit Zéphyrus careſſant.
Un char d'azur & tout reſplendiſſant
Des rays divers d'or, & de perles fines,
De diamants, d'eſcarboucles divines,
Servoit de troſne à l'objet raviſſant.
Toſt je lui crie, emporté par mon ame :
Ne ſauriez-vous m'inſtruire un peu, madame
Où trouverois un fugitif oyſeau,
De ſes pareils ſans doute le plus beau,
Une colombe à madame trop chére ?
Tant vainement faut-il que je m'enquerre,
Que j'interroge & vieil & jouvenceau !

Las, ſi ne l'ay, dans la tombe on m'enſerre.
Mon doulx ami, ne te laiſſe miner
Par ſi grand deuil, répond la beauté gente,
Me préſentant une main obligeante :
Va, Cupido pourra te ramener
Dès ce jourd'huy la colombe meſchante,
Te le promets, foy de divinité...
— Comment! ſeriez de la race immortelle?
Le croy ſans peine : avez tant de beauté!
Oui, repart-elle : ay pleine autorité
Sur tout; je ſuis Vénus, Vénus la Belle.
Viſte à ce nom m'agenouille humblement,
Moult abſorbé dans l'eſbayſſement.
Elle pourſuit : à titre de Déeſſe,
De tes ennuis ay cognu le ſujet :
Pour ce vers toy j'accours à ton ſouhait;
Veux promptement abréger ta deſtreſſe,
Et t'avviver par un peu de lieſſe;
Amour t'a mis aux lacqs d'un jeune objet
De la nature œuvre le plus parfait :
Dans Aglaé, je priſe ma rivale,
Elle eſt ma ſœur, en tout point mon égale;
Sur mes autels, jà reçoit ſon pourtraict
Tous les honneurs qu'a la mien en effet,
Et mon encens ſe brûle auſſy pour elle;
Aurois deſir qu'elle euſt ainſy ſa part
De mes deſtins, que n'eſtant point mortelle;
A pleine coupe, elle buſt le nectar!
En attendant que recherche fidelle
Nous ait rendu l'ingrate Colombelle,
Cours lui porter celle-cy da ma part.
Adone Vénus détache de ſon char,

Une colombe aux aiſles parfumées,
Qui d'un baiſer, où ſa bouche départ
Céleſte odeur, ſont encore embaſinées.
L'œil ébloui de ces enchantements
Qui par degrés me frappoient davantage,
N'avois point veu que dix beaux pigeons blancs
Eſtoient du char le gentil attelage.
Cette colombe eſt telle, dit Cypris,
Qu'avec juſtice aux autres la préfère,
Et me ſera toujours playſante & chère;
Souventes fois la mignardoit mon fils,
Et la flattoit d'une main careſſante.
Sur ſes beſoins toujours plus prévoyante,
La nourriſſois de mil & grains choiſis;
Elle buvoit dans ma coupe odorante,
Meſme liqueur qu'aux dieux Hébé préſente;
Aux jours de fête à Cythère, à Paphos,
L'ornois de myrthe, & de bouquets nouveaux;
Sur mes genoux, elle eſtoit d'ordinaire;
Mais ce n'eſt tout : tu cognoiſtras, j'eſpère,
Si mon préſent doit avoir quelque prix :
Ouvre l'oreille à merveilleux récits.
Lors s'atrouppant pour écouter leur mère,
Enfants Amours ont leurs jeux retenus,
Juſques aux vents, dont l'haleine légère
N'oſe effleurer les cheveux de Vénus.
Elle reprend, exhalant autour d'elle
Ambre & parfums, doulce haleine d'icelle,
Juſqu'à mon cœur mollement parvenus :
Vers les confins d'une terre lointaine,
Où du Cydnus s'eſpand l'onde incertaine,
Eſt un pays ſur tout autre eſtimé;

Alcimédor, & ſa femme Euridice
Y ſéjournoient, couple à bon droit famé,
Fors pour un poinct : la ſordide avarice
Vilainement infectoit ces deux cœurs,
Y diſtilloit tous ſes venins rongeurs ;
Riches eſtoient, on ne peut davantage,
En oultre avoient tréſor d'un plus haut prix
Qu'or & qu'argent, un plus rare partage,
Fillette accorte, ornement du pays,
Si que chaſcun courant ſur ſon paſſage,
Se demandoit : avez-vous vû *Zaïs* ?
C'eſtoit d'Amour la véritable image.
La pauvre enfant approchoit de cet âge
Où feux ſecrets s'allumant dans le ſein,
De la pudeur augmentent le carmin ;
Elle ignoroit ce qu'eſtoit mariage,
Et ſeulement reſſentoit dedans ſoi
Qu'elle euſt voulu, pour engager ſa foi,
Un jeune eſpoux, d'agréable viſage.
Or ſes parents n'éprouvoient point cela :
Ils n'aſpiroient qu'à ſe donner un gendre
Leſquel euſt bien d'un prince & par-delà,
Pour l'amaſſer, & non pour le deſpendre :
Il ſe préſente un de ces riches-là,
Qui nullement ne duict à la pucelle,
Voire lui ſemble un monſtre qui déjà
Saiſit ſa proye, & ſe repaît d'icelle ;
Zaïs ſe jette aux genoux maternels,
Sa main refuſe aux liens ſolemnels :
On ne l'eſcoute, & le père & la mère,
Loin d'alléger cette douleur amère,
La cloſent toſt au faîte d'une tour

Où ſe gliſſoit à peine un ray de jour,
En luy diſant : quand ſerez plus docile,
Vous ſortirez de cet obſcur aſyle.
Dans ce meſchef, hélas ! ſi déſaſtreux,
Zaïs n'a plus qu'à s'adreſſer aux dieux.
Amour, touché du grief qui m'oppreſſe
Accours, dit-elle, & viens me ſecourir ;
Il n'eſt que toi que je puiſſe attendrir :
Le Dieu des cœurs doit ſentir ma deſtreſſe ;
O quel plaiſir j'aurois à t'adorer,
Si je trouvois ung qui ſçuſt m'inſpirer !
Amour, Amour que mon ame eſt ſenſible !
Mais m'enchaîner... la choſe eſt impoſſible !
Me faudra-t-il vainement t'appeller
Dans cette tour, languir, me déſoler !
Juſqu'à l'eſpoir qui fuit ce giſte horrible ?
Que ſi j'avois le pouvoir de voler !...
Elle parloit, & ſa bouche vermeille,
Qui de la roſe eſt le bouton naiſſant,
En empruntant une beauté pareille,
S'alonge, & change en un bec rougiſſant,
Son col d'albaſtre, amoindri ſans dommage,
N'a rien perdu de ſa gente rondeur ;
Tout ſon beau corps ſe couvre d'un plumage,
Qui de ſes lys conſerve la blancheur ;
Ses pieds mignons ſont pattes devenues,
D'un fin duvet playſamment reveſtues,
Et ſes deux bras qu'elle levoit aux cieux,
Sont raccourcis pour s'eſtendre en deux aiſles,
Qui prennent ſus un eſſor gracieux :
Elle a franchi les barrières cruelles ;
Elle eſt dans l'air. Zaïs, lui dit mon fils,

Va, cours te joindre à ces oyſeaux gentils,
Qui ſont comblés des faveurs de ma mère;
Dans les boſquets de Gnide & de Cithère,
Va roucouler les amoureux ſoucis;
Reçois mes feux dans tes ſens attendris;
Sois de Vénus la colombe première.
Ainſy m'a faict Cythérée un tel don;
De mon ſçavoir aimer juſte guerdon,
Car nul amant ne fut oncques fidèle,
N'eut loyauté, ſageſſe & paſſion,
Plus que celuy qui d'ardeur éternelle
Vous aime, & ſert avec dévotion;
Pour tenir lieu de voſtre Colombelle,
Que pleurez tant, peut-être ſans raiſon,
A vos genoux, j'oſe donc porter celle
D'une déeſſe, & vous l'offre en ſon nom;
C'eſt bien petit pour AGLAÉ LA BELLE,
En conviendrai, mais pigeon de Cypris
N'eſt point tribut que l'on tienne à mépris.
Las! ſi j'avois la puiſſance ſupreſme!
Pour obtenir un regard de vos yeux,
Je donnerois, en jure par les dieux,
Colombes, char, & Vénus elle-meſme.

Si les beaux jours des amans ſont radieux, il faut avouer qu'ils ſont peu durables, & qu'ils ne tardent pas à ſe couvrir de nuages qui ſouvent les obſcurciſſent pour jamais. Dorſemon étoit dans toute l'yvreſſe de l'enchantement: il en eſt retiré par ce funeſte billet.

« Nous ſommes perdus. Voici le prince qui ar-

» rive ; il faudra peut-ête renoncer à nous voir ,
» à nous aimer... à nous aimer ! quel mot m'eſt
» échappé ! & me ſeroit-il poſſible de m'aſſervir
» à ce point au devoir qui me tyranniſe? ah ! gar-
» dons notre tendreſſe ; la ſeule idée d'être aimé
» de vous , charmeroit encore les peines les plus
» cruelles ; ſi j'ai à ſouffrir , ce ſera pour l'homme
» du monde qui m'eſt le plus cher. Qu'ai-je dit ,
» malheureuſe? j'oublie que je ne ſuis point à
» moi, que j'offenſe la vertu , le ciel , qu'un au-
» tre... comte , c'eſt à vous de me combattre , de
» vous armer contre la trop foible Aglaé, contre
» vous-même ; aidez-moi , aidez-moi à remporter
» ter une victoire qui m'eſt ſi néceſſaire pour ma
» tranquillité & pour mon honneur. Adieu , ſongez
» qu'Aglaé n'exiſte plus , & que c'eſt la princeſſe
» d'Henneberg , qui vous envoye ſes larmes , &
« peut-être ſon dernier ſoupir ».

Dorſemon ne ſauroit ajouter foi à ce qu'il vient de lire. Il y a des momens où il voudroit ſe replonger dans un ſonge qui ne l'a que trop abuſé ; il eſt forcé de ſe rendre à un réveil cruel : la nouvelle du tetour du prince eſt répandue de toutes parts : c'en eſt fait : Aglaé va être ſoumiſe aux rigueurs des liens qui l'enchaînent. Quelle image , quelle ſupplice pour le plus paſſionné des amans ! le comte . s'il en avoit cru ſon amour , auroit volé vers le prince , & lui auroit demandé à ſe meſurer avec lui ; cette penſée le tourmente , mais la raiſon ,

l'honneur, le devoir même ne lui ordonnent-ils point de réprimer ces transports si injustes? & puis le tableau de ses parens dans l'infortune, attendant de lui seul un adoucissement à leur adversité, la conservation même de leur existence, cet objet le frappe, le déchire, l'anéantit.

La princesse ne s'est montrée à son mari, que sous les traits de la tristesse & de l'accablement; ses yeux sont chargés de larmes, & quelle peut-être la cause de cette douleur qui ne sauroit se déguiser? Cet acceuil doit paroître étrange à un époux qui a pour lui ses droits, si l'amour lui est contraire; il interroge sa femme sur cette réception peu prévue: chaque parole qu'il lui adresse, excite des soupirs, des sanglots. Le soir est enfin arrivé; la princesse est attaquée d'une fièvre violente; elle désireroit voir son père: le prince commande aussi tôt qu'on aille chercher le comte de Valencey; il accourt; on l'a informé de l'état où se trouve sa fille; il tremble pour sa vie. Comte, lui dit avec vivacité son gendre, je vous ai prié de vous rendre ici, Je ne sai pour quel sujet la princesse est agitée d'un trouble dont, je vous l'avouerai, j'ai lieu d'être étonné. Je n'imaginois pas que ma présence produisît une pareille révolution; c'est à vous de pénétrer ce qui a pu la faire naître. Valencey, vous êtes père, mais songez que je suis époux; votre probité, votre délicatesse me sont connues: soyez notre médiateur; en un mot, dissipez des craintes...

aurois-je le malheur de déplaire à votre fille ? Valencey arrêtant le prince : — Laiſſez-moi le ſoin de l'entretenir, & gardez-vous d'écouter des ſoupçons qui ſouvent ſont auſſi injuſtes qu'outrageans ; vous devez connoître la timidité d'un ſexe que ſa pudeur embellit ; pardonnez aux allarmes d'une jeune perſonne qui ſe voit prête à paſſer dans vos bras. Je vous réponds d'Aglaé, de ſon obéiſſance, de ſon attachement à ſes devoirs, de ſon retour : mais accordez-lui quelques momens ; qu'elle puiſſe ſe familiariſer avec ſa nouvelle ſituation.

Le prince cède aux deſirs de Valencey, qui ſur-le-champ ſe rend à l'appartement de madame d'Henneberg ; il la trouve entourée de ſes femmes, & dans une criſe à faire appréhender que ce ne fût le développement d'une maladie mortelle : elle ouvre les yeux, apperçoit ſon père, & retombe expirante, après avoir jetté une exclamation de douleur ; Valencey fait ſigne aux domeſtiques de ſe retirer : Aglaé cherche à les retenir. J'ai à vous parler, lui dit le comte, & cette converſation demande que nous ſoyons ſeuls. La princeſſe frémit. — Je viens de voir votre mari, d'entendre ſes plaintes au ſujet de ma fille, & d'être expoſé même à recevoir l'aveu des ſoupçons qui nous bleſſent tous trois. D'où vient cet accueil, cette maladie ſubite ? ignorez-vous quelles ſont vos obligations, que le prince eſt votre époux, & qu'il doit attendre... Ma mort, mon père, ma mort : elle eſt cer-

taine; non, je ne puis plus ſoutenir le fardeau de la vie ! (elle va tomber aux pieds du comte) mon père... je ſuis coupable, je ſuis malheureuſe ! — Coupable ! ma fille ! — Oui, je ne prétends point diſſimuler mon crime, & c'eſt à vos genoux que je vais vous le revéler ; c'eſt dans votre ſein que j'apporte mes dernières larmes : car je ne puis plus réſiſter à tant de coups qui me frappent à la fois. Mon père, j'aime, je meurs de mon amour, & ce n'eſt pas mon époux... — Arrête fille indigne de moi, & c'eſt à ton père que tu confies tes honteux égaremens ! — Et à quels yeux expoſerois-je les déchiremens de mon cœur ?... c'eſt vous qui m'avez entraînée dans le précipice ; c'eſt vous qui m'avez chargée d'un joug qui m'eſt inſupportable ; vous m'avez conduite aux autels pour me lier à un mari... à un tyran que je ſuis aſſurée de haïr... de haïr ! je ſens combien ce mot eſt affreux ! mais mon père ! ne deviez-vous pas prévoir les erreurs où ma ſenſibilité me plonge ? J'ai vu un mortel... que celui-là n'eſt-il mon époux ! voilà le mari à qui le ciel m'avoit deſtiné : — Et quel eſt le ſéducteur... il périra de ma main. — Ah ! ce n'eſt pas lui que vous devez immoler ; il m'aime dans le ſilence ; il ne m'en parlera jamais ; il mourra plutôt que de me cauſer la moindre peine : mais... mon amour avoit prévenu le ſien... Dorſemon... — Dorſemon ! madame de Valentinois, le roi lui-même ſera informé de ſon audace, & il en recevra le prix : —

Hélas ! ſon nom m'eſt échappé !... mon père... dans la ſuite je ne vous l'aurois point caché... je vous le répète... ce n'eſt pas lui qu'il faut punir : c'eſt moi, c'eſt votre fille qui implore de vous la mort qu'elle a méritée, puiſque c'eſt un crime d'avoir un cœur, & de rejetter dans ſon ame des nœuds... dont je brûle d'être affranchie. Non, je ne puis exiſter, pour être la femme du prince d'Henneberg... mon père, que j'expire dans votre ſein ! ne me refuſez pas cette conſolation, & connoiſſez ſeul mes foibleſſes, mes malheurs, une fin cruelle... que peut-être vous-même aurez à vous reprocher ! ô Dieu ! quel ſouvenir ! je vous étois ſi chère, je vous étois ſi ſoumiſe, ſi attachée; il n'y avoit que l'amour qui pût faire mon bonheur. Que me font la fortune, le rang ! que m'importent les bontés de la ducheſſe ! que me feroient les bienfaits de tous les ſouverains du monde ?... je ne ſuis point l'épouſe du comte Dorſemon.

A ce mot, Aglaé fond en larmes. Je ne vois point tes pleurs, répond Valencey, je ne vois point tes pleurs; tu ſeras ſoumiſe à ton père, au mari que je t'ai donné, à tes devoirs, ou une juſte punition... — Eh ! mon père, n'allons pas plus loin; que ne m'arrachez-vous ici la vie, cette vie que je déteſte, lorſque le comte... — N'achève pas malheureuſe : garde-toi de prononcer ce nom; je ſors... pour préparer une vengeance... (Valencey quittoit ſa fille, il revient ſur ſes pas) Aglaé, ma fille,

fille, veux-tu me faire mourir ? étoit-ce là ce que tu promettois à notre vieilleſſe ? ſais-tu que tu cours à ton déshonneur, qu'il rejaillira ſur ta famille, que je deſcendrai dans le tombeau couvert de ton opprobre ?... prends pitié de mes derniers jours ! C'eſt alors que les pleurs de madame d'Henneberg redoublent ; elle ſe lève, & va ſe jetter dans les bras de Valencey ! —Mon père, mon père !.. eh ! que ne me percez-vous le cœur ! demandez cette exiſtence que je vous dois ; je ſuis prête à expirer cent fois pour vous, pour ma mère : mais vous promettre de m'aſſervir, d'aimer... eſt-il en mon pouvoir ? je ſais, & je ne m'abuſe point, que je ſuis la plus criminelle... la plus à plaindre des femmes... du moins, ma fille, interrompt Valencey en l'embraſſant & l'arroſant de ſes pleurs, efforce toi de repouſſer le trait qui te déchire ; tâche de te vaincre au point de te ſoumettre...

Le prince paroît : Valencey lui adreſſant la parole : prince, vous aurez lieu d'être content de la docilité de votre épouſe. Excuſez, je vous l'ai dit, un embarras une timidité qui partent d'une cauſe eſtimable ; élevée dans le ſein maternel, imbue de l'eſprit d'une ſageſſe auſtère & même farouche, ma fille regarde avec une ſorte d'effroi ſon nouvel état. C'eſt à votre tendreſſe à triompher d'obſtacles aiſés à ſurmonter... adieu, ma fille : je te remets dans les bras d'un mari qui t'aime. Madame d Henneberg pouſſe un cri, en ſe précipitant vers le

comte qui se retiroit. Il n'a que le temps de lui dire à voix basse : songe que mon bonheur, que ma vie même dépend de ta soumission.

L'époux seul avec sa femme prend le langage de l'amant ; le trouble, la douleur, le désespoir se sont emparés d'Aglaé ; tous ses membres sont attaqués d'un frémissement inconcevable ; elle voudroit obéir à son père ; elle se rappelle ses dernières paroles ; l'image de Dorsemon vient se présenter à son ame soulevée par les plus violens orages ; & quand elle tourne les yeux sur son mari, alors le désordre de ses sens augmente ; elle succombe sous tant d'assauts divers ; ses forces l'abandonnent. Le prince appelle ses femmes qu'il laisse auprès d'elle, & il va se retirer dans son appartement.

Que doit-il penser de cette révolution subite ? Il aimoit : bientôt des mouvemens confus de jalousie se sont élevés ; il court, le matin, chez le comte de Valencey, & se hâte de l'instruire de la situation de madame d'Henneberg ; il revient aux soupçons qu'il a déjà laissé entrevoir, le comte a employé toute son adresse pour les détruire, mais il n'en reste point à cette démarche : il n'est que trop éclairé sur la véritable cause d'une répugnance qu'aux yeux d'un époux, il a mis sur le compte de la vertu ; il s'arrête donc à un projet dont l'exécution lui paroît l'unique moyen de ramener sa fille.

Dorsemon se pénétroit de l'excès de son malheur

car les moindres traverſes qu'on éprouve en amour, ſont le comble de l'infortune, lorſqu'il reçoit un billet conçu en ces termes : « On aime à croire » que vous êtes un brave homme : demain, à cinq » heures du matin, trouvez-vous près la pièce » d'eau ; ne manquez pas de venir armé ; il s'agit » d'une affaire d'honneur ; ſongez que l'on vous » attendra ». Le comte veut interroger le domeſtique qui lui a remis cet écrit, il s'apperçoit qu'on lui a ordonné le ſilence ; il croit ne devoir point étendre plus loin ſes queſtions ; il ſe contente de dire : vous pouvez aſſurer votre maître, quelqu'il ſoit, que je ſerai exact au rendez-vous.

Cet homme retiré, Dorſemon ſe demande quel peut-être l'auteur du billet : il ne ſe rappelle point d'avoir la moindre offenſe à ſe reprocher ; mais bientôt, ſelon ſes conjectures, il a éclairci ce myſtère : il ne doute pas que ce ne ſoit un rival qui brûle de ſe meſurer avec lui. Tout ce qui l'afflige, c'eſt qu'il craint de compromettre la réputation de madame d'Henneberg ; il aime avec tant de délicateſſe ! ſon honneur & ſon amour ſe combattent ; malgré ces combats, on doit s'attendre que le premier l'emporte. Le comte prévient l'heure aſſignée : il eſt donc le premier au rendez-vous. Tandis qu'il ſe livroit à une infinité de réflexions différentes ſur ſon aventure, il voit venir de loin un homme enveloppé d'un manteau ; ce dernier approche enfin, rejettant l'habillement qui le cache, il ſe découvre :

le comte de Valencey, s'écrie Dorſemon! Lui-même, répond avec emportement Valencey, un homme d'honneur que vous outragez, à qui vous enlevez ce qu'il a de plus cher, & qui veut ſe venger... aſſuré du moins de mourir. Eh! que m'importeroit la vie!... cruel! c'eſt vous qui me privez d'une fille! c'eſt un père qui expire de douleur, que vous couvrez d'opprobre; allons, préparez-vous à me percer le ſein. Auſſi-tôt Valencey tire ſon épée. Dorſemon accablé de cette ſituation, tire auſſi la ſienne, mais la jettant avec impétuoſité aux pieds du comte:—C'eſt ainſi que je réponds à votre appel. Qui! moi! je m'expoſerois à tremper ma main dans le ſang du père de madame d'Henneberg! ah! c'eſt à l'infortuné Dorſemon de ceſſer d'exiſter; vous le voyez, je vous découvre mon eſtomac, plongez-y votre fer; déchirez ce cœur, ce cœur qui brûle pour votre fille, mais qu'il ſoit plutôt percé de mille coups avant que je faſſe verſer une larme, une ſeule larme à la princeſſe; oui, je l'adore; oui, elle m'a inſpiré la paſſion la plus violente; encore une fois, je plains, je reſpecte, j'aime en vous l'auteur de ſes jours; au nom de l'humanité, terminez ma funeſte deſtinée; que j'expire ici de votre main!... je ſuis bien plus malheureux que vous!

Il échappe à Dorſemon quelques marques d'attendriſſement: Valencey ému de même juſqu'aux larmes, laiſſe tomber ſon épée, en s'écriant: comte, me croyez-vous moins généreux & moins ſenſible?

ne parlons plus de vengeance, & de nous mesurer... Dorsemon, soyons amis. C'est un gentilhomme qui a vécu jusqu'à présent sans le moindre reproche, c'est un père qui vous ouvre son ame accablée de douleur; je n'ai qu'une fille, elle faisoit mon unique consolation; elle eût été soumise à ses devoirs, & vous venez rompre tous les nœuds qui l'attachent à son époux, à son père, à sa famille, à la société! vous allez la déshonorer... la déshonorer! A cette parole, Valencey pousse un profond gémissement. Dorsemon se précipite à ses genoux: — Ecoutez-moi... écoutez-moi... Jamais mon cœur ne fut plus déchiré! n'augmentez pas mon désespoir, il m'est affreux... non, je ne me releverai point... je suis aux pieds du père de tout ce que j'aime. Parlez, commandez; qu'exigez-vous de moi? — Que vous renonciez à une passion qui fera le malheur & la honte de l'un & de l'autre... que vous me rendiez ma fille, que vous soyez le premier à lui représenter son devoir, la nécessité de fléchir sous le joug qui lui est imposé. Ah! interrompt Dorsemon, dites, dites que je meure mille fois; eh! comment vous promettre ce qui n'est pas en mon pouvoir? comte, si le sacrifice de ma vie, si tout mon sang peut vous satisfaire, il coulera, en ce moment, sous vos yeux, jusqu'à la dernière goute: mais irois-je vous tromper? sachez... que jamais on n'a aimé comme j'aime, que c'est une flamme, une flamme dévorante qui ne s'éteindra qu'avec moi; je vous

l'ai dit, il y a un moyen de nous concilier : enfoncez votre épée dans mon cœur : il s'offre à vos coups ; je goûterai une sorte de consolation : j'expirerai de la main du comte de Valencey. — Que je sois votre assassin !... c'est vous, cruel Dorsemon, qui êtes mon meurtrier ! n'avoir aucun égard.... J'entends du bruit... ô ciel ! c'est la duchesse !

En effet madame de Valentinois s'avançoit du côté où étoient Valencey & Dorsemon ; agitée par quelques peines secrettes, car peut-on habiter la cour, & connoître un bonheur non interrompu; elle avoit quitté son appartement ; éloignée de la foule importune, elle venoit seule dans ces jardins, s'efforcer de respirer cette sérénité que la nature semble éprouver & faire ressentir à l'approche des premiers rayons du jour. Hélas ! qu'il est peu d'ames susceptibles de recevoir ces touchantes impressions ! Diane s'adresse à Valencey : de si grand matin, comte ! & qui peut à cette heure vous amener en ces lieux, avec le comte Dorsemon ?... vous me paroissez troublé !... tous les deux, vous annoncez une émotion... quelque dispute... je veux savoir... Madame, interrompt Valencey, permettez que le silence... pardonnez... il est des secrets... d'ailleurs ce n'est pas le mien... Souffrez que nous nous retirions. Non, repart la duchesse, non, vous ne me quitterez pas, & si quelque sujet de mécontement s'est élevé entre vous, ne me privez point du plaisir de vous racommoder ; je puis avoir mérité votre confiance ;

soyez sûrs de ma discrétion... Valencey, il n'appartient qu'au roi de donner des ordres, c'est une prière que je vous fais. Valencey continuoit à se taire, en regardant Dorsemon, qui touché de son procédé généreux : s'écrie : madame, c'est à nous de vous prier & de vous obéir. Je vois trop que le comte craint de m'exposer à votre ressentiment. Si l'amour en effet est un crime, je suis, madame, le plus coupable des hommes, & d'autant plus condamnable que je ne saurois ni me repentir, ni former des vœux pour recouvrer ma raison, mon repos ; ; je l'ai perdu ! Dorsemon expose à Diane tous les progrès, toute la force d'une passion qui l'asservit. Oui, madame, poursuit-il, tel est l'empire d'un amour qu'il ne m'est pas possible de vaincre ! Le comte se croit offensé : il m'avoit fait un appel ; tout autre eût éprouvé que j'étois digne de lui répondre : mais j'ai cru devoir immoler le courage au sentiment, au devoir : j'ai jetté mon épée aux pieds du père de madame d'Hennebérg ; j'adore sa fille ; je suis criminel, c'est à lui de me percer le sein ; il est vrai que mon amour m'est plus cher que ma vie ; & je ne saurois... Valencey veut interrompre : retirez-vous, comte, lui dit madame de Valentinois : je sais toutes les raisons qui combattent en votre faveur : je puis vous assurer que Dorsemon cédera ; laissez-nous ; allez ; je vous rendrai compte de notre conversation.

Valencey obéit, & la duchesse continuant son

entretien : — Je ne prétends pas, Dorſemon, m'appuyer contre vous de l'autorité ; je n'aurois qu'à dire un mot au roi, & vous recevriez des ordres auxquels vous ſeriez forcé de vous ſoumettre ; mais c'eſt par vous-même que je veux repouſſer & détruire une paſſion dont l'un & l'autre vous ſeriez les victimes. Je n'ai pas beſoin de vous montrer dans Aglaé la princeſſe d'Henneberg ; vous ne pouvez ignorer qu'elle n'eſt point maîtreſſe de ſes ſentimens, qu'elle eſt entièrement dépendante d'un époux que vous devez reſpecter ; fermeriez-vous les yeux ſur des motifs ſi puiſſans ? ceux-ci vous contraindront à les ouvrir : je connois votre juſte attachement pour vos parens : leur triſte ſituation ne m'eſt pas cachée, & jugez-en par cette lettre que votre pere vient de m'écrire. Elle donne au comte un écrit détaillé, où ſon père faiſoit à Diane la peinture de ſes malheurs, de l'extrémité où il eſt réduit ; il commençoit même, ainſi que ſon épouſe, à reſſentir les horreurs du beſoin. Je vois avec plaiſir, reprend Diane, à qui Dorſemon rend la lettre, en laiſſant échapper des larmes, que vous avez une ame ſenſible & ouverte aux peines de votre famille ; eh bien ! Dorſemon, vous êtes le maître de ſon ſort ; vous êtes dans la route des graces, c'eſt moi-même qui vous y conduirai ; j'employerai la faveur dont le roi m'honore, à vous combler de biens ; il vous eſt aiſé de prévoir la condition que la nature, l'honneur même vous impoſent ;

oubliez

oubliez madame d'Henneberg : votre fortune eſt à ce prix. Vous refuſez-vous à ce que j'ai le droit d'exiger ? un abandon total vous menace ; & vos parens... n'accuſez que vous de leur miſérable deſtinée. Faites vos réflexions, je vous laiſſe entre votre famille, & une paſſion auſſi inſenſée que blâmable. Je pourois vous parler du mécontentement d'un maître qui ſait punir, comme il ſait récompenſer ; adieu, je me flatte que je vous reverrai digne de ſes bontés.

Dorſemon eſt demeuré accablé de la foudre ; revenu de l'anéantiſſement où ce coup l'avoit plongé, il ſemble parcourir des yeux toute l'étendue de l'horrible carrière qui s'ouvre devant lui ; — Renoncer à mon amour, à cet amour qui fait le charme de ma vie ! je pourrois ſans peine me délivrer du fardeau d'une exiſtence importune : il eſt ſi facile de mourir ! & il eſt ſi cruel de vivre, lorſqu'il faut s'arracher à ce qu'on aime cent fois plus que ſoi-même ! Et à quel prix attache-t-on la néceſſité de traîner par-tout mon ſupplice ? Je ſerois le bourreau des miens ! c'eſt ma main qui leur creuſeroit la tombe, à ces chers parens... qui étoient mes amis... qui m'ont prodigué toutes les marques de la ſenſibilité la plus vive ! leurs larmes, hélas ! leurs larmes coulent encore au fond de mon cœur ! Je les entends me dire : mon fils, mon cher fils, tu pourrois faire notre bonheur, prolonger notre vie, & tu nous immoles ! tu nous ſacrifies !... Aglaé,

ſuprême maîtreſſe de mon cœur, je ne vous verrois plus ! je ne vous parlerois plus de mon amour ! ah ! Valencey, madame de Valentinois, le roi lui-même avec toute ſa puiſſance, le roi eſt-il capable de m'ôter un ſeul de ces ſentimens que je te renouvelle inceſſamment au fond de mon ame ?... Il ne m'eſt donc pas permis d'exhaler une miſérable vie qui ne tient qu'à un ſoupir ? mon père ! mon père ! à quoi me réduiſez-vous.

On annonce au comte un vieillard dont l'extérieur, dit-on, décèle l'infortune : qu'il entre, s'écrie Dorſemon, qu'il entre ! je ne dois plus chercher que l'aſpect des malheureux : hélas ! ils ſont les ſeuls dont l'ame ſoit ſenſible ; & qui a plus beſoin que moi de la compaſſion ? Il ſe précipite au-devant du vieillard : venez, qui que vous ſoyez, venez confondre vos larmes avec les miennes... ciel, c'eſt mon père !... mon père que j'embraſſe ! ... & ... pourquoi m'a-t-on caché votre nom ?... — Je ne voulois point me faire connoître à vos domeſtiques : ces dehors qui atteſtent mon indigence... — Ah ! mon père, penſez-vous que j'aie à rougir de vous ? c'eſt moi, c'eſt moi dont la préſence doit vous humiler ; je voudrois que tout l'univers ſût que je vous dois la vie ; penſez-vous que j'aie jamais deſiré d'avoir une autre père que vous ? je veux vous préſenter à la cour. — Vous paroiſſez m'aimer, mon fils ! & je ne recevois plus de vos lettres ? ou ſi vous m'écriviez, ce n'étoit plus avec l'effuſion de

cette ame qui ſavoit tromper les ennuis de l'éloignement, ſe rapprocher de nous, adoucir nos chagrins ! Apprenez que j'ai laiſſé dans ſon lit votre mère plus malade encore de l'adverſité humiliante où nous ſommes tombés, que de ſes infirmités. Je me ſuis déterminé, malgré le poids des ans, à riſquer un voyage juſqu'en ces lieux. D'abord, j'héſitois à me montrer ici : j'ai craint que mon extérieur ne vous fît du tort dans un ſéjour où l'on eſt environné de l'éclat de la fortune. J'ai oſé écrire à madame de Valentinois ; je vous dirai plus, je me ſuis décidé à la voir ; j'en ai obtenu un entretien ſecret : Dorſemon, je ſuis donc éclairé ſur-tout ce qui vous concerne, ſur vos malheurs ou plutôt ſur vos égaremens, ſur vos égaremens qui vont vous rendre coupable aux yeux de votre maître, à ceux de la France, à vos propres regards. Mon fils, je ne conſulterai point nos intérêts ; je ne vous dirai point que votre mère & moi, nous attendions de vous la fin de notre miſère, la vie que nous vous avons donnée : c'eſt de vous ſeul, mon cher enfant, que je veux vous parler : dans quel précipice vous courez vous engloutir ! vous attirer la colère de madame de Valentinois, celle de votre ſouverain, vous fermer pour jamais la carrière des honneurs, vous expoſer vous-même à reſſentir les horreurs de l'infortune, tandis que tout vous rioit & conſpiroit à vous rendre le plus heureux des courtiſans ! & pour quel ſujet démentir ainſi toutes nos eſpéran-

ces? pour n'avoir pas suivi mes conseils, les représentations de votre ami, pour vous être livré à un penchant qui est une faute, un crime, un crime dont je vous vois déjà puni... vous pleurez ! mon fils ! est-ce le repentir qui vous arrache ces larmes? Je vous le répète : Dorsemon, laissez-nous mourir, laissez-nous mourir ; mais, ne vous sacrifiez pas avec nous ; il n'est qu'un temps pour aquérir le bonheur... cruel enfant ! eh ! l'occasion va t'échapper?.. tu ne me réponds point !... j'entends des sanglots... viens dans mon sein répandre tes douleurs ; épanche ton ame dans la mienne ; vas, il n'est point d'ami comme un père. — Mon père, vous me le faites trop éprouver ! eh bien ! eh bien ! puisque vous savez tout, prenez pitié d'un fils infortuné qui expirera dans vos bras... mon père ! n'auriez-vous jamais aimé ? — Peux-tu me faire cette demande ? c'est de moi que tu tiens ce cœur si sensible, si tendre ; mais Dorsemon, quelle ardeur m'a animé ? une flamme que ne rejettoit point la vertu ; j'ai formé des vœux que l'aveu de nos deux familles, les loix, le Ciel sembloient autoriser ; & quel est l'objet de ta passion? une femme qui n'est plus maîtresse de sa destinée, dont la main est liée à celle d'un autre, comptable de toutes ses pensées, d'un soupir, d'un regard à son époux, à cet époux que tu outrages, à qui tu ravis un bien au-dessus de toutes les richesses... quel est ton est espoir? — Je vous l'ai dit, mon père, d'exhaler ma vie dans votre sein;

je m'efforcerai de la retenir jusqu'au moment où j'aurai consolé vos tristes jours, & que je vous aurai mis à l'abri des rigueurs de l'adversité ; oui ; mon père, voilà tout ce qui va m'arrêter sur les bords du cercueil : j'y tombois sans votre arrivée. Qu'exigeriez-vous d'avantage ?

Tandis que Dorsemon expirant se débattoit, si l'on peut le dire, dans le sein paternel, sous les efforts d'une passion qui, tous les jours devenoit plus impérieuse, madame d'Henneberg n'éprouvoit pas moins d'agitation & de tourmens. Le comte de Valencey étoit venu à bout de déguiser au prince la véritable cause de la situation accablante où se trouvoit son épouse ; on avoit su prétexter une maladie ; en effet la malheureuse Aglaé succomboit sous l'excès du chagrin ; elle ne répondoit aux représentations, aux menaces, aux prières mêmes de son père, que par des torrens de larmes, & des évanouissemens continuels ; il falloit cependant un terme à cet état de violence ; il ne seroit pas possible d'en imposer trop long-temps au prince : c'est ce que redoutoit Valencey ; il implore la médiation de madame de Valentinois. Nous avons déjà observé qu'elle prenoit le plus vif intérêt au comte & à sa fille ; nous avons même exposé jusqu'aux motifs qu'on soupçonnoit pouvoir appuyer cette bienveillance si marquée. Quoiqu'il en soit, Diane se charge de ce nouveau soin : elle va rendre visite à la princesse ; restée seule avec elle, sa conversation

change bientôt d'objet; madame de Valentinois n'hésite pas à instruire madame d'Henneberg du sujet qui l'amène. Vous faites, lui dit-elle, expirer votre père de douleur; la folle passion que vous vous obstinez à entretenir, vous coûtera mille chagrins, la perte de votre réputation; jusqu'à présent le prince n'a point pénétré ce mystère; il a des soupçons, mais bientôt la vérité éclatera. Pensez-vous quel sera votre sort, sous quel aspect vous verra la cour, la France, l'univers entier? toutes ces considérations ne peuvent-elles vous toucher? c'est dans le cœur de cet homme qui vous est si cher, que va s'enfoncer le poignard; sa destinée est dans vos mains; vous n'ignorez point qu'il est sans fortune, qu'il attend tout des bontés du roi; si vous persistez l'un & l'autre dans un égarement punissable, Dorsemon est le premier puni: rejetté de son maître, sans nul espoir d'obtenir des graces, il sera plongé dans l'obscurité de la misère, & peut-être le privera-t-on de sa liberté. (La princesse à cette menace, pousse un cri d'effroi, & va se précipiter aux genoux de la ducheſſe, les embrasse, les mouile de ses larmes, sans avoir la force de s'exprimer). Ces marques de douleur sont inutiles; connoissez-vous l'amour? en un mot, savez-vous aimer? en immolant ce penchant si affermi dans votre ame, en vous rendant à la raison, à vos devoirs, à cette même tendresse dont vous servez si mal les intérêts, enfin en vous séparant de Dorsemon, & vous sou-

mettant à votre époux, vous faites le bonheur du comte... — Je ferois son bonheur! Oui, je vous réponds de la plus haute faveur que le roi à ma prière voudra bien lui accorder; il sera comblé de biens, d'honneurs, élevé aux premiers emplois... je vous en ai dit assez: vous voyez l'alternative; refléchissez & méritez qu'on vous pardonne... Aglaé, si vous saviez combien vous m'êtes chère, combien vos larmes me pénètrent... écrivez à Dorsemon, voyez-le; obtenez de vous deux que vous ne repoussiez pas le bonheur qui vous attend.

Madame d'Henneberg, quand Diane l'a quittée, se livre à tout le bouleversement de son ame. Quelles images devant ses yeux! quels traits dans son cœur! si elle peut commander à cet amour qui maîtrise tous ses sens, se vaincre, faire un sacrifice mille fois plus grand que celui de son existence, elle est la bienfaitrice de son amant, il lui doit sa fortune, son élévation, son bonheur: car peut-on être heureux, & sur-tout à la cour, lorsque l'orgueil est humilié, qu'on rampe dans les derniers rangs, qu'on est exposé au mépris, suite assurée de l'obscurité & de l'indigence? le comte sera donc au faite des grandeurs & de la félicité... de la félicité! & peut-il y avoir du bonheur où l'amour n'est point? je le sens trop! un regard du comte est préferable pour moi à tout cet éclat qui m'environne! pourra-t-il renoncer à cet ardeur que moi-même je ne parviendrai point à vaincre?... non, jamais, ja-

mais il me ſera poſſible d'étouffer ce feu qui me conſume... Mais que dis-je ? imaginons que je n'exiſte plus, que je ſuis dans le tombeau ; n'enviſageons que Dorſemon ; rempliſſons-nous de cet unique objet, & ne vivons que pour lui ſeul.

Auſſi-tôt la princeſſe ſe détermine à lui envoyer ce billet :

« Comte, il s'agit de votre bonheur, qui eſt ſans » doute le mien ; renonçons à un amour dont vous » ſeriez la victime ; pour moi, je ne pourrai l'ar- » racher de mon cœur, cet amour qui eſt ma vie » même : mais du moins je m'efforcerai de le ca- » cher, de repouſſer dans mon ſein les larmes qu'il » me fera répandre ; ma foibleſſe, mes malheurs » ne ſeront connus que de moi, vous avez une » famille, un père reſpectable, vous-même à ſou- » tenir, à élever dans cet éclat que la fortune » vous devoit ; ſoyez heureux, Dorſemon, & s'il » eſt poſſible, oubliez-moi, ou ne vous en reſſou- » venez que pour m'accorder quelque ſentiment » de reconnoiſſance : vous en feroit-on un crime ? » Hélas !... où allois-je m'égarer ? votre deſtinée » dépend de ce ſacrifice ; il ſuffit. Ne nous voyons » donc plus, dirai-je, ne nous aimons plus ; ſi » vous la conſervez cette tendreſſe trop funeſte, » eh ! dois-je le ſouhaiter ? prenez bien garde » qu'elle n'éclate, adieu ; comte, je ne vous par- » lerai point de moi : je vous l'ai déjà dit, l'in-

» fortunée

» fortunée Aglaé doit s'immoler pour jamais à la » princeſſe d'Henneberg ».

Quel coup mortel pour Dorſemon ! il met cet écrit dans ſon ſein, & l'en retire inceſſamment pour le tremper de ſes larmes ; il gardoit un morne ſilence, ou il ne lui échappoit que ces paroles entrecoupées de ſanglots : ah ! mon père, mon père, vous donné-je une preuve aſſez éclatante de ma tendreſſe ?

Madame d'Henneberg ſe traîne expirante chez madame de Valentinois : — Vous êtes obéie, madame, c'en eſt fait ! j'ai écrit au comte ; j'ai prononcé l'arrêt de tous deux. Il vous reſte préſentement à remplir votre promeſſe : daignez vous occuper de ſa fortune. Diane ainſi que le comte de Valencey, comblent de careſſes madame d'Henneberg, qui ne s'exprime plus que par des pleurs ; elle retourne chez elle s'abandonner à ſa douleur profonde. Hélas ! les malheureux ne doivent point chercher d'autres amis qu'eux-mêmes ; ce n'eſt que dans leur propre cœur qu'ils peuvent trouver ce fonds inépuiſable de ſenſibilité & de compaſſion néceſſaire à leur ſoulagement. Eh ! qui eſt capable de reſſentir nos peines avec la même vivacité que nous les reſſentons ! qui peut s'approprier nos chagrins ? Infortunés, je le répète, c'eſt de vous ſeuls que vous devez attendre des conſolations ; apprenez à vous ſuffire, parce que tout ce qui vous entoure

vous est étranger, ou si vous avez la force de sortir hors de vous, ne tournez plus vos yeux sur la terre, levez-les vers le Ciel: c'est-là qu'est votre unique ressource: jettez-vous dans le sein de l'Être des êtres; Dieu seul, Dieu seul, voilà tout ce qui reste à l'homme qui souffre. Si ces deux victimes d'une passion aussi violente, eussent pu écouter un instant la voix de la religion, que de revers, d'amertumes, d'égaremens, ils se seroient épargnés! mais l'un & l'autre étoient trop asservis à cet amour, qui devoit être pour eux une source de fautes & de malheurs. Faut-il que le plus doux des penchans nous conduise presque toujours à notre perte, & souvent au déshonneur & à la perversité! Madame d'Henneberg & le comte, étoient sans doute déjà coupables; la princesse trahissoit le plus saint des engagemens; elle oublioit qu'elle avoit donné sa main, son cœur, qu'elle dépendoit entièrement d'un époux; cependant Valencey, qui entretenoit toujours le prince dans l'erreur que sa femme étoit malade, commençoit à lui donner de flatteuses espérances: la princesse alloit être docile à son joug, & son mari touchoit à l'époque d'un bonheur inaltérable.

Dorsemon avoit déjà lieu de s'applaudir des bontés du maître; il jouissoit du commencement d'une fortune qui devoit être brillante & affermie: mais qu'est-ce que la fortune, la grandeur, que seroit le trone même, près d'un amour tel que celui dont

le comte étoit dévoré? il passoit les jours & les nuits à se retracer tout ce qu'il perdoit; on le trouvoit souvent entouré de lettres qu'il avoit écrites & déchirées; il fuyoit jusqu'à son père; il ne goûtoit d'autre douceur, que de s'enfermer dans son appartement, & alors de prononcer, en pleurant, le nom de la princesse; il avoit son portrait continuellement sous les yeux; il y attachoit ses baisers, ses larmes, son ame expirante.

Sa malheureuse amante n'étoit pas en proye à des épreuves moins cruelles; Valencey n'en pouvoit obtenir une parole; elle le regardoit avec attendrissement, accouroit dans son sein, y exhaloit une abondance de sanglots. Le jour est enfin arrivé où elle doit passer dans l'appartement de son mari. Son père la prévient sur ses obligations; Aglaé, en poussant un cri, va se précipiter à ses pieds, implore encore quelques délais; le comte détourne la tête, & s'armant d'une sévérité qu'il craint de démentir: — C'est trop abuser de ma tendresse: non, plus de retardement; je vous remets aujourd'hui dans les bras d'un époux; songez qu'il est votre maître, que ses droits sur vous sont plus forts, plus absolus encore que les miens. Valencey laisse sa fille dans une désolation inconcevable, & court assurer le prince que, ce soir même, il trouvera une épouse déterminée à suivre ses moindres volontés.

De quel étonnement est frappé Valencey! il

ſe mettoit au lit: on lui annonce le prince d'Henneberg : — A cette heure, prince ! & quel ſujet peut vous amener ? je vous vois troublé !... ma fille... — Ah ! Valencey, elle me cauſe un chagrin inexprimable... le croiriez-vous ?... votre fille a diſparu... — Comment ! — Je ſuis entré dans l'appartement de la princeſſe : je ne l'ai point trouvée ; j'ai interrogé les domeſtiques ; je n'ai retiré aucun éclairciſſement ; oui, elle a diſparu avec une de ſes femmes qui poſſédoit ſa confiance, & qu'on nomme Roſalie. Le comte reprend ſes habits à la hâte, court s'informer de toutes parts, ne recueille aucune lumière ſatisfaiſante, & ſe rend enfin, au milieu de la nuit, chez Dorſemon qu'une ſemblable viſite a lieu de ſurprendre. Il eſt inutile, lui dit Valencey enflammé de fureur, d'avoir recours à la feinte : vous devez ſavoir ce qui me conduit en ces lieux... ma fille... elle ne l'eſt plus ; elle a trahi ſes devoirs, ſon mari, ſon père, ſa famille ; elle a violé toutes les loix de l'honnêteté ; elle a quitté ſa maiſon, & j'accours vous la redemander, ou la vengeance la plus éclatante... — Ciel ! que m'apprenez-vous ? madame d'Henneberg... & quelle eſt ſa deſtinée ?... A l'égard de vos menaces, comte, vous êtes bien perſuadé qu'il n'y a que vous dans le monde qui puiſſiez me parler ainſi. Je me flatte que vous rendrez juſtice à mon courage, & j'imagine que vous ne me ſoupçonnerez point de manquer à l'honneur : je puis donc vous engager ma parole, & vous aſ-

ſurer que j'ignore abſolument où peut être la princeſſe. Si vous me faiſiez l'affront d'héſiter, un inſtant, à me croire, ce que je ne dois pas craindre de vous, je conſens qu'une perſonne de votre choix s'attache à mes côtés; mais, encore une fois, le comte de Valencey s'en rapportera, ſans balancer, à ce que lui dit le comte Dorſemon... qu'il me permette de laiſſer éclater ma douleur, mes regrets... le Ciel ne m'avoit point aſſez perſécuté!

Valencey cédoit aux divers orages qui bouleverſoient ſon ame; il ſe répandoit en reproches; il rejettoit ſur le comte ce malheur imprévu qui alloit entraîner ſa perte, celle de ſa maiſon; il verſoit des larmes; il ne ſauroit penſer cependant que Dorſemon lui en ait impoſé: un gentilhomme peut s'abandonner aux erreurs, au crime même; mais le menſonge n'appartient qu'à la baſſeſſe. Je vais donc, s'écrie-t-il, porter ailleurs mes recherches! hélas! faut-il que vous ſoyez venu en ce ſéjour? ſans vous, ſans vous ma fille ſeroit digne de moi! elle m'eſt enlevée... c'eſt vous, cruel, qui me percez le ſein!

Ce père infortuné ſe retire, en proye au plus violent déſeſpoir; Dorſemon reſte plongé dans un accablement où il n'étoit point encore tombé; quelle affreuſe nouvelle pour un amant! Où la princeſſe aura-t-elle enſeveli ſes charmes & ſes chagrins? Pouvoit-elle donner à Dorſemon une preuve plus convaincante de cette ardeur qui les égare l'un &

l'autre! cette certitude d'être aimé ſembloit pourtant adoucir la ſituation déchirante du comte.

La fuite de madame d'Henneberg n'étoit plus un myſtère : on en parloit hautement ; on ne tenoit point à la cour d'autre converſation ; chacun à ſon gré compoſoit ſa fable. Les ſoupçons quelquefois ſe fixoient ſur le comte ; mais le moyen de concilier des circonſtances oppoſées : Dorſemon n'avoit point quitté Anet : pouvoit-il être regardé comme l'auteur d'un enlèvement ? Le prince ne ſavoit à quelle cauſe attribuer une aventure ſi mortifiante, à la fois, & pour ſon amour & pour ſon honneur. Madame de Valentinois vouloit accabler le comte du poids de ſon indignation : Valencey a la généroſité de prendre ſa défenſe auprès de la ducheſſe & du roi ; il va même juſqu'à le plaindre, en ſe rejettant ſur l'excès d'une paſſion qui rarement connoît des bornes, & dont peu d'ames ont la force de ſe garantir. Il y a des momens où Valencey s'accuſe encore plus que Dorſemon, d'avoir été l'odieux artiſan de ſon malheur ; il oſe même faire des reproches à Diane : elle avoit été le principal inſtrument de cette union formée ſous les plus ſiniſtres auſpices ; la ducheſſe partageoit la douleur de ce père ſi digne de compaſſion : il aimoit tendrement ſa fille ; il auroit deſiré lui aſſurer un bonheur indépendant des caprices du ſort, & d'après les ſollicitations de madame de Valentinois, il s'étoit empreſſé de lier Aglaé par un engagement,

contre lequel l'amour, dès le premier moment, n'avoit ceſſé de réclamer.

Valencey rentroit chez lui, fatigué d'avoir tenté des recherches infructueuſes : il trouve ſur ſa table une lettre : il reconnoît l'écriture, & s'écrie avec un tranſport de joie : c'eſt de ma fille ! c'eſt de ma fille ! il brûle d'ouvrir la lettre, & lit :

« Me ſera-t-il permis de prononcer encore le » nom de père, cette expreſſion qui a été mon » premier ſentiment, mon premier accent ? Je » dois vous paroître la plus criminelle des femmes : » mais, ſi vous daignez m'écouter, je me flatte que » vous me pardonnerez le deſir de me juſtifier. » Vous m'avez donné la vie, & peut-être ce cœur » ſi ſenſible, ſi tendre, la ſource de toutes mes » peines, & j'en conviens, de mes fautes impar- » donnables : vous deviez donc être perſuadé qu'il » falloit que j'aimaſſe mon mari. Vous avez con- » ſulté mes intérêts, il eſt vrai, ceux de la fortune, » de l'ambition, de la vanité : mais, mon père, » pouviez-vous écarter l'amour ? ne ſentiez-vous » pas qu'il étoit néceſſaire à mon bonheur ? avec » Dorſemon, j'euſſe été l'épouſe la plus heureuſe, » la plus vertueuſe, digne enfin de votre tendreſſe, » & de l'eſtime générale, j'aurois goûté la félicité » ſuprême ; Princeſſe d'Henneberg, je me ſuis » trouvée un exemple d'infortunes & de ſouffran- » ces ; j'avois toujours à me combattre, à me

» perſécuter, & je n'ai pu me vaincre; la pré-
» ſence du comte Dorſemon m'a fait éprouver
» l'horreur de mon ſupplice, la douleur d'être
» ſoumiſe à un homme qu'il m'étoit impoſſible
» d'aimer, & que j'étois bien aſſurée de n'aimer
» jamais. Je vous le dis : j'ai tenté tous les moyens
» de me ſubjuguer; l'idée ſeule de ne point vous
» déplaire, & de mériter même la continuation
» des ſentimens paternels, m'engageoit à lutter
» contre tant d'obſtacles : ils ont été invincibles;
» l'inſtant où je devois être la victime d'un hymen
» inſupportable, m'a fait enviſager toute la profon-
» deur de l'abîme où je courois m'engloutir. J'ai
» contemplé pour la première fois, mon effrayante
» deſtinée. Je ne vous parlerai point de mes efforts
» pour me ſoumettre à ce ſort cruel : mon cœur,
» mon cœur s'eſt révolté; il m'a été impoſſible de
» le dompter. Je me ſuis donc déterminée à une
» démarche que je ne prétends point excuſer à
» vos yeux & aux miens; je ſais que je ſuis flétrie
» d'un opprobre éternel, que j'ai commis un crime:
» j'en ſuis déjà aſſez punie; je me ſuis arrachée de
» votre ſein; je fais couler vos larmes; vous par-
» tagez une ignominie qui n'eſt réſervée qu'à moi
» ſeule; enfin, mon père, je devois faire votre
» conſolation, votre joie; j'étois deſtinée à vous
» ſoutenir aux marches du tombeau, & je vous y
» précipite! à quel degré mes revers ſont mon-
» tés! c'eſt malgré moi, que je trahis l'honnêteté,

» le devoir, la nature, que je suis femme infi-
» delle, fille ingrate; c'est malgré moi, que je
» tombe dans l'excès de l'égarement & du malheur.
» Ah! mon père, que le comte Dorsemon n'a-
» t-il été mon époux! je vous conjure de lui
» rendre une justice qui lui est due: il ignoroit
» entièrement mon projet; je me suis bien gardé
» de le lui communiquer; il aime trop l'honneur:
» il n'eût jamais consenti à cette fuite, qui me
» sépare pour toujours de vous, & de la société.
» Ne cherchez point à pénétrer ma destinée. Pleu-
» rez-moi, si vous daignez encore m'aimer, comme
» une infortunée qui n'est déjà plus! hélas! après
» avoir manqué au plus chéri des pères, privée de
» la douceur de ses embrassemens, me seroit-il
» possible de soutenir une odieuse existence? peut-
» être quand cette lettre tombera dans vos mains,
» aurai-je exhalé le dernier soupir; il n'y a que
» la mort qui soit capable de me délivrer du far-
» deau de tant de peines: la plus horrible sans
» doute, celle que je supporte avec moins de ré-
» signation, est le malheur & la nécessité d'avoir
» perdu votre tendresse. Mon père, mon père ne
» me refusez pas votre pitié: pour moi, je vous
» adorerai jusqu'à l'instant où je cesserai d'exister.
» Hélas! faut-il que j'aie aimé! dépendroit-il si
» peu de nous d'être vertueux ou criminel? à quoi
» tiennent la réputation, la constance d'une con-
» duite sage, l'orgueil de n'avoir rien à se repro-

» cher! Malheureuſe! j'ai connu, comme une
» autre, l'innocence, l'honnêteté, le prix d'une
» vie ſans tache, & me voilà abandonnée à une
» diffamation éternelle! quel tableau! & au mi-
» lieu de ces tourmens, mon cœur eſt plus dé-
» chiré que jamais d'une paſſion qui ne s'éteindra
» que dans la pouſſière du tombeau! Adieu mon
» père! adieu, je ne vous reverrai donc plus!
» ah! du moins, pardonnez à ma mémoire; en-
» core une fois, plaignez-moi; croyez que ſi j'euſſe
» été la maîtreſſe d'un penchant ſi funeſte, jamais
» fille n'eût été plus obéiſſante & plus ſoumiſe. Il
» n'y en aura point qui aime auſſi tendrement ſon
» père; jugez de mes regrets, de mon déſeſpoir,
» & faites des vœux au ciel pour que la mort ſe
» hâte de fermer mes yeux... Chaque moment où
» je reſpire, eſt un nouveau ſupplice! mon père,
» que ne voyez-vous couler mes larmes! que ne
» recevez-vous mon ame défaillante! Où vont
» s'égarer mes vœux! il faut que toute conſola-
» tion me ſoit refuſée: & je meurs avec l'aſſu-
» rance que je n'obtiendrai pas même votre com-
» paſſion ».

Valencey ne ſe laſſoit point de relire cet écrit, & de l'arroſer de ſes pleurs, la nature ſeule parloit en ce moment: elle triomphoit, & le père ne voyoit plus que ſa fille. Il s'informe d'où cette lettre pouvoit lui être parvenue: ſes recherches ſont vaines: il court chez la ducheſſe de Valenti-

nois, & la lui communique; on tente de nouvelles perquisitions! on ne saisit aucune lueur sur le sort de la princesse.

Il n'est point d'expression qui donne une idée de l'état du plus sensible & du plus malheureux des amans; Dorsemon ne paroissoit plus à la cour; il passoit les jours avec son père, ou dans une retraite profonde; une langueur mortelle l'entraînoit au tombeau; privé de madame d'Henneberg, incertain si elle vivoit, ou si le trépas avoit terminé sa carrière de douleurs, il n'étoit occupé que d'un seul objet; il sentoit trop qu'il ne résisteroit pas au chagrin qui le consumoit: il vouloit donc, avant que d'expirer, assurer quelque fortune à ses parens; c'étoit, en quelque sorte, ce qui arrêtoit son dernier soupir prêt à s'exhaler; son père tombe malade: le comte ne le quittoit plus. Un inconnu demande à le voir. L'étranger est introduit dans son cabinet; les domestiques sont écartés. Monsieur, lui dit cet homme, je suis chargé de vous confier un secret important: c'est de la part de mademoiselle Rosalie... Des nouvelles de madame d'Henneberg, s'écrie Dorsemon! & dans quels lieux!... elle vit! elle vit! quelle est sa destinée?... — Ce billet, monsieur, vous instruira plus que tout ce que je pourrois vous dire. Dorsemon saisit le papier avec transport, il étoit conçu en ces termes:

« Hâtez-vous, monsieur le comte, de venir: » ma maîtresse est bien mal; il n'y auroit peut-

» être que votre préſence qui pût la ſauver d'une » mort certaine ; elle ignore que je vous écris ; la » perſonne qui vous remettra ce billet, ſera votre » guide ; vous pouvez vous livrer à ſa diſcrétion. » ROSALIE ». O ciel ! les jours de tout ce que j'aime, en danger ! je courrai... je volerai...

On vient annoncer au comte que ſon père voudroit lui parler ; il prend ſoin que l'émiſſaire de Roſalie ſoit à l'abri des recherches, & lui promet de ne pas tarder à le rejoindre.

Dorſemon arrive : quel ſpectacle s'offre à ſes yeux ! ſon père ſoutenu par un domeſtique, le viſage couvert de la pâleur de la mort. Mon fils, dit le vieillard, ne vous effrayez point : peut-être n'eſt-ce qu'une criſe qui n'aura point de ſuite : mais je me ſens affoiblir ; les chagrins plus encore que l'âge, ont avancé le terme de ma vie : j'ai déſiré votre préſence. Hélas ! c'eſt un bienfait de la nature, lorſque la main de nos enfans nous ferme les yeux ; le moment de notre deſtruction perd de ſon horreur. Le comte embraſſe ſon père, s'efforce d'écarter une image menaçante ; il diſſimule le déſordre de ſon ame, & ſaiſit un inſtant pour revoler près de l'étranger qui l'attendoit : — Ciel ! ô ciel ! à quelle extrémité ſuis-je réduit ? mon père eſt plus mal qu'à l'ordinaire... vous me dites que la princeſſe eſt expirante ? mon ami, mon ami, à quoi m'arrêter !... irois-je abandonner un malheureux vieillard, celui enfin à qui je dois l'exiſtence ? mais...

madame d'Henneberg... je ſuccombe... Il y a une diſtance de plus de cent lieues à franchir pour me rendre auprès d'elle ; ſi la révolution que vient d'éprouver mon père, n'inſpiroit plus d'appréhenſions !

La perplexité du comte ne ſauroit s'exprimer ; il alloit, retournoit inceſſamment de ſon père, à l'exprès de Roſalie ; il concevoit des eſpérances ; il formoit le projet de s'éloigner pour quelques jours ; l'état du vieillard empiroit, & il falloit renoncer au départ ; d'ailleurs, il y avoit à craindre que le ſéjour de l'inconnu chez Dorſemon ne ſe découvrît. On continuoit les recherches ſur la princeſſe ; le mauvais ſuccès juſqu'ici n'avoit point rebuté Valencey ; il ne s'accoutumoit pas à la perte de ſa fille. Le comte étoit en proie à des aſſauts violens ; ſon père & ſon amante partageoient ſon ame ; il faut qu'il ſacrifie l'amour à la nature ; il eſt décidé que la maladie du vieillard eſt mortelle : alors Dorſemon ſe détermine à renvoyer l'étranger : — Vous voyez ma ſituation, mon horrible ſituation : allez... retournez à Roſalie... dites-lui... Peignez lui bien tous les tourmens qui me déchirent. Puiſſe le Ciel conſerver les jours de la princeſſe ! ſi par un miracle que je n'oſe attendre, la ſanté de mon père ſe rétabliſſoit, je volerois ſur vos pas... eſt-ce à moi d'endurer ce ſupplice, de ne point aller mourir aux pieds de madame d'Henneberg, quand ſon ſort m'eſt connu, quand elle eſt ma victime !...

O Dieu ! partez, partez, donnez-moi de ſes nouvelles !.... auſſi-tôt... & ſi elle m'étoit ravie !... ô mon père ! ô nature !... c'eſt moi qui expire de mille coups !

Enfin l'inconnu s'eſt ſéparé du comte, qui, pluſieurs fois, avoit couru le ramener, ſe flattant toujours qu'il pourroit l'accompagner, & ſatisfaire à ce qu'exigeoit l'amour ; Dorſemon reſſembloit à un furieux agité de tranſports convulſifs ; il s'efforçoit de cacher ce bouleverſement aux regards paternels ; quelquefois il étoit prêt de courir à l'aſyle qu'habitoit madame d'Henneberg : il s'arrêtoit tout-à-coup : — Je quitterois mon père, au moment peut-être qu'il va ceſſer de vivre, & ſes derniers regards ſeroient privés de la vûe conſolante d'un fils ?... je ne mériterois point la tendreſſe d'Aglaé ; un fils dénaturé n'eſt-il pas un monſtre à tous les yeux ? & dans ce même inſtant, madame d'Henneberg peut toucher, touche aux portes du tombeau, m'accuſe, croit que je ne l'aime plus ?

Dorſemon, en remettant à l'exprès une lettre pour Roſalie, lui avoit indiqué des moyens sûrs de l'inſtruire de l'état de la princeſſe ; ſi elle mouroit, on devoit ne lui point écrire. Il eſt inutile d'ajouter que le comte étoit informé des moindres détails relatifs à la retraite de madame d'Henneberg. Il comptoit les jours, les heures, les momens ; chaque minute étoit pour cet infortuné un ſiècle de ſouffrances ; une ſemaine entière s'eſt écoulée : il

ne reçoit aucunes nouvelles : cependant son père paroissoit tendre à sa fin ; Dorsemon lui prodiguoit tous ses soins. Mon fils, lui dit le vieillard, j'ai des graces à rendre à la bienfaisante Providence ; elle me fait mourir dans le sein de mon cher enfant. Oui, mon ami, je sens que tu seras bientôt débarrassé d'un fardeau importun, (le comte se jette sur les mains de son père, & les inonde de ses larmes), cache-moi tes pleurs ; hélas! mon fils, ton sort est bien plus à plaindre que le mien ! mes maux vont être terminés ; j'attends tout de la clémence divine ; & toi, mon enfant, tu l'irrites tous les jours, ce Dieu qui n'a pu te rappeller à lui ! tu meurs, consumé d'une passion contraire même aux loix du monde ! ton amour criminel, que tu as eu le malheur d'entretenir, a forcé une femme de s'arracher des bras de son mari ! Envisage toute l'énormité de ta faute, & tu n'as point de remords ! que dis-je ! tu persistes dans l'excès de tes égaremens ! tu nourris cette flamme insensée qui te rend coupable envers les hommes, envers le Ciel ! ô mon cher fils ! voilà pour un cœur paternel, le vrai coup de la mort ! tu pleures, Dorsemon ? tu ne me rassures pas ? tu ne me dis point que le repentir est entré dans ton ame ? tu ne me flatte pas du moins de l'espérance qu'il y entrera ! plus que jamais ton délire te possede ! penses-tu m'avoir dérobé tes agitations, le ravage que produit en toi cette passion si condamnable & si malheureuse ? Dorsemon, mon

dernier soupir implore de toi une grace : donne-moi ta parole que tu tenteras tous les efforts pour te guérir de cette ardeur illégitime. — Que je vous en impose, mon père, au point de vous faire accroire que je cesserai d'aimer madame d'Henneberg, que je m'attacherai à éteindre ce feu, qui, en me dévorant, fait les délices de ma vie? Je trahirois par un mensonge abominable, & le Ciel & vous-même ?... Hélas ! si vous saviez.... mon père, elle m'est plus chère que jamais. Je ne me dissimule point que je blesse les loix, la société, que je me suis rendu coupable d'un crime au jugement de Dieu ; non, je ne me le cache pas ; je ne cherche point à me justifier à mes propres regards, mais... cet amour si funeste, dont je ne suis déjà que trop puni, c'est mon existence : il ne m'est pas possible de le rejetter de mon sein ; je ne saurois même m'en repentir ; que dis-je, misérable ! tous mes transports ne tendent qu'à l'enflammer, s'il se peut, davantage : jugez, jugez de ce que je souffre !... mon père, vous ignorerez toujours à quel excès je vous chéris. Le vieillard embrassoit, en pleurant, son fils, le serroit contre son sein, adressoit au Ciel de ferventes prières, pour l'arracher à cette trop fatale erreur : enfin ce tendre père, après de nouvelles représentations, de nouvelles larmes, se sent affoiblir ; il meurt, en levant les mains vers l'Être suprême, & l'intercédant pour Dorsemon, qui bientôt a perdu connoissance sur le corps expiré du vieillard.

On

On retire le comte de sa léthargie : ses premiers momens sont consacrés au regret que doit exciter la perte d'un père justement aimé. L'image de la princesse n'a point tardé à revenir se joindre à ces sujets de douleur. Mon père, s'écrie Dorsemon, le meilleur des pères m'est donc enlevé? C'en est fait ! je l'ai perdu ! & l'amante la plus adorée seroit aussi dans le tombeau !... je ne suis point informé de son sort ! sans doute le Ciel, le Ciel qui se venge, vouloit m'accabler de tous les coups. Madame d'Henneberg m'est ravie ! & elle est morte, en soupçonnant ma tendresse ! je n'en doute point : elle n'est plus ! je ne saurois être assez déchiré, assez percé de traits mortels ; dans quel abîme je suis précipité !

Cependant le comte a pris la résolution de s'arracher à sa demeure, & de voler à celle de madame d'Henneberg ; il veut se pénétrer à longs traits de son malheur ; du moins il verra Rosalie, elle lui parlera de la princesse ; il n'est point de petits détails pour quiconque sait aimer ; il versera des larmes, il mourra sur le monument qui renferme les tristes restes de tout ce qu'il adoroit. Dorsemon part donc sans communiquer son projet à qui que ce soit ; il rencontre à quelques lieues de la frontière, l'exprès de Rosalie qui revenoit, & qui lui remet un billet de sa part. Voici ce qu'il renfermoit : « hâtez-vous, hâtez-vous monsieur, si vous voulez » recueillir le dernier soupir de madame ; peut-

» être ne sera-t-elle plus au moment qu'on vous » rendra ce billet ». L'amant infortuné redouble de vîteſſe ; il apprend du commiſſionnaire de Roſalie, qu'elle ne lui avoit point écrit juſqu'à cette époque, parce que la princeſſe s'étoit trouvée mieux pendant quelques jours. Dorſemon auroit voulu franchir auſſi promptement que la penſée, l'eſpace qui le ſéparoit de madame d'Henneberg. Les poëtes ont bien eu raiſon de prêter des aîles à l'Amour : jamais allégorie ne fut plus juſte & mieux imaginée. Le comte accabloit de queſtions l'émiſſaire de Roſalie. Il rencontre à quelques pas de l'aſyle où étoit réfugiée la princeſſe, cette fille qui pouſſoit des cris : frappé de terreur, il ne forme que des accens mal articulés : — O Ciel ! ô Ciel ! tout ce que j'aime... en quel état... — Eh ! monſieur... vous entendez mes gémiſſemens... vous voyez mon déſeſpoir... — Elle ne ſeroit plus ! — Elle vient d'expirer... retirez-vous... allez : — Roſalie... Roſalie... je veux mourir avec elle ; c'eſt l'unique conſolation qui me reſte, & auſſi-tôt il court précipitamment vers la maiſon ; il entre, & tombe ſans mouvement aux pieds du lit où ſon ame n'offroit plus que l'horrible image de la mort. Il ſort de ſon accablement, pour ſe ſaiſir de la main de madame d'Henneberg, & n'a que la force de la porter à ſes lèvres, & de l'arroſer de ſes pleurs ; il voudroit s'exprimer : ſa voix eſt étouffée par les ſanglots. On l'arrache de ce ſéjour ; il étoit retombé dans ſon

anéantiſſement ; ces mots viennent frapper ſon oreille : revenez à la vie ; ouvrez les yeux ; madame reſpire encore ; elle n'eſt point morte. Elle n'eſt point morte, s'écrie Dorſemon ! auſſi-tôt il s'élance, & ſe prépare à rentrer dans la chambre de la malade. Un moment, monſieur, lui dit Roſalie qui s'étoit empreſſée de lui annoncer cette heureuſe nouvelle : il faut que je prépare madame à une entrevue qu'elle n'attendoit pas ; vous ne vous montrerez point de quelques inſtans ; j'aurai ſoin de vous avertir, quand vous pourrez paroître, ſans craindre de cauſer quelque révolution nuiſible à ma maîtreſſe. Dorſemon conſent à tout, pourvu que le délai ne ſoit pas long. Roſalie retourne ſeule auprès de madame d'Henneberg : — Où ſuis-je, Roſalie ? ah ! je vis encore, mes malheurs ne ſont donc point terminés ! Je te parlois du comte, ſi tu peux jamais le voir, rapporte lui qu'il ne m'a pas été poſſible de ſupporter le fardeau de tant de chagrins, que je vivois, que je ſuis expirée pour lui ; le Ciel ſans doute me punit, &... j'ai mérité ſes coups... Hélas ! peut-être Dorſemon ma-t-il oubliée ? — Je ſuis bien certaine, madame, que vous lui êtes toujours préſente ; juſqu'ici vous n'avez point voulu l'inſtruire de votre deſtinée ; s'il ſavoit où nous ſommes, il voleroit à vos genoux... — Il eſt vrai, Roſalie, que ſi je le voyois, je mourrois avec moins d'amertume... — Vous ne mourrez point, vous ne mourrez point... c'eſt moi

qui perdrai la vie à vos pieds. — Dorſemon ! — Lui-même, qui ne ceſſe de vous adorer, de vous idôlatrer plus que jamais ; & en quel état vous offrez-vous à ma vue ! Le comte n'avoit pu attendre le moment où Roſalie devoit venir lui ſervir de guide : il s'étoit précipité dans la chambre, à l'inſtant même que madame d'Henneberg avoit paru deſirer ſa préſence. Quel peintre exprimeroit ces ſortes de tableaux ! la princeſſe & Dorſemon ſe font des confidences mutuelles : madame d'Henneberg avoit pris la fuite avec Roſalie ; l'une & l'autre à la faveur d'un déguiſement étoient parvenues juſqu'à cet aſyle, où elles vivoient entièrement ignorées ; la princeſſe cependant alloit ſuccomber à la douleur de s'être arrachée du ſein de ſa famille, d'avoir laiſſé en s'échappant ainſi de la cour, l'ignominie & l'opprobre imprimés ſur ſon nom. Elle demande, en pleurant, ſi ſon père a pu réſiſter à ces coups. Dorſemon, ajoute-t-elle, c'eſt vous, c'eſt vous qui m'avez forcée à cette cruelle démarche ! du moins, c'eſt la malheureuſe paſſion que vous m'avez inſpirée ! Eh ! qui vous amène en ces ces lieux ? pourquoi nous ſommes nous revus ? pour être plus coupables & plus infortunés ! quelles ſont nos eſpérances ? C'eſt moi, madame, dit Roſalie avec une ſorte de fermeté, qui ai informé monſieur le comte de votre ſituation ; vous ſavez combien vous m'êtes chère : je vous voyois expirante : j'ai cru que ſa préſence ra-

nimeroit vos jours; puiſſè-je ne m'être point trompée! Oui, ma chère, oui, mon adorable Aglaé, interrompt Dorſemon, l'incertitude où j'étois ſur votre ſort, m'accabloit; au moment que j'ai appris que vos jours étoient en danger, j'accourois en ces lieux: mon père malade & languiſſant m'a retenu; votre amant, ſans doute, ne pouvoit avoir d'autres ſentimens; il ne ſeroit pas digne de votre tendreſſe, s'il eût méconnu l'empire de la nature; je l'ai perdu ce père auquel j'étois ſi attaché, & la tendreſſe, à ſon tour, a rempli mon ame entière. Divine Aglaé, je ſuis venu pour ne plus vous quitter; oublions la cour, la France, l'univers: ne vivons que pour nous deux. Je vous nommerai ma ſœur, vous m'appellerez votre frère; j'en aurai la pure affection; du moins je ſerai à vos côtés; mes yeux ſe lèveront ſur les vôtres; ma bouche ne s'ouvrira que pour répéter les ſermens d'un amour éternel; la charmante Algaé me tiendra lieu de tout.

La princeſſe ne voyoit plus que ſon amant; revenue à la vie, ſes charmes ont repris un nouvel éclat; toutes les allarmes ſont diſſipées. Cependant au milieu de cette yvreſſe ſi ſéduiſante, on commence à ouvrir les yeux ſur les périls qui peuvent s'élever; la fuite du comte donneroit lieu à de nouvelles perquiſitions. On eſt convenu avec Roſalie de prendre trois habits de pélerins, & à la faveur de ce travertiſſement, de ſe perdre dans la

foule des voyageurs qui visitent la capitale du monde chrétien : on a bientôt exécuté ce projet ; on prétend que les deux amans contens de goûter la pure jouissance d'une amour peut-être sans exemple, ne tombèrent jamais dans ce désordre qui suit l'égarement des passions. Quoiqu'il en soit, n'étoient-ils pas criminels, puisque les apparences les condamnoient ? ils se rendent à Rome ; ils parcourent toute l'Italie ; ils s'apperçoivent de la diminution de leur ressources ; Dorsemon avoit fait passer à sa mère la plus grande partie de ce qu'il possédoit, & la princesse s'étoit chargée de peu d'effets, dont le nombre diminuoit tous les jours ; enfin ils ne peuvent se garantir des atteintes prochaines de l'indigence. Madame d'Henneberg, après avoir fait un présent de peu de valeur à Rosalie, l'engage à retourner au sein de sa famille. Qui l'auroit cru, lui dit-elle, ma chère Rosalie, que la princesse d'Henneberg, la fille du comte de Valencey connoîtroit les rigueurs de l'adversité ? Je n'en murmure point : je souffrirai pour Dorsemon ; jusqu'à présent je lui ai caché mes craintes sur notre déplorable état : garde-toi de lui en rien dire. Je suis donc contrainte à te presser de me quitter ; si le Ciel, dans la suite, me devenoit plus favorable, sois persuadée que je te préviendrai ; je ne saurois oublier que tu fus mon amie. Tu recommanderas le secret à tes parens ; tu leur diras que nous étions toutes deux venues en Italie, &

que j'y ai terminé la carrière de mes malheurs. Hélas ! je ne suis pas arrivée à la fin de cette chaîne d'infortunés ! Rosalie verse beaucoup de pleurs ; enfin elle s'est séparée de sa maîtresse, & a repris le chemin de l'Allemagne où étoit sa patrie.

Madame d'Henneberg s'efforçoit d'écarter des regards du comte, l'image d'une adversité prochaine; il fallut pourtant qu'il entrevît ce tableau : alors l'amertume commence à se répandre sur leurs plaisirs ; Dorsemon envisage avec horreur l'extrémité cruelle où va être réduite la princesse ; il frémit d'être obligé de s'en avouer l'auteur. Quoi, lui dit-il, voilà où mon amour vous aura conduite ! j'aurai précipité madame d'Henneberg dans cet abîme ! encore, s'il n'y avoit que moi qui fusse exposé à de pareils revers !... ah ! maîtresse de mon cœur, qu'avec transport je donnerois ma vie, si à cette condition j'éloignois de vous le sort affreux qui nous attend ! Dorsemon devenoit furieux de douleur ; il ne faisoit que s'écrier sans cesse : j'ai causé la perte de tout ce que j'aime !

La princesse avoit à craindre que son amant n'attentât à ses jours, tant il étoit consumé d'une noire mélancolie ! Comte, lui dit-elle, m'aimez-vous ?... — Si je vous aime, ô Dieu ! & c'est vous qui me faites cette demande ? — Eh bien ! Dorsemon, écoutez-moi, écoutez-moi. Vous sentez que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, que nous devons nous suffire à nous-mêmes, que nous avons re-

noncé à tout, pour chercher en nous notre bonheur, notre considération, notre existence; nos richesses, nos grandeurs sont l'amour. La France, la terre entière, se sont dissipées à nos yeux... je vous ai immolé mon père, ma famille, mon époux, toutes les illusions les plus flatteuses, les conventions les plus respectées, mon devoir enfin, ma réputation; je voudrois m'en repentir : mon cœur me ramèneroit toujours à cette fatale tendresse que j'emporterai dans le tombeau; qui sait aimer, est capable des plus grands sacrifices; comte, je vous donnerai l'exemple; ne parlons plus de la princesse d'Henneberg; c'est Aglaé, Aglaé dénuée des avantages du rang & de la fortune, n'ayant que son cœur, le cœur le plus sensible, le plus tendre, c'est la plus malheureuse des femmes qui vous est attachée; encore une fois, que l'amour nous tienne lieu de tout. A l'égard des épreuves cruelles qui suivent l'adversité, j'ai déjà imaginé les moyens de nous en garantir; je le sens, une passion telle que la nôtre, inspire un courage au-dessus de la nature; Dorsemon, dans mon enfance, j'ai parcouru une province... où nous pourrons vivre ignorés. Je vais vous proposer un parti qui peut-être vous fera frémir: pour moi, loin d'en être effrayée, je l'embrasserai avec joie : nous supporterons ensemble les rigueurs de notre destinée; nous pourrons nous dire, nous répéter à notre gré, que nous nous aimons; une telle liberté répand le charme sur les travaux,

sur

ſur les fatigues, ſur la miſère même ; non, comte, de vrais amans ne ſont jamais malheureux, quand ils ont pu réunir leurs peines & leurs ſouffrances. Nous quitterons donc l'Italie, où nous nous expoſerions aux riſques d'être reconnus, pour aller en Provence; nous chercherons quelques fermiers qui aient beſoin de journaliers; nous prendrons des habillemens propres à notre nouvel état ; je m'offrirai pour garder les troupeaux, & vous vous demanderez à être employé aux fonctions de l'agriculture... Que dites-vous, interrompt Dorſemon avec tranſport? la princeſſe... Vous vous reſſouviendrez donc toujours, reprend madame d'Henneberg, de ce que j'ai oublié ? & même je goûte quelque plaiſir à cet oubli : il vous prouve mon amour... Cher comte, il eſt inutile d'héſiter; je vous ai dérobé le terme affreux où nous touchons. Si je vous ſuis chère, laiſſez-vous conduire aveuglement par une femme... qui ne verra que l'humiliation où vous allez deſcendre ; mais il ne nous reſte point d'autre reſſource ; & d'ailleurs, n'y a-t-il pas une ſorte d'orgeuil à ſouffrir pour l'amour? s'abbaiſſe-t-on quand on cède aux loix du ſentiment? obéiſſons-lui, ſans nous arrêter à des regrets ſuperflus. Empreſſons-nous de quitter ce pays, & volons aux lieux où nous ne vivrons que l'un pour l'autre.

On a bien raiſon de dire que les grandes paſſions opèrent des miracles ; les femmes ſur-tout,

lorſquelles ſont dominées par l'amour, ſont ſuſceptibles de s'élever au plus haut degré d'héroïſme; elles ſe font une ſorte de vertu qui paſſe les bornes ordinaires, d'autant plus courageuſes, que rien n'eſt capable d'affoiblir le noble orgueil qui leur en impoſe.

Madame d'Henneberg ne dément point cette fermeté, dont elle-même eſt étonnée. Ils ont abandonné l'Italie; arrivés en Provence, ils ſe dépouillent de leurs vêtemens de pélerins, qu'ils échangent contre des habits de payſan & de payſanne. La princeſſe a pris le nom d'Henriette, & Dorſemon celui de Charlot; ils s'annonçoient pour le frère & la ſœur. Après avoir parcouru pluſieurs campagnes, ils ſe ſont arrêtés chez un fermier opulent qu'on appelloit Thénot; ce bon vieillard avoit ſa femme, trois enfans, & autant de brus; il rappelloit les beaux jours du ſiècle paſtoral, cet âge où la vie agreſte étoit la première condition de l'homme, & ſans contredit la plus fortunée, il accueille les deux amans qui lui demandent de l'emploi; Henriette eſt créée la bergère principale à qui ſe confie l'adminiſtration des troupeaux; pour Charlot, il eſt chargé des détails de l'agriculture; il étoit d'autant plus accablé de ſa métamorphoſe, que ſa ſœur (il ne donnoit point d'autre nom à la princeſſe) en partageoit les ſoins & les peines; il la plaignoit amèrement: Henriette lui répond par une plaiſanterie agréable: Charlot, je viens

de me mirer dans cette claire fontaine que tu vois ſerpenter là-bas, près de cette prairie émaillée de fleurs: je l'avouerai, je ne me ſuis jamais mieux trouvée; ce chapeau de paille me ſied aſſez, & cette houlette ne figure pas mal dans mes mains; chaque état a ſes agrémens, mon ami; ceux de la princeſſe ne valoient peut-être pas cette touchante ſimplicité; hélas! je deſirerois bien qu'elle fût dans nos ames!

Charlot paroiſſoit pourtant s'accoutumer à ſon ſort; il s'acquittoit avec zèle de ſes fonctions ruſtiques: auſſi Thénot le chériſſoit-il comme un de ſes enfans.

La princeſſe étoit entièrement cachée ſous les agrémens modeſtes de la bergère; il eſt vrai que jamais bergère n'avoit réuni plus de charmes; le fermier lui-même ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. Les deux amans avoient compoſé une eſpèce de roman pour faire illuſion à ce bon vieillard: il étoit perſuadé qu'ils étoient frère & ſœur, & il avoit ajouté foi aux motifs dont ils appuyoient leur retraite dans ſon pays. Henriette ſembloit réaliſer ces fictions ingénieuſes, qui nous preſentent les déeſſes ſe mêlant parmi les nymphes ingénues des campagnes; on auroit dit que ſes troupeaux éclairés par un heureux inſtinct ſentoient ce qu'étoit leur conductrice; dociles à ſa voix, ils obéiſſoient à ſes moindres ſignes, & s'empreſſoient de la ſuivre; cette ſimple bergère étoit la reine, la divi-

nité du canton; toute la jeuneſſe des hameaux d'alentour, ſurpriſe des ſentimens qu'elle inſpiroit, brûloit pour Henriette d'un amour dont le reſpect, une ſorte de crainte religieuſe retenoient les tranſports; ils ſe contentoient du plaiſir de la voir, & de l'adorer en ſilence; quelquefois ils venoient mettre à ſes genoux, des corbeilles de fleurs, comme aux pieds d'une créature céleſte; il n'y avoit point à redouter pour ſes moutons, l'approche & les ruſes des loups; on ſe diſputoit le ſoin de faire une garde exacte: tout, juſqu'à la nature même, dans ces contrées, paroiſſoit s'attacher à lui rendre hommage, & mériter de fixer ſes regards.

Les jeunes filles n'étoient pas moins émues en faveur de Charlot: aux jours de fêtes, on lui apportoit les plus beaux bouquets; elles n'oſoient lui parler, mais elles rougiſſoient en ſa préſence; elles diſoient ſeulement entr'elles: une ſœur eſt bien heureuſe d'avoir un frère ſemblable! Charlot payoit leurs attentions d'un accueil honnête, mais il ne voyoit, il n'aimoit, il n'adoroit qu'Henriette.

Elle convenoit que ſi le bonheur exiſtoit ſur la terre, c'étoit dans ce ſéjour obſcur où ils s'étoient réfugiés. Oui, diſoit-elle à ſon amant, il me ſemble que ces lieux m'aient donné une nouvelle ame, mes tranſports ſont moins agités, mes deſirs moins tumultueux; on diroit que ſous ce beau ciel de Provence, on reſpire avec la douceur de l'air, &

le parfum des fleurs, cette heureuse molleſſe qui entretient le charme de l'attendriſſement ; ici l'amour perd de ſa tyrannie ; c'eſt bien ſur ces bords, qu'il eſt un enfant aimable, que ſes chaînes ſont des guirlandes de roſes, qu'il bleſſe avec des traits dorés. Que le ſort n'avoit-il placé notre berceau dans ce pays ! Ah ! comte, Henriette eût été aſſurément l'épouſe de Charlot ! quel calme, quelle pureté auroient aſſaiſonné nos plaiſirs ! de quelle volupté innocente nous nous ſerions enivrés ! & cette innocence qui fait les délices du véritable amour, mon ami, il ne nous eſt point permis de la goûter ! (à ces mots, Henriette laiſſe tomber quelques larmes). Non, je ne puis me le déguiſer : je ſens qu'il manque à ma félicité, le contentement de ſoi-même, cette ſatisfaction intérieure qui ne ſauroit ſubſiſter ſans la vertu, & nous ne le diſſimulerions-nous ? cette vertu dont l'image ſe reproduit ici, par-tout ſous nos regards, eſt-elle dans nos cœurs ?... Dorſemon, je ne me reſſouviens plus que je ſuis née dans l'éclat des grandeurs, que j'ai occupé le rang de princeſſe, que je devois attendre ce qu'on appelle un brillant état : tous ces ſonges ont diſparu devant l'amour ; la bergère eſt aimée de toi : à quelle reine porteroit-elle envie ? Mais, ajoute-t-elle, en pleurant avec amertume, puis-je oublier que j'étois enchaînée par le plus ſacré des liens, que j'ai outragé un époux, que mon père, mon père à qui j'étois ſi chère... elle ne peut ache-

ver : les ſanglots lui coupent la voix ; elle reprend hélas ! le bonheur n'eſt pas fait pour moi ! il faut y renoncer !

On ne bleſſe donc pas impunément l'honnêteté & les bonnes mœurs ? Dorſemon, au fond de ſon ame, reſſentoit trop la vérité des plaintes d'Henriette : qu'il en étoit déchiré, quand il ſe regardoit comme l'unique auteur du ſort affreux d'une femme, qui, ſans ſon arrivée à la cour, eut du moins joui de la tranquillité qui donne l'indifférence ! & dans quel abaiſſement il l'avoit précipitée ! c'etoit la princeſſe d'Henneberg, qui dénuée de toute autre reſſource, étoit contrainte à garder des troupeaux ; l'amour l'avoit avilie juſqu'à cet excès ! Le comte alors trouvoit que l'humiliation de Charlot n'étoit rien auprès de celle de la trop ſenſible Aglaé : voilà le tableau qui l'accabloit ; cependant, il renfermoit ces réflexions douloureuſes, & ne laiſſoit voir que ſon amour ; il eſſayoit d'inſpirer le calme dont il jouiſſoit ſi peu !

Le comte de Valencey nourriſſoit une profonde mélancolie ; le prince d'Henneberg s'étoit retiré en Allemagne : il ſupportoit la perte de ſon épouſe avec plus de fermeté qu'un père dont la douleur étoit d'autant plus vive, qu'il commençoit à enviſager les approches de la vieilleſſe, & il n'y a que la préſence d'un enfant qui détourne nos regards de la perſpective du tombeau. Valencey ne doutoit point que Dorſemon, inſtruit du ſort de ſa fille,

n'eût couru vers ſon aſyle, & qu'il ne le partageât avec elle; en effet, ſa fuite précipitée de la cour, n'étoit guères ſuſceptible d'une autre interprétation; le comte redoubloit donc ſes recherches. Ma fille, diſoit-il à madame de Valentinois, eſt ſans doute la plus coupable des femmes; je connois ſes torts; j'avoue même qu'elle mériteroit une punition égale à l'énormité de ſa faute; tout le monde me parle de ſes égaremens; mais, madame, ſi l'on prenoit la peine de s'interroger, & de ſe mettre à la place d'un père!... Il n'eſt que mon cœur ſeul qui me diſe que c'eſt ma fille, ma fille dont je ſuis privée; je n'avois qu'elle d'enfant, & je l'ai perdue (il ajoutoit avec un ſombre déſeſpoir), je ſuis le premier à condamner, à punir : je devois ſentir que Aglaé ne trouveroit point dans le prince, un époux digne de fixer ſa tendreſſe; j'en ai trop cru l'ambition, les préjugés de la ſociété, & je n'ai pas conſulté la nature & mon devoir. N'étoit-ce pas à moi de m'occuper des moyens de rendre ma fille heureuſe? & je n'ai aſpiré, je n'ai travaillé qu'à ſon élévation. Inſenſé! comment ai-je pu penſer que la fortune & la grandeur inſpiroient le ſentiment & la ſatisfaction réelle! Ah! madame, n'ai-je pas exiſté aſſez de temps à la cour, pour être convaincu qu'il eſt rare que l'on trouve ici le bonheur!

Nous avons mis déjà ce tableau ſous les yeux : Henriette auroit goûté l'yvreſſe d'une pure félicité, ſans le remords ſecret qui la pourſuivoit dans ces

rians aſyles, juſqu'aux bords de ces fontaines, dont ſes pleurs terniſſoient le cryſtal. Les deux amans, par une attention délicate qui n'eſt connue que du véritable amour, s'efforçoient mutuellement de s'épargner le ſpectacle d'une morne triſteſſe, que chaque jour augmentoit. Ah! mon père! mon père! s'écrioit la princeſſe, c'eſt vous qui conſumez ma vie! c'eſt vous qui mêlez l'amertume aux agrémens de ma deſtinée préſente! hélas! ne devrois-je pas être heureuſe? la douceur d'aimer & d'être aimé n'eſt-elle pas le premier des biens? & un reſſouvenir trop déchirant empoiſonne mes plus innocens plaiſirs! Mon père! n'ai-je pu ſatisfaire à la fois, la nature, la vertu & l'amour?

Cette infortunée éprouvoit donc les ſuites des égaremens du cœur, ce chagrin dévorant que la ſolitude ne fait qu'aigrir! ſouvent elle s'aſſeyoit aux pieds d'un arbre, & s'abandonnoit à ſa ſombre mélancolie. Quelle avoit raiſon d'envier la tranquillité, dont paroiſſoient jouir ſes troupeaux, & que leur ſort comparé au ſien, lui ſembloit digne d'exciter ſes regrets! Henriette, Henriette, ils ne ſont point coupables! ils ne reſſentent point les traits perçans du remords!

Elle étendoit ſa vue ſur un vallon enchanteur: elle apperçoit dans le lointain, Thénot, qui conduiſoit un étranger, & lui indiquoit de la main l'endroit où il pourroit trouver la bergère; cet étranger redoubloit ſa marche; il n'avoit pour l'habillement

billement des villageois de ces contrées; Henriette cherche à démêler qui venoit vers elle; l'inconnu s'avançoit toujours avec plus de précipitation. Celle-ci eſt émue, agitée, livrée à la crainte : elle ſe levoit pour ſavoir ce qu'étoit cet inconnu; elle entend Thénot qui lui diſoit : voyez ſi vous la reconnoiſſez, mais je gagerois bien que ce n'eſt pas elle. Henriette enfin avoit fait quelques pas; elle recule effrayée, en retombant aux pieds de l'arbre, & ne pouvant que proférer ces mots : mon père! ma fille! ma fille ſous cet habit, s'écrie à ſon tour le comte de Valencey! Aglaé, la princeſſe d'Henneberg gardant des troupeaux! Thénot demeure immobile d'étonnement! Comment, dit-il au comte, c'étoit une princeſſe! oh! je m'en ſuis toujours douté. Ma fille, pourſuit Valencey, en preſſant Henriette dans ſes bras, je t'ai retrouvée! je t'ai retrouvée! r'ouvre les yeux; ne crains point d'enviſager un père.. qui eſt prêt à te pardonner... tu m'as coûté bien des peines, bien des larmes! tu es coupable ſans doute, mais... Aglaé, je ne puis qu'être ton père; ah! je le ſuis, je le ſuis... ma préſence... ſerois-je venu t'ôter la vie?

Henriette étoit expirante; la terreur avoit glacé ſes ſens; le comte, & le bon Thénot réuniſſoient leurs ſoins pour la rappeller au jour. Valencey la tenoit dans ſon ſein; un ſoupir échappe à Henriette; ſa paupière ſe relève; ſes regards ſe fixent ſur le comte : — C'eſt vous, mon père! & auſſi-tôt

elle s'eſt replongée dans ſon accablement mortel. Le comte lui prodigue les careſſes, les expreſſions touchantes : — Ma fille, ma chère fille, encore une fois ne redoute point ma vue; je ne prétends point uſer de mes droits : tu fus aſſez punie, puiſque tu crains les regards du plus tendre des pères !

Enfin, Henriette a repris l'uſage des ſens; elle ſe jette aux genoux de Valencey : — Mon père, quel moment d'horreur & de joie ! je vous revois ! je vous revois !.. votre fille n'a point ceſſé de vous chérir, ſoyez-en aſſuré; mais... mais elle eſt criminelle; elle a ſon cœur déchiré de repentir, de remords, de douleur... j'aime plus que jamais Dorſemon... ce n'eſt pas lui qui eſt coupable, ce n'eſt pas lui qui eſt coupable. J'ai tout fait, mon père : c'eſt moi qui ai cauſé ſa perte, qui l'ai entraîné ſur mes pas, qui l'ai amené en ces lieux... Il eſt ici, interrompt le comte d'un ton irrité ?

Au même inſtant venoit Charlot; il avoit apperçu de loin pluſieurs perſonnes autour d'Henriette : impatient de ſatisfaire ſa curioſité, il accouroit le rateau à la main; Henriette à cet aſpect, frappée de nouveaux coups, alloit retomber expirante : Charlot vole vers elle pour la ſoutenir; il reconnoît Valencey : — Le comte en ces lieux ! — Oui, c'eſt Valencey... un père que tu as déshonoré... audacieux raviſſeur, le ſort te livre au châtiment qui t'eſt dû; c'eſt toi qui expireras les fautes de ma fille; c'eſt toi dont la juſtice & les loix me vengeront... Ah ! mon

père, mon père, s'écrie madame d'Henneberg, en se précipitant une seconde fois aux genoux paternels, je vous l'ai dit : tournez sur moi tout l'excès de votre ressentiment ; ne lui imputez point mes erreurs, mes fautes, ma misérable destinée : je suis la seule criminelle ; ne cherchez pas une autre victime (elle s'élance sur l'épée de son père, s'en saisit, & la mettant sur son cœur), si vous ne m'écoutez point, si vous vous obstinez à l'accuser, quand c'est moi qu'il faut condamner & punir, ma fin est décidée, & votre vengeance est satisfaite (Valencey se hâte de lui arracher l'épée des mains.) Vous ne m'empêcherez point de mourir ; si vous persistez à ne pas vouloir m'entendre, à le juger coupable... Plaignez-nous, plaignez-nous ! hélas ! ni l'un ni l'autre nous n'avons mérité votre haine. Ecoutez, dit Dorsemon : le père d'Aglaé a le droit de m'accabler ; qu'il n'attende de ma part aucune justification ; je me souillerois de la plus grande lâcheté, si j'abusois du procédé généreux de la princesse ; elle est digne de tout votre amour. La fatalité, un malheur imprévu m'a offert à ses yeux : je n'en ai ressenti que trop vivement l'empire ; je n'ai plus été le maître de ma raison, de mon devoir ; toute mon ame s'est abandonnée à cette passion, à cette flamme qui me dévoroit, qui me brûle & qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Comte, voilà mon cœur, je tombe à vos pieds, je vous demande la mort comme une grace : mais, épargnez, épargnez la divine Aglaé :

rendez-lui votre tendreſſe, tous les ſentimens de l'amour paternel; je ne me défendrai point de vos coups, plongez dans mon ſein cette épée; ſans doute il m'eſt plus aiſé d'expirer, que de ceſſer d'aimer votre aimable fille. Mon père, ajoutoit Henriette, nous ſommes à vos genoux : immolez-nous tous deux, ſi un ſort cruel nous a ſéparés, du moins la mort nous réunira.

Valencey étoit ému de ce ſpectacle, juſqu'au fond de l'ame; il ſe combattoit cependant, & repouſſoit ſes larmes; il s'écrie : je ne ſaurois vous refuſer cette pitié qu'excitent les malheureux; ſans contredit je plains, je ſens l'excès de vos infortunes; ma fille, j'en ai trop cru ces mouvemens de vanité, qui entraînent & dirigent la plupart des hommes; j'ai imaginé que le bonheur pouvoit ſe concilier avec tout ce qui avoit le droit de flatter l'ambition; je me ſuis abuſé; je t'ai trompée; tu as été la victime de mon erreur; mais, Aglaé, ſi je me ſuis égaré, quel nom donnerai-je à cette ſuite de démarches indignes de ton ſexe, de ta naiſſance, de ta famille! abandonner ton rang, ton époux, ton père, ton père, dont tu as hâté la vieilleſſe, la fin! regarde, vois ces cheveux : c'eſt toi, c'eſt ma fille qui les a fait blanchir, qui m'a plongé dans une douleur que rien ne pourra appaiſer, qui m'a traîné aux marches du tombeau, qui m'y précipite! ton honneur n'eſt-il pas le mien? & tu l'as perdu! tu l'as perdu!.. l'un & l'autre vous ne me répondez

que par des larmes, par des ſanglots... mettez-vous à ma place, ſoyez père. Dorſemon, j'en appèle à ta probité, car je veux croire que la paſſion ne t'a pas aveuglé au point de te fermer les yeux ſur les devoirs de l'honnête homme : parle, ſois Valencey : que ferois-tu (Dorſemon accablé de ſon trouble, gardoit un profond ſilence, les pleurs d'Henriette redoubloient)? tu ne me réponds point! Aglaé ne m'oppoſe que des pleurs! je n'en ſuis pas ſurpris : la vérité eſt au fond de vos ames; elle vous accuſe à vos propres yeux, elle vous accuſe; elle a prévenu mon jugement, cette vérité terrible. Quelle vertu vous reſte encore? un prompt repentir & une ſéparation éternelle. Nous ſéparer, interrompt la princeſſe, en jettant un cri douloureux! vous ſéparer, & pour jamais, reprend le comte. Dorſemon, tu dis que tu aimes? tu ne connois donc pas l'amour? il eſt capable des ſacrifices les plus ſublimes, les plus effrayans. Si je demandois que tu mouruſſes pour ma fille, ne lui immolerois-tu point ta vie? Ah! pouvez-vous en douter, s'écrie Dorſemon? n'eſt-il poſſible de ſouffrir qu'une mort... — Vivez; ce ne ſont point vos jours que j'exige, mais un témoignage d'honnêteté, dont un cœur tel que le vôtre, doit être capable. Vous êtes bien aſſuré que le comte de Valencey eſt homme d'honneur, même avant que d'être père : dès aujourd'hui, à l'inſtant, il faut donc vous réſoudre à ne pas même jetter les yeux ſur ma fille; ſongez-vous qu'elle

n'appartient ni à vous ni à moi, qu'elle a un mari, qu'elle doit lui être soumise? Voici ce que je ferai : le prince est en Allemagne; j'emmène Aglaé; je la conduis dans un couvent; je répands à la cour, le bruit que je l'ai trouvée seule en ces lieux, qu'elle y vivoit déguisée sous des habits de paysanne, & j'attends de vous, Dorsemon, que vous ensevelissiez dans le plus profond secret, ce que moi-même je m'efforce d'ignorer; vous ne paroîtrez à la cour de France que dans quelques années; vous n'entretiendrez aucune correspondance avec ma fille; vous vous cacherez jusqu'aux lieux où elle va expier ses fautes, dans l'espoir qu'elle rentrera en grace avec son époux; en un mot, vous ne vous offrirez jamais à ses regards; travaillez à l'oublier; à ce prix, je vous pardonne, je vous estime, & vous donnez à ma fille la preuve la plus grande de cet amour, qui jusqu'ici n'a fait que ses chagrins & sa honte.

Dorsemon veut parler, & sa voix expire, tandis qu'Henriette étoit mourante dans le sein de Valencey. Fatigué de s'être reposé sur les soins d'autrui, le comte s'étoit déterminé lui-même à faire des recherches : le rapport d'un de ses amis lui donne quelques soupçons que sa fille pouvoit être en Italie; il suit le cours de son voyage, se rend en Provence, la parcourt; porté par le hazard chez Thénot, il s'étoit informé avec précaution; les noms d'Henriette & de Charlot l'avoient d'abord égaré sur ses lumières; il s'étoit obstiné à vouloir seule-

ment jetter les yeux sur Henriette, & le bon fermier avoit bien eu de la peine à lui accorder cette satisfaction.

La princesse revenue de son accablement, se livre au désespoir : — Mon père, je suis prête à subir les plus rigoureuses punitions que vous m'imposerez. Je sais que je les ai méritées ; je sais aussi que je vous suis chère : je n'implore de vos bontés qu'une grace : du moins, que je dise à Dorsemon un éternel adieu ; si vous me refusez cette foible consolation, vous n'arrachez à ces lieux qu'un cadavre : j'aurai disposé de ma vie, avant seulement que nous ayons quitté cet asyle. Valencey avoit résolu de rompre à l'instant cette chaîne, mais il étoit père : il craint la fureur d'une amante désespérée : — Parlez-lui, j'y consens, mais que ce soit sous mes yeux. Aglaé vole à Dorsemon, qui étoit anéanti, tel qu'un homme frappé de la foudre : — O toi que j'aime assurément plus que moi-même, je cède à la nécessité, à mon père, à l'honneur ; je te quitte pour te rester toujours plus attachée ; non, qu'on ne s'en flatte point : l'absence, le temps ne feront que m'enflammer davantage : je te le jure ici, ne crains pas que ma tendresse s'altère ; je ne doute point de la tienne, & j'en exige un témoignage éclatant, que tu ne saurois me refuser : prends soin de tes jours, songe qu'ils sont les miens ; dans quelque retraite, dans quelque cachot qu'on m'enferme, va, repose-toi sur mon amour ; tu recevras de mes

nouvelles; tu apprendras... jusqu'au dernier soupir, tu auras toutes mes pensées, mon ame entière; sans doute, je suis coupable, je le sais, je le sais, mais la vertu n'obtiendra point de la malheureuse Aglaé, qu'elle cesse de t'aimer; Dorsemon, le cœur est tout, & mon cœur sera toujours rempli de toi; adieu... adieu, aies plus de fermeté qu'une femme infortunée qu'on entraîne à la mort; ressouviens-toi d'Henriette; adieu... il faut nous séparer.

Dorsemon n'est point le maître de ses transports; il se saisit d'une des mains d'Aglaé, la presse contre sa bouche, la couvre de larmes : — Ces pleurs, ces pleurs, mon adorable Henriette, vous parlent au défaut de ma voix. Il est donc décidé que ce soir, que demain, que peut-être jamais, jamais je ne vous reverrai (il s'adresse au comte)! tous les sermens que je vous ferois, seroient autant de parjures; oui, croyez que je sais aimer... que je m'immolerai : mais promettre d'oublier votre fille, de ne plus l'adorer : ne l'espérez point, ne l'espérez point, & aussi tôt cet infortuné bien digne de compassion, retombe dans le plus violent désespoir.

Cependant on fait les préparatifs du départ; Valencey a récompensé généreusement le fermier; il soutient dans ses bras Henriette défaillante, sans force, sans voix; elle est enfin dans la voiture qui avoit amené son père; elle voudroit commander à sa douleur, & s'écrie, sans consulter la décence qui lui ordonnoit de se taire : adieu donc, cher Dorsemon!

ses

ſes yeux ne ſe détachent de l'aſyle champêtre, qu'au moment où il ne lui eſt plus poſſible de l'appercevoir; alors elle pouſſe un cri lugubre, comme ſi ſon ame la quittoit, & elle ſe rejette ſans connoiſſance dans le ſein paternel.

Le comte pénétré de l'état où il voit ſa fille, l'embraſſe avec ſenſibilité, cherche à la conſoler, à lui faire ſupporter le joug qui l'attend: — Aglaé... ma fille, c'eſt ton père qui te prie, qui t'implore: reviens au jour; crains-tu de m'enviſager? Me regarderois-tu comme ton bourreau? je te l'ai dit: chacun à ſes devoirs à remplir, & le mien... c'eſt peut-être malgré moi... épargne cet aveu à un père. L'honneur nous impoſe à tous deux, des loix, des loix cruelles... auxquelles il faut néceſſairement nous ſoumettre; je ſuis forcé de t'arracher de mon ſein pour aller t'enſevelir dans l'ombre d'un aſyle conſacré à la religion; cette religion ſecourable, ſi tu prêtes l'oreille à ſes avis ſalutaires, elle pourra guérir ton ame déſolée... — Jamais, mon père, jamais. Le ciel, la terre, l'univers entier s'uniroient vainement pour effacer de mon ame un ſeul des traits de cette image qui y demeurera toujours gravée; je vous en impoſerois, ſi je vous laiſſois entrevoir un triomphe qui n'eſt pas en ma puiſſance; vous connoiſſez le maître de mon cœur, celui qui y règnera éternellement: il aura mon dernier ſoupir, & ce moment n'eſt pas loin. — Je te pardonne, Aglaé, ces emportemens indiſcrets, criminels,

dont tu rougiras, quand cet accès de ton délire ſera diſſipé; l'égarement des paſſions eſt ſans doute le plus violent & le plus funeſte; il n'eſt pas poſſible que le repentir n'entre dans ton ſein, & que tes yeux ne s'ouvrent: tu ſeras la première, je te le prédis, à vouloir expier une erreur qui nous déshonore l'un & l'autre; encore une fois, je ſuis ton père, & tu en abuſes, fille trop chérie! il ne s'agit aujourd'hui que de tenir cachée une aventure qui me fera mourir de douleur, & de te tranſporter dans une retraite ignorée, où tu invoqueras le ciel, où tu rappelleras ton courage, ta raiſon, ta vertu, ce que tu dois à ton père, à ton mari, à toi-même; je me charge de te ramener un époux cruellement bleſſé. J'aurai ſoin d'empêcher qu'il ne ſache que Dorſemon habitoit avec toi, ce ſéjour; prends garde ſur-tout de laiſſer échapper rien qui éclaire une faute... un crime dont tout autre père que Valencey auroit la force de te punir: — Vous me rendrez donc à la tyrannie d'un mari... Eh! mon père, eſt-ce à vous de croire que je puiſſe jamais l'aimer? — Avec le temps, ma fille, & mes conſeils, aidée de tes propres réflexions, tu remporteras ſur toi cette victoire qui te paroît aujourd'hui demander un effort impoſſible; le prince retrouvera une épouſe revenue de ſes honteux égaremens, & ton père, une fille obéiſſante & réſignée à ſes devoirs.

Telles étoient à peu près les converſations du comte, tandis qu'ils prenoient la route d'une retraite

religieuſe; ils y ſont arrivés. La princeſſe ne parloit que de ſa mort prochaine; Valencey lui donne encore des larmes : mais il eſt infléxible, il perſiſte à lui refuſer les moindres adouciſſemens; on lui interdit tous les moyens qui pourroient éclairer Dorſemon ſur ſa deſtinée. Enfin, le comte s'eſt ſéparé de ſa fille, après avoir prodigué toute la bienfaiſance & toutes les attentions de l'amour paternel.

Quel étoit le ſort du plus malheureux des amans? Il lui falloit un confident, un ami : il épanchoit tous ſes ſecrets, ſes pleurs, ſon ame dans le ſein du bon fermier; il l'entretenoit ſans ceſſe de ſa chère Henriette; il viſitoit, chaque jour, les lieux différens où elle s'étoit trouvée; c'étoit au bas de ce vallon que ſouvent il goûtoit le plaiſir de vanter la délicateſſe, le charme de leur amour; Dorſemon ne pouvoit quitter cet endroit; il rediſoit à Thenot : vous ſouvenez-vous qu'Henriette préféroit ces fleurs, qu'elle ſe paroît des feux du jour ſous cet ombrage, qu'elle s'aſſeyoit ſur ce banc de gazon? Vous rappellez-vous avec quelle douceur, quelle affabilité elle recommandoit à vos enfans de vous obéir & de vous aimer? Comme ſa voix étoit touchante, & reſtoit dans l'ame! comme la candeur reſpiroit ſur ſon front! Oh, mon ami, mon ami, lorſqu'on a été aimé d'Henriette & qu'on l'a perdue, il faut renoncer à la vie! Cependant je lui ai promis de reſpecter mes jours, & ſans cet ordre abſolu, qui eſt pour moi celui du ciel même, penſez-vous, Thé-

not, que j'aurois ſurvécu un ſeul inſtant à ſon départ.

Alors le comte s'abandonnoit à l'excès de ſa douleur; il reprenoit: digne vieillard, ſi pourtant je n'avois pas la force de ſoutenir le fardeau de mes revers, j'attends de vous un nouveau bienfait: daignez juſqu'au bout reſter avec un infortuné qui n'a plus ſur la terre, de conſolation & d'appui que vous ſeul; vous fermerez ma paupière; vous recueillerez mes dernières paroles, mes derniers ſermens de tendreſſe pour la divine Henriette; c'eſt votre main qui me mettra dans le cercueil; vous placerez ſur mon cœur, ce portrait qui reçoit tous les jours le tribut de mes larmes, le portrait de tout ce que j'adore. Thénot, promettez-moi de m'inhumer là où Henriette a ſouvent verſé des larmes ſur nos infortunes. Si jamais un haſard heureux que je n'oſe eſpérer, la rappelloit en ce ſéjour, ne manquez pas de lui enſeigner où repoſera ma cendre, & dites-lui: c'eſt cette terre que vous foulez à vos pieds, qui a reçu les reſtes de l'amant le plus paſſionné; juſqu'au dernier moment, il ne s'eſt occupé que de vous ſeule; votre nom eſt la dernière expreſſion qui lui ſoit échappée. L'honnête fermier vouloit abſolument que Dorſemon renonçât au perſonnage de Charlot, & qu'il reprît ce qui convenoit à ſon premier état; le comte ne ſe rendoit point à ſes prières: — Thénot, je ſerois peu digne d'être aimé de la femme la plus adorable, ſi je ne ſavois m'oublier pour elle; mon projet eſt de ré-

pondre aux vues ſages du comte de Valencey; il faut qu'un ſecret profond enſeveliſſe, en quelque ſorte, mon exiſtence, qu'on ignore à jamais que j'ai habité cet aſyle avec Henriette, & d'ailleurs, mon ami, la condition d'agriculteur eſt peut-être la première à laquelle ſont appellés tous les hommes; ici je ſens le néant des grandeurs, le menſonge des illuſions de cour, & ſi une malheureuſe paſſion n'avoit répandu de l'amertume ſur ma vie, j'y aurois, ſans contredit, goûté ce bonheur pur, dont vous jouiſſez; mais l'image d'Henriette me pourſuit ſous ces ombrages, me dérobe des ſpectacles raviſſans; ah! ce n'eſt qu'aux amans heureux qu'il appartient de reſpirer le parfum des fleurs, & d'admirer leur brillant coloris: toute la nature eſt pour moi tendue d'un voile funèbre. Thénot, je voyois ici tous les jours Henriette, & je ne la verrai plus, je ne la verrai plus!

On dit que l'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui abandonne les hommes: les amans ſur-tout ont de la peine à le rejetter; Dorſemon calculoit les jours, les heures, les momens; le ſoleil diſparciſſoit-il de l'horiſon, cet infortuné ſe diſoit: c'eſt demain que je recevrai des nouvelles de tout ce qui m'attache à la vie; l'aurore ramenoit-elle la clarté: oh sûrement aujourd'hui j'aurai une lettre d'Henriette, je ſaurai ſi elle m'aime encore.

Madame d'Henneberg ne s'accoutumoit point à ſa ſolitude; nous venons de parler de l'eſpérance:

il n'y avoit que cette unique consolation qui fût restée à la princesse; sans ce rayon qui l'éclairoit au milieu d'une nuit de douleur, elle auroit exhalé la vie : car son existence sembloit ne tenir qu'à une trame trop aisée à rompre; incapable de feindre, elle écrivoit sans cesse à Valencey, qu'il lui étoit impossible de l'abuser, que le souvenir de Dorsemon lui étoit plus cher que jamais, qu'elle mourroit avec cet amour malheureux, en s'avouant coupable, en reconnoissant la justice de la punition qu'on lui infligeoit, en demandant pardon à son père, à son mari, à la société, au ciel, au ciel que ses larmes imploroient, & qui ne rendoit point la paix à son cœur; quels coups pour un père! il faisoit part à madame de Valentinois de toutes ces lettres; on ne savoit quels moyens employer pour ramener le calme dans une ame si agitée. Le comte avoit donné des ordres rigoureux qu'on se piquoit de suivre avec une exactitude aussi sévère; la princesse étoit entourée de regards surveillans, il ne pouvoit lui échapper un geste, un coup-d'œil, qu'en présence de témoins inflexibles, & comment faire savoir à Dorsemon sa demeure, ou plutôt son tombeau? comment lui répéter qu'il étoit toujours l'unique objet de ses pensées, de ses soupirs, de ses larmes? Que le secours des lettres est un soulagement rempli de douceurs & de charmes pour deux amans éloignés! ils semblent animer le papier, en faire un confident discret & intelligent qui reçoit

leurs protestations de tendresse, les moindres détails de leurs plaisirs, de leurs peines, qui les console, en leur parlant au gré de leurs transports, de tout ce qu'ils aiment, qui leur met devant les yeux jusqu'à ces légères nuances du sentiment si intéressantes, si essentielles pour l'amour, & ce seul moyen d'adoucir les rigueurs de sa situation étoit refusé à la princesse.

Dorsemon étoit au comble du désespoir; il commençoit à craindre qu'Henriette cédant à la nécessité, n'eût promis de sacrifier une passion qui lui avoit causé tant de chagrins; il la soupçonnoit déjà infidelle, inconstante; en un mot, il ne se voyoit déjà plus aimé. Non, je ne suis plus aimé, se disoit-il, pourquoi écarter cette image? si Henriette étoit encore la même, n'auroit-elle pas imaginé quelque moyen de me faire parvenir de ses nouvelles? eh! qui a plus d'industrie que l'amour? elle m'a ordonné de vivre... J'ai pu lui donner cette marque de tendresse; j'ai osé supporter le poids de l'existence la plus accablante... la cruelle!.. son changement... il n'en faut point douter; il n'en faut point douter; ingrate! tu me rends donc le maître de ma destinée! eh bien! je vais me délivrer de cette vie odieuse... en t'adorant; oui, mon dernier soupir sera encore pour celle qui eut tous mes sentimens, mon ame entière; puisses-tu apprendre ma mort!.. Thénot venoit vers Dorsemon; il redoubloit sa marche en s'écriant: une lettre, monsieur... une lettre, dit le

comte transporté ! il vole au-devant du vieillard : Ah ! donne... donne... Henriette ! c'est son écriture ! il ouvre, & lit :

Au couvent de ***

« Vous aurez souffert de mon silence ; j'ai souffert encore plus que vous ; je n'imagine point » cependant que vous puissiez douter jamais d'une » tendresse invariable. Je l'ai dit à mon père, je » le dirois à l'univers entier : Dorsemon sera toujours le maître de mon cœur. Vous ne sauriez » vous faire un tableau des obstacles qui m'assiégent : on s'efforce d'épier jusqu'aux plus secrets » mouvemens de mon ame ; on cherche à me deviner ; je suis obligée de dévorer mes larmes ; le » croiriez-vous ? on m'a interdit l'encre & le papier ; » j'ai eu le bonheur de saisir un livre : j'en ai déchiré un feuillet, & je vous écris... je vous envoie mes pleurs mêmes : Jugez de l'horrible » extrémité où je suis réduite ! une pauvre femme » qui demande l'aumône, & que j'ai intéressée en » ma faveur, s'est chargée de vous faire tenir cette » lettre ; profitons de l'adresse sûre qu'elle m'a indiquée : hâtez-vous de me répondre ; dites-moi » que je vous suis chère ; cette idée seule me retient » à la vie, sans cet espoir je n'existerois plus ; » quand nous verrons-nous ? cette perspective si » flatteuse ne s'offre point à nos regards : mais du » moins, nous pouvons nous aimer ; nos cœurs » sont

» ſont à l'abri de l'eſclavage, de la gêne. Dans les
» priſons, au fond des cachots, votre image ſeroit
» dans mon ame; je pourrois renouveller les ſer-
» mens d'une conſtance à toute épreuve. Jouiſſons
» donc de cette liberté qu'on ne ſauroit nous ravir;
» mon cher comte, aimons-nous, aimons-nous
» toujours davantage; vous étiez ſans doute l'époux
» que le ciel m'avoit deſtiné; celui dont les loix
» tyranniques m'ont faite la femme, n'a jamais eu
» & n'aura jamais d'une infortunée ces ſentimens
» qui ſont les vrais garans de l'hymen... ne pour-
» ra-t-il ſe rompre, cet engagement odieux? Ces
» mêmes loix qui ont établi mon malheur, ne me
» ſera-t-il point permis de les invoquer contre des
» nœuds qu'il eſt impoſſible que ce cœur avoue,
» & ſans le conſentement du cœur, le mariage en
» effet exiſte-t-il... Je m'égare dans des ſonges
» trompeurs! mon père, mon père s'oppoſera tou-
» jours à cette réclamation... Adieu, adieu; mes
» amitiés au digne Thénot... je me vois encore
» ſur cette colline, d'où je découvrois mille ſites
» agréables. Hélas! Henriette bergère étoit bien
» plus heureuſe que la princeſſe, quand elle ſeroit
» environnée de tout l'éclat de ſon rang, & quelle
» reine ſur le trône goûteroit, Dorſemon, les
» douceurs dont votre amante abbaiſſée à garder
» les troupeaux, s'ennivroit près de vous? Je meurs
» d'impatience! ah! mes yeux ne ſauroient aſſez
» tôt ſe fixer ſur une de vos lettres: ſongez que je

» l'attends, comme on attendroit la vie même. »

Le comte laiſſoit échapper des cris mal formés ; des tranſports de joie le ſuffoquoient ; il reprenoit vingt fois l'écrit, le couvroit de baiſers, de larmes : — Mon ami, diſoit-il au fermier, je ſuis donc toujours aimé ! Henriette me conſerve ſes ſentimens... oh ! je revis pour l'adorer encore avec plus d'amour. Le vieillard eſtimable recevoit ces aveux comme une marque de confiance, dont il ſentoit le prix : cependant il ne pouvoit diſſimuler au comte que cette paſſion étoit blamable, & qu'elle offenſoit la décence & la vertu : — Quel eſt l'objet de votre attachement ? une femme mariée ! ces engagemens ſont reſpectés parmi nous, & ils doivent être ſacrés pour tous les hommes. — Thénot, mon ami, tu ne connois pas l'amour. Chez vous autres honnêtes habitans de la campagne, il faut s'aimer pour s'épouſer, & à la cour, on ſe marie par raiſon de convenance ou d'intérêt ; la princeſſe n'a jamais aimé monſieur d'Henneberg, & d'ailleurs ils ſont mariés ſans l'être ; ce n'eſt que la cérémonie qui les uniſſoit.

Dorſemon avoit déjà écrit deux fois à la princeſſe ; quelles lettres enflammées ! comme l'amour le plus paſſionné, le plus ardent y étoit répandu ! C'eſt ſur ſes entrefaites que le comte de Valencey vient viſiter ſa fille ; elle ſe jette d'abord à ſes genoux, les preſſe, les mouille de ſes pleurs : — Mon père, mon père, avez vous réſolu de donner la mort à la malheureuſe Aglaé ? Je ſuis donc pri-

ſonnière en ces lieux! & quelle eſt votre eſpérance? Je vous l'ai dit, je ne changerai jamais. Le comte ne la laiſſe point continuer, il la relève, l'embraſſe, mêle ſes larmes aux ſiennes : — Ma chère fille, il ne tient qu'à toi de ſortir de cette affreuſe captivité, de reparoître à la cour; madame de Valentinois, le roi même qui me comble de ſes bontés, t'attendent; les circonſtances de tes aventures ſont ignorées; reprends tout l'éclat qui convient à la princeſſe d'Henneberg; j'ai voulu te prévenir... j'ai précédé de quelques momens, ton époux... — Il va paroître... & vous penſez... elle n'a point le temps d'achever : il entre. Henriette tombe évanouie : le prince vole à ſon ſecours. Votre préſence inattendue, dit Valencey, occaſionne cette révolution; elle ſent qu'elle vous a offenſé, en fuyant de la maiſon d'un mari, & elle a de la peine à ſupporter votre vue. L'époux paroit peu ſatisfait des raiſons que fait valoir le comte pour la juſtification d'Aglaé : cependant il témoigne ſa ſenſibilité; madame d'Henneberg ſe relève, en quelque ſorte, du ſein de la mort même, & va ſe précipiter aux pieds du prince : — Je ne ſuis point faite pour vous tromper; ſi je ſuis coupable, ce ne ſera point d'artifice & de menſonge. (Valencey veut en vain interrompre ſa fille, elle pourſuit) : Il eſt temps que vous liſiez dans mon cœur : il n'eſt point & ne ſauroit être à vous; il ſe révolte inceſſamment contre des nœuds formés ſans ſon aveu; un autre... le

comte l'arrête à ces mots : — Que dis-tu fille indigne de moi?.. Prince, ne l'écoutez point, ne l'écoutez point... un caprice qui l'égare... — J'en ai trop appris, dit le prince d'un ton furieux : on ne me jouera pas impunément... Comte, je vous remets votre fille ; je renonce à tous les droits que je pourrois avoir sur elle, & dès ce moment, elle n'a plus en moi un époux à redouter ; c'est à votre honneur outragé que je l'abandonne. Aussi-tôt il se retire, & laisse Valencey livré aux transports d'un ressentiment légitime. Malheureuse! s'écrie le comte, voilà donc le fruit de mon indulgence, & de mes bontés ! Je voulois te rendre à ton état, à tes devoirs, à cette estime de toi-même, que tu ne pourrois plus recouvrer. C'en est fait ! tu n'as plus de père ; le comte de Valencey saura satisfaire à son honneur, & à celui de sa famille ; reste ici ensevelie pour jamais dans une obscurité qui ne couvrira point tes honteux égaremens ; ils éclateront ; tu vas devenir la fable de la cour, de la France entière... tu vas me faire mourir de confusion & de douleur : mais je serai, avant que d'expirer, le vengeur de ma maison, ton bourreau ; attends-toi au sort le plus affreux.

Il n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit déjà loin de sa fille ; elle ne tarde point à éprouver des effets de cet emportement : on charge ses fenêtres de barreaux de fer ; on lui laisse à peine un foible rayon de jour ; on redouble le nombre

des surveillans. La princesse adresse à son père plusieurs lettres baignées de ses larmes : il s'obstine à les renvoyer; enfin sa destinée est si cruelle, qu'elle ne peut instruire Dorsemon de ses nouveaux malheurs.

Il étoit inquiet de son silence : bientôt ses alarmes sont augmentées; il ne peut les supporter; il a conçu le dessein de s'arracher à la retraite où il cachoit son amour & ses chagrins ; il se sépare du fermier, & gardant son habit de paysan, il prend la route du couvent où gémissoit l'infortunée madame d'Henneberg; arrivé près de ce séjour, il court à cette femme qui lui faisoit parvenir les lettres de la princesse : il s'informe : on ne peut que lui révéler peu de chose; il apprend seulement que le comte de Valencey est venu, accompagné de quelqu'un qui annonçoit un personnage de haute extraction, & que depuis ce temps la princesse est gardée à vue, & resserrée encore plus étroitement. Dorsemon va se dérober aux recherches dans une petite ville voisine de l'asyle religieux; il entretenoit une correspondance suivie avec la pauvre femme; il s'efforçoit d'acquérir quelques lumières, & il n'en saisissoit aucune ; cependant madame d'Henneberg vient à bout de vaincre tous les obstacles qui l'entouroient ; elle est instruite de la démarche de son amant; l'un & l'autre ont imaginé un expédient qui devoit les réunir; la princesse est déterminée à suivre Dorsemon, & à se sauver

avec lui dans les pays étrangers ; elle a eu l'adreſſe de gagner une bouquetière qui entroit quelquefois dans le couvent ; revêtue de ſes habits, elle ſe hâtoit d'atteindre un endroit qu'avoit indiqué le comte ; elle étoit ſortie ſans péril : elle n'avoit plus rien à craindre ; encore une vingtaine de pas, elle eſt en ſûreté ; elle fuit de ces lieux ; elle ſe voit avec Dorſemon, à l'abri de tout danger ; le comte, en effet, l'attendoit avec toute l'impatience d'un amant qui partage les craintes de ce qu'il aime : des ſatellites armés pourſuivent la princeſſe : elle fait des efforts pour ſe dérober au ſort cruel qui la menace ; elle précipite ſa marche ; elle s'écrie ; elle eſt atteinte, accablée de mauvais traitemens, & traînée ſans pitié au couvent. A peine eſt-elle entrée, qu'on ſe hâte de la tranſporter dans une eſpèce de tour deſtinée à renfermer les criminels. Où nous conduiſent les paſſions ! voilà donc le ſort de la fille du comte de Valencey, d'une femme du premier rang ! Telle qu'une coupable, jettée dans un cachot, victime de la colère paternelle, deshonorée aux yeux de ſon pays, jouet des bruits les plus injurieux, & pour comble de tourmens, portant un cœur déchiré par un amour plus cruel que tous les ſupplices !

Quelle nouvelle pour Dorſemon, quand il eſt inſtruit du funeſte ſuccès d'une entrepriſe qu'ils s'étoient attachés à ſi bien concerter ! on n'exprime point l'horreur de telles ſituations ; il n'y a que les

cœurs ſenſibles qui puiſſent s'en pénétrer : auſſi c'eſt pour eux ſeuls que j'écris ; eux ſeuls ſont capables d'achever les traits du tableau que je ne fais qu'ébaucher.

Valencey au déſeſpoir, irrité de l'indiſcrétion d'Aglaé, avoit réſolu de la punir rigoureuſement ; il ne conſultoit plus que ſa fureur ; le prince lui-même parloit de rompre des nœuds ſi mal aſſortis ; toute la cour ſe répandoit en propos sur le compte de madame d'Henneberg ; elle étoit devenue l'objet de la médiſance publique. Quels coups de poignard pour un père jaloux de ſon honneur, & qui aimoit ſa fille ! à quels tranſports il s'abandonne, lorſqu'il apprend ſa nouvelle aventure ! il vouloit qu'une vengeance éclatante aſſouvît ſon trop juſte reſſentiment. Il y avoit des momens où il ſe livroit au projet d'immoler la princeſſe, de ſes propres mains. Elle ſubiſſoit un châtiment plus cruel ſans doute que la perte de la vie ; ſa ſenſibilité ne pouvoit ſupporter ce fardeau de douleurs : il ſurpaſſoit les forces de la nature humaine, auſſi madame d'Henneberg vînt-t-elle à ployer ſous le faix : elle tombe dangereuſement malade ; on en informe ſur-le-champ le comte de Valencey ; il ſe reſſouvient alors qu'il eſt père ; il part avec toutes les inquiétudes ; toutes les alarmes de l'amour paternel ; il entre dans le couvent, impatient d'accabler Aglaé de reproches ; il pénètre à ſa priſon ; une femme mourante, du fond d'un lit mal arrangé, fait en-

tendre ces mots prononcés d'une voix presque éteinte : mon père, mon père, ce sont mes derniers accens qui sollicitent mon pardon ; que votre colère du moins ne s'étende pas jusques sur ma mémoire! Je vous ai offensé ; j'ai offensé le ciel... c'est malgré moi ! Hélas ! ce malheureux amour agitera encore ma cendre! Ces sons si touchans vont retentir dans le cœur de Valencey, y porter le trouble, le déchirer: — Ma fille!... en quel état... je ne puis que verser des larmes ! & tout-à-coup le comte se précipite sur le lit, & tombe, en fondant en pleurs, dans les bras de la princesse : — C'est dans une prison que je te retrouve ! on n'a suivi mes ordres, qu'avec trop d'exactitude! je veux qu'à l'instant on te retire de ce lieu, que dans un appartement.... — Ah ! mon père, tous les lieux sont égaux, quand il s'agit de mourir ; je n'ai que peu de momens à vivre ; je ne demande à ce Dieu qui me punit avec justice, je ne lui demande que la grace d'expirer dans votre sein : me le fermeriez-vous ? Mon père, je vous le dis en présence de ce ciel, dont j'implore la compassion : plus que jamais Dorsemon règne dans mon ame : cependant je voudrois l'en bannir ; je sens... n'aurai-je pas même des remords? Mon père, je vous en conjure, réunissez vos prières aux miennes : l'Être-suprême se désarmera ; je ne repousserai point le repentir ; je lui ouvrirai mon cœur tout entier ; que la vertu, que la religion ait mes dernières larmes, mes derniers soupirs ! que je

puisse

puisse rejetter un amour dont je reconnois le honteux, le coupable égarement! car je ne prétends point, je ne veux point me faire illusion: je suis criminelle à vos yeux, à ceux d'un Dieu vengeur, à mes propres regards; jugez de mes tourmens... eh! pensez-vous que je n'expie pas assez mes fautes? J'ose seulement solliciter une faveur, je l'attends de votre bonté: pardonnez à Dorsemon; ne le punissez pas... je vous le répète: c'est moi, mon père, c'est moi... j'ai tout fait, j'ai tout fait! hélas! ma mort sera un supplice assez grand pour cet infortuné; grand Dieu! qu'y pourriez-vous ajouter?

On n'entendoit dans ce réduit que de profonds gémissemens; on ne voyoit que des larmes; Valencey levoit les yeux au ciel, les tournoit ensuite vers sa fille, la pressoit contre son sein: il ne pouvoit que dire: ma fille, ma chère fille! Dieu te rappellera à la vie, pour te donner le temps de réparer tes fautes; n'en parlons point: ne parlons que de mon amour; tu me perces le cœur! Aglaé! chère enfant! aurois-je à pleurer ta perte? songe que tu es tout pour moi; & qui me soutiendra sur les bords de la tombe? C'est à moi d'y descendre, de m'y précipiter. Le peu de personnes qui se trouvoient là, poussoient des sanglots: ah! s'écrie Valencey, s'il en est parmi vous qui soit père, il ressent toute ma douleur!

Le comte avoit commandé qu'on appellât des médecins: il s'étoit écarté pour quelques minutes, dans l'intention de procurer des soulagemens à la

malade ; les médecins arrivent ; un des deux vole auprès du lit, tandis que l'autre converſoit avec les perſonnes chargées des ſoins divers qui concernoient Aglaé ; celle-ci ſent une main tremblante ſe ſaiſir de la ſienne, qui bientôt eſt couverte de larmes ; étonnée de cet évènement, elle tâche de raſſurer ſa vue défaillante : elle fixe ſes regards : elle alloit jetter un cri, quand on lui dit, en oſant lui mettre une main ſur la bouche : vous me perdez, s'il vous échappe un mot ! oui ; reconnoiſſez le malheureux Dorſemon ; il a imaginé ce ſtratagème ; il s'eſt confié à un médecin pour pénétrer juſqu'ici... pour mourir avec vous. — O ciel ! qu'avez-vous fait ? mon père... il eſt en ces lieux... il revient... il va paroître... à l'inſtant... Madame d'Henneberg n'avoit que trop prévu la ſuite de cette démarche imprudente : en effet, Valencey rentre : — Ma fille, on vous prépare un appartement convenable ; que diſent les médecins ? faut-il déſeſpérer de votre guériſon ?.. elle me ſeroit ravie ! ô ciel !.. qu'ai-je vu ?.. me trompé-je ?.. je crois... non, je ne m'abuſe point, je ne m'abuſe point... ces traits... il ſeroit vrai... il viendroit juſqu'ici... — Ah mon pére !.. — C'eſt vous !.. c'eſt vous, cruel auteur de tous nos maux ! Dorſemon !.. — Mon père... daignez m'écouter... excuſez une ardeur... — C'eſt vous, barbare ! vous accourez diſputer à ſon père, à Dieu, le dernier ſoupir de votre miſérable victime ? n'êtes-vous pas content de ce que vous voyez ? ma fille ſur ce lit

de mort ! & qui l'y a conduite?... inhumain, reconnois tes coups : la voilà cette femme que tu as séduite, égarée, que tu as rendue coupable aux yeux du monde & du Juge suprême qui l'attend, qui la condamnera ! homme odieux ! elle te devra ses malheurs, ses malheurs éternels... qui te fait hésiter à joindre le père à la fille ? viens, viens m'arracher un vain reste de vie tout prêt à s'exhaler ; viens, le bourreau d'Aglaé trembleroit-il d'être le mien? quel crime t'arrêteroit? frappe, déchire mon sein : tu immoleras deux malheureuses créatures à la fois.

Valencey versoit un torrent de larmes ; il gémissoit : il embrassoit sa fille ; il supplioit le Ciel de lui pardonner. Dorsemon accablé, anéanti, étoit prosterné aux genoux du comte, qu'il pressoit de ses mains tremblantes : — Je ne rougirai point de cette attitude : elle ne m'humilie point ; vous êtes offensé, & vous êtes le père... de tout ce que j'adore : il ne m'est pas possible de retenir cet aveu. Jusqu'à présent j'ai rempli vos vues : je me suis asservi à vos volontés ; j'ai respecté le joug que je me suis imposé moi-même ; enseveli dans la solitude, j'aurois voulu me cacher au centre de la terre. J'ai appris la maladie de la princesse ; j'ai su qu'on appréhendoit pour ses jours : je n'ai plus été le maître de mes transports ; à la faveur de ce travestissement, j'accours, je tombe à ses pieds... ma mort va vous venger, elle précèdera la sienne ; c'est à moi de perdre une existence odieuse ; & aussitôt Dorsemon se précipite sur l'épée

du comte, qui lui arrêtant le bras : — Ce n'eſt pas votre mort que je demande; allez, retirez-vous; l'état où eſt ma fille, exige des ménagemens... n'achevez pas de lui arracher la vie. Mon père, crioit la princeſſe, dont cette ſituation violente ranimoit la voix, ne l'accablez point de reproches que je mérite ſeule, & vous, Dorſemon, craignez de bleſſer la ſenſibilité d'un pére... hélas! tous deux nous l'avons irrité! je touche à ce moment terrible où les paſſions expirent, & trouvent un Dieu qui les punit. Dorſemon, implorez ce Dieu, il ſe venge, vous le voyez; ne lui enlevez pas le peu de temps qui me reſte pour pleurer mes fautes, & me repentir; Dorſemon, imitez-moi, & abjurez des ſentimens que condamnent à la fois la religion & l'honneur. Enſuite la princeſſe s'adreſſant à ſon père, lui diſoit tout bas : il faudra donc que je n'exiſte plus, pour ceſſer de l'aimer!

Valencey livré à une infinité d'aſſauts oppoſés, ne ſavoit s'il devoit laiſſer Dorſemon auprès de ſa fille, ou le preſſer de s'éloigner; elle éprouve une criſe horrible. Enfin on annonce au père & à l'amant, que madame d'Henneberg a quittée la vie; tous deux ſuccombent ſous cette affreuſe nouvelle; ce ſont trois victimes de la mort, qu'elle a frappées enſemble. O vous qui ſavez aimer, rempliſſez-vous de ce ſpectacle, & vous irez bien plus loin que mes expreſſions!

Il eſt donc décidé que la princeſſe n'eſt plus au

nombre des vivans. Dorſemon revient le premier de cette eſpèce de létargie, l'effet de la grande douleur; il court à madame d'Henneberg; il la regarde, la contemple avec la curioſité & tout l'intérêt du ſentiment. Elle n'eſt point morte, s'écrie-t-il, en s'élançant vers le comte de Valencey! elle n'eſt point morte! je l'ai entendu reſpirer! Elle vivroit encore, dit ce père tranſporté de joie! ma fille, ma fille me ſeroit rendue! il court vers Aglaé, la ſerre contre ſon cœur; en effet, elle a jetté un profond ſoupir. Enfin elle a revu la lumière; elle a ſaiſi à la fois les mains de ſon père & de ſon amant; ce geſte exprime plus que toutes les paroles qui auroient pu lui échapper; ſes premiers regards, ſes premiers tranſports ſe ſont arrêtés ſur les deux perſonnes qui lui étoient les plus chères : l'amour & la tendreſſe filiale ſont aſſurément les reſſorts les plus énergiques du cœur humain. Dorſemon reprend : — Comte, ſi vous n'avez point aimé, je n'attends aucun pardon de vous, je dois vous paroître odieux, l'homme le plus criminel, un monſtre dont il faut délivrer la ſociété. Avez-vous connu l'amour? vous me plaindrez; vous ſentirez combien j'ai de droits à la pitié! peut-être vais-je mériter votre eſtime : je vous engage ma parole d'honneur que je ne troublerai plus le repos de la princeſſe; ſi je vous promettois de ceſſer de l'adorer, je me ſouillerois d'un menſonge abominable, &... je n'ajouterai point l'impoſture à mes égaremens; oui,

je l'aimerai, je l'idolâtrerai toujours, j'expirerai, ſoyez-en certain, en brûlant plus que jamais : mais ce ſera loin de vos yeux, loin des ſiens ; une barrière éternelle ſera élevée entre tout ce que j'aime & moi !.. adieu, adieu, divine Aglaé ; haiſſez un malheureux qui voudroit ſouffrir ſeul ; haiſſez Dorſemon, ſi le ciel vous l'ordonne ; & qu'à ce prix vous puiſſiez recouvrer votre tranquillité. Il n'eſt point de ſacrifices dont je ne ſois capable ; je vous immole mille fois plus que mon exiſtence ; je ne vous verrai plus, je ne vous verrai plus ; je mourrai dans les larmes, dans le déſeſpoir ; je vous adreſſerai des vœux... que vous n'entendrez pas... eh bien ! Valencey, douterez-vous encore que je ſache aimer ?

Dorſemon s'eſt retiré, ſans vouloir rien entendre de madame d'Henneberg & de ſon père ; cette infortunée eſt donc revenue au jour, mais pour traîner une éternelle langeur ; elle ne faiſoit que pleurer dans le ſein de Valencey, ſans avoir la force de prononcer un mot.

La princeſſe quitte ſa retraite, reparoît à la cour, & n'y montre que l'ombre d'elle-même ; un chagrin dévorant la conſumoit ; le nom de ſon amant n'échappoit point à sa bouche : mais combien de fois, malgré tous ſes efforts, ſon cœur le répétoit ! Ma fille, lui diſoit Valencey, que tu me fais partager tes peines ſecrètes ! ton ſilence ténébreux me touche : eh bien ! contente-toi, épanche en sûreté ton ame

dans celle de ton père; de ton meilleur ami; je le vois : tu n'oſes me parler de Dorſemon ? je te le permets, je te le demande comme une grace : ne fais point difficulté de m'expoſer les divers orages d'une paſſion que le temps & la raiſon t'aideront à ſurmonter; ne me cache point ta foibleſſe, pourvu qu'il n'y ait que moi ſeul qui ſois ton confident; oui, tu te vaincras; j'attends de la religion un triomphe ſi pénible : il lui eſt réſervé; jette-toi dans ſes bras, comme dans le ſein d'une mère tendre qui prend pitié de ſes enfans, qui eſt toujours prête à leur montrer des ſentimens d'indulgence & d'amour : elle t'arrachera ce trait fatal; elle rendra le calme à ton ame, déſolée, en bannira une image, que tu dois repouſſer... tu ne ſaurois t'aveugler ſur ce ſacrifice trop néceſſaire? Encore, s'écrioit la princeſſe, ſi j'étois inſtruite de ſon ſort ! ſi je n'ignorois pas en quels lieux il a fixé ſon ſéjour ! mais... mais il s'eſt immolé tout entier, il s'eſt enchaîné pour vous plaire, par une promeſſe... n'en doutez point : c'eſt plus que d'avoir donné ſa vie; il n'oſe ſeulement s'informer ſi j'exiſte. Hélas ? que pouvoit-il faire de plus.

Cette femme ſi malheureuſe ne vivoit qu'à peine; ſon père entre dans ſon appartement, une lettre à la main : — Voici qu'on m'annonce la mort de votre époux; vous êtes enfin affranchie d'un joug que vous ſupportiez avec tant de répugnance. Madame d'Henneberg donne des regrets à cette perte, elle ne ſe

diſſimuloit point ſes torts à l'égard du prince, & elle demandoit pardon à ſa mémoire : elle s'accuſoit quelquefois de l'avoir entraîné au tombeau : mais les larmes que fait couler la mort d'un mari, ſont bientôt effacées par les pleurs que revenoit exciter l'éternel ſouvenir d'un amant ; c'étoit-là le véritable ſujet de cette triſteſſe qui rejettoit toutes les conſolations. Valencey partageoit cette ſombre mélancolie : il expiroit avec ſa fille.

Un jour, Valencey montre plus de ſérénité, en abordant la princeſſe. — Mon père... me trompé-je?.. je crois appercevoir ſur votre front quelque rayon de joie !.. — Je ne prétends point le cacher... Aglaé, reprends courage... tu revivras, tu renaîtras pour faire mon bonheur... le tien, le tien ſans lequel je ne puis être heureux... — Je vous ſuis chère... vous connoiſſez la bleſſure... ce qui me fait mourir... auriez-vous des nouvelles?.. vous m'entendez, mon père?.. ah ! daignez, daignez m'apprendre... — Et ſi je pouvois t'informer... ma fille — Vous ſauriez... où eſt-il?.... où eſt-il ?.. inſtruiſez-moi... que je ſache.. m'aimeroit-il toujours ? — N'en doute point, Dorſemon... j'ai découvert ſa retraite ; il eſt venu... il eſt en ces lieux... il va paroître, &... le voici : — Dorſemon ! — Lui-même, lui-même, divine Aglaé... vous me voyez ſaiſi... tranſporté d'un raviſſement... je ſuis à vos genoux... Je vous y répète mes ſermens de tendreſſe, de conſtance, d'amour, &... rempliſſez-vous de tout l'excès de ma félicité... c'eſt. . c'eſt le

bonheur

bonheur suprême ; le comte... votre père... il veut bien oublier mes erreurs, les peines que je lui ai causées... mes fautes ; mes malheurs !.. il consent... il permet que je vous offre ma main... que votre amant... soit le plus fortuné des hommes... le possesseur de tant de charmes... tous mes chagrins sont dissipés ! je ne vois... je ne sens... Je serai votre époux !

Amans heureux ; vous vous figurez l'ivresse, l'enchantement d'Aglaé, celui de Dorsemon, l'épanchement de la tendresse paternelle. Valencey, aussitôt qu'il avoit appris la mort de monsieur d'Henneberg, s'étoit occupé du projet de retrouver le comte, & de lui faire épouser la veuve ; après bien des perquisitions, il l'avoit découvert par ses émissaires, dans un de ces asyles religieux consacrés à la pénitence. Dorsemon accablé d'une douleur profonde, toujours persécuté par le souvenir d'une amante trop chérie, & voulant s'imposer l'obligation de ne point manquer à sa parole, étoit venu se jetter dans le sein du seul consolateur véritable que nous ayons, dans le sein de Dieu, & il étoit prêt à se lier, ou plutôt à mourir aux pieds des autels ; le jour approchoit où il alloit consommer ce grand sacrifice ; c'en étoit fait : la victime s'immoloit elle-même ; des vœux se prononçoient pour jamais, bien différens des protestations d'un amour trop

malheureux : une lettre de Valencey apprend à Dorſemon la mort du prince, & le preſſe de revenir, celui-ci ſe relève de ſon anéantiſſement, accourt, vole auprès du père d'Aglaé, qui lui annonce, s'il perſiſte toujours dans les mêmes ſentimens, qu'il lui accorde la princeſſe pour épouſe. Encore une fois, l'art, quelque ſoit ſon pinceau, eſt au-deſſous de ces ſituations ; l'eſprit ne ſauroit ſe les repréſenter : c'eſt au cœur à s'en pénétrer. Un père tendre avoit voulu ménager la ſenſibilité de madame d'Henneberg : il s'étoit chargé de la prévenir ſur l'arrivée de Dorſemon, qui, incapable de réſiſter à ſon impatience, n'avoit pas attendu la réponſe du comte, & étoit accouru tomber aux genoux de la princeſſe.

Ces amans ſi infortunés ſont donc devenus les plus heureux époux. La mère de Dorſemon vivoit encore : il l'appelle auprès de lui, & lui prodigue tous les témoignages de l'amour filial. Aglaé n'oublie point Roſalie & le bon Thénot : l'un & l'autre, à ſa voix, viennent être les témoins de ſon bonheur, & en reſſentir les effets. Valencey ſembla recommencer une carrière nouvelle ; il recueillit le prix de ſa tendreſſe : il fut le plus chéri des pères ; ſes derniers regards jouirent du ſpectacle enchanteur de la félicité de ſes enfans. La comteſſe, aima toujours à ſe rappeler Henriette, les champs délicieux

de la Provence, les troupeaux innocens dont elle avoit été la fidelle gardienne; & Dorſemon, au faîte des grandeurs, recherché de la cour, & favori du ſouverain, ſe repréſentoit ſans ceſſe Charlot avec ſon habit champêtre, & le cœur plein d'une tendreſſe que le comte conſerva juſqu'au tombeau.

Valmers.

VALMIERS,

ANECDOTE.

La justice et la bonté, ces deux vertus si nécessaires aux hommes, et sur-tout aux souverains, s'étoient assises avec Louis XII, sur le trône français; un ministre sensible et éclairé répondoit dignement aux vues sages du monarque : mais la nation étoit encore bien éloignée de prendre l'esprit de son maître : elle avoit de la peine à rejeter ce limon de barbarie qui sembloit attester notre origine, et que l'absurde grossièreté du gouvernement féodal entretint si long-tems pour la honte et le malheur de cet empire. Le préjugé toujours aveugle et inhumain est le premier des tyrans,

et celui dont le despotisme est le plus difficile à réprimer ; peut-être ne sommes-nous point encore parvenus à oublier et faire oublier que les sauvages destructeurs des Gaulois et des Romains sont nos ancêtres. Malgré le progrès de ces prétendues lumières philosophiques dont notre siècle s'enorgueillit, que d'occasions où les Francs se font revoir dans toute leur férocité !

Un jeune homme, qui, au sortir de l'enfance, avoit embrassé le parti des armes, étoit un modèle de vertu pour la ville qu'il étoit venu habiter ; tout Orléans retentissoit de l'éloge de Valmiers ; il ne s'écouloit guères de jours qu'on ne parlât de quelqu'action de bienfaisance que sa modestie s'efforçoit en vain de tenir cachée ; pour le peindre d'un seul trait, il réunissoit l'ame la plus belle et la figure la plus intéressante : aussi inspiroit-il l'amitié et l'amour ; les hommes recherchoient avec empressement sa société, et les femmes se disputoient sa conquête ; une riche veuve, âgée de vingt-deux ans, et joignant à la fortune tous les agrémens qu'on peut désirer, étoit une des premières qui aspiroient au cœur de Valmiers. Ses prétentions étoient assez fondées : elle avoit excité le penchant qu'elle ressentoit. Les deux amans s'étoient confié leur ardeur mutuelle ; Valmiers aimé autant qu'il aimoit, devoit goûter un bonheur pur et sans mélange : cependant une secrète mélancolie le poursuivoit jusqu'aux pieds de madame Lormessan ; la présence même de cette femme dont il paroissoit épris, redoubloit cette sombre tristesse qui le dévoroit ; il lui échappoit de ces soupirs qui décèlent un

profond chagrin ; il regardoit avec attendrissement l'objet de son amour, et ensuite il levoit les yeux au Ciel, comme pour lui adresser quelques reproches. Madame Lormessan, après plusieurs conversations où elle avoit vanté les douceurs du mariage, vient enfin à se déclarer : elle propose à Valmiers de lui donner sa main : il tombe à ses pieds : — Vous me voyez, madame, pénétré de tous les transports; sans doute, une offre semblable est pour moi le comble de la félicité, et... j'en sens tout le prix, j'en sens tout le prix; personne assurément n'a mes yeux, mon cœur, n'est plus rempli de vos grâces, de vos charmes, de tout l'amour que vous seule êtes capable d'inspirer; mais... permettez qu'un refus... madame... mon destin est d'être le plus malheureux des hommes! — Seriez-vous lié, monsieur, par quelqu'engagement secret? Quoi! Valmiers, vous auriez eu la perfidie... — Vous m'offensez, madame, ce n'est pas à vous à me croire ingrat ni perfide; non, on n'a jamais aimé comme je vous aime; c'est une passion que chaque jour augmente, et que j'emporterai au tombeau. — Puisque je vous suis si chère, qui peut donc s'opposer à notre union ? vos parens... — Mes parens, madame, mes parens ! (et à ce mot, le jeune homme laisse échapper un gémissement douloureux). — Oui, vos parens désapprouveroient-ils ce mariage ?... j'ai du bien, de la naissance. — Ah ! sans doute, madame, la nature a épuisé sur vous tous ses dons, et il n'est point de mortel qui ne s'honorât du nom de votre époux; je ne parle point de votre fortune : on ne voit, on ne sent que l'avantage de posséder tant d'attraits;

un regard de vos yeux.... ce seroit le bonheur suprême... — Et vous refusez de m'épouser ! Valmiers, si vous connoissez l'amour, croyez que je n'ignore point sa délicatesse; vous avez l'honneur de servir le roi : cette distinction me suffit; je ne vous demande point compte de vos richesses; si le sort avoit été injuste à votre égard, quel plaisir je goûterois à vous venger de son caprice, et à réparer sa faute ! — Hélas ! madame, plût au Ciel que je n'eusse à me plaindre que de cette disgrace ! sans contredit, je suis peu fortuné : je ne jouis que d'un très-petit revenu. — Seroit-ce là, monsieur, la raison qui vous feroit hésiter à former des nœuds... je désirerois bien qu'ils fissent votre bonheur, et je ne balancerai point à l'avouer, ils feroient le mien. — Arrêtez, madame : c'est trop mettre ma sensibilité à l'épreuve. Faut-il que je ne puisse répondre à tant de bontés ! croyez... il n'est point de destinée comme la mienne ! haïssez-moi plutôt.... qu'ai-je dit ? ah ! sans votre amour, soutiendrois-je le fardeau d'une vie qui m'est odieuse ? — Je ne vous comprends point, Valmiers ! vous m'aimez; je vous offre ma main, ma fortune, mon cœur, et vous redoutez un engagement qui répond de ma tendresse ? Je vous le répète; n'auriez-vous aucun bien : seriez-vous d'une extraction fort au-dessous de la mienne... — Non, madame, vous ne m'aimeriez point assez... et je serois le premier à repousser... mais.... il est inutile de m'entretenir d'une félicité dont il m'est défendu de jouir ! plaignez-moi, plaignez-moi ; un obstacle insurmontable nous sépare l'un et l'autre pour jamais. Ne parlons plus de cette

union. Laissez-moi mourir..... madame, je vous dérobe le spectacle d'une douleur que rien ne pourra calmer; je me retire..... — Valmiers, vous ne me quitterez point, vous me découvrirez la cause de ce refus... c'est moi qui succomberai au chagrin, qui expirerai votre victime; eh! n'ai-je pas mérité votre confiance? Je vais au-devant de tout ce que vous pouvez m'opposer. — Vous irritez mes maux, madame, au lieu de les adoucir; je ne résiste point à la nécessité, à la cruelle nécessité qui m'impose des loix... soyez assurée que je vous aime, que je vous adore, et votre amant, l'amant le plus tendre, le plus passionné ne peut absolument être votre époux.

Le jeune homme n'achevoit pas ces mots, qu'il étoit déjà loin des regards de madame Lormessan. L'ingrat, s'écrie-t-elle! il m'abandonne à moi-même! et je suis aimée! et depuis quand l'amour a-t-il tant de réserve? s'il m'aimoit, auroit-il des secrets pour moi? quelle barrière invincible est élevée entre nous deux! Elle court vers mademoiselle Ermanci, une de ses plus intimes amies, qui entroit: ma chère Eléonore, venez à mon secours; jamais, jamais je n'eus plus besoin de votre amitié. Vous connoissez ma malheureuse passion; vous savez que Valmiers en est digne: vous attendriez-vous au coup qui me frappe? je m'explique avec le cruel qui a troublé mon repos, qui m'a ravi tout mon bonheur; je lui montre l'empire qu'il a sur mon ame; en un mot, je lui propose ma main; et quand j'imagine qu'il va voler à l'autel, le croiriez-vous, ma tendre amie? j'essuie un refus, un refus barbare, humiliant... qui m'entraînera au tombeau.

Valmiers, je ne conçois point cette bizarrerie, Valmiers s'obstine à me renouveller les sermens de son amour, et il prétend qu'il lui est impossible de s'unir avec moi. Il m'a paru troublé, dans l'accablement; quels seroient donc les motifs qui s'opposent à ces liens? s'il étoit moins honnête homme, je pencherois à croire qu'un autre engagement l'enchaîne, mais, Valmiers ne m'auroit pas entretenue dans l'idée qu'il n'aime que moi. Ecouteroit-il l'orgueil? eh! quand on ressent une tendresse véritable, a-t-on de la vanité? Valmiers seroit sans biens, d'une famille obscure: je m'applaudirois de l'avoir nommé mon mari. Ne pensez-vous pas de même, ma chère Eléonore? — En doutez-vous? j'éprouve... si j'aimois, j'aurois de pareils sentimens, oui, je les aurois. Sans contredit, Valmiers mérite les plus grands sacrifices. Que vous êtes heureuse! vous pouvez faire son bonheur. Mademoiselle Ermanci, à cette parole, jette un profond soupir. Cette jeune personne avoit autant de vertu que de beauté; elle vivoit sous la tutelle d'un oncle qui lui donnoit une éducation capable d'éclairer son esprit, et de fortifier ses penchans heureux; une fermeté réfléchie étoit sur-tout le principe de son caractère; depuis quelque tems, elle étoit devenue inquiète, rêveuse; elle visitoit moins souvent madame Lormessan; fille d'un gentilhomme qui lui avoit laissé une riche succession, elle pouvoit prétendre aux plus brillants partis; plusieurs s'étoient déjà présentés, et elle les avoit refusés, malgré les instances et les prières mêmes de son parent, que cette résistance obstinée chagrinoit beaucoup.

Valmiers rentre, un soir, livré au trouble le plus violent. Les personnes chez qui il demeuroit, ne peuvent en éclaircir la cause; il entre dans sa chambre, écrit un billet, appelle son domestique : porte ce mot de lettre à monsieur Darney, et qu'il ne manque pas de se trouver au rendez-vous indiqué. Il garde ensuite un profond silence; la fureur éclate sur son visage; on voit même des larmes couler de ses yeux; il reçoit la réponse : cet officier, qui servoit dans le même régiment que lui, l'attendra, à cinq heures du matin, à la porte de ***. Je le préviendrai, s'écrie Valmiers. On soupçonne aisément qu'il s'agit d'une affaire d'honneur; le jour a paru à peine : on veut empêcher le jeune homme de sortir. Vous êtes mes amis, dit-il : vous devriez être des premiers à me presser d'aller... où le devoir m'appelle; le tems est encore long d'ici à cinq heures! (on veut du moins le suivre) les témoins sont inutiles, et j'exige de votre amitié cette marque de discrétion.

Il est arrivé à l'endroit désigné; Darney ne se montroit point encore, il vient : — Valmiers, que me voulez-vous, de si grand matin? — Ta mort ou la mienne, perfide. — Je n'entends rien à ce langage! — Je me serai bientôt expliqué, ô le plus vil de tous les hommes! il faut d'abord que j'établisse mes torts à ton égard. L'indigence est venue t'assaillir : j'ai ménagé la pudeur du besoin; j'ai volé au-devant de ces aveux si mortifiants pour l'honnêteté malheureuse; je me suis empressé de partager avec toi ma bourse; que dis-je? pour te soulager dans ton adversité, je me suis exposé à ces humiliations, que le personnage d'em-

prunteur entraîne nécessairement après soi ; mes sollicitations t'ont obtenu le grade de lieutenant; ton père doit encore à mes amis une charge importante; dans cette aventure, où des brigands t'alloient percer le sein, je te couvris de mon corps, et te sauvai la vie... — Mais..... à quoi tendent ces reproches? — J'ai fait plus, ingrat: je t'ai aimé, je t'ai aimé; je t'ai ouvert mon cœur, mon cœur trop sensible! et quelle en est la récompense? qu'as-tu dit, barbare, à plusieurs de nos camarades? tu as révélé ce que l'honneur seul t'engageoit à tenir enseveli dans un éternel silence; tu as divulgué le secret, le tourment, l'horrible tourment de ma vie. — J'ai dit.... — Ce qui n'est que trop vrai, grand Dieu! et n'en suis-je pas assez déchiré! que j'étois du nombre de ces enfans proscrits que la nature semble avoir rejetés dès leur berceau; oui, monstre, oui, je suis un infortuné qui ne connoît ni son père ni sa mère; oui, le respectable Lorimond m'a trouvé prêt à mourir sur le seuil de sa porte; il m'a arraché, pour mon malheur, à un trépas certain; il m'a comblé de ses bienfaits; il m'a témoigné une tendresse paternelle. Eh! le Ciel m'en est témoin, et Lorimond lui-même me rendra justice, jamais, jamais je n'ai prétendu manquer à la reconnoissance que je goûte tant de plaisir à lui devoir! mais il est le premier qui m'a contraint à me taire; c'est lui qui m'a forcé de céder au préjugé, au préjugé cruel, qui m'a pressé de cacher la flétrissure de ma naissance, si en effet ce peut être une ignominie; ah! misérable, c'est toi qui es la créature couverte d'opprobre, un lâche, un ingrat! Un parent de Lorimond t'avoit découvert ce

secret: j'ai eu la noblesse de te l'avouer; j'ai invoqué le silence de l'amitié, de l'honneur : tu as tout trahi.... prépare toi à m'en rendre promptement raison; allons, l'épée à la main, et qu'un de nous deux expire.... tu ne te mets pas en devoir de me satisfaire? — Je ne me battrai point.... contre un homme méconnu.... — Tu as pu m'offenser, et tu me refuses la réparation? défends-toi, défends-toi; je ne veux pas être ton assassin, mais le vengeur de l'humanité outragée. Méprisable mortel, après le coup que tu m'as porté, craindrois-tu de m'arracher la vie?

Les personnes auxquelles Valmiers avoit recommandé de ne point le suivre, s'étoient hâtées d'aller communiquer l'affaire à ses chefs : des officiers accourent, interdisent toute voie de fait, et demandent quel sujet peut armer Valmiers contre Darney : Celui-là élevant la voix : — Quel sujet? la plus noire des perfidies! oui, je suis un de ces infortunés que leurs parens ont eu la barbarie de désavouer; je confirme ici ce que Darney a eu la bassesse de vous révéler; si c'est une tache, j'imaginois l'avoir expiée; j'imaginois que ma conduite, mon amour pour mes devoirs, le désir de me signaler, et de suivre vos exemples, me deviendroient, un jour, des titres suffisants pour mériter votre estime; et moi, moi qui aime tant l'honneur, l'ai-je perdu au point qu'une juste vengeance ne me sera pas même permise? penseriez-vous comme ce vil Darney? quoi! je ne serai pas digne de lui percer son traître cœur, ou de lui donner le mien à déchirer? (les camarades de Valmiers baissent les yeux, se taisent.) Je vous entends, je vous entends... eh

bien! messieurs.... dès ce moment, je me fais justice.... je me retire du corps. Peut-être, dans la suite, connoîtrez-vous Valmiers.... je suis bien à plaindre, ô Ciel! quel est donc mon crime? ma naissance? ma naissance! à quoi sert la vertu? infâme, (s'adressant à Darney) tu ne m'échapperas point; cette espérance m'a flatté: j'acquerrai le droit de te punir, de verser à longs flots ton sang, ou de répandre le mien sous tes mains coupables. N'ai-je pas fait tout ce qui dépendoit de moi pour me concilier l'estime publique? et je suis donc puni de l'inhumanité des auteurs de mes déplorables jours! Valmiers prononçoit ces derniers mots, d'un ton attendrissant; quelques-uns des officiers veulent le consoler, et adoucir la nécessité où il se voit de quitter le service: alors le préjugé avoit plus d'empire qu'aujourd'hui; les sociétés répugnoient à recevoir ceux dont la naissance étoit illégitime. Vos consolations, reprend-il, irritent ma blessure. Encore une fois, vous saurez si j'avois mérité d'être votre camarade. Hommes cruels! je vous forcerai à m'aimer, ou du moins à me plaindre.

La douleur de Valmiers ne sauroit s'exprimer; rien de plus vrai en effet que son existence incertaine; ce Lorimond, riche négociant de Blois, l'avoit trouvé exposé à périr de froid et de misère: il l'avoit accueilli, s'étoit chargé de son éducation, et lui avoit assuré un revenu modique, auquel il ajoutoit un nombre de gratifications, pour se soutenir dans le militaire. Le jeune homme n'avoit appris sa destinée, qu'après être parvenu à un âge raisonnable.

L'histoire de Valmiers est bientôt répandue dans

Orléans. Etrange absurdité de l'esprit humain, et qui étend sa tyrannie juques sur le cœur même ! les personnes qui, la veille, étoient pénétrées d'une sorte de respect pour ce jeune homme si estimable, lui marquent une indifférence que l'éloignement, le mépris même ne tarde pas à suivre ; ses vertus ont tout-à-coup perdu de leur considération, et de leur prix ; l'ingratitude avide d'éclater, étouffe la reconnoissance ; on fait en un mot, à Valmiers, un crime qui ne devroit rejaillir que sur ses parens ; il a le courage de n'en être point humilié ; il rentre en soi-même pour se dédommager de l'injustice d'un préjugé, digne monument (1) de la barbarie de hordes plus grossières que

(1) Est-il un préjugé plus révoltant que cette espèce de proscription qui semble parmi nous poursuivre la bâtardise ? Sur qui devroit tomber l'ignominie, si ce n'est sur ceux qui ont donné l'existence à une misérable créature qu'ils sont forcés de méconnoître. Voilà les coupables, qui souvent, pour satisfaire à leurs penchans corrompus, ont osé se jouer de la destinée d'un être qu'ils savent dévoué nécessairement à l'infortune, à l'abandon. N'est-il pas assez à plaindre de se voir condamné à la privation de ces caresses, de cet amour, de ces soins vigilans dont les parens seuls sont capables ? Faut-il ajouter à sa peine, une sorte de flétrissure qu'il est bien loin de mériter ? C'est notre compassion, toute notre sensibilité qu'il faut lui prodiguer. En effet, peut-on être plus malheureux ? c'est à tout ce qui l'environne, à lui tenir lieu des cruels auteurs de ses jours. Les cœurs de fer ! ils ont pu profaner la dignité de personnages sacrés de père et de mère ! ils ont outragé à la fois, le Ciel, l'humanité, le plaisir même, le plaisir attaché à la vue seule, à l'entretien d'une innocente créature qui nous doit la naissance, et semble par son doux sourire nous en remercier !

les Vandales et les Gépides; il n'a rien à se reprocher que d'avoir été trop sensible, trop bienfaisant. Hommes féroces, s'écrie-t-il, votre estime, je ne parle pas de

---

Cette façon de penser et d'agir si absurde, et en même-tems si féroce, à l'égard des bâtards, et contre laquelle la nature et la raison ont tant à se récrier, tire, selon les apparences, son origine de la barbarie de ces farouches habitans du Nord, qui ne différoient guères des ours dont ils étoient entourés; obligés de mener une vie nomade, et craignant d'être retardés dans leur course, ils précipitoient dans les eaux, les enfans désavoués. Les Espagnols, de tous les peuples policés, sont ceux qui montrentplus de sensibilité pour ces déplorables victimes du libertinage, et quelquefois de la misère : un bâtard jouit des prérogatives du gentilhomme; la patrie, pour le venger de la dureté de ses parens, et le dédommager d'un sort incertain, lui accorde les honneurs de la noblesse. En France, c'est la religion qui ouvre son sein à ces infortunés, et ce n'est pas un de ses moindres bienfaits : elle a fondé pour eux, des hôpitaux, des asiles; après s'être chargée d'élever leur enfance, elle leur fournit, dans la suite, des moyens honnêtes de subsister; ne sauroit-on achever son ouvrage, en faisant regarder, en traitant ces enfans comme appartenant à l'Etat? alors cette espèce de signe de réprobation, dont l'imbécillité vulgaire veut les marquer, disparoîtroit; on pourroit en former des classes de soldats, de matelots, de citoyens utiles; ils auroient du moins la considération qu'ont chez les Turcs, les Janissaires, etc.

Il est bien singulier que nous croyant éclairés, et professant un culte de sagesse et de bienfaisance, nous ayons conservé encore autant de préjugés barbares! seroit-il dan la nature de l'homme, de mêler à ses lumières et à ses sentimens, le limon grossier dont il fut pétri?

« *Et documenta damus quâ simus origine nati.* »

votre amitié que je repousse avec mépris, votre estime est une dette dont vous êtes comptables à mon égard; vous ne sauriez me la disputer, sans manquer à l'équité; me la refuserez-vous : l'aveu de mon cœur me suffira pour me récompenser, pour m'exciter à faire de nouvelles actions, dont vous serez forcés d'être touchés. D'ailleurs, qui peut me priver des douceurs d'un plaisir que je goûte avec tant de transport? soyons sensible; faisons du bien, et n'en voyons pas les objets. Madame Lormessan n'aura point la façon de penser d'un vulgaire imbécille aussi déraisonnable qu'ignorant. Elle m'aime : allons nous consoler dans sa société, d'un revers que je n'ai point mérité; me seroit-il impossible de le réparer?

Mademoiselle Ermanci étoit auprès de madame Lormessan, que la nouvelle relative au jeune homme accabloit. C'étoit là, disoit-elle, la raison qui l'obligeoit de ne pas accepter ma main. Eléonore, je suis bien malheureuse ! je ne survivrai point à cette aventure trop humiliante pour une femme.... qui auroit à rougir de son choix : — A rougir, madame ! vous envisagez un sujet de honte? je ne vois qu'un événement désagréable..... c'est en ce moment, ma chère amie, que l'amour doit éclater; et Valmiers a-t-il perdu son mérite? n'a-t-il pas les mêmes agrémens, les mêmes vertus, les mêmes droits sur votre cœur? faut-il qu'il soit la victime de parens inhumains? ce sont eux, si on les connoissoit, qu'on devroit proscrire. Ce jeune homme est bien à plaindre, bien digne de compassion, d'attendrissement! Sans doute, sans doute, réplique la veuve, c'est un coup mortel...

dont il ne sauroit revenir ! j'en mourrai avec lui... à l'instant qu'il alloit être mon époux ! et..... il m'est défendu de songer à cette union !..... Le public est un tyran auquel nous sommes contraints de nous soumettre, de nous sacrifier... que diroit-il si j'étois la femme de Valmiers ? — Vous ne l'aimez donc pas ? — Jamais on n'eut l'amour que je ressens : mais, je le redis, nous dépendons de tout ce qui nous environne ; nous ne vivons point pour nous ; l'honneur nous impose des loix... — L'honneur, madame ? vous pensez donc que Valmiers est déshonoré ? — L'expression est trop forte ; non, il n'est point déshonoré : mais... c'est une tache... on est convenu... cette façon de penser existoit avant vous et moi..... il faut croire qu'elle est fondée. Encore une fois, nous ne pouvons nous soustraire à ce joug... cependant j'éprouve que rien ne diminuera ma tendresse : il me sera toujours cher.... ô Dieu ! Dieu ! c'est un contre-tems en vérité aussi cruel qu'inattendu !

Valmiers paroît sur ces entrefaites : madame Lormessan est prête à s'évanouir ; mademoiselle Ermanci, de son côté, cherchoit à dérober ses larmes. Eh bien ! madame, dit le jeune homme s'adressant à la première, tous mes malheurs vous sont connus, et j'accours, à vos pieds, adoucir ma triste situation ; mon secret, qui pesoit tant à mon cœur, vous est donc revelé ! le voilà ce motif de mes refus, ce qui s'opposoit à ma félicité... — C'est un sort affreux, Valmiers ! et j'en ressens toute la peine ! quoi ! il est impossible.... cet obstacle est insurmontable, oui, il est insurmontable. Aveugle et inhumaine

société !... il est bien vrai, monsieur, que vous êtes méconnu ? — Oui, madame, ceux à qui je dois le jour, me l'ont laissé pour me rendre le plus infortuné des hommes. Votre amour seroit-il soumis à des conventions absurdes, barbares ? Pour moi, madame, je sens que rien n'altéreroit des sentimens, qui m'attachent à vous pour la vie, fussiez-vous dans l'horreur de la misère, placée au dernier rang, telle enfin que je suis : ma passion augmenteroit ; ah ! je volerois à vos genoux ; à la face de la terre et du Ciel, je vous proclamerois mon amante, mon épouse ; je m'enorgueillirois de porter le nom de votre mari... suspendez vos larmes : elles me déchirent ; oui, ma naissance est illégitime : mais c'est à moi de faire ma destinée, et... je la ferai, je la ferai, madame ; je vous engage ma parole : je me rendrai digne de votre tendresse. Ah ! monsieur, s'écrie mademoiselle Ermanci, que vous êtes intéressant ! et elle ajoute ces mots qu'elle articule à peine : si j'étois à la place de mon amie !

Le plus respectable peut-être des hommes alloit en devenir bientôt le plus malheureux ; il opposoit cependant cette fermeté d'ame qui est le vrai courage, à l'horrible événement dont il venoit d'être frappé ; il cherchoit à puiser dans son propre cœur les consolations que l'on commençoit à lui refuser. Il écrivoit à un de ces êtres stupides qui sont faits pour fléchir sous le despotisme de l'usage : « Je m'apperçois » que, depuis mon aventure, vous me faites une » réception qui tient de la froideur offensante ; avant » que de me plaindre, je voudrois employer le

» raisonnement : quelle peut être la cause de ce » changement injurieux? ne suis-je pas le même que » j'étois il y a cinq ou six jours ? qu'avez-vous à me » reprocher? ai-je manqué à l'amitié, à l'honneur, à » cette sensibilité qui m'a attiré quelque considéra- » tion dans votre ville ! Mon père et ma mère sont » inconnus ; par un attentat affreux qui soulève la » nature, ils m'ont rejeté de leur sein ; et vous me » paroissez déterminé à me punir de leur crime ; » vous avez changé entièrement à mon égard, tandis » que vous devriez me tenir lieu de ces indignes » parens, me faire oublier leur barbarie, n'envi- » sager en moi que l'homme qui s'est attaché à bien » mériter de ses semblables ? Comment ! le peu de » bonnes actions que j'ai eu le bonheur de faire, » auront perdu à vos yeux tout leur prix ! il faudra » que je sois la victime d'une faute qui a précédé ma » naissance ! on poussera la cruauté et l'injustice, jus- » qu'à refuser de me rendre raison de ces dédains » homicides..... c'est vous, hommes aveugles et fé- » roces, qu'ils doivent attaquer, flétrir, déshonorer ; » c'est vous dont le sang seroit trop vil pour être ré- » pandu de mes mains. Je le couvrirai ce manque » de naissance, d'un éclat qui m'appartiendra ; je ne » veux ni parens, ni amis ; je m'efforcerai de me » suffire à moi-même, et vous rougirez le premier » d'une barbarie..... qui ne convient qu'à des » peuples policés : le sauvage ne le connoîtroit point » cet outrage à la nature. Allez, digne esclave du » préjugé, montrez ma lettre à vos pareils ; applau- » dissez-vous avec eux de votre inhumanité. S'il vous

» restoit

» restoit une lueur de raison, une étincelle de senti-
» ment, vous viendriez m'arracher la vie, cette exis-
» tence que vous empoisonnez d'amertumes : mais
» je n'en doute point, je n'en doute point, vous pa-
» rerez, comme ce vil Darney, votre pusillanimité
» d'un prétexte qui décèle toute votre bassesse.
» Vous devez sentir que je vous offense autant que
» je le puis : n'y auroit-il pasmoyen d'éveiller votre
» courage » ?

Valmiers étoit bien assuré que l'amour lui feroit oublier des procédés si accablants; quelle étoit son erreur! il ne soupçonnoit pas que madame Lormessan étoit moins empressée à le recevoir ; il la trouvoit sans cesse dans les larmes ; il n'en obtenoit que des expressions vagues, ou de foibles plaintes ; elle se récrioit incessamment sur la nécessité cruelle, sur la funeste obligation de porter les chaînes de la société. Enfin l'honnête jeune homme reçoit cette lettre : «Je
» ne sais, monsieur, comment m'expliquer ; je suis
» la plus malheureuse des femmes, puisque je vous
» aime, et que je ne puis écouter mon penchant. Je
» n'ai point eu la force de vous dire ce que même je
» ne vous écris qu'avec peine, mais il faut un terme
» à tout : notre liaison pourroit être mal interprétée ;
» vous ne sauriez être mon mari : vous-même n'en
» êtes que trop convaincu. Je suis désespérée du
» malheur que vous essuyez ; j'ai des parens, des
» amis, la ville entière à consulter dans le choix d'un
» époux. Je n'aurai pas la cruauté de peser sur
» les raisons qui nous séparent; vous me serez tou-
» jours un objet intéressant ; encore une fois, il est

» impossible que nous entretenions plus long-tems » une liaison dont mon honneur recevroit des at- » teintes. Vous êtes trop galanthomme... imposons- » nous donc... je n'ose achever... ne nous voyons » plus ».

» *P. S.* Comptez au reste sur mon amitié; dans » toutes les occasions, je serai prête à vous en » donner des preuves; oui, plaignez-moi, plaignez- » moi d'être assujettie à des conventions tyran- » niques qni nous commandent, qui nous maîtrisent. » O Ciel! que n'avez-vous des parens! quels qu'ils » fussent, ils seroient les miens, n'en doutez pas. » Que n'est-il en mon pouvoir de détruire l'odieux » préjugé qui s'élève contre vous! Oh! soyez en sûr: » mon cœur vous restera toujours attaché... »

Le sensible Valmiers ne poursuit pas la lecture; il s'écrie, en pleurant amèrement : et vous aussi, cruelle! ah! devois-je m'attendre à ce coup? voilà le dernier qui me perce le cœur.

Il étoit tombé sur son siége, comme s'il eût été frappé de la foudre; il reste quelques momens dans cet anéantissement mortel; il se relève avec impétuosité, court chez madame Lormessan : — Est-ce bien vous, barbare, qui avez pu m'écrire qu'il falloit cesser de vous voir? Quoi! vous êtes aussi foible, aussi dénaturée que les autres, tandis que j'apportois mes larmes à vos pieds, que vous me teniez lieu de la terre entière! eh! demandois-je à former un engagement qui auroit comblé mes vœux? je ne solli-

citois... que votre pitié. — Valmiers..... monsieur, daignez m'entendre; je ne suis point la maîtresse de changer la façon de penser... il est des convenances.... faut-il vous le répéter? je demeurerai éternellement votre amie... — Votre amitié, madame! je vous en tiens quitte comme de votre amour: c'en est fait. Vous exigez que nous ne nous voyons plus: non... je ne vous verrai jamais, je ne vous verrai jamais; je cesserai de vous aimer; je vous haïrai; je vous oublierai... ah! le pensez-vous ingrate? je ne puis que mourir.

Valmiers étoit aux genoux de madame Lormessan, expirant de douleur. Mademoiselle Ermanci entre: — Venez, approchez, ma chère Eléonore, réunissez-vous à moi pour faire entendre à monsieur ce que j'ai tant de répugnance à lui dire; il sait qu'un obstacle éternel aujourd'hui nous sépare; il ne peut être mon époux. S'il continuoit ses visites, je serois exposée à des soupçons, qui nous blesseroient l'un et l'autre. Je vous en conjure, ma tendre amie, épargnez à ma sensibilité l'obligation de lui montrer son devoir; je me retire. Tâchez de le ramener à la raison. — Me ramener à la raison? l'inhumaine! ah! c'est mon amour qu'il faudroit m'arracher! c'est lui, c'est cette passion si funeste... que je devrois ne plus écouter... la perfide me fuit! elle craint mes reproches..... mademoiselle, mademoiselle, vous voyez l'homme le plus malheureux, le plus à plaindre! c'est madame Lormessan qui me laisse à mon infortune!

Il prononçoit ces derniers mots, en versant un

torrent de larmes. Croyez, monsieur, lui dit mademoiselle Ermanci, qu'il est encore des cœurs.... votre état me pénètre ! vous me faites éprouver..... madame Lormessan aura le courage de faire votre bonheur; un véritable amour est capable des plus grands sacrifices.... à sa place, monsieur, si l'intérêt que vous inspirez...

Mademoiselle Ermanci ne peut continuer : les pleurs lui coupent la voix. — Que votre générosité me touche, mademoiselle ! ah ! dérobez-moi ces marques de compassion. Il est vrai qu'il ne peut être de situation qui approche de la mienne. Quel crime ai-je commis ? jusqu'à l'amour qui s'éloigne de moi ! Je suis donc devenu un objet bien odieux, bien méprisable !... souffrez, mademoiselle, que je vous quitte; un infortuné tel que moi doit fuir tous les regards.

Valmiers sort : Éléonore n'ose le retenir ; elle demeure en proie à une agitation qui décéloit assez les mouvemens qu'elle ressentoit. Son oncle avoit pour elle la tendresse vigilante d'un père : il la surprend livrée à une mélancolie dont il veut absolument pénétrer le motif. — Vous l'exigez mon oncle? eh bien! je vais vous ouvrir mon cœur; vos bontés me répondent du moins d'une pitié qui m'est due; apprenez.... apprenez que j'aime. — Qu'entends-je ? sans mon aveu..... — Non, votre nièce ne s'est pas rendue indigne de vos soins, ni de sa famille; moi-même, je me suis abusée sur mes sentimens; j'imaginois que l'estime m'animoit; je me livrois toute entière à cette erreur. Que dis-je ? je

voulois fuir ; je voulois me dérober aux occasions d'éprouver cet intérêt sur lequel je me trompois, et je les cherchois sans cesse, je volois au-devant.... hélas ! c'étoit l'amour le plus tendre, le plus constant qui s'insinuoit dans mon ame; cependant l'objet de cette trop funeste passion ignore jusqu'à quel point il me tyrannise : — Et quel est cet heureux mortel que vous préférez aux partis si avantageux qu'on vous proposoit ? je ne suis plus surpris de cette résistance opiniâtre.... — Mon oncle, la connoissance de madame Lormessan... c'est chez elle que j'ai vu un jeune homme..... — Vous me l'avez nommé : c'est Valmiers... ô Ciel ! un enfant méconnu ! — Eh ! mon oncle, il est malheureux : voilà ce qui me le fait aimer davantage. Qu'auroit-on d'ailleurs à lui reprocher ? — A lui reprocher ? tout, mademoiselle, tout; son esprit, ses vertus, ses bonnes actions ne sont rien près de la tache dont il est couvert. Savez-vous ce qu'est un bâtard ? un être proscrit de tous les cercles : l'ignominie attachée à ce nom est ineffaçable, et vous la partagez, vous en êtes souillée, lorsque... — L'amour, mon oncle, est donc bien aveugle ! je ne vois dans Valmiers que le plus estimable des hommes... et qui ne doit pas s'empresser de le consoler ? notre naissance dépend-elle de nous ? je vous ai dit, au reste, qu'il ignoroit entièrement l'empire que tout lui prête sur mon ame. — Et sans doute, mademoiselle, il l'ignorera toujours. Je vous défends de voir madame Lormessan; ne me parlez plus de ce Valmiers, c'est un homme déshonoré.

Dans quelle douleur est plongée mademoiselle Ermanci ! un homme déshonoré ! ce mot est un trait perçant resté au fond de son cœur. Comme elle trouve son parent injuste, inhumain ! tout lui est enlevé, jusqu'à la douceur de voir ce qu'elle aime ; elle pouvoit jouir de sa présence, ou du moins en parler, lorsqu'elle visitoit la veuve. En vain pour repousser un souvenir qui la persécutoit, se disoit-elle que Valmiers brûloit pour une autre, qu'elle n'étoit point aimée, qu'elle ne le seroit jamais, puisqu'on n'avoit pas su entendre sa dernière conversation : mais ces réflexions si contraires à son penchant, étoient bientôt dissipées ; elle envisageoit Valmiers digne de l'amour le plus tendre, le plus pur, et en même-tems le mortel le plus à plaindre : voilà ce qui remplissoit son ame. Dans le cœur d'une femme sensible, la générosité échauffe puissamment la tendresse ; c'est alors qu'on s'applaudit, qu'on s'enorgueillit de sa passion, et elle prend toute la dignité, tout le faste de la vertu.

Valmiers n'alloit donc plus chez madame Lormessan : il s'étoit même banni de toutes les sociétés ! Les malheurs sont enchaînés les uns aux autres. L'infortuné jeune homme, pouvoit encore satisfaire son penchant généreux, un des premiers besoins des ames sensibles : il jouissoit des bienfaits de ce Lorimond qui lui avoit servi de père. Ce dernier vient à mourir : il ne reste plus à Valmiers qu'une pension des plus modiques qui lui fournissoit à peine de quoi vivre. Cette nouvelle anecdote ne tarda pas à se répandre dans Orléans, grâces à l'inhumanité de la famille du négociant, qui disputoit hautement à Valmiers, le

morceau de pain que leur parent lui avoit laissé. Il est donc déclaré que l'indigence alloit se faire ressentir au jeune homme. Sa bienfaisance l'avoit engagé dans un nombre de dettes pour lesquelles il étoit vivement poursuivi. Il voit, un matin, entrer chez lui un inconnu qui avoit un sac d'argent sous le bras, et qui lui remet ce billet dont il reconnut aisément l'écriture.

« J'apprends, monsieur, que de nouveaux mal-
» heurs vous accablent ; je vous ai prévenu que votre
» amie vous restoit, si votre amante étoit forcée de
» se démentir et de rompre avec vous ; je vous prie
» donc d'accepter une foible marque de cette amitié
» que rien ne pourra affoiblir : on vous porte mille
» écus. » Et aussitôt l'inconnu veut mettre le sac dans les mains de Valmiers, qui, saisi d'indignation, le repoussant avec violence : — Gardez cet argent, qui m'humilieroit plus qu'une malheureuse destinée qu'on a la bassesse de me reprocher. Vous rapporterez à madame Lormessan, que sa pitié est pour moi le comble de l'outrage ; voilà l'affront dont je ne me souillerai point ; je ne suis plus dans le service ; je suis proscrit, pauvre, rejeté, prêt, peut-être, à me voir traîné dans une prison, pour avoir trop écouté ma sensibilité, pour avoir obligé des monstres d'ingratitude : mais.... mais il me reste un cœur, un cœur pour haïr, pour mépriser les hommes, et deux bras qui m'aideront à déchirer le sein de la terre. Puisque je suis mon propre ouvrage, que je n'ai ni parens ni amis, que je n'en veux point avoir, je ne devrai rien à personne. Dites-lui qu'elle m'a causé un supplice assez grand, pour qu'elle n'y ajoute point ses bienfaits :

(l'inconnu alloit répliquer) je n'ai rien à entendre; qu'elle m'oublie; qu'elle m'oublie.... comme je voudrois l'oublier !

Mademoiselle Ermanci, instruite des nouvelles épreuves que subissoit Valmiers, se rend, à l'insu de son oncle, vole chez madame Lormessan : — Je vous demande, ma chère amie, une demi-heure d'entretien; écartez tout ce qui vous environne, et que nous puissions converser en toute liberté. La veuve fait retirer ses domestiques; Eléonore reprend : Aimez-vous toujours Valmiers? daignez me parler avec cette franchise dont je vais vous donner l'exemple. — Sans doute, Valmiers m'a inspiré un sentiment que j'aurai de la peine à vaincre : mais tout me presse d'étouffer cette ardeur que ma famille, la société, moi-même je désavoue; on ne s'arme point contre l'opinion : il faut lui céder. Je ne puis que plaindre Valmiers, il est estimable, aimable, je le sens trop ! mais, encore une fois, la découverte de sa naissance illégitime oppose un éternel obstacle à notre union, et j'ai renoncé, en gémissant du sacrifice, au plaisir de le voir. — Vous ne l'épouseriez donc pas? et.... jamais vous ne formerez ces liens? — Il n'y faut plus penser. Eléonore, j'obéis à la cruelle société, dont nous sommes les victimes. Si Valmiers s'étoit contenté de mon amitié, j'aurois moins regretté notre séparation. Informée que l'adversité le poursuivoit, je lui ai écrit, en lui envoyant une somme qu'il a rejetée avec fureur. — Vous l'aurez offensé, ma chère amie ! l'amitié... n'est pas l'amour. Valmiers est donc dans l'infortune ! — Réduit, selon ce qui m'a été dit, aux dernières

extrémités. — Et vous ne l'aimez pas encore plus ? — Je vous le répète : je m'immole aux conventions, au public, à mon devoir, oui, à mon devoir. A votre âge, Eléonore, on réfléchit peu, on n'écoute que son cœur.... — Sans doute, c'est tout ce que je consulterois ; à votre place, le mien seroit tout entier pour un homme si digne d'être aimé : ah ! madame, ce n'est pas ainsi que s'offrent des bienfaits !

Mademoiselle Ermanci avoit d'abord eu le dessein d'avouer la passion qui l'agitoit : elle retient ses transports ; séparée de madame Lormessan, elle roule dans sa tête un projet qu'elle brûle d'exécuter. L'adversité, la misère qui menaçoit Valmiers, se représentoit sans cesse à son esprit ; elle avoit reçu une sage éducation, qui ne s'étoit point démentie jusqu'à ce moment : Eléonore étoit donc incapable de se précipiter dans une fausse démarche : mais, nous l'avons dit, l'amour souvent emprunte les traits de la vertu, et envisagé sous cet aspect, il devient, surtout dans le cœur d'une femme, une espèce de fanatisme qui entraîne dans les égaremens les moins excusables. Mademoiselle Ermanci conçoit le dessein d'écrire à Valmiers : elle a bientôt repoussé cette idée comme une imprudence qui offensoit l'honneur ; elle se combattoit ; heureuse si elle avoit su se vaincre !

Livrée au désordre extrême de son ame, la trop sensible Eléonore court, accompagnée d'une femme-de-chambre, enfoncer sa rêverie dans une promenade solitaire. Le jour commençoit à baisser ; elle entend s'échapper des soupirs qui annonçoient un profond chagrin ; elle apperçoit de loin un homme enseveli

dans la douleur : il étoit assis sur un banc de pierre, le front appuyé sur ses deux mains ; son extérieur déceloit l'adversité : elle se cache rarement. Eléonore est touchée, émue : elle avance quelque pas; elle approche encore ; la personne avoit relevé sa tête; aussitôt mademoiselle Ermanci s'écrie : monsieur Valmiers ! Julie, ajoute-t-elle, s'adressant à la domestique qui la suivoit, attendez-moi ici.... je veux parler.... un instant.... je reviens. Elle court vers le jeune homme : — C'est vous, monsieur ! et dans quelle situation !... vous gémissiez ! — Ah ! mademoiselle, mademoiselle, vous prenez quelqu'intérêt à mon sort? vous ne ressemblez donc point à tout ce qui m'entoure, et me perce le cœur ! vous ne me faites point un crime... — Un crime, monsieur ? un crime ? c'est moi qui me jugerois la plus coupable des créatures, si je ne vous rendois pas la justice qui vous est due, si je ne vous plaignois..... vous méritez l'estime..... l'intérêt le plus tendre : — Hélas ! mademoiselle, tout m'a trahi, abandonné ! madame Lormessan elle-même.... ô Dieu ! quelle image ! et dois-je me rappeller ?..... effaçons, effaçons des traits si chers. — Vous l'aimez donc toujours ? — Le cœur, mademoiselle, ne change pas au gré de nos désirs, car je dois souhaiter d'oublier une femme... elle avoit tout mon amour. (à ces mots, Valmiers laisse couler des larmes) Vous le voyez, mademoiselle, combien je suis pénétré ! je rougirois de cette marque de sensibilité, si j'avois un autre témoin que vous. — Mais, monsieur, vous savez.... vous êtes bien sûr qu'elle hésiteroit à vous donner sa main ? — Dites, mademoi-

selle, qu'elle me la refuseroit, je n'en suis que trop convaincu ! je n'aurois jamais aspiré à ce bonheur. J'ai été le premier à ouvrir les yeux sur la cause qui m'interdisoit tout espoir de mariage : il y faut renoncer, il y faut renoncer ! je n'eusse point abusé d'une tendresse aveugle : j'aurois voulu seulement que madame Lormessan ne m'eût point présenté la première, un obstacle dont je connoissois assurément le pouvoir ! elle m'a fait sentir à longs traits tout mon malheur ! c'est sa main qui m'a porté le coup mortel !... j'eusse souffert avec courage, les injustices, les perfidies, les barbaries de la terre entière : mais de ce qu'on aime, de ce qu'on adore uniquement.... mademoiselle, il n'y a que le tombeau qui puisse être un terme aux tourmens que j'endure, et bientôt il va s'ouvrir pour moi. J'ai tout perdu, mademoiselle ! plus d'amis, plus de consolation ! malheureuse existence ! dans quel sein dénaturé t'ai-je puisée ! — Non, monsieur..... non, Valmiers, ne croyez pas... je n'ai rien à dire contre madame Lormessan ; je lui suis attachée.... soyez persuadé pourtant qu'il est des femmes qui sont moins dépendantes de la façon de penser..... elle m'a confié que la fortune ajoutoit à vos peines, que vous avez rejeté... ce qu'elle étoit trop heureuse de vous offrir ! — Des bienfaits, mademoiselle, des bienfaits de madame Lormessan ! ah ! c'est une injure que je ne lui pardonnerai jamais.... qu'elle m'ôte son amour, son amitié, son estime : et qu'elle ne pousse pas le mépris jusqu'à vouloir m'obliger.... — Mais, monsieur, si l'infortune..... auriez-vous encore ce chagrin à éprouver ?.... — Sans doute, mademoi-

selle... je suis fait pour les ressentir tous.... je me soumettrai à ma cruelle destinée ! J'ai été assez heureux pour rendre quelque service, et l'ingratitude, l'abandon total, l'éloignement sont ma récompense !... Vous vous attendrissez, mademoiselle ! je saurai braver les horreurs de l'adversité ; la misère ne m'effraiera point, ne m'humiliera point... hélas ! après ce que je viens d'essuyer, on peut soutenir l'indigence; je mourrai du moins dans l'obscurité, et c'est le seul parti qui me reste à prendre. Je n'ai plus rien à attendre des hommes, rien à leur demander; qu'ils m'oublient, et je leur pardonne. — Monsieur, écoutez-moi... je sens... la démarche où je m'engage... je cède à un sentiment qu'il ne m'est plus possible de maîtriser : ô le plus estimable des hommes, apprenez mon secret... Valmiers, je vous aime, je vous aime; jamais je ne vous l'eusse révélé, si madame Lormessan n'avoit renoncé à faire votre bonheur; elle vous est toujours chère, je ne m'abuse point sur cet amour; je ne prétends point vous imposer des loix... refuseriez-vous d'être mon ami ? et à ce titre, je vous offre mon cœur, ma main... — Que dites-vous, mademoiselle? — Vous serez mon époux; vous partagerez ma fortune; vous aurez toute ma tendresse, et je me flatte qu'un jour, j'obtiendrai la vôtre... je cours de ce pas, tout déclarer à mon oncle; il m'accordera son consentement. Ne m'opposez rien ; je ne veux rien entendre... je vous fuis, pour recevoir votre réponse en présence de mon parent. Songez qu'en ce moment je n'exige que votre amitié : elle paiera mon malheureux amour !

Valmiers n'a pas en effet le tems de répliquer; Eléonore s'est dérobée à ses yeux, et a rejoint Julie; elle est retournée auprès de son parent : — Mon dessein n'est pas de vous en imposer; j'ai rencontré l'infortuné Valmiers; je n'ai pu résister au sentiment qui m'a emportée; j'ai offensé, je l'avoue, toutes les bienséances, toutes les conventions; il m'a paru si malheureux ! je lui ai découvert ce que j'aurois dû lui cacher; je lui ai même promis que je solliciterois votre aveu, pour former des liens.... — Un tel engagement, interrompt l'oncle avec fureur ! je t'arracherois plutôt la vie; ma nièce l'épouse d'un homme qui a une tache.... — Et qu'est-ce donc que l'honneur, si Valmiers l'a perdu? non, mon oncle, vous ne serez pas mon assassin; c'est moi dont la douleur, dont le désespoir terminera les jours; mon amour est d'autant plus violent que je goûterois le plaisir de faire du bien à tout ce que j'aime, et il n'y a pas d'autre moyen de venger un honnête homme des injustices d'une destinée ardente à le persécuter; il n'y a pas d'autre moyen... il succombera sous le malheur !

Mademoiselle Ermanci s'étoit jetée aux genoux de son parent, les embrassoit, les arrosoit de ses larmes : on annonce Valmiers. La situation d'Eléonore lui indique la résistance de l'oncle, il s'adresse à celui-ci; — Je ne viens pas, monsieur, pour abuser de la générosité de mademoiselle votre nièce : j'en suis pénétré, et c'est bien peu de ma vive reconnoissance pour acquitter de semblables procédés ! Oui, mademoiselle, regardez-moi comme le cœur le plus sensible, le plus rempli de vos bontés; vous le savez : j'aime madame

Lormessan : mais l'estime que vous m'avez inspirée, égale peut-être ce trop aveugle amour, et cette estime, je prétends la conserver. Non, je ne profiterai point de ces sentimens sublimes que je veux mériter; il ne m'appartient pas de lier mon sort à celui de qui que ce soit : jugez si j'accepterai l'offre de votre main. . . il faut que je reste isolé sur la terre. On m'a proscrit, ajoute Valmiers d'un ton douloureux, quand jusqu'ici j'avois tout fait pour obtenir la bienveillance de la société. Ne craignez donc pas, monsieur, que je cherche à former un engagement qui, selon toutes les apparences, n'auroit pas votre aveu; et, épargnez-moi des éclaircissemens..... à coup sûr, ils me blesseroient. Adieu, mademoiselle, j'emporterai un éternel souvenir de la charmante Eléonore; ses grâces, ses vertus, sa générosité héroïque me suivront par-tout, et me feront peut-être oublier une femme à laquelle je dois renoncer pour la vie.

Le jeune homme part, en cachant son trouble; Eléonore s'abandonne à l'excès de sa douleur, qui augmente bien davantage, quand elle apprend que Valmiers a disparu, qu'il n'habite plus Orléans; elle tombe dans une mélancolie qui la mène aux portes de la mort; elle revient à la vie pour aller s'ensevelir dans l'ombre d'un couvent; elle ne voit plus sur la terre, que Dieu qui puisse recevoir ses larmes; son oncle lui étoit devenu insupportable : il alloit cependant lui rendre de fréquentes visites, et malgré les instances de sa nièce, il reculoit le moment où elle vouloit pour jamais s'enchaîner aux autels.

Les Vénitiens, qui, dans ces tems, formoient une

puissance digne de se mesurer avec les premiers souverains de l'Europe, s'étoient attiré le ressentiment de Louis XII; ce monarque, aussi courageux (1) qu'il étoit peu politique, avoit porté la guerre au sein

(1) Louis XII, à la fameuse journée d'Agnadel, donna des preuves d'un rare courage : l'épée à la main, il alloit de rang en rang, disposoit les divers corps de son armée, et sembloit même ne pas entendre le canon qui emportoit à ses côtés des files entières de soldats. Il eût été à souhaiter que ce monarque eût eu autant de connoissance des hommes, qu'il avoit de bravoure ; sa droiture et sa franchise qui se ressentoient de *la loyauté* de notre ancienne chevalerie, le plongèrent dans une infinité de fautes et de malheurs; son ignorance en politique lui causa beaucoup de chagrins, et lui ravit le peu de fruit qu'il devoit retirer de ses succès militaires. Il fut continuellement la dupe du méprisable Alexandre VI, de son fils César Borgia, de Maximilien, si connu par ses éternelles fourberies, de Jules, indigne d'être assis sur la chaire pacifique, de Pierre, de Ferdinand surnommé le Catholique : il faut croire que ce surnom fut un sobriquet, car assurément personne n'a moins possédé que ce prince, l'esprit de notre religion. Seroit-ce le sort de la vertu, d'être soumis à l'ascendant du crime ? Placez Louis XII parmi des êtres vertueux, c'eût été le premier des héros, et le modèle des souverains. Il est vrai que ce roi, qui a mérité l'éternelle tendresse des Français, en écoutant la voix de son cœur, put se passer des flatteurs et des panégyristes, et voilà le bonheur pur de l'homme qui fait le bien, et qui n'a rien à se reprocher. Assurément Charles-Quint, qui peu de tems après fixa les regards de l'Europe, a laissé une mémoire éclatante ; mais lui a-t-il été permis comme à Louis XII, de goûter la douceur de jouir de lui-même ? Que ce cri public : *le bon roi Louis, père du peuple, est mort*, est au-dessus de

de cette république orgueilleuse ; la bataille d'Agnadel couronna les opérations militaires du roi ; il s'y distingua comme grand capitaine, et même comme soldat. Quelques courtisans représentoient à ce prince, les dangers où sa valeur l'emportoit ; ils le prioient de moins s'exposer. « Ce n'est rien, dit Louis : ceux qui » ont quelque crainte, n'ont qu'à se mettre à cou- » vert derrière moi ». Les alarmes à l'égard du roi, n'étoient que trop fondées : un arbalêtrier se préparoit à tirer sur lui : un inconnu traverse les rangs, court à cet homme, s'élance, et l'étend mort à ses pieds, d'un coup d'épée. Louis s'apperçoit de cette action de bravoure : pénétré de reconnoissance, il s'écrie hautement, et demande grâce pour son libérateur, que l'on avoit déjà couvert de blessures : il fait offrir une rançon capable d'intéresser l'avidité ; l'Alviane, un des commandans de l'armée vénitienne, renvoie l'inconnu, qu'on apporte expirant dans la tente du monarque ; il n'avoit aucune marque distinctive qui annonçât en quelle qualité il servoit. Le peu de mots qui lui échappent, sont ces paroles : sire, que ne vous dois-je pas ! je viens mourir aux pieds de mon maître. Aussitôt il perd la voix, et le sang coule abondamment de ses plaies. Le roi, qui étoit le plus sensible et le plus bienfaisant des hommes, veut absolument que le blessé ne soit pas transporté, et ordonne qu'on en

---

tous les éloges prodigués par la bassesse ou la stupide ignorance des historiens ! Puisse cet accent du cœur d'un peuple entier, retentir dans l'ame des monarques qui sont jaloux de recueillir la gloire véritable !

prenne

prenne soin comme de lui-même : ce sont ses propres chirurgiens qui sont chargés de le panser.

Le prince est rassuré sur le sort de l'inconnu : ses blessures, quoique dangereuses, ne sont pas jugées mortelles. Louis étoit impatient de connoître celui à qui il avoit obligation de la vie : il saisit les premiers momens où le blessé se trouve mieux, pour satisfaire sa curiosité. Votre majesté, dit Valmiers, désire des éclaircissemens peu dignes de fixer son attention. J'ai l'honneur d'être son sujet; je suis Français; j'ai rempli mon devoir; j'ai déjà été récompensé, puisque mon maître a eu la bonté de remarquer une action que tout autre assurément eût faite à ma place, s'il eut aperçu le péril dont votre majesté étoit menacée. Permettez, sire, que j'en reste à ces simples détails; mon existence est si peu de chose ! je n'en ai point, ajoute-t-il, en poussant un soupir douloureux, je n'en ai point ! Louis, touché de ces dernières expressions, veut être instruit davantage; l'inconnu reprend : j'obéirai, sire, puisque votre majesté daigne montrer quelqu'intérêt en faveur du plus malheureux des hommes. Mon nom est Valmiers; je marchois sous vos drapeaux, en qualité d'officier; je me flattois de le disputer à mes camarades pour le zèle et l'amour de votre service; ma naissance..... — Comment ! — Sire, poursuit Valmiers, en laissant couler des larmes, ma naissance est illégitime; on l'a su, et l'on m'en a fait un titre de réprobation; j'ai été forcé de céder à cette exclusion injuste, et il m'a fallu enfin quitter mon corps, me plonger dans l'obscurité : « Mon » ami, s'écrie le chevalier Bayard, qui se trouvoit au

» milieu des courtisans, par monseigneur S. Denys,
» ce sont vilains qui t'ont fait pareil reproche, et je
» suis prêt à leur donner démenti par leur gorge.
» Crois-moi, tiens à honneur d'être appellé *bâtard;*
» (1) rien n'est tel que d'être fils de ses propres
» œuvres. Est-ce que monseigneur Dunois ne valoit
» pas bien un enfant légitime ? » Monseigneur,

(1) Nous revenons encore à cet inhumain préjugé que l'on nous représentera comme ayant été de tous les tems, et de tous les pays. Il est vrai, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, que les *bâtards* furent flétris chez les Romains; qu'en remontant à des siècles moins reculés, on reprocha la *bâtardise* à Guillaume le Conquérant, que ce reproche est encore bien plus grave pour les individus qui ne jouent pas les premiers rôles sur la scène du monde : qu'avons-nous donc à répondre ? le tems ni la multiplicité des jugemens ne sauroient en imposer à la raison. Rien ne peut consacrer un faux principe. Parce que mon père, mon grand père, mon bisaïeul, mes ancêtres les plus éloignés ont successivement adopté et respecté une vieille erreur, ce n'est pas une conséquence que je doive m'y assujettir avec la même docilité. Sans doute, on ne prétend point s'élever contre la sagesse des loix qui paroissent s'être attachées à réunir tous les moyens d'assurer, si on peut le dire, la sainteté du mariage; on applaudit à leur vigilance sur un objet aussi important pour l'homme qui vit en société; mais seroit-il impossible de concilier les loix, l'équité, la nature ? que ne s'oppose-t-on à ces abus, qui sont presque toujours le fruit du libertinage, en rejetant le blâme et l'ignominie sur les auteurs de la *bâtardise*, et non sur ces malheureux enfans qui en sont les innocentes victimes ? D'autres inconvéniens peut-être résulteroient de cette nouvelle façon d'arrêter les progrès d'un vice si nuisible à la religion et aux bonnes mœurs; on

répond Valmiers, l'illustre Dunois n'étoit pas dans la classe ordinaire des citoyens. Puis il reprend ainsi son récit : Désespéré de ce revers, abhorrant la société qui sembloit me chasser de son sein, et ne pouvant cependant étouffer ma passion pour les armes, et pour votre service, j'ai suivi, sire, vos troupes, en qualité de volontaire, dans l'espérance qu'une lueur de gloire, si elle étoit refusée à ma vie, seroit du moins accordée à ma mort. — Vous ne mourrez point, interrompt le roi avec émotion, vous vivrez, brave homme, pour recevoir la récompense qui vous est due ; comptez sur mes bienfaits. Vos parens vous ont désavoué : eh bien ! le roi de France vous servira de père. Valmiers a la force de se jeter aux genoux du monarque, il les arrose de ses pleurs. Relevez-vous, poursuit le souverain ; je vous donne le brevet de capitaine. — Sire, je ne mérite point un semblable honneur. Oserois-je demander une grâce à votre

---

laisse à des esprits éclairés, le soin de remédier à ces maux. On se borne à désirer que l'innocent ne soit pas puni pour le coupable.

Il est bien étonnant, que, dans le moment où nous sommes inondés de compilations, on ne se soit pas occupé d'une histoire des *bâtards* les plus célèbres, soit dans les armes, soit dans les lettres et autres professions, etc. Cet ouvrage bien fait ne contribueroit pas peu à adoucir du moins notre barbarie à l'égard des enfans méconnus, et c'est beaucoup d'apprivoiser la férocité humaine, et de faire faire quelques pas à la raison. J'aime à le croire : un long écoulement des tems, et une succession continue de lumières pourront nous mener à la vérité, dont nous sommes encore si éloignés !

majesté ? qu'elle me permette de la servir sans aucun titre ; je souhaiterois, si le Ciel étend ma carrière, confondre la barbarie et l'injustice par des actions qui fussent dignes des regards de mon maître. — Eh bien ! mon ami, je céderai, pour quelque tems, à vos désirs ; j'y consens, vous n'aurez aucun grade : mais vous porterez le nom de *soldat du roi*, et je joins à cette distinction, une pension de mille livres.

La renommée a bientôt porté jusqu'à Orléans la nouvelle d'un événement si glorieux pour Valmiers. Mademoiselle Ermanci en est transportée de joie ; elle s'applaudit dans le fond du cœur, d'un choix qui justifioit sa tendresse. Pour madame Lormessan, quoique Valmiers lui fût toujours cher, elle savoit renfermer ses sentimens, et se soumettre sans nulle réserve, à l'absurde inhumanité qui ne s'adoucissoit point en faveur du jeune homme, tant l'affreux préjugé est au-dessus même des souverains ! Le titre de *soldat du roi* ne pouvoit effacer le prétendu tort de la naissance. Valmiers lui-même n'étoit que trop pénétré de cette vérité cruelle ; il sentoit que la nation goûteroit une espèce de plaisir barbare à désavouer, en quelque sorte, les faveurs de la cour. Il a conçu pourtant le dessein de faire tête, si on peut s'exprimer ainsi, à cet esprit de proscription universel ; il se montrera par-tout ; par-tout il sera le premier à proclamer qu'il est méconnu ; il s'efforcera par des témoignages éclatants de bienfaisance, de bravoure, de grandeur d'ame, de dompter une prévention aussi féroce que stupide, et d'apprivoiser enfin des tigres d'autant plus cruels qu'ils se croient éclairés des lu-

mières de la raison et des arts. Valmiers formoit ce projet : il l'exécutoit ; mais, qu'on descendît dans son ame, qu'on en sondât les replis, lui-même, lui-même étoit asservi à ce monstreux préjugé ; il étoit consumé d'un sombre chagrin, malgré toutes les marques de bonté qu'il avoit reçues de son roi. Qu'est-ce donc que l'homme ? la conscience de la vérité ne sauroit-elle lui suffire ? et pour s'apprécier, pour s'estimer, pour vivre content, a-t-il besoin de l'opinion d'autrui ? une existence factice doit elle l'emporter sur notre véritable existence ?

Cette opinion si fausse, si barbare, faisoit sentir son joug de fer à l'infortuné Valmiers ; il a cependant le courage de revenir à son premier asile, soit qu'il y fût ramené par son amour pour madame Lormessan, ou soit qu'il ne fût pas fâché d'y reparoître avec une sorte d'éclat ; ce seroit une espèce de dédommagement qui le suivroit dans une ville où il avoit été anéanti, si l'on peut le dire, par le mépris général. Il étoit impossible de ne lui pas faire accueil : le *soldat du roi* fut reçu avec distinction, mais c'étoit toujours Valmiers, qui n'avoit point de parens ; il exhaloit à ce sujet ses plaintes dans la société de mademoiselle Ermanci, dont son retour avoit suspendu le projet de se lier aux autels ; le jeune homme lui rendoit de fréquentes visites ; il cherchoit à puiser dans ses entretiens, cet esprit consolateur qui souvent l'abandonnoit : — Oui, mademoiselle, je suis plus à plaindre que jamais ; je vous l'avouerai : c'est en vain que je me pare d'une fermeté apparente. Ce défaut de naissance empoisonne les bienfaits du roi ; j'en goûterois toute la

douceur, sans cette cruelle réflexion qui vient toujours me déchirer : je suis un enfant illégitime, c'est-à-dire le rebut des humains, l'ouvrage de la colère du Ciel. Vous m'offriez votre main, mademoiselle : eh ! quand je serois un monarque, je ne l'accepterois pas, privé des avantages dont jouit le dernier des hommes : il connoît les auteurs de ses jours. Né dans les rangs les plus bas, j'aurois ennobli mon origine : mais je suis dans le néant, dans l'opprobre ; et à ces mots, des pleurs lui échappoient. Vous n'êtes pas mon époux, interrompoit Eléonore, et d'autres ne le seront point ; c'est ma résolution, je l'ai déclaré à mon oncle. Aujourd'hui j'aurois peut-être moins de plaisir à former cet engagement que vous vous êtes obstiné à rejeter : alors vous étiez malheureux, et je pouvois vous être utile ; à présent les faveurs de la cour vous sont acquises... D'ailleurs, Valmiers, vous aimez toujours madame Lormessan? — J'en conviendrai, mademoiselle : elle a encore mon amour, ce sentiment aveugle qui s'éclaire, dès que vous l'inspirez ; j'éprouve qu'une estime que vous faites naître, diffère peu de la tendresse, et cette estime s'augmentera avec le tems ; mais, mademoiselle, quand j'aurois entièrement oublié une ingrate qui ne mérite pas de vous être comparée, pensez-vous, pensez-vous que je voulusse lier ma misérable destinée à la vôtre ? Le roi jette en vain sur moi des regards de bonté ; je ne puis être votre mari : ces nœuds me sont défendus pour jamais ! ah ! cette idée me fera mourir ! il n'y a point de bonheur pour moi, à espérer sur la terre ! Adorable Eléonore, Valmiers n'obtiendra donc

point des hommes, cette considération sans laquelle la vie n'est rien, qu'un supplice continuel ! Plus je serai connu, plus j'aurai à souffrir de la cruelle bizarrerie de mon sort; plus on saura que j'ai été désavoué de mes parens.... affreuse, affreuse opinion ! tu m'imposes des loix à moi-même, et mon propre cœur te justifie !

Une pauvre femme suivoit obstinément Valmiers dans les rues, dans les promenades; à travers les horreurs de l'indigence, on saisissoit des indices qui donnoient lieu de croire que cette infortunée n'étoit pas faite pour cette situation. Tous ses regards se fixoient sur Valmiers; quelquefois on l'entendoit soupirer; ses yeux se couvroient de larmes; le jeune homme l'avoit remarquée : elle avoit même excité en lui une sorte d'attendrissement; sa propre infortune le détournoit bientôt de cet objet; le grand malheur ressemble en cela à l'extrême bonheur : il n'est occupé que de lui. Valmiers se trouve à l'église : cette femme n'avoit point tardé à marcher sur ses pas; elle approche, et se place à ses côtés; elle ne cessoit de le considérer, et gémissoit profondément; elle s'avance plus près de Valmiers; on eût dit qu'elle vouloit lui parler; ensuite elle baissoit la tête, et pleuroit; enfin elle jette une exclamation, et tombe évanouie. Valmiers aussitôt s'élance vers elle, et cherche à la secourir; la multitude qui l'entouroit, témoignoit de l'indifférence. Quoi, s'écrie le jeune homme ! personne ne s'empressera de soulager cette malheureuse ! il n'y aura que moi qui serai touché de son état ! il emploie tous les moyens de la rapeller à la vie. Que faites-

vous, monsieur, lui dit un des spectateurs? savez-vous bien ce que c'est que cette créature? on a répandu le bruit que c'étoit la femme d'un scélérat qui a subi le dernier supplice. Et quand elle seroit la femme du plus coupable des hommes, reprend Valmiers avec indignation, faut-il la laisser mourir? doit-elle être punie des crimes de son mari?.... barbares! voilà encore une de vos injustices, de vos cruautés! eh bien! retirez vous, allez, je me chargerai d'un soin que vous devriez me disputer. Aussitôt il prend cette infortunée dans ses bras, et la transporte dans une maison qu'on lui indique, où l'on prétend qu'est sa demeure. Arrivé à cet asile, Valmiers apprend qu'elle habite une espèce de galetas, au cinquième étage; il y monte avec son fardeau: le repaire même de la misère frappe ses regards; il en est pénétré; cependant un air de propreté adoucissoit ce spectacle de l'indigence. Cette femme ouvre les yeux, et retombe dans le sein de Valmiers, en le pressant contre son cœur; des paroles inarticulées enfin lui échappent: — Monsieur... est il bien vrai? c'est vous!... c'est vous! que de bonté! — Revenez à la vie, madame; je n'ai nul mérite à être sensible; je connois trop le malheur, pour ne pas m'attendrir sur l'infortune d'autrui! je sais combien le préjugé est inhumain! — Ah! monsieur... si les malheureux vous touchent, jamais personne, personne n'eut plus de droits que moi à votre compassion. Je suis bien à plaindre! et aussitôt un torrent de larmes jaillit des yeux de cette femme; elle poursuit: je ne vous cacherai pas que votre vue... elle m'est nécessaire, elle me console;

il n'y a que vous... oui, il n'est que trop certain que mon mari..... elle n'a pas la force d'achever; des sanglots la suffoquent. N'arrêtons point nos regards sur cette image, interrompt Valmiers; il y a lieu d'imaginer que votre époux étoit seul criminel, et c'est une injustice, un attentat contre la nature, de faire rejaillir sur vous, un opprobre qui n'a dû flétrir que le coupable; sans doute, on ne sauroit trop vous témoigner de pitié et d'égards; hélas! vous n'êtes pas la seule victime de cet inexorable préjugé: ne me persécute-t-il pas aussi?..... mes parens... — Ah! gardez-vous d'accuser vos parens: peut-être ont-ils été obligés... croyez qu'il faut des raisons bien fortes pour qu'une mère..... monsieur... ma situation est affreuse! — Respectable infortunée, vous me permettrez de l'adoucir; comptez sur mon zèle, sur mes soins. — C'est vous qui serez mon bienfaiteur!..... ô Dieu! soutiens ma sensibilité; il est des maux bien plus cruels encore que l'indigence! eh! lorsqu'on est forcé d'enchaîner ses transports..... il ne m'est plus possible... A ce mot, plusieurs voisins entrent dans la chambre de cette femme, et l'empêchent de continuer; elle retombe dans un morne silence. Valmiers lui promet de revenir au plutôt; il sort, l'ame accablée de ce qu'il a vu, de ce qu'il a entendu; il se déclare hautement pour cette créature si malheureuse, et fait éclater sa colère même contre ces inhumains imbécilles qui poursuivent sur l'innocence, la punition des forfaits. N'est-elle pas assez tourmentée, dit-il, par un ressouvenir qui doit la déchirer? falloit-il encore qu'elle fût exposée aux horreurs de la pau-

vreté, aux traits assassins du mépris ? Qu'elle m'a pénétré ! oh ! je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la soulager.

Mademoiselle Ermanci partageoit les sentimens de Valmiers en faveur de cette femme. Il est impatient de la revoir; il vole chez elle avec une somme d'argent : — Daignez recevoir ce foible témoignage de l'intérêt que tout mortel sensible prendra à votre sort; vous pouvez être assurée que je n'en resterai point à ce service de si peu de valeur; il est tant de façons d'obliger qui sont au-dessus des dons de la fortune ! hélas ! mon cœur est plein de votre état déplorable ! La bonne femme ne pouvoit que verser des larmes : — De qui, de qui, ô Ciel, reçois-je un bienfait... la vie même ?... vous arrêtez mon dernier soupir; j'allois succomber à ma misère, à la faim... oh ! c'est bien peu de tous les transports de la reconnoissance... mon ame... si vous y pouviez lire.... — Vous vous êtes déjà acquittée : je vous dois tant de plaisir ! quel bonheur, quelle volupté on goûte à essuyer les larmes des infortunés !... vous me ferez oublier mes peines... — Elles ne sont point adoucies par l'heureux événement qui vous a comblé de gloire ? — La gloire ! la gloire ne donne point des parens, une naissance, le sort du dernier des humains ?... — Eh ! n'y a-t-il pas des enfans légitimes cent fois plus malheureux que ceux qui ignorent la source où ils ont puisé leur existence ? — Je ne connois pas de situation plus horrible que celle d'un homme qui n'appartient à personne, que sa famille a désavoué... — Mais... si l'on avoit à rougir de son père... — A rougir de

son père ! on cherche, on s'attache à réparer ses fautes, à s'acquérir le droit d'être estimé pour soi-même, et non pour ses parens : mais n'être point instruit de son origine... se voir privé de la douceur d'embrasser une mère..... vous pleurez ! — Ah ! croyez.... soyez assuré qu'elle éprouveroit les plus cruelles souffrances..... et si c'étoit par excès de tendresse qu'elle repoussât vos embrassemens..... — Qu'avez-vous ? la pâleur de la mort sur votre visage ! vous tombez dans mes bras..... — Monsieur..... Valmiers... vous avez... vous avez une mère, et... j'ai un fils... cet aveu va me coûter la vie... — Un fils... j'aurois trouvé.... — Votre mère expirante, qui n'a pu résister.... oui, vous êtes mon fils.... oui l'auteur de vos jours est mon malheureux époux, que la fuite a dérobé au supplice, au supplice que sans doute il ne méritoit point, mais la justice l'a décidé coupable ; toutes les apparences l'ont accusé... j'ignore sa destinée : j'ai tout à craindre !.... il aura succombé sous la douleur ! eh ! comment ai-je pu lui survivre ?.... eh bien ! vous applaudirez-vous de m'avoir arraché mon secret ? vous êtes connu aujourd'hui, mais à quel prix, grand Dieu ! croyez-moi : que cet événement s'ensevelisse dans un oubli éternel ! Valmiers avoit perdu, à son tour, l'usage des sens ; il se relève avec vivacité, et la serrant dans son sein : — Vous êtes ma mère ! vous êtes ma mère ! oh ! je veux que tout Orléans.... — Qu'allez-vous faire, ô Ciel ! songez-vous quel opprobre..... — J'ai une mère que je pourrai presser contre mon cœur, qui sera mon amie, dans le sein de qui j'aurai la conso-

lation d'épancher mon ame ! j'ai... j'ai des parens ! —Et à qui devez-vous la vie? au comte de Réminville, gentilhomme de la plus haute extraction ; il avoit servi avec éclat sous les drapeaux du fameux Dunois : il étoit revenu dans ses foyers, goûter les douceurs de la paix, et celles d'un mariage que le Ciel d'abord parut bénir. Un de nos voisins nous intenta un procès pour des limites ; il se trouve assassiné ; votre père en effet avoit parlé de se battre avec lui ; on l'accuse donc de ce meurtre ; jeté dans une prison, dont je partage l'horreur, condamné au dernier supplice, il vient à bout de briser ses fers : mais il ne se sauve point de l'ignominie ineffaçable imprimée sur notre nom : c'est-là le vrai supplice ! J'accouche dans le cachot, et vous êtes l'unique fruit d'un engagement formé sous les auspices les plus affreux; mes premiers sentimens sont pour vous embrasser, pour pleurer sur le sort qui vous attend ; cet avenir me glace ; je m'immole ; je renonce au plaisir maternel pour me remplir de vous seul; je charge une de mes amies de ce soin qui me coûtoit tant d'efforts; elle vous prend dans ses bras, tout baigné de mes larmes, et chargé des dernières caresses qu'il m'étoit permis de vous donner; elle vous dérobe à mes regards, vous emporte loin de moi ; vous sembliez me tendre vos innocentes mains : il s'agissoit de votre destinée, de vous épargner la douleur.... d'être né d'un père.... je ne puis le croire : il n'étoit point criminel; il n'étoit point criminel. On vous porte sur les degrés de la maison d'un négociant, qui passoit dans le pays pour être un modèle de bienfaisance ; mon amie ne vous avoit point

perdu de vue. Le Ciel veut que monsieur Lorimond s'attendrisse en votre faveur, vous ouvre un sein compatissant : je recouvre la liberté : aussitôt mes regards, mon ame entière vont se fixer sur mon cher fils ; attachée, en quelque sorte, à vos pas, sans que vous vous en apperçussiez, je vous ai suivi jusques dans cette ville; j'oublois ma misérable situation, lorsque mes yeux rencontroient les vôtres; je respirois l'air que vous respiriez; je savois que vous existiez près de moi : cette idée, quand je ne vous voyois pas, me dédommageoit de votre présence, et me retenoit à la vie. L'horrible événement qui m'a enlevé votre père, m'a dépouillée aussi de ma fortune, des moindres ressources; sans vous, mon fils, j'expirerois de misère, je touchois à la dernière extrémité; vingt fois ma tendresse a été sur le point de me trahir; je voulois mourir, sans revéler un secret... qu'il faut absolument tenir caché; je vous en conjure, oubliez, oubliez, oui, ne vous ressouvenez plus que vous avez retrouvé une mère; que votre bouche du moins ne s'ouvre jamais pour m'en donner le nom. — Oh ! ma mère ! je sentirai trop de plaisir à prononçer ce nom si doux, si cher à mon ame ! j'ai des parens, une mère... Orléans, toute la France saura..... je ne suis donc plus un enfant méconnu ! je suis gentilhomme..... — Et l'auteur de tes jours a été flétri ! — J'expierai cette flétrissure; il sera en mon pouvoir de la couvrir de l'éclat de mes actions... je pense comme vous : il n'est pas possible que mon père ait été coupable d'un assassinat; la source, où j'ai puisé la vie, ne sauroit

avoir été infectée du crime; si mon père a tué son adversaire, n'en doutons point, n'en doutons point, c'est en homme d'honneur. Quelques personnes entrent chez la bonne femme; elle veut en vain arrêter les transpors de Valmiers : il s'écrie : voilà ma mère ! qu'on en ait soin, je vous prie! il sort, et revenant peu de tems après : — Venez ma mère, j'ai fait arranger mon appartement; il sera le vôtre; je vivrai avec vous; je goûterai, tous les jours, la satisfaction de vous voir, de vous embrasser. On ne me reprochera plus le défaut de naissance !

Valmiers lui-même répandoit cette nouvelle dans la ville; elle parvient, dénuée des détails, aux oreilles de madame Lormessan, qui n'est instruite que d'un seul fait, que le jeune homme est reconnu de ses parens : mais elle ignoroit la fin affreuse du père. Aussitôt elle écrit à Valmiers, ce billet : « N'allez pas » croire, monsieur, que vous soyez sorti de mon » cœur; je me sacrifiois, malgré moi, à l'opinion » publique. Aujourd'hui, mes sentimens peuvent » éclater; quelle que soit votre famille, je suis prête » à vous prouver que ma tendresse ne s'est point » démentie. Venez me voir, et j'aurai bientôt fait » choix d'un nouvel époux ». Valmiers ne répond pas à cette lettre. Il faut, dit-il à la personne qui l'apportoit, que madame Lormessan ne soit pas informée à quel prix j'ai reconnu mon état : oui, j'ai des parens ! il ajoute : elle aura des éclaircissemens, qui, j'en suis bien sûr, triompheront de ce retour de sensibilité à mon égard; je me rends justice : je ne

suis pas fait pour recevoir sa main, ni celle d'aucune autre femme ! et ces mots sont accompagnés d'un soupir douloureux.

Les conjectures du jeune homme ne tardèrent pas à se réaliser; madame Lormessan, plus éclairée sur cette aventure, fut désespérée en effet, d'avoir écrit; rendue sur-le-champ à la façon de penser qui la tyrannisoit, elle se contenta de nourrir dans son cœur, une passion qu'elle ne pouvoit vaincre.

Mademoiselle Ermanci faisoit voir une ame bien différente; instruite de tout, à peine elle apperçoit Valmiers, elle s'écrie, en laissant couler des larmes : ô Valmiers, que vous êtes digne d'être aimé ! vous avez élevé mon cœur jusqu'à vous ! qu'il est beau d'avouer une malheureuse mère à la face de toute une ville peu faite pour vous connoître ! Valmiers, vous ferez tôt ou tard oublier un crime dont le châtiment ne doit pas rejaillir sur le plus estimable des hommes; vous viendrez à bout.... vous triompherez de cette opinion barbare que je déteste ! pourquoi n'ai-je pas assez d'empire sur la société, pour changer les esprits ? je céderois à mon cœur, à l'équité; j'arracherois par mes prières, par mes larmes, un consentement... non, mon oncle ne s'y opposeroit point; vous ne me refuseriez pas... que n'allons-nous dans quelque contrée, au bout de l'univers, dans un séjour qu'éclaire la vérité, où la vertu ne soit point poursuivie et exposée au sort affreux des forfaits... vous ne serez point mon époux !..... hélas ! je suis déterminée à m'enchaîner ici, à y mourir ! — Comment répondre, mademoiselle, à ces marques de

bonté ? je me jette à vos pieds, j'admire en vous la vertu même : mais ce seroit l'offenser que d'abuser de sentimens si nobles, si généreux ! mon arrêt est prononcé : porter seul tout le fardeau de mon nouveau malheur, voilà le supplice éternel que le Ciel me réserve; il faut que je me sois attiré ses vengeances, puisqu'il me frappe si violemment ! Oui, mademoiselle, ma naissance m'est rendue ; j'ai le bonheur d'avoir des parens, d'être gentilhomme, de ne plus dépendre du plus absurde des préjugés ; mais un autre, un autre s'élève pour me combattre avec plus d'acharnement sans doute; oui, j'ai un père... qui a subi une condamnation.... la méchanceté, l'imbécillité humaine ont déjà saisi cette arme si foible contre l'homme qui pense, et y a-t-il beaucoup d'ames comme la vôtre ? qui a les vertus, les lumiéres, le cœur sensible, la raison courageuse de la charmante Eléonore ? Votre oncle consentiroit à un engagement.... que je ne dois jamais former : je m'éleverois contre lui, contre vous, contre moi-même ; c'est à moi de m'immoler tout entier. Je vous l'ai déjà dit, mademoiselle, l'estime, la reconnoissance, l'admiration que vous m'avez inspirées, n'auront point de peine à triompher d'un amour insensé dont je commence à sentir l'erreur et l'aveuglement : madame Lormessan peut-elle vous être comparée ? tout me parle en votre faveur : c'est donc ce sentiment si touchant, si pur, si désintéressé qui m'anime, qui me fait rejeter jusqu'à l'idée d'être votre époux; j'ai marché de précipice en précipice ; j'y tomberai, sans entraîner personne dans ma chûte. Permettez seulement

seulement que j'apporte à vos genoux les hommages de l'amitié, de ce respect religieux que je voue à mademoiselle Ermanci, comme à un être céleste; je pleurerai sur le nouvel obstacle qui nous sépare... je n'aurai jamais à me reprocher de l'avoir surmonté; je me contenterai de mépriser avec vous, ce troupeau de vils humains, que conduit la stupide habitude; un regard de la divine Eléonore sera ma récompense, et son estime seule me paiera des dédains insolents... auxquels il faut me soumettre ! jugez de ce que je dois souffrir !

Il est donc reconnu que Valmiers n'a plus à se plaindre de l'obscurité de son sort, qu'il a des parens; mais quelle est la révolution de sa destinée? il est sans contredit encore plus malheureux. Tout conspire à lui déchirer le cœur; (1) tout lui représente son père

(1) Voilà encore une des têtes de cette hydre si féconde en abus révoltants, qu'on ne sauroit couper, une suite affreuse du préjugé, également injuste et cruelle ! Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette absurdité monstrueuse soit plus en vigueur chez les Français, que parmi tous les autres peuples; et osons nous applaudir du progrès de notre raison ! On ne manquera point de me combattre avec les armes ordinaires qui sont si impuissantes, de m'objecter la coutume, l'habitude, l'antiquité; on me montrera chez les Grecs, la famille de Philotas enveloppée dans son châtiment; on se servira de cet argument parasite, qu'*il faut tolérer un mal pour se garantir d'un plus grand, que cette diffamation répandue sur les parens d'un coupable, force ces mêmes parens d'avoir les yeux ouverts sur la conduite de leurs proches, etc.* : c'est-à-dire que l'innocent doit subir la punition du criminel; et la religion, l'exacte équité avoueront-elles ce

sur l'échafaud; on diroit qu'il est son complice, tant on lui fait essuyer de ces affronts que l'honnête homme est forcé de dévorer! Il oppose à tant d'assauts, une ame inébranlable, du moins sait-il cacher les traits qui l'assassinent; il n'y a point de tendresse, de respect, qu'il ne témoigne à sa mère; elle auroit voulu que des sentimens si sublimes se fussent moins

---

raisonnement, que l'on ne pardonneroit point à des Hottentots? On conseilloit à Louis XII, pour l'intérêt, disoit-on de la France, que Ferdinand le catholique trahissoit, de retenir l'Archiduc, beau-fils du prince Espagnol : le monarque répond en vrai sage, digne de commander aux autres hommes : « J'aime mieux perdre, s'il le faut, un royaume » dont la perte, après tout, peut-être réparée, que de perdre » l'honneur, qui ne se répare point. » On doit traiter de même, sans aucun ménagement, ces vieux abus pour lesquels l'ignorance et la foiblesse humaine ont une sorte de superstition. On s'appuiera d'une autorité égale, peut-être, à celle des souverains : on me parlera des loix qui semblent avoir consacré cette façon de penser si outrageante pour la nature. Les loix! et qui les a faites, ces loix? ne sont-ce pas des hommes, des individus soumis à l'erreur, au caprice, à la prévention, à l'imbécillité? n'ont-ils pu se tromper? l'infaillibilité est réservée à Dieu seul. Quoi! parce que mon frère, mon père ont mérité d'essuyer toute la rigueur de ces loix alors équitables, je partagerai la honte, la diffamation attachées au crime, au supplice, tandis que je serai un modèle de probité, que ma vie sera exempte de la moindre tache, que je n'aurai moi-même nul reproche à me faire! et ces barbares, qui m'accableront ainsi, auront le front de se dire des hommes, des hommes policés, des philosophes, des chrétiens! Leur religion, cependant, console même le criminel, le soutient dans ces momens d'horreurs où il est

manifestés : — Je paie bien cher, mon fils, le bonheur de vous serrer dans mon sein! Je ne sais si vous devez vous applaudir d'avoir une mère.... que n'ai-je pu étouffer mes transports ! ils ont triomphé de la contrainte que je m'étois imposée. Vous étiez sans parens, il est vrai, mais ne vaudroit-il pas mieux n'en point avoir, que d'en reconnoître de semblables..., songez au sort affreux de votre père, réputé coupable d'un

---

traîné à l'échafaud ; et l'innocence sera condamnée à un opprobre ineffaçable, à une punition continuelle ! Il lui sera défendu justement, par les loix, par cette même religion, de terminer une existence surchargée de douleur, et il lui sera inutile d'avoir pour elle, la vertu, l'attachement à ses devoirs, l'amour pour son prince et sa patrie, pour un culte de justice et de bonté ! Un malheureux enfant, même avant que de naître, aura été dévoué à la proscription...., la plume tombe des mains à de pareilles barbaries ! Ce n'est pas de l'or, des provinces, des conquêtes qu'il faut disputer aux autres nations, c'est leur façon de penser qu'on doit s'attacher, en quelque sorte à leur ravir, quand cette façon de penser intéresse le bonheur de l'espèce humaine. Une contrée voisine est venue à bout d'extirper ce préjugé si odieux, qui fait rejaillir sur une famille, la condamnation et le châtiment du coupable : et ce n'est pas un de ses moindres avantages. Combien j'aurois à m'applaudir d'avoir fait quelques pas dans la carrière des lettres, si ma foible voix pouvoit se faire entendre contre cet acte d'inhumanité ! O vous, qui aspirez à une gloire pure et durable, voilà les racines dangereuses qu'il faut extirper, les tyrans impunis contre lesquels toute votre sagesse doit s'armer; dans vos livres, au théâtre, par-tout, faites-nous voir tous les maux qui résultent de ces vieilles erreurs, et alors vous pourrez vous arroger le nom si touchant de bienfaiteurs de vos semblables.

assassinat, retranché de la société par un jugement qui a toute l'horreur du châtiment même ; c'est dans cette source que vous avez puisé votre sang ; et moi, moi, malgré mon innocence, malgré mon amour pour les vertus, pour la religion, je ne suis guères moins criminelle aux yeux du monde ; sans vos bienfaits, j'expirois dans l'indigence ; hélas ! les infortunés ressemblent assez aux coupables. Pourquoi, pourquoi ai-je révélé mon secret ? au lieu de les terminer, j'ai augmenté vos malheurs. Vous allez être encore plus exposé aux regards, à la méchanceté du public. — Qu'auront-ils à dire, ma mère ? ils n'ont à me reprocher, que trop de sensibilité : j'en ai été la victime. Je suppose que l'auteur de mes jours ait mérité la rigueur des loix : dois-je partager l'opprobre qui l'avilit, qui le punira éternellement ? vivons-nous parmi les barbares, parmi des animaux féroces ? à quoi serviroit la raison ? quel avantage y auroit-il d'être homme, si nous nous laissions dominer par des opinions si insensées, si cruelles ? que je serois heureux de pouvoir détruire cette injustice dont le genre humain, un jour, rougira comme d'un crime ! oui, c'est un forfait dont la société se noircit, et je l'arracherai à cet abrutissement de l'esprit qui s'étend jusqu'au cœur, je lui ouvrirai les yeux ; je l'éclairerai par mon exemple ; je la contraindrai de me rendre la justice qui m'est due ; elle ne me confondra point avec mon malheureux père, si en effet il s'est égaré au point de commettre un crime ; elle me plaindra ; elle m'estimera, elle m'estimera, ou je découvrirai mon sein, et je l'offrirai aux coups des cruels qui oseront me

disputer les sentimens que je mérite; ils m'ôteront la vie; eh ! qu'est-ce que mon existence? une mort continuelle !

Mademoiselle Ermanci encourageoit Valmiers dans cette façon de penser audacieuse et indépendante de l'opinion publique; elle s'applaudissoit de sa connoissance, et repoussoit avec fermeté les reproches qu'on lui faisoit sur cette liaison qu'entretenoit la vertu la plus pure.

Un nouveau moyen de faire briller la grandeur de son ame, étoit réservé au jeune homme. Parmi les stupides individus qui composoient la société, le plus imbécille, et en même-tems le plus méchant étoit un certain Dolsin, négociant enorgueilli de ses richesses; il ne cessoit de se récrier que Valmiers, quoiqu'honoré des grâces du roi, ne devoit trouver nulle maison ouverte, que l'aventure du père couvroit le fils d'un opprobre ineffaçable, et on écoutoit cet homme, parce qu'il jouissoit des faveurs de la fortune. Valmiers n'ignoroit point ces propos : il se contentoit d'en mépriser l'auteur. Il est le maître de saisir une vengeance peu attendue : un neveu de ce grossier commerçant se livroit à la débauche; bientôt la corruption des mœurs l'a conduit à la bassesse, et la bassesse, suivant une progression nécessaire, l'a précipité dans les horreurs du crime; enfin, malgré l'or et les protections de Dolsin, ce misérable va terminer ses jours sur l'échafaud. Toute la ville s'empresse à rendre au centuple, à l'oncle, les mépris dont il avoit voulu couvrir Valmiers; cet homme sans ressources dans l'esprit, sans fermeté dans le cœur, tomboit dans l'accablement; il parloit même d'attenter à ses jours.

C'est sur ces entrefaites que Valmiers court visiter Dolsin : il le trouve entouré de sa famille en pleurs, qui s'abandonnoit avec lui, à tout l'emportement du désespoir ; Dolsin n'a pas apperçu Valmiers, qu'il s'écrie : monsieur, que venez-vous faire ici ? jouir de ma confusion, vous abreuver de mes larmes..... vous êtes bien vengé ! Vous me connoissez bien peu, reprend Valmiers avec attendrissement ! je n'ignore point, monsieur, que vous avez insulté à mes malheurs, que vous étiez le plus ardent de mes ennemis, je dirai, de mes persécuteurs ; si l'on eût cedé à vos suggestions, on m'auroit chassé d'Orléans, comme le dernier des criminels... Monsieur, monsieur, interrompt Dolsin couvert de confussion !.... Vous ne pouvez pas le nier, poursuit Valmiers : mais ce n'est plus le moment de vous entretenir de vos torts : un autre motif m'amène ici : je viens vous consoler, vous encourager à ne pas ployer sous le funeste événement que vous essuyez. Vous n'avez rien, dit on, à vous reprocher dans ce qui concerne votre commerce ; vous vous êtes toujours conduit selon les loix de l'exacte probité ; toute la ville vous rend cette justice : jouissez donc des fruits de votre bonne réputation ; on ne doit pas confondre l'oncle avec le neveu, et je serai le premier à vous voir, à vous marquer tous les égards qui sont dus à l'honnête infortuné ; en effet, il ne peut être de plus grand malheur que celui dont vous êtes frappé aujourd'hui ; je l'éprouve moi-même bien sensiblement ! mais, monsieur, ayez ma fermété ; que la voix de votre conscience vous rassure, qu'elle vous suffise ; n'avez-vous pas rempli vos devoirs avec honneur ? Hélas ! monsieur, répond Dolsin en pleu-

rant, il y a cinquante ans que je suis dans le commerce, et personne, personne n'a élevé la moindre plainte contre moi..... Où aller? où me cacher? — Vous cacher ! il n'y a que le crime qui doive chercher l'obscurité. A votre place, je continuerois ma profession, je ne quitterois point Orléans. Vous verrez que vous lasserez l'absurde méchanceté du préjugé; du moins, vous l'adoucirez.... un neveu n'est pas un père, dit Valmiers, en poussant un long gémissement !

Dolsin ne sait comment il témoignera sa reconnoissance à son consolateur; il se jette à ses pieds avec sa femme et ses enfans; toute cette famille adore, en quelque sorte, Valmiers, tel qu'un Dieu qui seroit venu à leur secours : triomphe bien doux pour la vertu, et dont elle seule peut goûter tout le prix !

L'honnête Valmiers ne s'en tint point à cette démarche courageuse : il conduisoit Dolsin dans les meilleures maisons d'Orléans, les engageoit à ne point retirer leur confiance à ce négociant si digne de pitié et de commisération; cet homme respectable faisoit pour autrui, ce qu'assurément il se fût bien gardé de faire pour lui-même; il avoit acquis une sorte d'ascendant qui surmontoit l'envie secrète qu'avoit la société de l'éloigner d'elle; il donnoit, pour ainsi dire, des loix à cette troupe aveugle, le jouet de sa foiblesse, qui n'a point de façon de penser assurée, et dont l'ame servile reçoit toujours avidement les premières impressions qu'on s'avise d'y jeter; Valmiers enfin arrachoit l'estime, la considération, tant la vertu et la vérité ont d'empire sur les hommes, et

savent les dominer, malgré les obstacles qu'on leur oppose !

La mère de Valmiers continuoit à s'applaudir de la tendresse et des soins de son fils; elle ne pouvoit le perdre de vue un seul instant. Le jeune homme depuis quelques jours, montroit une espèce d'agitation; sa mère alarmée lui en demande la cause. Vous connoissez tout mon amour pour vous, répond Valmiers; vous ne doutez pas que ma mère ne soit aujourdh'ui ce qui m'intéresse le plus; il faut la venger ainsi que moi, du malheur qui accable l'un et l'autre. Je ne saurois m'abuser : je suis dans l'obligation d'expier la fatale destinée de mon père : c'est une tâche qui m'est imposée; il est présenté aux yeux du public, comme un vil criminel, comme ayant mérité... tout mon sang se glace dans mes veines ! ah ! je le redirai toujours : il n'est pas possible que j'aie un père coupable ! mais c'est sous cet aspect que le monde l'envisage; en vain je m'obstine à le combattre, à le braver, ce monde si aveugle, si ingrat ! C'est à force d'acquérir une réputation soutenue, s'il m'est permis de l'espérer, que je viendrai à bout de le vaincre, ou du moins de l'adoucir, et ces moyens d'apprivoiser la méchanceté humaine, ce n'est pas dans l'inaction et le repos qu'ils me seront offerts, c'est au milieu des combats; je cours poursuivre cette carrière où je suis entré sous quelques heureux auspices; la guerre est en Italie; les Vénitiens se relèvent de leurs pertes; (1) ce n'est donc

(1) Les Vénitiens, les ennemis les plus acharnés de Louis XII, parvinrent par leurs intrigues bien plus que par

qu'à la suite d'actions éclatantes que Valmiers peut prendre son nom, qu'il sera permis au comte de Réminville de se faire connoître ! Le roi m'honore de sa protection : je veux la mériter, cette protection si flatteuse pour une ame sensible ! ma mère, je me vois donc contraint à vous quitter. Demeurez toujours dans cette ville, le théâtre de nos peines et de nos infortunes ; voyez souvent mademoiselle Ermanci ; regardez-la comme votre fille ; ah ! qu'elle me fait éprouver que l'estime, le respect pour la vertu, sont bien au dessus d'un sentiment que la raison n'avoue pas, et dont tôt ou tard l'honnête homme sait s'affranchir ! Madame Lormessan m'a abandonné à mes malheurs, a pensé comme la multitude, m'a repoussé, tandis que la divine Eléonore.... c'est elle qui s'est montrée mon ange tutélaire ; oui, elle m'a dédom-

---

leurs armes, à le chasser entièrement de l'Italie. On ne voit pas trop cependant quel fruit ils recueillirent de ce prétendu succès ; ils dépensèrent des sommes immenses, perdirent une multitude d'hommes, et demeurèrent exposés au voisinage toujours dangereux de cette foule de petits tyrans qui tomboient les uns sur les autres, et dont la chûte se faisoit ressentir aux pays limitrophes. Louis XII, restant duc de Milan, Venise n'eût pas moins conservé ses possessions. Mais les Etats se gouvernent par les passions, comme les individus : l'éclat d'un roi de France, offensoit la morgue d'une république, qui n'envisageoit que ses égales dans cette infinité de principautés subalternes. Il faut tant de choses, pour faire pardonner un rang supérieur ! Louis réunissoit pourtant toutes les qualités qui triomphent de la jalousie : c'est un des souverains qui ait le mieux connu le secret de se faire aimer, etc.

magé de tous ces mépris dont nous ne devrions pas être l'objet. Ce qui me console, ma mère, je vous laisse dans une situation, qui du moins vous met à l'abri des rigueurs de l'adversité.... si ce mauvais génie indomptable qui me persécute, alloit m'ôter la vie... vous pleurez, ma mère ! ne nous attendrissons point; mademoiselle Ermanci vous restera. Hélas ! sans le plaisir de vous avoir retrouvée, quel étoit mon sort ! il est vrai qu'aujourd'hui je suis puni... je n'acheverai point; je respecterai la mémoire de mon père. Grand Dieu ! quelle est donc ma destinée, eh ! ai-je mérité tous ces coups ?

Le jeune homme quitte sa mère, inondé de ses larmes, et après en avoir versé lui-même, le vrai courage ne s'offense point de ces marques de sensibilité, il la recommande à la généreuse Eléonore, qui laisse aussi échapper des pleurs : mais la noblesse de son ame a bientôt fait taire ces premiers mouvemens accordés à la tendresse; elle applaudit au projet de Valmiers, et partage en quelque sorte, l'éclat et les honneurs qui l'attendent.

Gaston de Foix, déjà célèbre à l'âge de vingt deux ans, (1) se couvroit d'une gloire immortelle dans ces contrées qu'on peut appeller la terre des héros; il sembloit que son séjour en Italie échauffât encore

(1) Ce prince étoit fils de Jean de Foix, beau-frère du roi; Louis l'aimoit, comme un père tendre aime son fils unique; il redisoit sans cesse avec une sorte de complaisance : *Gaston est mon ouvrage, c'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai formé aux vertus qu'on admire déjà en lui, etc.*

ce jeune courage; il se rappelloit avec une ardeur impatiente de combattre, que ces mêmes lieux où il faisoit la guerre, avoient été les champs de triomphe de ces fameux Romains, dont le nom a survécu à la destruction de leur empire. Louis XII avoit donné tous ses soins à son éducation, et le chérissoit comme un fils; on peut dire sans exagération que le berceau de Gaston avoit été une tente, et les jeux de son enfance, des combats; il s'étoit trouvé à l'expédition de Gènes. Jamais on ne réunit à un plus haut degré, tout ce qui peut présenter un modèle accompli du chevalier français : ce prince joignoit à une figure majestueuse, ces grâces inexprimables, qui sont si fort au-dessus de la beauté; la galanterie et la générosité éclatoient dans ses moindres actions; à la fois l'idole des femmes et des guerriers, il avoit cette affabilité qui fait adorer de l'inférieur, et pardonner les avantages presque toujours révoltants de la naissance et du pouvoir; de ce bras orné d'une écharpe qu'il portoit pour *l'amour de sa dame*, il répandoit la terreur dans les bataillons ennemis; l'aspect du péril ne faisoit qu'augmenter en lui cet enjouement agréable, qui paroît être le caractère distinctif de la nation, et ce qu'il y a de plus étonnant, il associoit à tant d'heureuses qualités, la prudence et la circonspection du général consommé. Le roi l'avoit nommé gouverneur de Pise; il y remportoit tous les suffrages; sa fermeté, sur-tout, se déploya dans une circonstance où il s'agissoit d'en imposer aux Suisses, que Ferdinand (1) et Maximi-

(1) C'étoit ce Ferdinand si indigne, comme nous l'avons

lien irritoient sourdement contre la France. C'est à cette époque que Valmiers accourut sous ses drapeaux. Il eut bientôt gagné la confiance du prince, qui, à son tour obtint la sienne, et fut instruit de sa malheureuse destinée; ce brave homme en étoit devenu plus cher à Gaston. « Mon ami, lui disoit-il, j'ai » l'honneur d'être le parent du premier roi du » monde : mais c'est de mon cœur et de mon épée, » que j'attends ma véritable existence. Tu as de la » valeur, des vertus : je ne te rendrai point respon- » sable des mauvaises actions de ton père; le sang » qu'on se propose de verser pour son maître et pour

---

dit, de porter le surnom de *catholique*, qui se montra un des plus ardents ennemis de Louis XII. On jugera de sa bassesse et du mépris que ce souverain faisoit de l'honneur, par le trait suivant : ses ambassadeurs lui rapportoient que le monarque français se plaignoit qu'*il l'avoit trompé deux fois* : *deux fois*, interrompt Ferdinand, *il a menti l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix.* Et c'est là un des objets de la dégoûtante flatterie et des mensonges impudents de l'histoire : elle a osé prostituer des éloges à ce fourbe bas et grossier, ainsi qu'à tant d'autres princes aussi peu faits pour être loués, etc. Ce seroit une belle entreprise, digne vraiment de la philosophie, d'*éplucher*, si l'on peut risquer cette expression, tous ces effrontés et absurdes panégyriques intitulés : *Mémoires, Histoires, etc.* Un savant ecclésiastique a bien tenté de soumettre à son examen critique, ces noms que notre religion doit consacrer : pourquoi ne chercheroit-on point à fixer de même la réputation des princes qui réellement ont mérité nos hommages ? l'histoire alors deviendroit *le livre de la vérité*, au lieu qu'elle n'est souvent qu'un roman absurde et privé même du mérite de l'intérêt et de l'imagination.

» la patrie, est toujours pur, et Valmiers me fera » aisément oublier le comte de Réminville ». C'est ainsi que ce jeune héros savoit penser et agir en sage. Valmiers, de son côté, cherchoit à justifier une bienveillance si honorable; il suivit le prince au siége de Bresce. Le chevalier Bayard est blessé; Gaston s'écrie: *amis vengeons le bon chevalier*; aussitôt Valmiers s'élance dans les retranchemens, tombe avec impétuosité sur les Vénitiens, les poursuit jusqu'au milieu de la ville, fait prisonnier de sa propre main, le provéditeur André Gritti. Après la victoire, il court arracher aux soldats leurs malheureuses victimes; met, autant qu'il peut se faire obéir, l'honneur des femmes et des filles à couvert de l'insulte et de la violence; Bayard l'embrasse, en lui disant: *Camarade, vous êtes un digne* SOLDAT DU ROI; *il saura, je vous en donne ma parole de gentilhomme, tout ce que vous avez fait, et ne tiendra à moi que vous n'ayez l'accolade de chevalier.* Gaston marche de triomphe en triomphe, accompagné de Valmiers qui ne le quittoit point, et auquel il avoit donné pour gage d'amitié, la moitié de son écharpe blanche. Une bataille les attendoit aux remparts de Ravenne; le prince couroit de rang en rang, échauffoit la valeur française, prodiguoit des caresses jusqu'aux moindres soldats; jamais il ne s'étoit montré plus digne de leur amour. « *Allons* » *voir*, dit-il à Valmiers, avec ce ton de gaieté qui le » rendoit si cher à la nation, *ce que ces honnêtes gens là* (1) *vont faire pour l'amour de ma mie* ».

(1) La plupart de ces détails intéressants, sont empruntés

L'attaque est engagée; l'artillerie porte le ravage au milieu de notre aîle droite; la gauche détermine notre supériorité. L'ardeur de nos combattans s'enflamme; bientôt la plaine n'est plus qu'un champ de carnage; la victoire se décide en notre faveur; l'ennemi nous abandonne le terrain. Gaston ne se contente pas d'un si brillant succès : « Valmiers, s'écrie-t-il, nous avons » encore à vaincre; ceci a l'air d'une retraite hono- » rable, et il faut qu'ils ne doutent point de leur dé- » faite ». Il court à l'instant sur une chaussée, et se met en face d'une colonne Espagnole qui débouchoit. Mon prince, lui dit Valmiers, où courez-vous, où courez-vous? — A la gloire, mon ami. A peine a-t-il prononcé ces derniers mots, qu'il est enlevé de dessus son cheval par un coup d'arquebuse, et jeté dans un fossé; Valmiers s'élance, en poussant un cri affreux, sur son corps, l'embrasse; quel est son désespoir, quand il reconnoît que le prince ne vit plus! il veut le venger : il est lui-même percé de plusieurs coups de lance, et tombe sans connoissance à côté du malheureux Gaston; Lautrec éprouve un pareil sort.

Valmiers n'a r'ouvert les yeux que pour sentir et déplorer amèrement la perte qu'il vient de faire; il se relève avec impétuosité, et par un effort surnaturel, se précipite au travers des ennemis, en tue de sa

---

de M. l'abbé Garnier. Cet estimable écrivain répand sur nos annales, un fonds de connoissances et d'érudition qui n'appartient qu'à lui seul; il faut bien se garder de le confondre avec ces compilateurs dont la plume vénale déshonore l'histoire.

main un nombre considérable. Quelle affreuse nouvelle pour les Français, quand ils apprennent la mort de leur héros ! Ils accourent, en pleurant, auprès de ses tristes restes, leur prodiguent mille baisers : ils voudroient exprimer leur douleur : leur voix ne peut laisser le passage qu'à une abondance de sanglots. Valmiers tout ensanglanté, revole vers eux : — Camarades, ce n'est pas par des larmes que nous vengerons Gaston, c'est par des torrens de sang, vous m'en voyez couvert : mais c'est à Ravenne que nous devons élever un tombeau à notre général ; courons, marchons vers cette ville. Les soldats, à ces paroles, ont repris toute leur fureur ; ils poussent des cris horribles, et se disputent tous l'honneur de monter à l'assaut. La place est emportée : c'est un incendie dévorant répandu dans cette malheureuse ville, elle devient le théatre d'un massacre universel. Valmiers, que la mort du prince avoit transformé en un lion rugissant, avide de meurtre, sorti de son ivresse de vengeance, est bientôt revenu à son caractère humain ; il court aux soldats, leur arrache leurs épées dégoûtantes de sang : — Mes amis, mes amis, c'en est assez. Ma douleur m'a trop emporté. Hélas ! si notre prince vivoit, il seroit le premier à reprimer nos transports ; oublions-nous qu'il fut le plus sensible des hommes ? ah ! n'abusons point de la victoire ; pleurons, pleurons Gaston, et faisons ce qu'il feroit : épargnons même ceux qui nous l'ont enlevé. Le brave la Palisse (1) accourt à la tête de la gendarmerie, il

(1) C'est de lui que Mendoze, un des généraux Espagnols

embrasse Valmiers, et arrête avec lui le désordre.

Le roi instruit de cette perte, resta, plusieurs jours, dans le plus profond accablement; ses courtisans cherchoient à le consoler. — Ah ! laissez-moi

---

disoit : *ô heureux la Palisse ! que Ferdinand avec toute sa puissance, que Gonsalve avec toute son habileté, me paroissent petits auprès de toi !* éloge d'autant plus flatteur qu'il étoit dans la bouche d'un ennemi. Ce même la Palisse commandoit une citadelle ; il avoit fait une sortie vigoureuse; il est couvert de blessures ; il veut reprendre le chemin du fort : les Espagnols lui ferment le passage ; alors il s'appuie contre une muraille, se défend long-tems avec son épée, soutient le choc de plusieurs assaillans, cède enfin à sa malheureuse situation; il tombe tout couvert de sang ; un soldat à l'inhumanité de lui décharger un coup de pique sur la tête, il lui fracasse les os; l'épée échappe enfin des mains de la Palisse; il est traîné expirant à la tente de Gonsalve, qui le menace de lui faire souffrir une mort ignominieuse, s'il n'oblige à l'instant les assiégés de lui livrer le fort. Ce grand homme écoute tranquillement l'Espagnol, et se contente de proférer ces mots d'une voix mourante : *Qu'on me porte aux pieds des remparts*, et là, il fait appeller son lieutenant, qui paroît. *Cornon, Gonsalve que vous voyez, menace de m'ôter un reste de vie, si vous ne vous rendez promptement; mon ami, vous devez savoir en quel état est la citadelle ; regardez-moi comme un homme déjà mort, et si vous avez quelqu'espoir de tenir jusqu'à l'arrivée du duc de Nemours, faites votre devoir.* La Palisse n'étoit ni Grec ni Romain, il étoit Français ; on devroit recueillir un nombre de ces traits, et les mettre dans les mains de nos jeunes militaires ; une semblable lecture vaudroit bien notre histoire ancienne ; ce seroit, en quelque sorte, des portraits de famille que nous aurions sous les yeux.

pleurer

pleurer mon fils, mon unique espérance ! les rois essuient donc des chagrins comme les autres hommes ! le dernier de mes sujets est sans doute plus heureux que moi ! On représentoit au monarque, l'éclat de cette victoire : souhaitons-en, repart-il, de pareilles à nos ennemis ! ah ! Gaston, Gaston, est-ce à ce prix que la France s'applaudira de ses succès !

Louis fit distribuer des récompenses aux principaux chefs de l'armée victorieuse ; il n'oublia point Valmiers dans ces témoignages de bonté. Hélas ! dit le monarque, il suffiroit qu'il eût été cher à mon cher Gaston ; je ne perdrai point de vue *mon soldat*, et il saura qu'un roi de France mérite d'avoir des serviteurs tels que lui. C'est Bayard lui-même qui rapporte à Valmiers un propos si flatteur et si glorieux pour un sujet.

Ce dernier est forcé de renoncer au projet d'achever la campagne : ses blessures l'avoient mis hors d'état d'écouter son courage ; il reprend la route de sa patrie ; l'ame remplie d'une sombre tristesse qui ne le quittoit plus ; sa réputation le devancoit ; le nom de *soldat du Roi*, retentissoit dans toute l'Italie. Il passe par Gènes ; Valmiers reçoit une pressante invitation de la part d'une dame qui le conjuroit de se rendre à l'instant chez elle ; rien ne peut faire oublier à un Français, ce qu'il croit devoir à un sexe enchanteur : Valmiers n'imagine point offenser l'amitié, qui, en ce moment, excitoit ses regrets, en cédant à de telles sollicitations : il se laisse conduire par un espèce d'écuyer ; il arrive à un palais dont la façade annonçoit un des plus somptueux édifices de Gènes,

et l'on sait qu'elle est pleine de monumens admirables en ce genre ; il traverse une longue cour ornée de superbes statues ; il monte, et parcourt une suite d'appartemens plus vastes les uns que les autres. Ce qui redouble sa surprise, est une riche tenture qui tapissoit ces appartemens : elle étoit chargée des écussons de France, et d'une infinité d'emblêmes relatifs à Louis XII; il y étoit représenté faisant son entrée dans Gènes, quand il s'empara de cette ville; on y voyoit partout des amours, qui semoient des fleurs sur les pas du monarque ; ensuite s'élevoit son image, que ces mêmes amours couronnoient de laurier et de myrte, et à ses pieds étoient dans diverses attitudes, des génies qui figuroient les vertus et les arts ; (1) sur

(1) Aucun souverain, peut-être, n'a porté plus loin que Louis XII, cette considération si flatteuse pour les arts, et qui, sans doute, est leur première et leur seule récompense. Etant à Pavie, non seulement il confirma les privilèges de l'école de droit, mais il augmenta considérablement les honoraires des professeurs ; il assistoit même à leurs exercices. Voici un exemple bien frappant de cette considération dont le monarque étoit pénétré pour les arts et pour ceux qui les cultivoient. Jason Mainus, un de ces professeurs, conduisoit le roi à la porte de son école ; il s'inclinoit profondément, comme la politesse et le devoir l'exigeoient, en priant le souverain d'entrer ; Louis le force de passer le premier : *je ne suis plus roi ici*, lui dit-il : *vous êtes le seul qu'on y doive respecter.* Ce prince avoit, sans contredit, prévenu cette époque si brillante pour notre littérature, qui semble avoir fixé le règne de son successeur. Louis appella auprès de lui les plus savans hommes de l'Italie, leur assigna des pensions, des honneurs ; il y en eut qui

ces tapisseries se lisoit une devise assez singulière : *é mia esca l'amore.*

Valmiers avançoit toujours plus étonné ; ils parviennent à une chambre séparée des autres par une galerie ; quel spectacle bien différent frappe la vue ! le voile de la mort étendu de toutes parts, la plus belle des femmes enveloppée dans un deuil lugubre, couvrant de ses baisers et de ses larmes un portrait qu'elle tenoit dans ses mains. Cette espèce de tombeau, où ne pénétroit pas le moindre rayon de jour, n'étoit éclairé que de deux flambeaux de cire jaune, qui ressembloient à des torches funéraires ; la dame avoit

---

furent chargés d'ambassades, et qui parvinrent aux premières places. C'est de son tems que l'on commença à enseigner le grec dans l'université, connoissance nécessaire à quiconque veut puiser aux sources de la belle antiquité, et qu'aujourd'hui on paroît peu jaloux d'acquérir ; ce monarque possédoit une des plus amples collections d'anciens manuscrits qui fût en Europe. Cicéron, dans ses traités *des Devoirs*, *de la Vieillesse et de l'Amitié*, étoit son auteur favori. Je ne trouve qu'une tache dans l'histoire de Louis XII, son refroidissement, je n'ose dire son ingratitude à l'égard du célèbre Philippe de Comines, car il faut croire qu'il eut des raisons bien fortes pour agir ainsi, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Cet estimable écrivain avoit souffert pour ce prince une captivité de neuf mois dans une cage de fer : il croyoit avoir acquis des droits sur sa reconnoissance ; à l'avènement de Louis au trône, il se hâta d'aller lui faire sa cour ; il en fut si mal reçu, que Comines, sans se plaindre, courut, avec le même empressement, s'enfoncer dans une retraite, où le sage composa ces excellens *Mémoires*, qu'assurément le courtisan n'auroit pas écrits.

les cheveux épars sur les épaules, et annonçoit tout le désordre d'une douleur profonde. Estimable Français, dit-elle d'une voix défaillante, vous pardonnerez à ma démarche : quelques-uns de vos domestiques ont prononcé votre nom : j'ai appris que le brave Valmiers étoit en ces lieux, celui qui sauva son roi... hélas ! il n'est plus ! il n'est plus ! — Que dites-vous, madame?.... — Quoi ! vous ne sauriez pas que le modèle des monarques, l'objet de tous mes hommages, de tous mes sentimens, qui possédoit mon âme entière, que votre maître..... il a cessé de vivre... — Le roi est mort, s'écrie Valmiers ! — Oui, le Ciel jaloux de tant de vertus, d'un souverain si rare, si parfait, l'a ravi à la terre ; oui, vous me voyez prête à le suivre au tombeau, et j'ai encore à bénir mon sort de ce qu'un des sujets de Louis recevra mon dernier soupir. A ce désespoir que ma fin seule pourra terminer, connoissez la femme la plus sensible, la plus à plaindre, la malheureuse Spinola... (1) — C'est vous, madame... — C'est moi à qui votre

(1) Je ne puis mieux faire connoître cette femme, le modèle de la sensibilité la plus vive et la plus pure, que par le morceau suivant, emprunté du savant continuateur de l'histoire de France : « Au milieu de ces fêtes, (l'entrée » de Louis XII dans Gênes) l'amour, si je puis ainsi m'expri» mer, se choisit une victime d'une espèce si singulière et » si rare, qu'elle mérite de trouver place dans l'histoire. » Thomassina Spinola, s'étant trop attachée à considérer » le monarque, dont la beauté simple et mâle étoit encore » relevée par une adresse et des grâces non pareilles, dans » tous les exercices du corps, ne put défendre son cœur

maître inspira une passion dont il n'y a point d'exemple. Le premier moment où je le vis, décida du reste de mes jours ; son image fut le seul objet qui demeura sous mes yeux, dans mon cœur ; mais ce ne furent point les agrémens extérieurs de ce prince, qui allumèrent dans mon sein cette flamme si vive, si pure, si constante : la renommée avoit porté jusqu'en ces climats, le récit de ses belles qualités ; j'aimois, j'adorois déjà un souverain vertueux, généreux,

---

» d'une tendre émotion ; ayant eu la curiosité de l'entre-
» tenir à plusieurs reprises différentes, elle jugea que ce
» qu'elle avoit admiré jusqu'alors en lui, n'étoit rien en
» comparaison de ce qu'elle y découvroit. Elle demeura si
» éperdue, que malgré la modestie et la retenue dont elle
» ne s'étoit jamais écartée, elle ne rougit point de lui faire
» l'aveu de sa tendresse, en le suppliant de vouloir bien être
» son *intendio* ; ce terme, ainsi que s'exprime l'auteur dont
» nous tirons ce fait, signifioit *accointance honorable et*
» *amiable intelligence!* Quel qu'innocent, quel que dégagé
» des sens, qu'on nous peigne cet amour, il n'en fut ni
» moins vif ni moins durable. Fière d'avoir obtenu ce qu'elle
» désiroit, craignant de profaner une si belle flamme, elle
» dédaigna le commerce du reste des mortels ; livrée en-
» tièrement à l'objet de sa passion, elle se consoloit de son
» absence, en lui écrivant souvent, soit pour intercéder en
» faveur de tous les malheureux, soit pour ménager les
» intérêts de sa patrie, etc. » Spinola fut parmi les femmes, ce que nos chevaliers ont été pour notre sexe. Un tel amour peut essuyer quelques nuances de ridicule dans un siècle, et dans un pays sur-tout où l'on n'est guères tenté de croire à la délicatesse ; mais les ames sensibles, et j'aime à croire qu'il en est encore quelques-unes, goûteront du plaisir à retrouver ici ce trait de notre histoire.

bienfaisant, l'honneur du trône, et de l'espèce humaine : quand mes yeux se furent attachés sur Louis, je m'abandonnai à tout le plaisir de contempler le maître de mon ame; quelle ivresse, quelles délices j'éprouvai, lorsque je pus l'entendre, l'entretenir, entrer dans ce cœur vraiment royal ! je ne rougis point de lui déclarer un amour dégagé de ces foiblesses, qui dégradent la plus noble des passions; Louis enfin me permit de lui donner le nom de *mon amant*. Je lui rapportai mes actions, mes pensées, mes désirs, comme à une sorte de divinité dont je professois hautement le culte... il régna sur toute mon existence. Le Ciel sans doute a voulu me punir de cette idolâtrie ! Privée de la douceur de voir ce prince, je l'envisageois avec les yeux de l'ame, je lui parlois du cœur; je trompois par des lettres un trop fatal éloignement; tous mes regards se fixoient sur les siennes; j'y laissois couler ces larmes, qui partent de l'excès du sentiment; et quels étoient mes plaisirs, la volupté ineffable dont je nourrissois une ardeur que moi seule j'ai pu ressentir ! Louis, à ma prière, versoit des libéralités, arrachoit à l'indigence, des malheureux qui bénissoient son nom; ses bienfaits se répandoient sur ma patrie, sur l'Italie, sur l'univers entier; je m'applaudissois, je m'enorgueillissois de ses vertus; nous nous élevions l'un et l'autre au-dessus de la nature. Louis étoit plus qu'un roi, qu'un héros : il étoit le meilleur des hommes, et voilà ce que le monde a perdu, ce qui m'est enlevé pour jamais ! pour jamais !... digne Français, vous fermerez donc mes yeux; ah ! que mon dernier regard s'attache et

meure sur ce portrait qui me représente tout ce que j'adorois et qui me retenoit à la vie ! C'est moi-même qui ai tracé cette image, qui l'ai peinte d'après mon cœur ; je veux qu'on l'ensevelisse avec moi, qu'on la place sur ce même cœur.... je ne cesserai point d'aimer Louis ; cette espérance est mon unique consolation : nous nous réunirons ; je le reverrai dans ce séjour.... hélas ! quel mortel s'est montré plus ressemblant à ce Dieu que je vais rejoindre, et qui mérita plus que votre roi, de partager une éternité de bonheur !

Spinola retombe dans son désespoir ténébreux ; Valmiers, de son côté, se livroit à une douleur qui n'étoit que trop légitime : à titre de Français, il avoit des pleurs à répandre sur la perte du roi, et il étoit frappé de coups encore plus accablants : il se voyoit enlever son bienfaiteur, arrêté au milieu de sa carrière, dénué de toute protection. La situation de la belle Génoise augmentoit l'amertume de ses regrets ; Valmiers connoissoit tout l'empire de la sensibilité : il n'avoit pas de peine à se pénétrer de l'état affreux où Spinola étoit réduite. Cette femme si digne de l'estime et de l'admiration de la postérité, voulut avoir toujours Valmiers auprès d'elle. Il la quitte pour quelques instans ; elle étoit expirante ; il revole au palais de Spinola, se précipite dans son appartement, fait éclater tous les tranports d'une joie inattendue. — Quel heureux changement !... le roi... — Il vit... — Que dites-vous ? Louis.... — N'est point mort, madame, comme l'avoient publié avec assurance les ennemis de ma patrie ; oui, il respire, il respire ; ses jours ne

sont plus en danger.... —(1) Mon illustre *amant* n'est point dans la tombe !... ah! tous mes sens... je ne puis soutenir l'excès... quelle ivresse ! ô généreux Français, dites lui... dites lui que j'allois mourir de douleur..... que j'expire de joie... il vit ! il règne ! il fait le bonheur de la terre ! qu'il n'oublie point la

(1) En effet, le bruit avoit couru dans ces contrées, que Louis XII étoit mort ; il est très-vrai qu'il essuya une maladie considérable ; à cette nouvelle, la trop sensible Génoise succomba à sa douleur ; dès ce moment, elle détesta la clarté, dont elle imaginoit que son auguste amant ne jouissoit plus ; elle changea son appartement en une sorte de retraite obscure ; une fièvre ardente, fruit de sa douleur, vint la consumer, et elle expira au bout de huit jours, en invoquant la mort, et prononçant le nom de Louis. Elle reçut, ainsi qu'on l'a rapporté ici, des honneurs funèbres de la part de la république, qui la regretta comme sa protectrice auprès du roi de France, et comme la femme la plus vertueuse et la plus bienfaisante. L'amour n'est donc pas toujours la source du désordre et des vices ; ce qui prouve combien des créatures tendres et aimables pourroient s'élever aux plus hautes vertus, et nous y élever avec elles, si elles recevoient une éducation plus cultivée, et si je puis dire, plus courageuse ! c'est assurément la faute de nous autres hommes, si l'on ne tire pas un meilleur parti d'un sexe plein d'agrémens, et s'il ne contribue pas à la perfection des talens et des mœurs. Jetez un coup d'œil sur Sparte, et voyez tout le bien qu'y produisirent les femmes que nous semblons abandonner à la mollesse, et à l'art frivole de plaire.

On n'a point suivi ici l'ordre chronologique : la mort de Thomassina Spinola est dans l'année 1505, et celle de Gaston de Foix, en 1512.

trop tendre Spinola ! ne pouvez-vous lui porter ma cendre ? elle s'échaufferoit, elle se ranimeroit sous ses larmes... sans doute, il me donnera quelques pleurs; cette attente est un plaisir que je goûte encore; parlez lui de mon amour; non, jamais, jamais on n'a aimé comme moi, et c'est sa gloire, se sont ses vertus que j'adorois; ô Louis ! cher amant ! c'est toi qui me fais mourir !

L'infortunée Spinola n'avoit plus la force de s'exprimer; elle presse Valmiers par un signal, de lui apporter, et d'ouvrir une petite cassette qui étoit près de son lit : elle en retire un brasselet de ses cheveux, et son portrait en miniature; elle lui fait entendre par un nouveau geste, qu'elle le prie de remettre promptement de sa part au roi, ces deux monumens de sa tendresse, et elle rend le dernier soupir. Gènes députa aussitôt à Louis, deux de ses citoyens les plus distingués, pour lui annoncer la mort de cette dame. La république lui avoit les plus grandes obligations : aussi lui décerna-t-elle des funérailles somptueuses, dont elle fit la dépense, et un superbe tombeau fut érigé en son honneur.

Mademoiselle Ermanci entretenoit une correspondance suivie avec Valmiers; elle lui avoit annoncé la mort de son oncle, et l'espoir d'une fortune brillante; continuellement elle lui insinuoit dans ses lettres, qu'il pouvoit décider de sa destinée; que nul obstacle ne devoit les arrêter, qu'elle savoit s'élever assez au-dessus de l'opinion publique pour la braver, et s'acquitter envers le mérite et la vertu de l'espèce de dette qu'il étoit injuste de leur dénier; en un mot, il étoit aisé

de voir que la trop sensible Eléonore brûloit d'offrir sa main et ses richesses à Valmiers, qui mettoit la même opiniâtreté à se représenter ce qu'exigeoient selon lui, sa probité et ses malheurs; il étoit impatient de revoler dans les bras maternels, de revoir son estimable amie : mais son devoir lui ordonnoit, avant toute chose, de remplir la commission que la malheureuse Spinola lui avoit donnée pour le roi. Il se rend donc à la cour; il s'étoit hâté de devancer les émissaires de la république de Gènes; il demande à être présenté au souverain. Louis ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il s'écrie : voilà *mon brave soldat!* vient-il me demander des récompenses? il en mérite. Sire, répond Valmiers, en se prosternant aux genoux du monarque, eh ! quel prix plus flatteur pourrois-je envier? j'ai la gloire d'être encouragé par quelques louanges de mon maître, que lui arrache sa bienfaisance : mais, sire, je n'aurois jamais osé ambitionner l'honneur de pénétrer jusqu'à vous, si un objet qui vous regarde, ne me conduisoit en ces lieux; aussitôt les courtisans s'écartent. Qu'auriez-vous de particulier à me dire, reprend Louis?—Je suis chargé, sire, pour votre majesté, d'une commission bien douloureuse pour moi, puisqu'elle l'affligera : voici le portrait de madame Spinola, et un brasselet de ses cheveux... —Donnez, donnez : ces présens me sont chers, ce sont des faveurs de la maîtresse de mon ame, et je me ferai toujours gloire d'être *son amant*..... (1)

(1) Qu'on se ressouvienne que le roi avoit permis à madame Spinola de lui donner ce nom.

vous m'annonciez des sentimens que je suis bien éloigné d'éprouver ?..... (des larmes coulent des yeux de Valmiers) vous pleurez? — Sire, ces dons de madame Spinola sont les derniers témoignages de tendresse que vous en recevrez. — Comment ! — Elle est morte, sire, et elle est morte pour votre majesté. Louis est frappé, en quelque sorte, des mêmes coups; il se fait raconter jusqu'aux moindres circonstances de ce malheureux événement; il verse un torrent de larmes: — J'ai tout perdu, une amie véritable ! celle-là m'aimoit pour moi-même, et non pour mon rang : voilà de ces pertes qu'on ne sauroit réparer ! Hélas ! je lui dois le peu de vertus que mes ennemis sont forcés de m'accorder ! Valmiers voyant le roi plongé dans une profonde douleur, craindroit de manquer à la bienséance, s'il lui parloit de sa propre situation; il se retire, et s'empresse de gagner Orléans. Le monarque ne s'occupe que de ce qui peut honorer la mémoire d'une amante aussi digne de ses regrets : il ordonne qu'on lui compose une épitaphe (1) et qu'elle

(1) Ce fut un certain Jean d'Auron, historiographe du roi, qui fut chargé de faire cette inscription ; il faut croire que la faveur avoit présidé à ce choix, inconvénient attaché souvent aux grâces que l'intrigue et le manège des cours viennent à bout de surprendre et de ravir, en quelque sorte, à la bienfaisance du souverain. Voici ce que M. l'abbé Garnier nous dit de ce d'Auron : « Louis (qui avoit su » employer les plumes les plus célèbres), choisit avec » moins de discernement Jean d'Auron pour écrire l'his- » toire particulière de son règne ; car quoiqu'il lui eût » conféré plusieurs bénéfices, qu'il le fît ordinairement

soit gravée sur le tombeau que Gènes lui a consacré. Ce prince n'oublia jamais la tendre et vertueuse Spinola; jusqu'au dernier moment de sa vie, il en parla avec une sensibilité mêlée d'admiration.

La mère de Valmiers vole dans ses bras, lui prodigue les caresses les plus touchantes; cependant son fils saisit en elle des marques d'agitation qui l'étonnent : — Vous paroissez, ma mère, charmée de me revoir, et tout décèle en vous une inquiétude que je dois partager ! auriez-vous quelque secret que vous craindriez de me confier ? quel nouveau chagrin m'attendroit ici ? hélas ! ne suis-je point assez malheureux? Au lieu de répondre à Valmiers, on se contente de l'engager par un signe, à faire retirer ses domestiques; ces témoins congédiés, sa mère se tourne vers lui, et d'une voix basse : — Ne m'avez-vous pas toujours dit que vous seriez flatté de retrouver votre père, que vous lui donneriez toutes les preuves d'amour, quand même il se fût égaré.... — Assurément, je vous ai dit... ah ! je verrois mon père... je tomberois à ses pieds; il auroit en moi le fils le plus tendre, quoiqu'une malheureuse destinée l'eût entraîné dans le crime.... et.... auriez-vous

---

» voyager à la suite de l'armée, qu'il s'entretînt familièrement avec lui, et qu'il ordonnât à ses ministres et à ses » généraux de ne lui rien céler de tout ce qui méritoit » d'être transmis à la postérité, il fut moins heureux à cet » égard, qu'un grand nombre de ses prédécesseurs; Auron » n'est qu'un froid bel esprit, fastidieux dans le détail des » petits faits, stérile ou aveugle dans le développement » des causes, etc. »

de ses nouvelles?... vous sauriez... — Suivez-moi, mon fils : — Que voulez-vous me dire? — Suivez moi. — Où me conduisez-vous? — Ne faites point de bruit; marchez sur mes pas. La mère de Valmiers prend une lumière à la main, le fait descendre à la cave, le mène par un petit détour, à un amas de planches entassées les unes sur les autres; elle les lève successivement; Valmiers même l'aide dans ce travail, en l'accablant de questions qu'elle ne satisfaisoit point. Enfin se découvre une sorte de trappe; on l'a ouverte : Valmiers entrevoit, à la lueur d'une lampe, un vieillard couché sur un grabat; une longue barbe blanche descendoit sur sa poitrine. Mon fils, s'écrie sa mère, au milieu des sanglots, vous voyez... vous voyez votre malheureux père; et vous, mon ami, ouvrez vos bras à votre cher enfant, il mérite bien notre tendresse. — Mon père! — C'est mon fils que je tiens dans mon sein! ah! ne te refuse pas à mes embrassemens; Réminville, je ne suis point criminel, je ne suis..... que le plus infortuné des hommes. — Mon père! en cet état! et pourquoi.... écoute, interrompt madame de Réminville : j'ai été forcée d'ensevelir ton père dans cette espèce de tombeau; jouet de sa fatale destinée, proscrit en tous lieux, poursuivi par la crainte d'un supplice qu'il n'a point mérité, innocent, aux regards de Dieu seul, sachant enfin que j'étois en cette ville, il est venu furtivement se réfugier dans le sein de son unique amie; je n'avois que ce déplorable endroit de la maison, où je pusse, à l'abri des recherches, receler un dépôt si précieux; ton père, ce cher époux, traîne ses jours languissants

dans cet horrible réduit ! c'est ici qu'il expirera !.... Ah ! dit le vieillard d'une voix attendrissante, j'aurai donc à bénir la Providence, avant que de terminer ma misérable carrière ! je vois.... j'embrasse mon fils !... mon fils, je te l'ai dit, je ne suis point coupable, je ne suis point coupable, tu dois m'en croire ; non, aux yeux du Ciel et de la vérité, tu n'as point à rougir de ton père : mais, poursuit-il, en laissant échapper des larmes, aux regards de la terre... j'ai perdu mon honneur, et pour comble de désespoir, tu es enveloppé dans ma proscription !... malheureux enfant ! malheureux enfant ! tu seras forcé de maudire ma mémoire ! — Oh ! mon père, vos revers sont de nouveaux droits que la nature vous donne sur mon cœur ! Il n'étoit pas possible que vous fussiez criminel ; jamais, jamais je ne l'ai craint ; la source où j'ai puisé la vie, ne pouvoit être souillée de la fange de la perversité et des forfaits. Le père de Valmiers.... mérite la compassion..... mes respects, tout mon amour. A ces mots, Valmiers retombe dans les bras paternels, pousse des sanglots, et la mère et le fils inondent de leurs pleurs ce vieillard gémissant, qui semble n'avoir qu'un moment à vivre ; il reprend : tu ne portes donc pas mon nom ! hélas ! juge si le comte de Réminville est à plaindre ! oui, mon fils, oui, tout s'élève contre moi, et te presse de me désavouer !

Le vieillard expose à Valmiers les détails de sa malheureuse affaire ; il faut convenir que les apparences lui étoient défavorables ; soit prévention, soit qu'il eût des ennemis cachés, et que la justice se fût laissé aveugler, on avoit négligé d'approfondir les

faits, inconvénient attaché à la plupart des accusations criminelles, où le moindre rayon doit se saisir avidement : il produit souvent une clarté suffisante pour faire éclater la vérité. Mon père, s'écrie Valmiers, osez espérer, et vous armer de courage; suivez-moi; venez vous jeter aux pieds de notre souverain; c'est ce monarque qui est l'image de Dieu sur la terre; (1) il a sa justice, et sa bonté. Vous m'assurez que vous êtes innocent, et je n'en doute point; Louis saura vous faire connoître tel que vous êtes, tel que mon père doit se montrer aux yeux du public; je pourrai confondre l'imposture et la méchanceté; croyons-en ce sentiment consolateur imprimé dans toutes les ames : tôt ou tard la vertu triomphe, et... je goûterai la douceur de vous embrasser en présence de toute une ville qui m'a percé le cœur; mon père!

(1) « Louis XII, (dit M. l'abbé Garnier, avoit continuellement deux tableaux sous les yeux; l'un de tous les offices et bénéfices du royaume; l'autre de tous les hommes distingués par leurs services, leurs talens, leurs vertus. Des personnes de confiance, répandues dans les provinces, étoient chargées de l'avertir de ce qui venoit à vaquer dans leur district; il consultoit ses listes, et conféroit ordinairement l'office ou le bénéfice à celui qu'il en jugeoit le plus digne, sans attendre qu'on le sollicitât, excluant même, à mérite égal, ceux qui cherchoient à s'appuyer de la protection des ministres ou des grands. » Ces traits seuls ne suffisent-ils pas pour immortaliser Louis XII? c'est bien à juste titre qu'il fut appellé le *père du peuple*, il falloit ajouter le *modèle des rois*. Un des premiers devoirs du souverain, est la connoissance des hommes et le discernement dans ses bienfaits.

j'ai éprouvé toutes les mortifications; j'ai reçu tous les coups de poignard; mais ne nous occupons plus que de notre voyage pour la cour; hâtons-nous de partir.

Valmiers a eu l'adresse de tenir caché le séjour du vieillard dans sa maison, et les démarches qu'il méditoit; ce n'est qu'à la vertueuse Eléonore qu'il s'est ouvert, sans le moindre déguisement; il ne peut s'empêcher de faire quelques reproches à sa mère, qui avoit tu à mademoiselle Ermanci cette aventure: — C'est offenser l'amitié, ma mère, que d'avoir des secrets pour elle; la confiance seule peut acquitter les sentimens généreux que m'a prodigués la plus respectable des femmes; hélas! s'il m'étoit permis d'associer à ma triste destinée.... rejetons cette espérance; c'est en vain que j'essaie de consoler mon père, de lui présenter un avenir... qui ne se réalisera point: nous sommes faits pour être malheureux; non, son innocence ne se manifestera point; il n'importe, tentons cet unique moyen qui nous reste. Si mon père ne peut se justifier... nous irons mourir ensemble dans quelque coin ignoré de la terre... ne craignez pas, vous me serez toujours chers, et ce sera vous deux qui recevrez mes derniers soupirs.

Mademoiselle Ermanci applaudissoit à la démarche courageuse de Valmiers; elle pensoit différemment que lui: elle ne doutoit point qu'elle ne fût suivie d'un succès heureux, et Valmiers pour la satisfaire, feint d'adopter des présages favorables que son cœur persiste à démentir secrétement. Ils viennent à bout de tromper tant de regards curieux que l'oisiveté tient

sans

sans cesse ouverts, sur-tout dans la province, et de leur dérober la demeure et le départ du vieillard; ils se quittent enfin; Valmiers ne cesse de recommander sa mère aux soins de l'amitié; la généreuse Ermanci, de son côté, ne croit pas manquer à la bienséance, en répétant à Valmiers les protestations d'un amour qui ne sait pas rougir, puisqu'il est, en quelque sorte, consacré par la vertu la plus pure; elle lui parle comme à l'homme le plus digne d'estime, et qui sera, un jour, son époux; pour lui, il marque toujours la même opposition à ces témoignages de tendresse dont il sent cependant tout le prix; il ne prétend point donner, à ce sujet, la moindre lueur d'espoir à une femme qui ne sauroit trop être l'objet de la délicatesse des sentimens et des procédés.

Madame Lormessan avoit été obligée, pour des affaires de famille, de quitter sa patrie, l'espace de près de deux années: de retour à Orléans, elle va visiter mademoiselle Ermanci; la conversation ne tarda point à se fixer sur un sujet qui devoit également intéresser l'une et l'autre; la veuve avoue à son amie, que Valmiers lui est toujours présent, que son amour est peut-être augmenté; l'absence n'a fait qu'approfondir le trait dans un cœur qui ne se combat qu'avec peine; l'objet de sa passion est à la fois, l'homme le plus estimable et le plus aimable; ce sentiment remplit son ame entière: mais à quoi sert de le répéter? il est absolument impossible de s'élever au-dessus d'un préjugé qui n'a guère moins de force que la vérité; on ne sauroit secouer les chaînes qui nous lient entre nous, sans se rendre coupable d'une espèce d'attentat

contre l'ordre ; c'est pour la société que nous agissons, que nous vivons, que nous devons même penser ; une naissance illégitime a été le premier obstacle à vaincre : cet obstacle a disparu pour faire place à un autre bien plus insurmontable : celui-là soulève tous les sens : prendre pour son mari un homme dont le père est criminel.... Et s'il ne l'étoit point, interrompt avec vivacité mademoiselle Ermanci. — Et quand il seroit le plus innocent des humains, les loix ne l'ont-elles pas couvert d'une flétrissure éternelle ? n'a-t-il pas été condamné au supplice.... — Ce n'est pas le supplice, c'est le crime qui doit imprimer l'opprobre et le déshonneur ; je vous le dis, et j'en suis assurée : le père de Valmiers ne s'est jamais souillé d'un assassinat. Je suppose, au reste, qu'il ait subi justement une affreuse destinée : qu'avez-vous à reprocher au fils ? n'est-il pas assez à plaindre ? et le véritable amour ne produit-il point un héroïsme qui vous met au-dessus du vulgaire ? n'est-il pas la source des plus hautes vertus ? quel effort plus éclatant, que de rendre un hommage imposant à la vérité, de lui décerner le salaire qui lui est dû, de faire rougir la société de ses erreurs, de son absurde stupidité, de sa barbarie ! elle est sans doute inhumaine et peu équitable à l'égard de Valmiers, cette société si aveugle ! j'ose donc réparer ses fautes, me charger pour elle de remplir une obligation dont elle ne sauroit s'affranchir sans commettre, je dirai, un crime : vous convenez que Valmiers réunit toutes les qualités personnelles, qu'il mérite d'être aimé, d'être estimé, qu'il est à plaindre : j'aspire à répandre quelque adou-

cissement sur sa situation ; il joint à ses revers, le défaut d'aisance; et sa fierté, ce juste orgueil, unique ressource de l'amour propre, qui reste aux malheureux, s'offenseroit à la seule idée d'un bienfait : ce n'est donc qu'à titre d'épouse que je puis l'obliger. Il est décidé que vous ne lui donnerez jamais votre main : je lui offrirai la mienne avec une fortune..... il la possedera toute entière ainsi que mon cœur : — Vous épouserez Valmiers, mademoiselle? — Je ne forme point d'autres vœux; jusqu'à présent, madame, son excessive délicatesse a rejeté jusqu'à cette idée; je lui rendrai justice : il veut seul être la victime d'une destinée qui n'a point d'exemple, mais... je vaincrai ses refus... je n'ignore point qu'il vous aime, car je crois l'avoir lu dans son ame.... n'obtiendrois-je pas son estime? elle récompensera mon amour. L'estime de Valmiers suffira à mon bonheur, et je me flatte que je contribuerai au sien ; d'ailleurs, je goûterai tant de plaisir à lui avoir été de quelque utilité ! — Vous auriez la force de porter le nom de sa femme? — L'épouse de Valmiers ne baissera point les yeux, et si la société pousse sa foiblesse, ou plutôt sa méchanceté, jusqu'à nous rejeter, nous saurons, madame, nous suffire à nous-mêmes; la vertu trouve en elle de quoi se satisfaire; pour moi, j'éprouverai une satisfaction indépendante de ces dehors, qui ne nous sont toujours que trop étrangers ; la conscience d'avoir fait une action de justice, de courage, me dédommagera aisément des caprices et de l'iniquité de l'opinion publique... je saisis sur votre front un trouble qui me fait peine !... je n'ai point cessé d'être votre amie ;

je me suis interrogée avec soin : je suis bien sûre de moi ; je me sens l'ame assez élevée, assez capable d'un sacrifice certainement au-dessus de celui de mes jours : je puis encore m'immoler à l'amitié; j'aime Valmiers, oui, sans doute, je l'aime, je l'adore, et loin qu'il m'échappe à regret, je m'enorgueillis de cet aveu : mais, madame, si votre amour peut égaler le mien, que vous ayez la fermeté de subjuguer cette opinion tyrannique (et je serai la première à vous encourager à ce suprême effort,) si vous avez la force de n'écouter que votre cœur, de présenter votre main à Valmiers... qu'il soit votre époux ! qu'il soit heureux !..... je le serai toujours ; sans contredit, je donnerois plus que ma vie... Non, mademoiselle, interrompt avec humeur madame Lormessan, je ne m'oppose pas à cette union que vous brûlez tant de former ! — Si je pouvois, madame, séparer le don de ma fortune, de celui de ma main, et que Valmiers pût, sans être mon mari, accepter mes bienfaits... peut-être vous sacrifierois-je mon bonheur : mais, je vous l'ai dit, ce n'est qu'à sa femme qu'il est permis de l'enrichir, et Valmiers, encore une fois, a besoin d'une aisance...

La veuve ne permet pas à son amie d'achever : elle se lève brusquement, et quitte mademoiselle Ermanci, sans proférer la moindre parole ; étrange bizarrerie du cœur ! madame Lormessan ne vouloit point épouser Valmiers, et elle étoit blessée qu'une autre lui offrît sa main.

Valmiers se présente chez le roi : il ose faire demander un entretien particulier à son maître : cette

faveur singulière lui est accordée : il entre chez le monarque suivi de son père. Que voulez-vous, Valmiers, lui dit Louis avec bonté ? votre présence r'ouvre ma blessure ; vous me trouvez l'ame toujours remplie de la perte de madame Spinola ? Mais écartons cette idée, les rois ne jouissent pas des avantages des autres hommes ; il leur est défendu de se livrer à leur sensibilité ; nous ne devons nous occuper que de nos sujets. Qui vous amène ici ? — Une grâce, sire, une grâce de laquelle dépend ma vie même, que je viens implorer de mon auguste bienfaiteur ; sire, ce vieillard. .. qui embrasse vos genoux, qui les inonde de ses larmes, qui est couvert de blessures honorables reçues pour son roi et pour l'Etat... il est mon père, et mon père, sous le glaive des loix ! Relevez-vous, interrompt Louis, s'adressant au comte de Réminville, relevez-vous : on ne se prosterne que devant l'Etre suprême ; je suis prêt à vous écouter ; de quoi s'agit-il ? Valmiers expose au roi l'affaire de son père, et détaille jusqu'aux moindres circonstances ; il ajoute avec noblesse : je ne me sens point, sire, le fils d'un homme qui seroit capable d'en imposer ; non, je ne doute point que mon père ne soit innocent : mais je ne me dissimule pas que les juges ne doivent se décider que d'après des preuves ; j'ai recueilli des dépositions, de nouvelles lumières : daignez donc, sire, ordonner que le procès soit revu : je ne réclame que votre justice. Louis est touché de la noble franchise avec laquelle lui parle Valmiers ; il est pénétré de la situation du vieillard ; il se tourne vers le premier : vous serez content ; oui, je vais donner mes ordres,

et moi-même j'assisterai à la révision d'une affaire si importante ; je mets, sans contredit, le plaisir de rendre l'honneur à un digne citoyen, au-dessus des plus belles victoires ; d'ailleurs, je remplis mon devoir de souverain : c'est dans ces occasions que l'on goûte le bonheur d'être roi. Je ne vous réponds pas de la promptitude de nos légistes, *sans doute ce sont des gens habiles ;* (1) *je suis seulement fâché, comme les mauvais cordonniers, qu'ils allongent le cuir avec les dents.*

Ces deux infortunés ont commencé à entrevoir des lueurs d'espérance. La malheureuse affaire du comte de Réminville est soumise à un nouvel examen; tous

---

(1) Propres paroles de Louis XII, rapportées fidèlement par le continuateur de l'Histoire de France ; au reste, écoutons ce que nous dit lui-même cet écrivain éclairé ; « d'abord » Louis travailla efficacement à rendre les juges intègres, » sédentaires et appliqués à leurs fonctions..... Une des causes » des longueurs dont on se plaignoit, étoit l'avide industrie » des procureurs ; Louis s'indigna contre la multitude de » ces sang-sues, qui, en dévorant le sang du peuple par » des chicanes éternelles, s'affamoient encore réciproque- » ment ; il ordonna qu'on les réduisît au nombre ancien. » On lui demandoit ce qui offensoit le plus la vue : *c'est*, » répondit-il, *la rencontre d'un procureur chargé de ses* » *sacs.* La prolixité des avocats lui faisoit aussi beaucoup » de peine. Ce monarque vouloit s'assurer par lui-même, » de la manière dont la justice étoit rendue ; toutes les fois » qu'il séjournoit à Paris, il se rendoit familièrement au » Palais, monté sur sa petite mule, sans suite, et sans s'être » fait annoncer ; il prenoit place parmi les juges, écoutoit » les plaidoyers, et assistoit à toutes les délibérations. »

les nuages sont dissipés; la vérité éclate; l'innocence est enfin reconnue. Le roi se trouva en personne à toutes les délibérations, et le jugement fut prononcé en sa présence. Le monarque s'écrie : Réminville, je puis donc embrasser le père d'un digne sujet que je dois regarder comme le conservateur de mes jours ! et vous à qui je n'ai point encore donné des témoignages suffisants de ma reconnoissance, soyez chevalier de mon ordre, et avec des pensions que je vous assure, conformes à ces honneurs, occupez un des premiers emplois dans mes armées. — Sire, sire... mes larmes me suffoquent; elles vous parlent ces larmes qui coulent de mon cœur même; ô mon maître ! ô mon roi, image d'un Dieu de bienfaisance, que ne vous dois-je pas? vous nous rendez l'honneur ! mon père... il va s'arrêter sur les bords de la tombe, pour vous bénir, pour vous adorer !... — Allez, mon ami, vos pleurs m'en disent plus que toutes les expressions; servez-moi toujours bien avec ce zèle qui vous distingue, et venez me voir souvent; la présence de sujets tels que vous, est le plus doux spectacle dont puissent jouir les rois ! Sire, s'écrie avec transport Valmiers, je veux toujours porter le nom de *soldat du roi*, je vous en supplie, que ce soit-là mon premier titre !

Quelle ivresse de bonheur pour le père et le fils ! Allons, dit celui-ci, courons, volons à Orléans : nous ne saurions porter trop tôt cette bonne nouvelle à ma mère, et à mademoiselle Ermanci ; ô Dieu ! Dieu ! je suis aimé de mon maître, comblé de ses bontés, le fils d'un père dont j'aurois fait choix, si ce choix étoit

en notre pouvoir, assez heureux pour le retirer d'un abyme de malheurs, pour faire éclater son innocence, pouvant jouir de ses embrassemens ! ô Dieu ! quelle obligation je vous ai, et comment m'acquitter? rendez immortel notre bon roi ! l'infortune a donc son terme, et la vertu sa récompense !

Ils sont arrivés à Orléans; on leur dit que madame de Réminville est au couvent, chez mademoiselle Ermanci : ils y courent. Toute la ville étoit déjà informée des nouveaux succès de Valmiers; tout retentissoit du jugement qui rétablissoit son père dans son ancienne splendeur; enfin c'est un gentilhomme de la première noblesse, un militaire respectable par ses services, c'est le comte de Réminville qui a succédé à un misérable proscrit dont la memoire eût été éternellement vouée au mépris et à l'exécration publique, et le nom de Valmiers s'est effacé de même pour jamais avec le souvenir de tant de disgraces. Ce dernier reste frappé d'étonnement : des religieuses entouroient mademoiselle Ermanci, que madame de Réminville, en pleurant, pressoit entre ses bras : attendez, lui disoit-elle, le retour de mon fils, pour vous déterminer. Il est inutile, madame, répondoit Eléonore, ma résolution est prise; madame (en montrant madame Lormessan qui se trouvoit là) reprend ses droits sur le cœur de votre fils; la fortune... elle n'achève point, elle apperçoit le jeune de Réminville accompagné de son père, et à cet aspect, elle perd l'usage des sens, et tombe dans le sein de madame de Réminville. Elle n'a pu que s'écrier : enfin vous êtes heureux, et le Ciel a ré-

compensé l'innocence et la vertu! Madame de Réminville couvroit de ses embrassemens, et son époux et son fils. Celui ci ne voyoit point, n'entendoit point madame Lormessan qui le félicitoit sur le changement de sa situation : — Ma mère, de grâce, dites moi... dites-moi : pourquoi mademoiselle Ermanci... que signifie ce spectacle.... cet appareil.... on diroit qu'elle se prépare à s'enchaîner aux autels. Oui, comte, prononce d'une voix mourante cette malheureuse victime, vous voyez le joug qui m'attend, et que je me suis imposé. Apprenez, apprenez que je jouissois d'une fortune brillante, que je ne goûtois d'autre satisfaction que de vous la présenter : c'étoit là mon espérance, mon bonheur : une révolution inattendue, dont vous saurez les détails, est venue subitement m'enlever tous mes biens, me précipiter dans un gouffre..... je ne puis plus vous offrir ma main; vous paroissez ici à l'instant même que je m'apprête à m'arracher au monde, à vous... à vous que j'aimois uniquement... je vous en conjure, ne vous souvenez plus... oubliez-moi. Voilà madame Lormessan qui est venue me visiter, et cette épouse.... à qui vous êtes plus cher que jamais, vous conviendra bien mieux qu'une infortunée qui n'a plus qu'à mourir.

Le jeune comte s'efforce de parler : les sanglots lui coupent la voix; il s'est jeté aux genoux de mademoiselle Ermanci, et en lui baisant une de ses mains, qu'il couvre de ses larmes : — Ame sublime ! ame céleste ! avez-vous pu croire que le comte de Réminville n'eût plus le cœur de Valmiers ? pensez vous que ma nouvelle situation ait altéré mes sentimens ? non,

le malheur... il vous prête de nouveaux droits sur ma sensibilité ; vous êtes dans l'infortune, adorable Eléonore ! ah ! quelle est mon ivresse ! je puis vous venger, à mon tour, des injustices du sort, vous prouver qu'il y a peut-être une ame digne d'être associée à la vôtre ! (se tournant vers sa mère et madame Lormessan) Ma mère, et vous, madame, voilà mon épouse. O Ciel ! s'écrie la veuve : il n'y a plus d'obstacles... j'imaginois... — Il y en a, madame, d'insurmontables de ma part. Comment avez-vous pu espérer que j'oublierois tous les traits assassins dont vous avez percé mon cœur ? je vous aimois, madame, je vous adorois ; cette passion m'a long-tems tyrannisé... mes yeux se sont ouverts : j'ai vu, j'ai senti la prodigieuse différence qui vous séparoit de mademoiselle Ermanci.... cruelle ! ne vous ressouvenez-vous donc plus que c'est vous qui m'avez frappé des coups les plus sensibles !... j'aurois tout supporté... mais, que madame Lormessan se joignît à mes ennemis, à mes persécuteurs ! qu'elle mît le comble à mes douleurs, à mes opprobres !.... quand je vous aimerois encore... je déchirerois plutôt ce cœur qui nourriroit un penchant aussi aveugle, aussi peu mérité... n'en parlons plus, madame ; ne nous voyons jamais. Et vous, ma bienfaitrice, mon ange tutélaire, je le répète en présence de cette assemblée ; je vous présente ma main... adorable Ermanci, oseriez vous bien la refuser ? voilà les nœuds que vous devez former, et je vais tout préparer pour que rien ne retarde une union qui comblera le bonheur de ma vie. (mademoiselle Ermanci veut répliquer.) Encore une

fois, vous que j'ai connue si noble, si généreuse, voudriez-vous me ravir le plus délicieux des plaisirs dont mon ame puisse s'enivrer? votre orgueil seroit-il jaloux du mien? vous oublierez les injures de la fortune; ne nous occupons plus que d'un amour que la vertu, la raison, le tems affermiront; ah! que dans un cœur éclairé l'estime ajoute à la tendresse!

Mademoiselle Ermanci ne répondoit que par des larmes; madame Lormessan en versoit aussi, mais quels pleurs différents! c'étoit la confusion, le désespoir qui les faisoient couler; elle se retire avec précipitation pour quitter Orléans, et n'y revenir jamais.

Le mariage fut célébré avec un éclat qui convenoit à l'état présent du comte. Toute la ville assiste à la fête. Ces mêmes militaires qui s'étoient éloignés de Valmiers, accablent de complimens le comte de Réminville ainsi que sa famille; ils font l'éloge de sa valeur, de ses connoissances, applaudissent aux faveurs de la cour. Messieurs, leur dit Réminville, je suis sensible aux louanges que vous voulez bien me donner, j'en suis très-reconnoissant. Vous me pardonnerez une légère observation: il est bien singulier qu'en aussi peu de tems, j'aie éprouvé à vos yeux cette métamorphose inouie! le peu de bonnes qualités que vous daignez louer en moi, je les possédois... Il ne peut continuer; ses anciens camarades le conjurent d'oublier le passé; à la bonne heure, reprend le comte! mais vous me permettrez de mettre une condition à cet oubli: vous souffrirez qu'un convive tienne sa place ici parmi nous. Le comte donne à un domestique des ordres à voix basse; on voit arriver

Dolsin, ce négociant, dont le neveu avoit péri sur l'échafaud ; l'étonnement se peint sur tous les visages ; le comte court à lui, l'embrasse ; et le faisant placer à ses côtés : — Je me flatte, messieurs, que vous voudrez bien partager mes sentimens ; voici un infortuné qui a été comme moi la victime du préjugé le plus déraisonnable, le plus inhumain ; j'ai senti ses malheurs : c'est donc à moi de les adoucir, et de le dédommager des injustices qu'il n'a point méritées ; je m'efforcerai de lui faire perdre de vue l'époque la plus terrible ; c'est mon devoir, c'est celui de tout homme qui pense, qui a un cœur. Messieurs, puisse mon exemple, vous dessiller les yeux, et vous ramener à la vérité ! remplissons-nous de cette maxime qui a quelque chose de sacré : *je suis homme ; tout ce qui appartient à l'homme m'est propre.* Eh ! qui de vous osera m'assurer qu'il ne recevra point le coup qui a frappé monsieur Dolsin ? pour moi, je me ferai toujours un plaisir de le voir, de le consoler, de l'admettre à ma société ; ah ! ne multiplions pas le nombre des créatures que nous devons rejeter ! Ce peu de mots prononcés avec ame, remuent et attendrissent l'assemblée en faveur du malheureux négociant ; la nature l'emporte ; on ne voit plus que le comte de Réminville, le soutien et le protecteur des infortunés.

Quelques jours après son mariage, il va trouver l'officier qui avoit refusé de se battre avec lui : — Eh bien ! vil mortel ! tu n'auras plus d'obstacles à m'opposer ? tu me croiras digne présentement de perdre la vie de tes mains ; tu sais combien j'ai à perdre aujourd'hui ! (Darney balbutie) je ne veux rien en-

tendre; point de délai; tu me feras raison; où est ton épée? l'officier cède enfin : ils se mesurent. Le comte ne sauroit se refuser à une sorte d'emportement : il presse son adversaire, le désarme, et lui rendant avec noblesse son épée : vivez pour mieux remplir les devoirs de l'amitié et de l'honneur. Darney cherche à s'excuser, et demande au comte à le revoir, et à renouer leur ancienne liaison. — Je fais ce que l'humanité exige en vous laissant la vie; auriez-vous besoin encore de mes services? vous pouvez y compter; mais l'estime est d'un prix au-dessus de tous les bienfaits, et pouvez-vous imaginer que la mienne vous soit due?

Le comte est devenu, en quelque sorte, l'idole des sociétés. Il ne peut s'en imposer sur un changement aussi prodigieux dans la façon de penser et de se conduire à son égard; il ne goûtoit de vrais plaisirs que dans le sein de sa famille; il éprouvoit que tôt ou tard l'ivresse et l'égarement d'une folle passion se dissipent, que la véritable tendresse naît de l'estime et de la confiance, que ce qui cimente davantage cet engagement respectable, est la vertu, ce sentiment pur et délicieux dont les charmes s'augmentent avec le tems, et qui, jusqu'aux bords du tombeau, nous assure une éternelle jouissance. L'attrait qui l'enchaînoit à sa femme, lui paroissoit bien différent de celui qui l'avoit lié à la veuve! la naissance de deux enfans avoit resserré les nœuds de cette union si touchante, et si digne d'envie!

Le comte alloit souvent se retirer avec sa chère famille, dans une petite maison de campagne, distante à deux lieues environ d'Orléans; ils se prépa-

roient à dîner sous l'ombrage de quelques saules qui bordoient un ruisseau peu éloigné de leur demeure champêtre. Réminville tenoit ses enfans dans ses bras; son père s'étoit joint à lui pour caresser ces aimables créatures, tandis que la mère et l'épouse contribuoient aux apprêts du repas; la dernière semoit des fleurs sur la table; un inconnu enveloppé dans une espèce de manteau, vient tout-à-coup à saisir Réminville par la tête, en lui mettant la main sur les yeux : le comte marque quelqu'étonnement, ainsi que le vieillard et les deux femmes. — L'inconnu ajoute à ce geste : — Réminville, devine qui te touche : tu ne me croyois pas si près de toi ! Réminville a été d'abord frappé de ce ton familier : la voix cependant n'est point étrangère pour son oreille; il cherche à se débarrasser de cette position gênante, et fixant son premier regard sur une bague que l'inconnu portoit au doigt, (1) le

(1) La même aventure à peu-près étoit arrivée à Joinville avec S. Louis. On ne sera pas fâché d'entendre le bon sénéchal lui-même, nous raconter cette petite anecdote, avec toutes les grâces de la naïveté du vieux langage : « Je me » retirai en une fenestre, laquelle estoit près du chevet du » lit du roy, et tenois mes bras passés parmi la grille d'icelle » fenestre, et demourois-là tout pensif et mélancolique, » disant en mon courage : que si le roy s'en retournoit, à » ce coup en France, je m'en iroys vers le prince d'An- » tioche, duquel j'estoys prosche parent, et comme j'es- » toys en tel penser, le roy vint par derrière moy et se vint » appuyer sur mes épaules, me tenant la teste à ses deux » mains, en sorte que je ne pouvois la tourner ne d'un » costé ne d'aultre, et alors je pensoys que ce fust messire » Phélippes de Nesmours, qui m'avoit faict trop d'ennuy

comte s'écrie : le roi... c'est vous, sire ! — Réminville, laissons-là le roi, c'est votre ami qui vient vous voir ; j'allois faire un tour à Amboise ; je me suis écarté de la chasse ; je savois que vous aviez une maison de campagne en ces lieux, j'ai hasardé d'y venir seul... — Ah ! sire, sire..... ma femme, mes enfans..... mettons-nous tous aux genoux du meilleur des rois... c'est.... c'est Dieu même qui se rend visible pour des ames pénétrées.... — Embrassez-moi, mes enfans... encore une fois, comte, oublions le souverain, c'est votre égal, c'est votre ami qui vient vous visiter, et... vous alliez dîner ? je m'invite du repas : ce sera une fête pour moi ; voilà de ces plaisirs que goûtent rarement les rois ! On se met à table. Sur-tout, reprend Louis, de l'égalité ; sans elle, point d'amusement. Madame de Réminville étoit sortie pour quelques instans : on la voit revenir avec ses enfans qui tenoient dans leurs mains une couronne de fleurs. Sire, dit cette dame, nous obéirons à votre majesté ; nous bannirons l'étiquette ; daignez seulement souffrir que ces innocentes créatures, qui ne sont pas des courtisans, aient l'honneur de vous offrir cette couronne : les soins de la royauté n'appesantiront point celle-ci sur votre tête. Le bon roi accepte, en sou-

---

» ceste journée pour le conseil que j'avoys donné, (de s'en » retourner en France) au moyen de quoy, je commençai » à dire, laissez-moi en paix, messire Phélippes, et incontinent le roy me passa la main par devant mon visaige, et » pour ce qu'il portoyt une esmeraude en son doigt, je » cognus bien que c'estoyt sa main ; à cette cause, je tournai mon visaige vers lui, etc... »

riant, l'hommage; on dîne avec cet appétit qui n'est point connu aux banquets de la cour; le digne monarque continue à combler de ses familiarités si bienfaisantes cette vertueuse famille, et après le repas, prenant à part le comte, il l'emmène vers un berceau de jeunes tilleuls qu'arrosoit une onde limpide dont le doux murmure sembloit annoncer que c'étoit-là que se trouvoit le repos, que là résidoit l'heureux oubli du monde et de ses foibles jouissances, et de ses peines si cruelles et si amères!

Réminville, dit le roi en poussant un profond soupir, mon ame est surchargée, et j'ai besoin de la répandre; ce n'est pas dans mes palais que je puis me procurer ce doux soulagement! combien je suis malheureux, Réminville! faut-il que je ne puisse rester quelques jours dans cette retraite, en partager les agrémens avec vous seul, loin de tous ces courtisans qui me pèsent, qui jamais ne disent, ne sentent la vérité, qui, au fond de l'ame, ne sont que des ingrats! oui, ce sont des ingrats! (1) ah! comte, on

(1) Est-il croyable que quelques valets de la cour eurent l'audace, ou plutôt la bassesse, de regretter l'administration de Louis XI, et de déprimer celle de Louis XII? Il n'y eut pas jusqu'à de vils histrions, qui furent assez impudens pour jouer le roi en plein théâtre; on rapportoit cet acte d'une effronterie punissable, au monarque: *j'aime beaucoup mieux*, répondoit-il, sans paroître ému, *faire rire les courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de mes profusions.* Quand les rois sont soumis à l'infortune, ils n'ont l'avantage que d'être d'illustres malheureux; on leur manque de respect, on leur tourne le dos ainsi qu'au reste

connoît

connoît bien peu les rois, quand on leur porte envie ! je ne me suis occupé que du bonheur de la France, depuis que j'ai le sceptre dans les mains, et encore il y a des mécontens qui rappellent le règne de fer de mon prédécesseur ! ils m'accusent d'avarice, ces hommes injustes, parce qu'à l'exemple de quelques aveugles souverains, je ne les écrase pas sous le faix de folles prodigalités, parce que j'épargne des impôts à mon pauvre peuple, et que je ne veux pas qu'il soit la victime de libéralités déplacées et arrosées de ses sueurs et de ses larmes ! Sire, s'écrie le comte, en embrassant les genoux du monarque, et en versant des pleurs, ils ont beau faire, ils ont beau faire : on vous rendra justice ; tôt ou tard la vérité rentre dans ses droits, les murmures se dissipent, et la postérité, à qui seule il appartient de prononcer sur les maîtres du monde, répétera avec transport, les bénédictions dont vous comblent les vrais Français; votre majesté voudroit-elle, pour se consoler, savoir à quel point elle est adorée? qu'elle se travestisse, et qu'elle pénètre jusqu'à l'humble chaumière : c'est là qu'elle entendra la voix du cœur, (1) ces éloges si sincères, si touchants,

---

des hommes qu'opprime l'adversité. Louis, sur la fin de sa vie, eut toutes les humiliations, toutes les amertumes à essuyer ; il entendoit former des vœux pour son successeur, dont la dissipation offroit cependant aux yeux des gens sensés, une perspective bien différente du règne présent.

(1) Ecoutons M. l'abbé Garnier : « c'étoit-là (dans les » campagnes) que Louis étoit véritablement adoré ; lors- » qu'il traversoit une province, les paysans abandonnant » leurs troupeaux, bordoient les chemins, les couvroient

qu'elle verra couler des larmes de tendresse... Ah ! mon roi, remplissez-vous bien de cette image, et alors vous goûterez le bonheur de régner; la félicité des souverains n'est-elle pas la première, puisqu'ils ont la faculté de faire le bien plus que les autres hommes !

Louis s'abandonne à toute l'ivresse du plaisir pur qui suit l'épanchement de l'ame; il embrasse encore les enfans de Réminville, renouvelle ces marques d'affabilité si précieuses de la part d'un maître pour des cœurs sensibles. Il se sépare enfin de cette aimable famille, en pressant le comte de venir le joindre à la cour. Un ami m'est absolument nécessaire, dit le monarque, le poste est encore vacant, et *mon soldat* est fait pour le remplir.

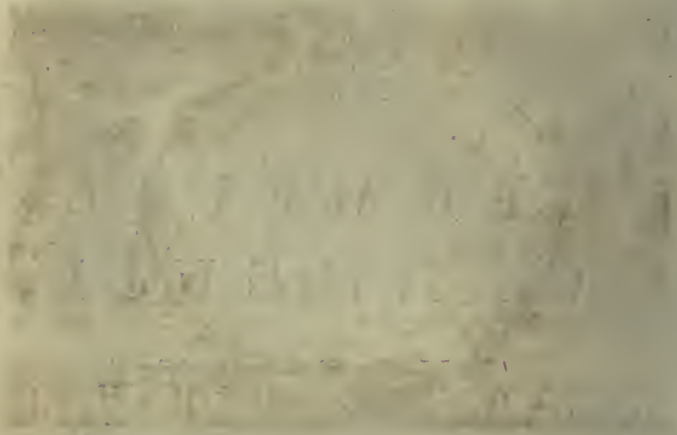
» de verdure, et faisoient retentir l'air d'acclamations; » après l'avoir vu dans un endroit, ils couroient à perte » d'haleine pour le mieux contempler une seconde fois. » Dans les villes où il séjournoit, il étoit réduit pendant » plusieurs heures, à ne pouvoir sortir de son appartement, » tant la foule étoit grande devant la maison ! ceux qui » pouvoient parvenir à toucher sa mule, sa robe, ses bottes, » baisoient leurs mains d'aussi grande dévotion que s'ils » eussent touché quelque sainte relique. En effet, le chan- » gement arrivé pendant la courte durée de son règne pa- » roîtroit impossible, s'il n'étoit attesté par les auteurs » contemporains, etc. » Le panégyrique de Trajan, par le bel esprit Pline, valoit-il ces éloges? on ne sauroit trop mettre de semblables tableaux sous les yeux de ceux que la Providence a appellés au soin de gouverner les hommes; s'ils n'en sont pas attendris jusqu'aux larmes, quels seroient donc leurs consolations et leurs plaisirs ?

Le comte mérita, en effet, dans la suite, une si glorieuse distinction bien au-dessus de tous ces faux honneurs qui n'ajoutent rien à la considération personnelle; il eut l'entière confiance du roi, lui rendit des services signalés à la tête des armées, dans le silence du cabinet, et eut la satisfaction d'avoir des enfans qui ne dégénérèrent point; Réminville loin de vouloir ensevelir dans l'oubli les deux révolutions qu'il avoit essuyées, les rappelloit sans cesse à tout le monde; dès les premières faveurs qu'il reçut de la fortune, il avoit remis la pension de Lorimond à ses avides héritiers, et dans la suite même, il leur donna des témoignages de sa reconnoissance; il continua à se déclarer hautement l'appui de Dolsin et de ses parens. Lorsqu'on le félicitoit sur le degré d'élévation où il étoit parvenu, il répondoit avec sensibilité: sans doute je suis le plus fortuné des hommes: ma famille m'aime; le roi a des bontés pour moi, et daigne voir jusqu'à quel point il m'est cher? mais mon bonheur seroit complet, si je pouvois, avant que d'expirer, voir l'humanité délivrée des misérables préjugés qui la dégradent! Le comte de Réminville est mort, ainsi que sa postérité, sans avoir pu goûter un si doux spectacle, et il y a apparence, malgré tous nos philosophes et tous nos livres, qu'on n'en jouira jamais.

FIN.

GERMEUIL,

ANECDOTE.



GERMEUIL,

ANECDOTE.

La province a été, de tout temps, l'objet du dédain & des froides plaisanteries de ces êtres frivoles & corrompus dont abonde la capitale. On ne disconviendra point que dans les grandes villes, la société n'ait des formes plus élégantes, un langage plus poli & plus cultivé, qu'elle ne connoisse

mieux les fineſſes de l'usage & de la mode, toutes les propriétés du luxe, qu'elle ne soit enfin plus éclairée sur ce qu'on peut appeller la *science du monde*, qu'un petit troupeau de citoyens reſſerrés dans une étroite enceinte, & bornés aux seuls soins de leur famille, & d'une fortune souvent médiocre, qui ne s'étend guères au-delà de ce qu'on nomme l'honnête aisance : mais ces prétendus avantages, dont Paris semble s'enorgueillir, sont-ils bien des privations réelles pour la province? Les qualités de l'homme, ce qui conſtitue la créature vraiment eſtimable, souffrent peut-être de cet abus des liaisons, inconvénient attaché aux nombreuses sociétés; le deſir de reſſembler à tout le monde, empêche qu'on ne conserve sa phyſionomie particulière; la vertu la plus affermie s'affoiblit & s'altère à se trop communiquer, comme le génie perd sa force en se soumettant aux petites nuances, & aux conventions du bel esprit; en un mot, il eſt difficile de se garantir de la corruption morale, & c'eſt une épidémie presque toujours répandue dans ces cités qui sont le ſiége d'un empire. Je n'imagine point que l'espèce humaine ait beaucoup gagné à se rapprocher : elle a fait, sans contredit, des acquiſitions relatives aux agrémens de la vie, à l'étendue des connoiſſances, à la jouiſſances des faux plaiſirs : mais à quel prix? aux dépens de la vérité & de la nature : l'ame a perdu son énergie; les sensations sont devenues moins

vives ; l'amour de la vertu s'eſt presque éteint ; en aſſociant & en multipliant ses besoins, on a contracté une foibleſſe incurable ; l'homme isolé sera toujours l'original de l'homme vivant en société, & la copie n'aura jamais le degré d'intérêt & de vigueur du modèle.

Germeuil avoit apporté à Paris ces traits diſtinctifs ſi rares & ſi précieux, le goût invariable pour l'honnêteté & le vrai, l'exactitude à remplir ses devoirs, la sobriété dans ses deſirs, la sage retenue dans ses plaiſirs, un esprit droit, un cœur extrêmement senſible, des vertus modeſtes, des connoiſſances utiles, tout ce qui forme le citoyen également aimable & eſtimable ; il étoit poſſeſſeur d'une fortune aſſez conſidérable, que lui avoit laiſſée un père devenu riche par les produits d'un commerce auſſi honorable que lucratif ; une épouse charmante & vertueuse, ajoutoit à son bonheur.

Une sorte de fatalité, ou plutôt une des illuſions qui se joignent presque toujours aux erreurs de l'opulence, avoit fait deſirer à Germeuil de viſiter cette ville, dont on parle tant en France, & dans les pays étrangers : il y étoit venu avec sa femme, & il n'avoit pas tardé à reſſentir les effets du funeſte enchantement ; il s'étoit donc établi à Paris, bien déterminé, il eſt vrai, à goûter ses agrémens, en homme intelligent & modéré, qui sait s'amuser & jouir, sans courir les risques de la diſſipation & du remords ; il revoloit auprès de son épouse, toujours

plus tendre & plus attaché à ses devoirs ; deux enfans scelloient cette union, qui auroit excité l'envie, s'il étoit poſſible que dans le séjour de la frivolité & du vice, on eût quelque idée des douceurs d'un mariage aſſorti & fondé sur le sentiment & la vertu. Ma chère Adélaïde, disoit Germeuil à sa femme, je ne te diſſimulerai point que Paris eſt pour moi un séjour préférable à tous les autres ; c'eſt un théâtre où se succèdent des scènes variées à l'infini ; dans ce tourbillon immense, on sait s'isoler, quand on le veut, & ne vivre qu'avec les sociétés dont on a fait choix ; les spectacles, les promenades, des fêtes continuelles procurent à peu de frais des plaiſirs innocens, qu'il eſt aisé de renouveller ; ſi l'on eſt aſſez heureux pour sentir le charme des arts, où les trouver plus cultivés, plus réunis que dans cette capitale ? où rencontrer des esprits plus féconds, & dont les lumières soyent plus étendues & plus sûres ? Je dirai même qu'il n'y a point de pays dans le monde, qui faſſe plus aimer la raison & l'honnêteté qu'on apporte un choix judicieux dans ses liaisons, & l'on se mettra à l'abri de ces triſtes épreuves, suite néceſſaire de ces connoiſſances pernicieuses auxquelles on se livre sans diſtinction & sans examen ; Paris enfin, me paroît un lieu de délices : mais ses charmes ne seroient rien à mes yeux, sans mon adorable Adélaïde ; toutes ces beautés qui semblent demander notre hommage, ne t'enlèvent pas un seul de mes sentimens ; ils ne s'éteindront qu'avec

ma vie; oui, je serai toujours ton fidèle époux, ton amant le plus tendre. Ah ! répondoit sa femme avec tout l'intérêt de la sensibilité, Germeuil, redites-moi bien que vous ne cesserez point de m'aimer. Hélas ! Paris partage vos goûts, vos plaisirs ! pour moi, je ne vois, je ne chéris que vous seul ; vous réuniſſez tous mes desirs, en province, ici, au bout du monde, dans un désert, Germeuil seroit l'unique objet qui attacheroit mes regards & mon ame... Non, ce n'est pas à toi de craindre qu'Adélaïde change, & t'aime avec moins d'ardeur, mais j'oserai te l'avouer : j'ai moins d'assurance sur ta tendresse; Germeuil ! Germeuil ! puissent mes allarmes ne point se réaliser ! cette ville est bien dangereuse ! & ton épouse n'a d'autre mérite que de t'aimer. Si jamais tu allois devenir inconstant, songe à ces innocentes créatures qui nous doivent la vie : que le père me soit un garant de la fidélité du mari ! L'un & l'autre, (reprenoit Germeuil avec vivacité, & en embrassant tour-à-tour sa femme & ses enfans), n'auront jamais aucun reproche à se faire. Seroit-il possible, ma chère amie, que mes sentimens se démentissent? ils sont fondés sur la confiance la plus sincère, sur l'estime la plus décidée, sur l'amour le plus tendre & le plus pur; & quels plaisirs égalent ceux qu'avouent l'honnêteté & la vertu? que leur ressouvenir est doux ! on en jouit encore après les avoir goûtés ! c'est bien là cette félicité suprême, que ne donnent ni l'opulence ni la recherche de ces fausses voluptés

acquises à tant de frais, suivies de la satiété & de l'ennui, & quelquefois du remords dévorant ; sois persuadée que Paris n'égarera jamais ma raison ni mon cœur : c'eſt une coquette qui m'amuse : mais je me défie de la séduction, & j'ai les yeux continuellement ouverts sur ses défauts.

L'époux d'Adélaïde tenoit parole : fidèle jusqu'alors au plan qu'il s'étoit tracé, il savoit tirer parti des divers agrémens de la capitale, sans faire tort à sa fortune, à son honneur, à son amour pour sa famille ; c'étoit un sage aimable, qui s'arrêtoit où le délire vicieux commence ; son unique paſſion conſiſtoit à remplir ses devoirs, & le nombre en eſt aſſez étendu pour l'honnête homme, dont les premiers vœux tendent à mériter l'eſtime de soi-même. La plupart de nos égaremens naiſſent de la vanité : ſi nous avions de l'orgueil, nous serions moins foibles, & conséquemment plus vertueux. Il n'y a point de coupable qui ne soit avili à ses propres regards, il n'appartient qu'à celui, qui n'a point de fautes eſſentielles à se reprocher, de s'applaudir en secret de sa supériorité.

Ce genre d'amour-propre pouvoit entrer dans la claſſe des satisfactions intérieures qu'il étoit permis à Germeuil de goûter ; il se lie avec un homme qui annonçoit ce qu'on deſire dans un ami auquel on veut se livrer sans réserve ; Blinval réuniſſoit à la plus belle figure, un esprit fin & délicat ; nourri dans la grande société, il en avoit toutes les graces ; tout

respiroit

respiroit en lui cet air de nobleſſe qu'on ne sauroit exprimer & qui se fait sentir avec tant de force & d'intérêt; les moindres expreſſions qui lui échappoient, portoient avec elles le charme du sentiment. Cette magie ſi puiſſante se répandoit, en quelque sorte, sur tout ce qui l'entouroit: mais que ces heureuses apparences étoient trompeuses & perfides! Blinval cachoit sous cet extérieur séduisant, une ame infectée de tous les poisons. Son unique objet étoit de *jouir;* de cette source corrompue, découloient tous ses principes; il avoit diſſipé sa fortune par de folles dépenses; il s'agiſſoit de réparer ses pertes: les moyens lui paroiſſoient légitimes, s'ils lui procuroient des reſſources; il ne croyoit qu'au plaiſir: auſſi mettoit-il au rang des préjugés, les vérités les plus respectables & les mieux établies: mais cette façon de penser ſi monſtrueuse, ſi criminelle, il ne la déceloit qu'avec beaucoup de précaution, & à l'amitié la plus intime: c'étoit son secret, & Blinval se gardoit de l'indiſcrétion; il penſoit sur-tout que le monde étant un théâtre, il falloit s'amuser à y jouer tous les rôles, & à y prendre tous les masques; il joignoit à ses talens pernicieux, l'art du flatteur le plus souple & le plus adroit; à peine entroit-il dans un cercle, qu'il étudioit avec opiniâtreté, le foible des individus qui le composoient, & il ne l'avoit pas saiſi, qu'il en tiroit avantage. Germeuil lui avoit paru un inſtrument utile à ses vues: il poſſédoit des richeſſes: mais l'opulence

n'étouffoit point en lui l'honnêteté ; il osoit avoir des mœurs, une ame dirigée vers le bien ; il falloit donc corrompre son cœur, pour l'amener à ce degré d'égarement qui ne permet plus de réfléchir ; c'étoit par l'attrait du plaisir, qu'on se proposoit de l'attirer dans le piège. La victoire ne sembloit pas facile à remporter : l'époux d'Adélaïde avoit passé cet âge fougueux, exposé aux orages des passions ; il étoit affermi dans une conduite sage, que l'habitude même fortifioit. Il est vrai que Germeuil avoit un fonds extrême de sensibilité : ce principe des vertus attaqué par les artifices de la séduction, souvent se dénature & nous entraîne dans le désordre, & les suites funestes des vices : ce fut sur cette base, que le plus détestable des hommes, assit, pour ainsi dire, l'édifice de sa méchanceté.

Il s'étoit fait une étude sérieuse de plaire à Germeuil, & de se rendre tellement nécessaire à son bonheur, que celui-ci ne pouvoit plus être un instant privé de sa société. Blinval avoit d'abord eu quelques projets sur Adélaïde ; son dessein auroit été de perdre à la fois le mari & la femme. Comme il ne se laissoit jamais aveugler par la vanité, ni par ses goûts, toujours maître de lui-même, il calculoit jusqu'à ses moindres démarches ; il s'étoit apperçu que tous ses fils se romproient, & qu'il ne viendroit point à bout de triompher d'Adélaïde ; il s'étoit donc prudemment retiré, sans que l'épouse de Germeuil eût la certitude que le scélérat méditoit sa perte :

une ame nourrie dans la vertu, croit difficilement au crime; d'ailleurs, notre façon peu circonspecte de vivre avec un sexe aimable, fait rejetter sur l'indécente liberté, que nous accorde un ton condamnable de galanterie, la hardieſſe de risquer ce qu'on appelle une *déclaration*. Blinval convaincu que ses ruses manqueroient de ce côté, avoit pris une route opposée; il faisoit sans ceſſe l'éloge de ces femmes qui pouſſent la sageſſe jusqu'à la pruderie; Adélaïde se reprochoit quelquefois en secret, de s'être abandonnée à des soupçons trop légèrement fondés; elle sembloit même demander pardon à Blinval de son erreur, en lui prodiguant les témoignages de l'eſtime & de la confiance; elle s'applaudiſſoit que le ciel eût donné à son époux, un ami auſſi digne de son attachement; l'impoſteur recevoit modeſtement les louanges & les égard dûs à l'homme vertueux, tandis qu'il rioit au fond du cœur de la crédulité d'Adélaïde, & qu'il s'apprêtoit à l'en punir.

Germeuil avoit un goût décidé pour ces conversations métaphyſiques, l'abus de l'art de raisonner, qui ne servent qu'à embrouiller les idées, au lieu d'y porter l'ordre & la clarté, & dont le résultat n'eſt presque toujours qu'une incertitude qui nous conduit à l'absolu pyrronisme : Blinval avoit pénétré le travers de Germeuil, & il s'étoit bien promis d'en recueillir quelque fruit; il avoit soin de le ramener inceſſamment sur des entretiens de cette espèce.

Le hasard engage l'un & l'autre dans une sorte de discussion sur le plaisir; on veut approfondir sa nature, l'analyser; on va entendre l'adroit corrupteur; c'est ici qu'il déploye tous les ressorts d'un génie de perdition: — Le plaisir, mon ami, est l'unique mobile, l'ame universelle, si l'on peut parler ainsi, de tous les êtres; jettons un coup-d'œil sur cette chaîne immense de créatures qui nous environnent: qui les agite? qui les attire? qui les rassemble? si ce n'est l'attrait du plaisir. Gardons-nous de confondre la sensation & le sentiment; celui-ci n'est souvent qu'une impression factice, un mensonge ingénieux de l'esprit & de l'usage, & l'autre est une émanation directe, la voix même de la nature; il faut que cet appétit de volupté nous soit bien propre, puisqu'il nous domine, & souvent nous révolte contre ces tyrans si farouches, si impérieux, contre cette multitude de préjugés, dont le joug nous écrase; le seul sacrifice qu'on puisse accorder aux loix de la société, est ce qu'on appelle la bienséance, l'art de prendre un masque ressemblant à l'espèce de physionomie générale qu'on est convenu d'emprunter; avec cette sage précaution, vous satisfaites également, & à vos devoirs & à vos plaisirs... Comment! interrompoit Germeuil, vous pensez que le sentiment n'est pas une jouissance véritable? Pour moi, j'éprouve une émotion bien douce, quand je puis soulager un infortuné, lorsque je me dis que je n'ai aucun reproche à me faire, que j'observe mes sermens, que

je remplis mes obligations, que je n'ai point manqué de fidélité à mon épouse, que je ne donnerai aucun mauvais exemple à ma famille, & que j'assurerai sa conservation & sa félicité...—Tout cela, mon ami, interrogez-vous bien, c'eſt de l'orgueil, de l'orgueil tout pur. Les sens ne sont pour rien dans ces prétendues satisfactions, & je vous l'ai dit, les sens sont les premiers interprêtes, les miniſtres fidèles de la nature: par exemple, il n'y a point de comparaison entre le charme qui suit le bonheur de plaire à une jolie femme, & toutes ces satisfactions romanesques dont vous vous applaudiſſez? Germeuil, on ne m'en impose point, Adélaïde, quelqu'aimable qu'elle soit, ne peut plus vous offrir le piquant des attraits, celui de la nouveauté; soyez de bonne-foi: votre femme vous inspire-t-elle aujourd'hui cette ivreſſe, cette impatience, cette ardeur, le partage des premiers jours? — Il eſt vrai, parce que je ne veux tromper ni vous, ni moi-même que j'ai peut-être moins de transports, que mes desirs sont moins brûlants: mais quelle félicité plus douce, plus durable a succédé à ce tumulte aveugle des sens! J'adore dans ma femme, ma plus chère amie, une créature intéreſſante qui a étendu mon exiſtence & l'a perpétuée, qui m'a donné des enfans dont les traits, les vertus sont les nôtres. Quelle volupté approche de l'union de deux ames qui se communiquent jusqu'à leurs moindres sentimens! que la confiance a des douceurs inexprimables! ne former

qu'un même esprit, qu'un seul cœur, n'avoir qu'une seule volonté, confondre ses plaisirs, ses peines, jusqu'à ses larmes, se plaindre, se consoler réciproquement, exister enfin l'un par l'autre, & l'un pour l'autre : voilà le bonheur dont jouissent deux époux bien unis, &... c'est le mien ; Blinval, j'en goûte toute la douceur. — Vous avez de l'esprit, Germeuil, & vous ne me comprenez pas ! qui vous empêche de vous remplir de cette félicité, dont vous me faites une peinture si merveilleuse? sans contredit, je la crois faite pour le cœur d'un honnête-homme : mais n'y a-t-il pas moyen d'élargir la sphère étroite de vos plaisirs ? quand vous ne seriez point fidèle comme un roman, croyez-vous que votre plan de bonheur y perdroit ! l'homme, mon ami, est né pour la variété : toujours le même mets ; le même spectacle, la même impression, cela fatigue à la longue, & de l'uniformité à l'ennui & au dégoût, vous devez le savoir, il n'y a qu'un pas. Qui vous dit que les charmes d'Adélaïde n'augmenteroient point à vos yeux, si vous descendiez un peu de cette morgue de sagesse si austère ? Germeuil, vous auriez été un mauvais Musulman : soyez assuré qu'un serrail a bien ses avantages : malheureux jardinier ! tu n'adoptes qu'une plante ! il me faut à moi, c'est-à-dire, à tout homme qui réfléchit, un parterre rempli de diverses fleurs. Eh ! le papillon n'est pas un modèle à rejetter; voilà le maître du vrai philosophe! quelle manie de vouloir donner un démenti

à la nature ? eſt-celle qui a imaginé l'ennuyeux hymen ?

Ces conversations pernicieuses où les plus affreux principes se cachoient sous la plaisanterie, n'étoient que trop répétées. Il n'y avoit pas de moment où Blinval ne s'attachât à faire couler ses poisons dans une ame que la franchise & la confiance exposoient davantage à la malignité du venin, & il savoit employer tant d'artifices ! c'étoit un Prothée qui se multiplioit sur toutes les formes. Nous avons observé que Germeuil jouiſſoit d'un bien honnête, que son corrupteur avoit diſſipé sa fortune, qu'il lui falloit une victime, qu'il la cherchoit, & ce n'eſt que par les paſſions qu'on se rend maître des hommes. Germeuil vertueux ne pouvoit être que de peu d'utilité au scélérat, qui vouloit l'immoler à ses intérêts; il étoit donc néceſſaire de le dénaturer, de le pervertir: l'adroit Blinval va tendre ses filets : sa proye ne lui échappera point; il en a donné sa parole à une complice digne de lui être aſſociée, & dont nous ne saurions nous dispenser d'esquiſſer le tableau.

Madame de Cérignan étoit une très-jeune veuve, qui avoit reçu de la nature tous les genres de séduction, d'autant plus aſſurée de réuſſir, que la candeur même paroiſſoit se déployer sur son front ; deux grands yeux noirs inſtruits dans les jeux divers de la coquetterie, étoient les premiers enchantemens qu'elle faisoit valoir: elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, une bouche où le charme de la

volupté respiroit, des cheveux, dont le blond cendré s'unissoit à l'éclat de son teint, un son de voix qui portoit le dernier trait de la magie, jusqu'au fond du cœur, tous ce sagrémens qui ne peuvent se représenter, & qui se font sentir avec tant de force; elle prêtoit l'intérêt de l'amour aux expressions les plus indifférentes, affectant une sensibilité *exquise*, se plaignant toujours d'un *excellent* cœur qui étoit la source de ses malheurs & de ses peines, elle s'étoit à liée monsieur de Cérignan par inclination, & lui avoitimmolé un des plus riches partis du royaume, & de smieux placés à la cour; l'objet d'une préférence si éclatante, peu digne de ce sacrifice, avoit mal vécu avec sa femme: cependant elle pleuroit encore sa perte; sur-tout elle ne vouloit plus aimer: c'étoit un parti pris irrévocablement; elle convenoit pourtant que l'amour pouvoit seul contribuer au bonheur d'une ame aussi tendre qu'étoit la sienne: mais où trouver un cœur qui eût sa délicatesse, son désintéressement, son ardeur épurée? il n'y en avoit absolument aucun, aucun sur la terre, qui méritât de l'attacher; la nature lui devoit l'existence d'une créature faite exprès, comme par exemple, de quelque Sylphe, qu'elle aimeroit pour le seul plaisir d'aimer; à ce prix, elle r'ouvriroit encore son ame à l'impression de la tendresse; un amant de cette sorte, nulle fortune, un désert qu'elle partageroit avec cet être privilégié, voilà quels étoient les rêves platoniques de madame de Cérignan; il faut ajouter

à

à ces perfections, un esprit orné de toutes les lectures du jour, des talens agréables, l'art de jouer des instrumens les plus à la mode, une espèce de vocation décidée pour représenter dans la tragédie, des organes flexibles & *amoureux*, toutes les graces, tous ces détails si supérieurs à la beauté, & pour mettre le dernier trait à tant de charmes, l'âge de dix-neuf ans. La calomnie ne respectoit point cette enchantereſſe; des bruits sourds s'étoient répandus qu'elle avoit eu quelque part à la mort de cet époux si regreté; c'étoit-là précisément une des raisons qui lui rendoient le monde en horreur : aussi madame de Cérignan s'apprêtoit-elle à le fuir; elle brûloit de s'ensévelir dans l'obscurité d'un cloître.

C'est à cette époque que Germeuil fait la connoissance de cette femme trop dangereuse. Il va à quelques lieues de Paris, accompagné de son ami Blinval, s'enfonce dans un bois écarté, pour goûter avec l'amitié, le plaisir de la solitude; ces sortes d'endroits préparent l'ame à recevoir des impressions touchantes & profondes; la beauté n'est jamais plus redoutable, que lorsqu'elle se montre dans ces lieux qu'embellit la simple nature; le désordre des forêts, la rêverie qu'inspirent les ombrages, sont autant de pièges pour la sensibilité. La fable, qui souvent est l'histoire du cœur humain, transporte à la campagne, les conquêtes les plus intéressantes de l'Amour : Bacchus eût été moins frappé des attraits d'Ariadne, s'il ne l'avoit pas rencontrée dans un séjour isolé &

sauvage, & ce fut dans le silence de la nuit & de la retraite, que Diane s'attendrit pour Endymion.

Germeuil & Blinval étoient revenus à ces entretiens, que le dernier faisoit naître avec tant d'adresse; on parloit du sentiment, de tous les charmes d'un sexe qui a tant d'avantages sur le nôtre, & dont la victoire est presque décidée. Germeuil apperçoit une jeune beauté... telle les poëtes nous peignent la déesse des Graces & des Amours; jamais en effet une femme n'avoit réuni plus d'attraits. Madame de Cérignan, car on doit bien s'attendre que c'étoit elle, & ne point mettre sur le compte du hasard, une entrevue qui n'étoit que trop concertée; madame de Cérignan avoit su relever ses appas par la parure la plus galante : elle étoit presque couchée sur un gazon émaillé de fleurs : on eût dit Flore au milieu de son empire; une jambe déliée se laissoit appercevoir; ses beaux cheveux échappés négligemment sur un cou d'une blancheur de neige, lui donnoient l'air de la nature même, qui, séduisante sans prétention, reçoit de nouveaux agrémens du désordre de ses atours. La jeune veuve tenoit entre ses mains un livre, sur lequel s'écouloient quelques larmes; elle sembloit ne pas faire attention aux personnes qui s'approchoient. Au premier mot que prononce Blinval, elle lève la tête, & le spectacle de sa beauté, se montre alors dans tout son éclat. Quel coup pour Germeuil! un trait de feu plus rapide qu'un éclair, est entré dans son ame, & y

porté un trouble dont il a de la peine à revenir. Il faut madame, dit Blinval, que cette lecture soit bien intéressante ! mériteroit-elle des larmes si précieuses? Sans doute, répond madame de Cérignan, avec un son de voix qui augmente l'enchantement, il n'est pas possible que la malheureuse princesse de Clèves, ne fasse couler des pleurs ; elle est si sensible, si tendre ! son amour combat si fortement avec sa vertu ! c'est une cruelle situation que d'être forcé de s'élever incessamment contre son propre cœur !

On poursuit la conversation ; madame de Cérignan y fait briller cet esprit léger & délicat, qui ajoutoit au charme que produisoit sa beauté : elle n'avoit pas tardé à quitter son siège de gazon, & en se relevant, elle avoit développé la flexibilité d'une taille à la fois noble & élégante. Germeuil apprend qu'elle occupoit une maison de campagne dans le voisinage de la forêt ; Blinval, en le présentant à madame de Cérignan, s'étoit étendu sur la rare amitié qui les unissoit ; elle les invite à la suivre dans le séjour qu'elle appelloit *sa chaumière philosophique :* le temple étoit digne de la divinité ; le goût, la volupté perfide s'y cachoient sous l'apparence de la simplicité la plus ingénue. Madame de Cérignan fit les honneurs de sa maison, avec cet air & ce ton aisé qui annoncent la connoissance du grand monde, & qui répandent l'agrément & l'intérêt sur les plus foibles détails : elle demandoit continuellement pardon, de recevoir si mal les

personnes qui l'honoroient de leurs visites : mais elle se rejettoit sur son état de veuve ; sur sa fortune bornée, sur-tout sur son extrême éloignement de la société ; c'étoit dans cet asyle solitaire, qu'elle jouissoit de son ame peu faite pour le tourbillon de la ville. La première réflexion, disoit-elle, qui nous échappe, doit s'attacher à la connoissance de notre cœur ; je sens que le mien est d'une trempe tout-à-fait différente des autres ; il doit se garder des attachemens : hélas ! qui sur la terre a mon excessive sensibilité ? c'est donc ici que je me suffis à moi-même, que je goûte le plaisir de m'interroger, de m'entretenir dans une mélancolie agréable, d'être indépendante, en un mot, de n'avoir point à craindre l'ingratitude & la perfidie, & de me livrer aux douces erreurs d'une imagination, que ma raison gouverne à son gré.

On retrouve dans cet entretien, ces phrases légères & parasites que nos coquettes répètent les unes après les autres ; rien de plus dangereux qu'une femme qui s'applaudit toujours de sa délicatesse dans le sentiment, & de son aversion pour le monde.

Germeuil buvoit à longs traits le filtre séducteur ; aucun de ses mouvemens n'étoit perdu pour Blinval ; ils se retirent, & reprennent la route de Paris. Le faux ami entre dans des éclaircissemens qui le conduisoient à son but : il y avoit quelques années qu'il connoissoit madame de Cérignan, dont il respectoit la sagesse ; il la voyoit peu ; elle vivoit dans

une espèce de retraite; & puis des éloges sans nombre sur sa beauté, sur son esprit, sur sa vertu ! c'étoit une femme unique; il falloit quand elle seroit de retour à Paris, se hâter de la lier avec madame de Germeuil; cette société digne d'elle, lui procureroit une foule d'agrémens.

L'époux saisit avidemment la proposition; il n'est pas arrivé, qu'il ne cesse de parler à sa femme de sa nouvelle connoissance. Il est rare qu'une ame pure soit ouverte aux impressions de la jalousie: Adélaïde aimoit tant son mari & ses enfans ! tout, hors ces objets, lui étoit si étranger dans le monde ! comment auroit-elle craint de ne pas inspirer à Germeuil des sentimens semblables ? elle n'imaginoit point qu'il fût une autre félicité que celle qui suit un mariage bien assorti; une femme vertueuse se fait des plaisirs de ses devoirs les plus difficiles; les voluptés du cœur sont, sans contredit, les premières, & quelle douce yvresse produit un amour dont il est permis à l'orgueil de s'applaudir, que nourrissent la confiance, l'estime, la vérité, qui s'accroît avec le temps, & semble se renouveller pour être toujours plus pur, plus délicat, plus durable ! C'étoit ainsi qu'Adélaïde enviſageoit le nœud qui la lioit à Germeuil, & chaque jour resserroit cette chaîne fortunée. Il est vrai que son mari partageoit les douceurs de cette union si touchante: cependant, il commençoit à rester moins de temps avec sa famille; en retournant dans son sein, il faisoit paroître

moins de sensibilité; toutes ces nuances légères & imperceptibles pour Germeuil lui-même n'échappoient point aux regards curieux & intéressés de Blinval; madame de Cérignan voyoit souvent Adélaïde. Celle-ci, qui voloit au-devant des desirs de son époux, s'empressoit d'accueillir sa nouvelle société, quoique son penchant ne lui dit rien en sa faveur. Les femmes ont un talent singulier pour se deviner; madame de Cérignan s'armoit en vain de toutes les ressources de son imposture: Adelaïde se sentoit repoussée à son approche; une espèce d'instinct fermoit son cœur aux avances flateuses que lui faisoit l'artificieuse coquette. Il seroit assez inutile de prévenir le lecteur que cette femme, & Blinval étoient unis depuis long-temps par les mêmes goûts & les mêmes vices. Un grand homme nous a dit que les méchans ne sauroient être amis; lorsque la nécessité les rassemble, que leurs intérêts, loin de se nuire, se servent mutuellement, ils se lient par un nœud qui a peut-être toute la force de celui de l'amitié.

Blinval concertoit avec la perfide Cérignan, la perte du malheureux Germeuil; ils calculoient les momens où ils tomberoit dans le précipice, & il y couroit; Adélaïde elle-même s'en est enfin apperçue; il falloit que le mal fît des progrès rapides. Je ne sais, lui dit-elle, un jour, si je m'abuse... mon ami, je commence par vous demander pardon de l'étrange aveu que je vais vous faire: mais je bles-

serois la confiance, si je me retenois plus long-temps, & il n'est pas possible que la confiance soit séparée du véritable amour. Je desirerois bien de me tromper : encore une fois, pardonnez, Germeuil, à ce qui va m'échapper : cela me paroît le comble de l'égarement : j'appréhende de vous devenir moins chère ; vous ne me parlez plus avec ce même attendrissement qu'un mot, un seul regard de vous, me fait éprouver ; quand vos enfans volent dans vos bras, vous ne les serrez point avec les transports que je vous ai vus ; quelquefois & je l'ai observé avec peine, leurs caresses vous importunent... cher ami ! un sentiment de moins pour nous, est le commencement de notre malheur ; votre famille... nous vous adorons, Germeuil ; accusez l'excès de ma sensibilité : je le répète : j'avoue que je suis injuste, coupable.. des pleurs sont prêts à vous échapper ! ah ! cher époux, je me jette à tes pieds ; j'y rougis de mon erreur, de mes soupçons odieux : mais, hélas ! ton amour est tout pour nous & nous ne nous accoutumerions point à cette perte.

Madame de Germeuil étoit tombée aux genoux de son mari, qui s'empresse de la relever, & lui dit en l'embrassant, & en répandant quelques larmes : non, Adélaïde, non, tu n'auras rien à craindre de Germeuil ; ton époux sera toujours ton amant ; (il court à ses enfans, & en les pressant contre son sein) ces innocentes créatures me rappelleront sans cesse ce que je leur dois, ce que je dois à leur

mère, à ma meilleur amie ; va... j'épierai mon cœur, & si j'y surprenois le moindre sentiment... il n'est pas possible... ils seront tous pour mon Adélaïde & ma chère famille.

Germeuil prononce ces derniers mots avec un trouble qui ne décéloit que trop l'agitation de son ame ; il ne tarde pas à se retirer dans son cabinet, impatient de saisir l'occasion de se trouver seul : le hasard la lui a procurée : il ferme sa porte avec précaution, & vient s'asseoir auprès d'une table. Là, pour la première fois, il cherche à descendre dans son cœur ; il s'interroge avec cette franchise, l'arme la plus sûre pour combattre une passion naissante ; il frémit de voir jusqu'à quel point il s'est engagé : il est sur les bords de l'abyme, & il en contemple toute la profondeur : — J'ai donc des reproches à me faire ! quoi ! mon amour pour ma femme, pour mes enfans s'affoibliroit ! une autre prendroit de l'empire sur mon cœur ! madame de Cérignan... je l'aimerois ! je l'aimerois !... eh ! ne puis-je goûter du plaisir à la voir, à l'entendre, m'amuser des graces de son esprit, rendre justice à ses agrémens, lui accorder de l'estime, la rechercher, me livrer, en un mot, aux douceurs de sa société, sans manquer à mon devoir ? ah ! Germeuil ! Germeuil ! peux-tu bien te le dissimuler ? tu n'est plus le même, non, tu n'est plus le même ! tremble, redoute ce penchant qui t'entraîne vers cette femme... Je ne jouis plus du calme de la vertu !

vertu ! eſt-il bien vrai ? C'eſt un indice aſſuré que je commence à devenir coupable ; n'en doutons point. (Il se lève avec impétuosité) mon parti eſt pris. Ne nous familiarisons point avec le danger, je le fuirai. Il ne faut plus careſſer cette molleſſe qui me perdroit ; armons-nous de courage ; élevons-nous contre nous-même ; tranchons avec une inflexibilité, que rien ne puiſſe ébranler, ces liens sur lesquels je m'aveugle : ô ciel ! bientôt ils m'enchaîneroient ! Défendons-nous tout ce qui pourroit m'entretenir de madame de Cérignan, me la rappeller ; c'eſt un sacrifice, aſſurément : mais il eſt néceſſaire à mon repos, à ma vertu, oui, à ma vertu ; un honnête homme, n'eſt pas plus dispensé qu'une femme, des sermens de conſtance & de fidélité ; la religion, l'honneur l'y engagent avec la même force, & quand tous ces motifs ne m'arrêteroient point, n'ai-je pas juré un amour éternel à Adélaïde ! n'en eſt elle plus digne ! n'a-t-elle plus ces charmes, ces sentimens qui m'ont captivé pour la vie ? n'eſt-elle pas la mère de ces enfans, qui me sont ſi chers ? que diroient-ils un jour, s'ils apprenoient que j'ai causé du chagrin à la plus eſtimable, à la plus adorable femme ? quel exemple seroit devant leurs yeux ? serois-je père ? serois-je époux ? il eſt inutile d'héſiter : je vais voir Blinval, oui, je vais le voir, lui ouvrir mon cœur : il eſt mon ami.

Blinval entre sur ces entrefaites ; il trouve Ger-

meuil troublé, accablé de son embarras : — Qu'avez-vous? votre état m'allarme ! — Il m'inquiète moi-même. Je puis épancher en liberté mon ame dans la vôtre; nous sommes seuls; personne ne nous entend; eh bien ! ce désordre où vous me voyez a une cause.. qui vous étonnera; je me suis examiné, Blinval : il y a trop long-temps que je me fais illusion... madame de Cérignan... — Achevez : madame de Cérignan... — Mon ami, elle eſt trop aimable, elle eſt trop aimable; je ne connois d'autre moyen pour m'arracher aux peines, diſons plus, à l'égarement condamnable qui m'attend, je ne connois d'autre moyen que de fuir. — Que dites-vous? — Oui, de rompre toute liaison avec votre amie, d'éviter jusqu'aux traces du moindre souvenir; il m'en coûtera sans-doute : mais l'honnêteté, le bonheur de mon épouse, de ma famille, le mien l'exigent; chargez-vous donc, Blinval, d'imaginer quelque prétexte pour empêcher madame de Cérignan de voir mon épouse, & moi-même... — Ecoutez, Germeuil. Ces sortes de ruptures demandent à être traitées avec des ménagemens; vous êtes comptable à la société de vos démarches. Voici ce que nous ferons : nous employerons de l'adreſſe & du temps; insenſiblement nous écarterons de votre épouse, de vous-même, puisque vous le voulez, cet objet ſi redoutable ! Il eſt bien ſingulier que vous ne puiſſiez voir une femme charmante, sans en tomber subitement amoureux ! Madame de

Cérignan vous a-t-elle laiſſé entrevoir quelques indices d'un attachement qui paſſe les bornes de l'honnêteté ? — Je ne dis pas cela : mais, Blinval, l'amitié avec une femme auſſi séduisante, peu aisément prendre, sans qu'on s'en apperçoive, les transports, l'aveuglement de l'amour... mon ami, je ne me pardonnerois point une faute semblable; j'aime mon épouse, mes enfans, & je ne dois... je ne veux aimer qu'eux. Vous voyez ma franchise, vous n'êtes pas fait pour en abuser. C'eſt à votre probité, & à vos lumières que je me remets entièrement.

Blinval reçut cet aveu avec joie : il vit que le cœur de Germeuil s'ouvroit à une paſſion décidée, que, grace à ses soins & à sa perfidie, il lui seroit bientôt impoſſible de surmonter ce penchant qui l'emporteroit. Sa malheureuse victime, en effet, se soumit à toutes ses volontés, & adopta ses arrangemens : il fut arrêté qu'on amèneroit madame de Cérignan à multiplier moins ses viſites. Elle ne manqua point d'être informée par son complice, de son triomphe & de ses progrès ; elle a conçu auſſi-tôt le deſſein de précipiter le moment qui entraîneroit la ruine de Germeuil; c'eſt ici que tous les reſſorts de l'art de séduire, ou plutôt les secrets de la magie la plus malfaisante vont se développer.

La veuve, depuis quelque temps, affectoit un état de langueur dont sa beauté empruntoit plus de pouvoir ; il se mêloit à ses charmes, une teinte de mélancolie, qui lui prêtoit un nouveau degré d'intérêt;

la pitié qu'excite une jolie femme, eſt peut-être le trait le plus perçant de l'amour. Germeuil croyoit satisfaire à l'humanité, à la compaſſion, aux bons procédés, en témoignant, chaque jour, plus de complaisance & d'attachement. Il se fait, un soir, annoncer: il surprend madame de Cérignan tenant une lettre à la main: tout-à-coup elle la déchire en morceaux; cette action ne fut pas indifférente à Germeuil; ensuite elle ordonne à ses domeſtiques de se retirer. — Ce mouvement de vivacité, monſieur, vous aura surpris?... Quel aveu vais-je vous faire? eſt-ce que mon trouble ne s'exprime point aſſez?... je vous écrivois: — A moi, madame, — A vous-même... Il y avoit de la légèreté & même un défaut de bienséance dans cette démarche; on eſt toujours à temps de se corriger: auſſi vous avez vu avec quelle promptitude je me suis fait juſtice. Je ne sais comment la tête m'avoit tourné à ce point, monſieur de Germeuil... je mérite que vous me plaigniez.

Elle n'a pas achevé cette dernière parole, qu'il lui échappe des larmes qu'elle sembloit vouloir retenir. — O Dieu! madame! vous pleurez! — Hélas! monſieur! c'eſt bien peu que ces marques de douleur! je n'envisage point le terme de ma misérable deſtinée! faut-il que je vous aie connu? ah! Blinval! Blinval! elle se tait à ces mots, puis reprenant la conversation: monſieur de Germeuil, absolument, absolument nous devons l'un & l'autre

renoncer à nous voir. Vous êtes marié : moi, je prétends ne pas démentir mon syſtême de tranquillité : la vertu ne se garantit des attaques qu'en s'y dérobant.

Germeuil demeure immobile ; il éprouve dans tous ses sens, un bouleversement inconcevable ; il ne sait à quel sentiment s'arrêter ; il regardoit madame de Cérignan qui jouiſſoit de son embarras. Il ne savoit s'il se retireroit, ou s'il preſſeroit une explication, qui se faisoit déjà aſſez entendre. Oui, monſieur, reprend l'adroite enchantereſſe, une femme vertueuse ne doit pas se cacher sa foibleſſe & le danger ; c'eſt en se jugeant avec ſincérité, qu'elle échappe au péril, & j'ai une ſi haute idée de votre probité, que je ne rougis point de vous montrer ma ſituation ; vous en voyez le fruit : je m'éteins insenſiblement ;... la mort mettra fin à un état auſſi affreux, il faut l'espérer : c'eſt donc votre appui que je réclame ; aidez-moi à triompher d'un malheureux penchant : c'eſt vous en dire aſſez ; votre femme m'eſt chère ; je connois vos devoirs, & les miens ; tous deux nous devons nous éviter ; vous comprenez ce que je pouvois vous écrire à ce sujet.

Blinval qui ne se faisoit point annoncer chez la veuve, entre, comme s'il n'eût pas été attendu ; il feint d'être frappé du spectacle auquel aſſurément il devoit être préparé ; madame de Cérignan étoit dans le désordre de la douleur ; Germeuil parois-

soit en proye à une multitude d'assauts divers; Blinval exprime son étonnement; celle-ci garde un profond silence; tout-à-coup elle s'écrie : vous arrivez à-propos; vous êtes notre ami commun; prononcez sur ce que nous devons faire : vous savez que je me suis proposé d'être la maîtresse de mon cœur; j'ai, en quelque sorte, fait vœu d'indifférence; j'ai saisi dans mon ame des sentimens qui contrarioient mon système; je me suis surprise m'aveuglant sur une espèce d'inclination qui me meneroit plus loin que l'amitié, &.. monsieur en est l'objet. Germeuil parle à son tour; il avoue que madame de Cérignan lui a inspiré un penchant qui, tous les jours, augmente; je sens, ajoute-t-il, que nous devrions écouter la raison, rompre un commerce... qu'ai-je dit, madame? ce seroit à moi à vous donner l'exemple: mais il m'est impossible, il m'est impossible... que j'expire cent fois plutôt à vos yeux! jamais je ne pourrois me résourdre à me priver de votre société. M'interdire votre présence, vos entretiens si remplis d'agrément, d'intérêt! vivre séparé de madame de Cérignan! soyons amis.... puisqu'il nous est défendu d'être amans! — A merveille, interrompt le scélérat Blinval! la condition ne sauroit se refuser; cœurs sensibles, ne vous quittez point; vous êtes faits l'un pour l'autre rejettez-vous sur l'amitié: elle a bien ses douceurs comme l'amour; je vous réponds de votre docilité à observer les limites; c'est moi qui veillerai pour

vous sur la nature de vos sentimens; si je vous trouve le moindre soupçon d'une passion, qu'il est de votre devoir de combattre & d'étouffer dans sa naissance, sur-le-champ je vous sépare, & pour toujours; mais encore une fois, je serai votre caution. Il faut que mon ami reste fidèle à sa femme, qui est charmante; & vous, madame, vous êtes une philosophe qui saurez embellir l'amitié, sans avoir rien à vous reprocher; Germeuil n'est point libre: mais ce n'est pas un crime de vous accorder un pur hommage; son épouse ne peut empêcher que vous ne réuniſſiez tous les attraits; il y auroit aussi de l'injustice à ne pas sentir tout ce que vous valez. Vous vous verrez donc comme à l'ordinaire; vous demeurerez amis, & personne n'aura lieu de se plaindre d'une société si désintéressée.

On doit croire que le foible Germeuil reçut sans résistance les loix qui lui furent imposées: il sembloit être d'intelligence avec ses corrupteurs, pour les aider à le tromper. Il ne voulut plus repousser le bandeau dont ses yeux se couvroient; il marchoit à grands pas à sa perte; l'amour se découvroit dans toute sa violence: il quittoit le masque de l'amitié. C'en étoit fait! le tendre époux, le bon père, tous les jours, perdoient de ces sentimens que suivent l'innocence, l'estime de soi-même, le calme de l'ame, bien précieux, qui, une fois ravis, ne peuvent nous être rendus; l'humeur de Germeuil s'aigrissoit: il n'avoit plus cette douceur de carac-

tère, qui répand tant de charmes sur un engagement qu'avouent la religion & la vertu; il devenoit rêveur, sombre, chagrin; il ne recherchoit plus les touchantes careſſes de sa femme & de ses enfans; ces derniers ne l'intéreſſoient plus par leurs amusemens folâtres, enfin, à chaque inſtant, Germeuil se montroit plus méconnoiſſable.

L'honnête Adélaïde ne s'appercevoit que trop de ce changement: mais elle craignoit d'affliger son mari, en laiſſant échapper la plus foible plainte: elle opposoit à ces nuages une sérénité inaltérable, & c'étoit par des témoignages toujours plus vifs d'une pure tendreſſe, qu'elle combattoit les procédés peu délicats, & les duretés mêmes de son époux. Vous voudriez, disoit-elle à une de ses amies qui taxoit sa conduite de foibleſſe, vous voudriez, s'il s'étoit égaré, que je rappellaſſe mon mari par des reproches & des éclats? Germeuil eſt vertueux; tôt ou tard, il reviendroit à ses devoirs, à sa famille: nous l'aimons tant! Je suppose qu'il ait cédé à quelques erreurs: je ne saurois le croire; & puis, ma chère amie, il eſt difficile de se résoudre à déplaire à ce qu'on aime. Germeuil changeroit, qu'il me seroit toujours cher; contente de pleurer en secret je ne lui montrerois que mon amour. Soyez-en persuadée: la plupart des femmes ramèneroient leurs maris, ſi elles ne se laſſoient pas de leur opposer la douceur; c'eſt l'arme la plus sûre qu'ait notre sexe pour se défendre contre la tyrannie

des

des hommes. Mes enfans auront mes attentions, ma tendreſſe pour leur père ; nous en triompherons ; il reviendra, il reſtera dans notre sein... mais je le redis : Germeuil ne sauroit être coupable ; c'eſt moi qui serois criminelle, ſi je m'abandonnois à des soupçons injurieux. Hélas ! où trouveroit-il un cœur plus tendre, plus reconnoiſſant que le mien ? & les baisers de ses enfans, pourroit-il n'en plus sentir le charme ! nous eſſuyons les désagrémens d'un procès : voilà peut-être ce qui altère l'humeur de Germeuil ; notre amour invincible diſſipera toutes ces craintes.

L'époux d'Adélaïde rentre le front plus ténébreux encore qu'à l'ordinaire, il détourne ses regards avec une espèce de frémiſſement, les tient ensuite baiſſés vers la terre ; sa femme veut approcher : il semble la redouter & la fuir ; tout décèle en lui une conscience agitée ; son épouse lui témoigne ses alarmes sur cette révolution dont elle n'ose lui demander le sujet : il garde un morne ſilence, ou s'il le rompt, c'eſt pour s'abandonner à des expreſſions brusques & pleines d'aigreur. Adélaïde ne sauroit contenir plus long-temps le soulèvement d'une ame senſible : elle fond en larmes, & vient se jetter dans les bras de Germeuil qui la repouſſe, & paroît reculer, comme pour se dérober à ses careſſes : — Cher époux ! eſt-ce ainſi que vous payez tant d'amour, s'écrie-t-elle, en redoublant ses pleurs ? eh ! quel crime ai-je commis ? de grace ! apprenez-moi...

— Retirez-vous, madame, retirez-vous; ah! ce n'eſt pas... c'eſt moi qui mérite des reproches; (Germeuil prononce ces derniers mots à voix baſſe) laiſſez-moi! je voudrois... être enseveli au centre de la terre: — Quoi, Germeuil! vous éprouvez des peines, & vous me refusez la douceur de les partager! quel fardeau pèse sur votre cœur? soulagez-vous; épanchez vos chagrins dans le sein de votre plus fidelle amie; Germeuil, Germeuil! personne ne vous aime comme je vous aime: je vous le jure avec cette ſincérité, que vous m'avez toujours connue, elle ne s'eſt jamais démentie; oui je vous adore... Grand Dieu! Adélaïde... qu'entens-je? ne me parlez point de tendreſſe; dites que j'ai votre indifférence, votre haine. — Ma haine, Germeuil! & quand je voudrois vous haïr, seroit-il en mon pouvoir seulement de feindre un sentiment ſi affreux? mon ami, vous me réduiriez à la plus horrible indigence, vous m'arracheriez la vie, que je baiserois la main... — Arrêtez, ceſſez trop généreuse épouse! — Que dis-je, Germeuil, vous me seriez infidèle; vous ne m'aimeriez plus... quelle image je me présente! allez, je vous pardonnerois.. vous me seriez encore cher. Germeuil au milieu des sanglots, & se précipitant, à son tour, dans le sein de sa femme: — Ah! ma chère Adélaïde! eſt-il bien vrai?... je t'aime, je t'aimerai toujours: mais... je t'ai offensée; je ne saurois supporter ta présence: je m'abhorre... ſi tu savois... Adélaïde, je suis le plus coupable des hommes.

Germeuil se livre à l'excès du désespoir ; dans l'abondance des larmes, il apprend enfin à sa femme qu'il vient de céder à une violente passion qu'il avoit combattue jusqu'à ce moment. Je m'étois flatté dit-il, d'imposer des loix à un penchant qui m'a trahi ; j'avois cru n'écouter que l'amitié, & l'amour le plus effréné m'a rendu infidèle ; j'ai manqué à ma chère Adélaïde, à mes principes d'honneur, d'une tendresse constante & invariable, à ma famille à moi-même. Je sens, je vois tout l'excès de mon égarement... j'en suis bien puni ; j'ai perdu le repos, ma propre estime ; Adélaïde, l'honnête, le vertueux, l'heureux Germeuil ne se retrouvera plus ! ah ! perfide ami, pourquoi m'as tu fait connoître cette femme si dangereuse ? adorable épouse, tu ne me réponds point ; tu promettois de me pardonner... pourquoi cette pâleur sur ton visage ? tes yeux se ferment !

Adélaïde en effet tomboit en défaillance : elle faisoit signe à son mari de n'appeller aucun domestique ; il la tient évanouie dans ses bras ; il la nomme cent fois sa chère épouse ; il lui répète le serment de s'arracher à cet amour criminel, de ne plus voir l'objet d'un changement qui le couvre de honte ; il prend le ciel à témoin de son repentir ; il arrose de ses larmes les mains d'Adélaïde, qu'il pressoit contre sa bouche.

Adélaïde revient à la vie ; à peine elle peut s'exprimer :—Quelle est ma foiblesse !... je n'ai point

été maîtresse de surmonter cette révolution. Mais je me vaincrai, je me vaincrai... Germeuil, je ne suis point accoutumée à partager votre cœur! — Il est à vous pour la vie, ma chère Adélaïde; daignez oublier ce moment d'erreur; je l'expierai par une tendresse si vive, si constante! — Oui, Germeuil, je vous pardonnnerai... je vous pardonne, laissez quelques instans à mes larmes, elles s'arrêteront; je ne verrai que mon amour. (elle court à ses enfans, qu'elle apporte dans les bras de son mari), Germeuil, ma rivale a-t-elle donné le jour à deux semblables créatures? elles vous parlent en faveur de leur mère; elle n'a point les attraits de madame de Cériguan: mais, Germeuil, nulle ame ne vous sera autant attachée; je n'existe que pour vous aimer.

Les deux époux s'embrassent, confondent leurs gémissemens, se disputent ensuite à qui donnera de plus tendres baisers à leurs enfans, que tour-à-tour ils pressoient dans leur sein.

Germeuil court chez Blinval, qui est frappé du désordre où il le voit: — Eh! mon ami! d'où vient cette agitation? quel malheur vous est arrivé? — Vous, mon ami? vous ne le fûtes jamais! sans doute, j'ai essuyé les revers les plus cruels; j'ai perdu le fruit de vingt-cinq années de vertu & d'honnêteté; j'ai porté la mort dans le sein de la femme la plus respectable, la plus digne d'un amour, d'un amour qui n'étoit point empoisonné

par les remords, & que poursuivront de continuels regrets. C'eſt vous qui êtes mon aſſaſſin ! allez rapporter à madame de Cérignan dans quelle ſituation vous m'avez vu, mourant de déſeſpoir d'avoir cédé à un moment d'erreur ; je ne m'y expoſerai plus ; je ne la verrai plus, non, ſes charmes n'égareront plus ma raiſon, mon devoir, une tendreſſe légi time... dites-lui bien que je la fuis, que je l'oublie, que je l'oubie pour jamais ; & vous, cruel ! applaudiſſez-vous de m'avoir entraîné dans l'abîme. Adélaïde ſait tout : elle ſait que je l'ai outragée, que j'en conſerverai un chagrin éternel, que votre ſociété, vos conſeils pernicieux, votre eſprit ſéducteur, m'ont conduit dans le précipice. Adieu, perfide, ſi indigne du nom d'ami, je ne me remontrerai jamais à vos yeux.

Blinval veut répondre à ce torrent de reproches ; Germeuil ne lui laiſſe pas le temps de parler : il ſe retire précipitamment, & court s'enfermer chez lui, & ſe livrer à une douleur que le temps & les excellens procédés de ſa femme devoient bientôt adoucir.

La veuve eſt informée de la cataſtrophe inattendue ; elle avoit ſu déjà, ainſi que Blinval, tirer du foible Germeuil, des ſommes conſidérables. Ces dettes, qu'on ſe promettoit bien de ne point acquitter, avoient été décorées du titre honnête d'emprunt ; d'ailleurs, quand ils auroient voulu y ſatisfaire ; l'état ſi borné de l'un & de l'autre leur en au-

roit ôté le pouvoir. Ils se voyent, ils se concertent, ils tendent tous leurs pièges ; il faut par un nouvel appât attirer la proie. Blinval envoye à Germeuil ce billet : « Je ne vous demande, monsieur, qu'un » moment d'entrevue ; je ne prétends point faire » valoir ici les plaintes de l'amitié, ni celles d'un » honnête homme outragé : je vous engage ma » parole d'honneur de vous les épargner ; c'est de » vos seuls intérêts que je desire vous entretenir ; » je vous attends ».

Germeuil ne se ressouvenoit pas de cette maxime si sage, qu'il n'y a point de traité à faire avec les méchans, qu'on ne sauroit trop tôt les fuir, dût-on leur sacrifier sa fortune, & qu'on doit toujours se défier de ses propres forces ; il se croit à l'abri de nouvelles attaques, ramené sans retour à la vertu, à un amour honnête, incapable, en un mot, de retomber dans les embûches qu'on pouvoit lui préparer ; il se présente donc chez le scélérat Blinval, avec cette assurance qui ne craint point les épreuves. L'adroit intriguant se garde bien de s'abandonner au moindre reproche ; la conversation roule d'abord sur les dettes de Blinval à l'égard de Germeuil ; le premier affecte la façon de penser la plus noble ; il vendra plutôt tout son bien, que de rester débiteur envers un homme qui ne veut plus être son ami ; la reconnoissance pèse, quand elle ne se joint pas à l'amitié ; ce n'est point qu'il ait cherché à détruire ce sentiment, qui lui parlera toujours pour

l'ingrat Germeuil. Ici Blinval laiſſe échapper des marques d'attendriſſement, & il eſt habile à saiſir ce qui se paſſe dans le cœur du mari d'Adélaïde. Il continue à porter ses coups ; enfin, quand il pense être arrivé au moment déciſif, il ajoute : oui, Germeuil, vous êtes un ingrat ; vous m'avez obligé, assurément : mais un attachement comme le mien eſt au-deſſus de toutes les sommes, que votre fortune vous a procuré le bonheur de me prêter ; vous serez payé, Germeuil, vous serez payé, & moi, qui me dédommagera des chagrins que notre rupture me cause ? je me dépouille, vous le voyez, de toute vanité ; le véritable orgeuil, celui d'une ame senſible eſt de s'humilier, lorsque de pareils sacrifices peuvent servir l'amitié, & la faire éclater. J'ai voulu partager avec tous les agrémens d'une société aimable : eſt-ce ma faute à moi, ſi vous êtes devenu amoureux de madame de Cérignan, ſi tous deux vous vous êtes mepris sur la nature d'un commerce qui n'offroit rien que d'innocent & de ſpirituel ? deviez-vous profiter de la foibleſſe d'une femme, qui s'abusoit elle-même sur ce que vous lui aviez inspiré ? & comment l'avez-vous récompensée ? en lui faisant l'affront de mériter ſi peu les plus fortes preuves de tendreſſe, que peu content de la liver à la honte, & à l'humiliation, vous avez couru divulguer ces témoignages d'une trop malheureuse senſibilité ? ne pouviez-vous être ingrat, sans vous rendre coupable d'une indiscrétion dont les

hommes les moins délicats auroient à rougir? Germeuil, vous connoiſſez bien peu les femmes: elles ne pardonnent jamais ces sortes d'aveux. Et à qui les avez-vous faits? à votre épouse. Pensez-vous que de son côté, elle soit plus généreuse que madame de Cérignan, qu'elle oublie que vous lui avez été infidèle? Mon ami, voilà de ces secrets qu'on doit tenir toujours renfermés; soyez attaché à votre épouse, qu'elle fixe vos hommages, vos plaiſirs: j'ai été le premier à vous encourager dans cette conduite ſi eſtimable: mais pourquoi vous faut-il des victimes?

Germeuil étoit déjà à moitié vaincu; il se défend, il se rejette sur sa tendreſſe pour Adélaïde: mais revenant sur les dernières paroles de Blinval: — Que voulez-vous me dire par des victimes? — Oui il eſt décidé que l'infortunée madame de Cérignan sera la vôtre: savez-vous à quelle extrémité vous l'avez réduite? elle eſt expirante, & peut-être, ne paſſera-t-elle point la journée. Germeuil eſt frappé de cette nouvelle: — Elle se meurt? — Je vous dis qu'elle touche à son dernier moment; elle paye de sa vie une malheureuse foibleſſe... croiriez-vous qu'elle ne sauroit vous haïr? elle deſireroit seulement, avant que d'expirer, arranger les affaires qui vous concernent: cette pensée la trouble; son unique plaiſir seroit de s'acquitter avec vous; je n'ose ajouter qu'elle mourroit contente, ſi elle vous voyoit un seul inſtant.

Blinval,

Blinval, à ces mots, regardoit Germeuil, il suivoit avec une joie secrète, les progrès de la séduction. Celui-ci tombe dans la rêverie; il est aisé de juger qu'il éprouvoit de violens combats; il prend enfin la parole: je souffrirois d'avoir à me reprocher de l'inhumanité à l'égard d'une femme... Hèlas! que ne restions-nous amis? — Ces regrets sont assez inutiles. Au-reste je ne prétends point vous donner des conseils; il fut un temps où l'amitié m'auroit permis de vous communiquer mes réflexions. La vérité est que madame de Cérignan n'a plus qu'un souffle d'existence, & qu'il ne faut pas moins qu'un miracle pour la rappeler au jour.

Germeuil retombe encore dans une méditation profonde; il pouse de longs soupirs, il se promène à grands pas; il veut parler, & tout-à-coup il change d'idée; il se tait; on surprend sur son visage les marques d'une agitation extraordinaire. J'avois fait serment, dit-il, d'une voix incertaine, j'avois fait serment de ne plus revoir un objet trop dangereux, qui m'a été bien funeste; je l'ai promis à mon épouse! je me le suis promis à moi même, mais Adélaïde... je connois son cœur si plein de générosité, de bienfaisance; elle seroit la première à m'engager... je risquerai cette démarche... vous dites qu'elle panche vers sa fin! — Je ne vous réponds pas que vous la trouviez vivante. — Allons, j'y retournerai encore... pour la seule fois de ma vie, soyez-en assuré; non, qu'elle n'espère plus qu'après cette

visite, je la renvoye; j'irai cet après-dîner: — Vous me donnez votre parole? quand vous ne prolongeriez que d'une heure, l'existence de cette infortunée, vous aurez à vous applaudir de cet acte d'humanité.

Blinval, se retire content de la victoire qu'il vient de remporter. L'honnête homme est incessamment exposé à devenir la victime du méchant; la vertu ne connoît point l'artifice & la ruse: aussi lui échappe-t-il tous les jours de fausses démarches, qui quelquefois même jettent des ombres sur sa réputation; il n'y a que le propre aveu de son intégrité qui la console, & la dédommage des jugemens légers & injustes d'autrui.

La veuve a vu le perfide ami: ils ont concerté un stratagême dont on va voir le développement.

Germeuil, qui rejette toute dissimulation & croit céder à la pitié, court à son épouse, se hâte de lui apprendre l'état où se trouve madame de Cérignan, & le témoignage de sensibilité qu'elle sollicite; Adélaïde ne laisse pas à son mari, la liberté de poursuivre: — Mon ami, il ne faut pas différer à la voir. Il n'est point de mourant qui n'ait des droits à notre pitié; dans une telle conjecture, le crime même doit obtenir son pardon: malheur à l'ame vindicative, que ce spectacle ne désarmeroit point! Allez Germeuil, allez consoler cette misérable femme, dites lui que moi-même je prends part à sa situation, que je ferois tout au monde pour la rappel-

ler à la vie ; elle ma causé de violens chagrins, mais je les lui pardonne, je les lui pardonne de tout mon cœur ; je n'envisage que le triſte sort qui l'attend.

Une femme enfermée dans un lit, qui paroiſſoit approcher du terme fatal, & dont la voix éteinte se faisoit à peine entendre, un appartement démeublé qui offroit la hideuse nudité de l'indigence, une bougie qui ne pouſſoit qu'une foible clarté, Blinval dans la profonde douleur à côté de ce lit, voilà le spectacle dont eſt frappé Germeuil : il a de la peine à se remettre ; il apperçoit pluſieurs sacs d'argent sur une table. Approchez, monſieur, lui dit la mourante ; mon état ne me permet guères d'explication ; (Germeuil témoigne sa surprise à l'aspect de cet appartement ainſi dégarni) vous voyez, monſieur, le sacrifice que je me suis imposé : c'eſt mon premier pas dans le tombeau ; je vous devois : j'ai voulu m'acquitter autant qu'il ma été poſſible, avant que de rendre le dernier soupir ; je me suis même privée du plus néceſſaire pour satisfaire à une dette auſſi sacrée... c'eſt le chagrin qui m'ôte la vie, & vous en connoiſſez l'auteur, ajoute-t-elle, en laiſſant couler quelques larmes... au-reſte, monſieur, je n'implore de vous qu'un sentiment de compaſſion.

Germeuil a le cœur déchiré de tout ce qu'il vient d'entendre ; il ne peut s'empêcher de plaindre madame de Cérignan, d'admirer la nobleſſe de ses procédés ; il eſt confondu ; il promet de la revoir au

plutôt ; il prend avec elle le ton de l'intérêt le plus vif, de l'amitié la plus tendre, il en a toute la chaleur; il la quitte enfin dans le deſſein, ſi elle revient à la vie, de lui prodiguer tous les ſentimens, excepté celui de l'amour; projet admirable ! quel eſt l'aveuglement du cœur humain ! comment ne tromperions-nous par les autres? nous ſommes les premiers à nous tromper, à nous en impoſer, à forger tous les traits qui nous déchirent.

Germeuil, en ſe retirant, avoit pris Blinval à l'écart : — Vous me connoiſſez, je n'accepte cet argent, que pour en faire l'uſage que l'honneur me preſcrit, dites : n'eſt-il pas temps encore de racheter les meubles de madame de Cérignan, en un mot, tout ce qu'elle a pu vendre, pour compoſer cette ſomme? ſans doute, répond Blinval. — Eh bien ! chargez-vous de ce ſoin, & que tout ſoit remis à ſa place; je ſerois charmé que cette attention de ma part, pût flatter madame de Cérignan, & la retirer de la mort, ou du moins adoucir les horreurs de ſa fin : cette femme eſt bien digne d'eſtime ; non, Adélaïde n'en ſera point jalouſe : ſi elle eſt rendue au monde, je veux qu'elle ſoit mon amie.

Cette victime de l'honnêteté & de la crédulité, n'étoit point au bas de l'eſcalier, que le couple ſcélérat rioit à gorge déployée de l'excellente comédie qu'ils venoient de jouer ; avouez, dit la veuve, que jamais Criſpin dans le Légataire, n'a ſu mieux remplir ſon rôle. On devine aiſément que les meu-

bles n'étoient point vendus, que l'argent avoit été emprunté pour quelques momens, qu'on étoit bien assuré du procédé généreux de Germeuil. Oh ! je l'aurois parié, s'écrioit Blinval; je l'aurois parié; le voilà plus que jamais à notre merci ! on fait tout ce qu'on veut de ces gens à sensibilité, nous nous vengerons.

Le malheureux Germeuil goûtoit au fond de son cœur, cette joie douce qui suit nécessairement une bonne action; il faisoit des vœux pour que la perfide Cérignan ne mourût point; il s'étoit déjà prescrit un plan de conduite, si elle ne succomboit point à cette maladie, & sur-tout il étoit bien sûr cette fois qu'il ne s'abuseroit pas sur les sentimens de l'amitié. Il retourne à la coupable enchantereſſe, qui lui fait accroire que le plaisir de l'avoir revu, l'a rendu à la vie; ils en viennent au point d'avoir une explication; madame de Cérignan parle la première: Nous nous sommes égarés l'un & l'autre. J'ai payé bien cher ce funeste moment de foiblesse ! Je vous déclare, Germeuil., que je veux être la plus fidelle amie de votre femme; ce sera moi qui m'attacherai à vous entretenir de tout ce que vous lui devez; nous nous animerons mutuellement à la vertu. C'est donc l'amitié la plus désintéressée, la plus pure que je vous voue; vos procédés généreux m'y feront joindre la reconnoissance; quand ma fortune sera mieux établie, j'aurai soin de vous rendre... ce que j'aime à vous devoir: il est si doux d'être obligé

par les personnes qu'on eſtime ! ce plaiſir eſt peut-être égal au plaiſir de la bienfaisance, & il y entre aſſurément un très-grand sacrifice, celui de l'orgueil. Germeuil, oublions donc nos erreurs, nos fautes, & soyons deux tendres amis. Si j'allois manquer dans la moindre chose à cet engagement, ne m'épargnez pas, ayez le courage de me ramener à la vertueuse amitié.

La réponse de Germeuil fut conforme à ce qu'on doit attendre d'un cœur qui se livre à l'illuſion : voilà le plus beau roman arrangé ; cependant la prétendue malade n'avoit jamais eu tant de charmes, de graces, d'esprit, de sentiment, & Germeuil la voyoit tous les jours ; il étoit lié plus que jamais avec Blinval. Le mal faisoit des progrès rapides ; le mari d'Adélaïde commençoit à devenir coupable : il refusoit de s'éclairer sur ce qu'il éprouvoit, & il fuyoit les occaſions de parler de madame de Cérignan à son épouse ; il lui cachoit même le nombre de ses viſites. On doit prévoir les suites affreuses de cette liaison renouée avec tant d'inprudence. C'eſt une vérité confirmée par tout les temps, & toutes les épreuves : une paſſion traitée avec ménagement, loin de se guérir, entraîne tôt ou tard la ruine de la victime qui en eſt attaquée. Mentor ne laiſſe point Télémaque sur le rivage : d'une main inflexible il le précipite dans les flots. Germeuil perd de vue tous ses projets ingénieux de raison, d'amitié ; enivré à longs traits du poison corrupteur, il a enfin trahi ses sermens,

l'honneur, le devoir, le pur amour; il eſt dans les bras de madame de Cérignan, & de cette époque, tous les défauts, ou plutôt, tous les vices ont succeſſivement souillé son ame; il eſt devenu prodigue, insenſible aux intérêts de sa famille; il manque à la nature: il ne careſſe plus, il n'aime plus ses enfans; la douceur & l'espèce de réſignation d'Adélaïde sont autant de reproches muets qu'il n'évite que trop & qu'il ne peut supporter; chaque fois qu'il revient à sa maison il semble y retrouver sa conscience importune, & y être poursuivi par un cri plaintif qui s'élève, qui l'accuse, qui le condamne continuellement; s'il lui arrive de sentir des remords, il cherche promptement à les étouffer; il s'efforce de s'arracher à lui-même: c'eſt un coupable qui voudroit ne pas entendre la voix de son juge.

Il ne reſtoit donc plus qu'une foible espérance à l'infortunée Adélaïde, de ramener son époux: elle se flattoit qu'une continuation de bons procédés opéreroit cette révolution ſi attendue; elle pouſſoit même sa délicateſſe exceſſive jusqu'à lui dérober ses larmes. L'aîné de ses enfans atteignoit sa cinquième année; il surprend sa mère fondant en pleurs: cette innocente créature eſt touchée: elle connoît déjà la pitié, & vole dans les bras maternels: —

L'aîné de ſes enfans, &c. Tout ce qu'on fait dire à cet enfant, eſt rendu fidellement d'après la nature même: c'eſt une converſation qu'on a entendue, & que l'on répète mot pour mot; auſſi eſt-il aiſé de voir que l'art n'a point guidé ici l'auteur.

Qu'as-tu, maman? tu pleures! — Ah! mon ami, j'ai bien des chagrins! — Eſt-ce que tu n'aurois pas à manger? tiens, maman, voilà mon déjeûner, je m'en paſſerai bien: je m'en paſſérai bien... c'eſt toi qui le mangeras: — Cher enfant, lui dit la mère, en lui donnant un baiser mouillé de larmes, il eſt d'autres peines que le besoin de la faim; hélas; puiſſes-tu ne pas l'éprouver un jour! mon ami, nous serons bientôt réduits à l'indigence. — Maman, eh! qu'eſt-ce que l'indigence? — De n'avoir point de meubles, de vêtemens, de manquer de tout. —Oh! maman, tu peux prendre mes habits, tout, tout ce que j'ai; j'aurai plus de plaiſirà le voir à toi qu'à moi; vas, lorsque je serai grand, je t'aimerai bien mieux que mon papa ne t'aime; il n'eſt jamais avec nous: il ne te console point, & moi, je voudrois te careſſer, te careſſer toujours; je ne suis gai que quand je te vois, que je te parle, que je t'embraſſe: — Mon ami, puisque tu m'aimes tant, dis à ton papa que tu m'as vu beaucoup pleurer, & que j'expire de douleur: entends-tu? il saura bien ce que cela ſignifie. —Je le dirai, maman, je le dirai, quoique je n'aime point mon papa autant que toi. — Mon fils, vous avez tort, il faut aimer votre père; Dieu vous l'ordonne; — Mais, maman, personne au monde ne m'as dit de t'aimer, & je t'aime de tout mon cœur. — Retiens bien, mon cher ami, ce que je t'exhorte à répéter à ton père: — Oh! ne crains pas que je l'oublie; il suffit que cela te faſſe plaiſirs;

vas,

vas, je t'assure que je m'en souviendrai bien mieux que de ma leçon.

Cette conversation enfantine, qui semblera puérile aux gens du monde, c'est-à-dire, à des ames corrompues & desséchées, pourra intéresser celles qui se plaisent à voir les tableaux de la nature, à entendre son langage ingénu, à ressentir ses doux mouvemens.

Germeuil paroît l'air sombre, abbattu, dévoré de soucis, & sans doute de remords; il évitoit jusqu'aux regards d'Adélaïde; il alloit s'isoler dans son cabinet; la présence des personnes vertueuses est un tourment pour ceux qui ont des reproches à se faire; son enfant court après lui avec les graces de cette innocence, charme si puissant qui ne se détruit que trop rapidement, & qu'on ne recouvre jamais: — Mon papa, sais-tu bien que maman se meurt de douleur; c'est elle qui me l'a dit; elle pleure beaucoup. — Elle pleure beaucoup, répond Germeuil!... va, laisse-moi en repos. — Comment, tu ne veux point que je t'embrasse... empêche donc maman de pleurer; moi, je pleurerai tant qu'elle pleurera, & aussi-tôt il verse un torrent de larmes. Germeuil est ému; il l'avoit repoussé; il le rappelle; il le presse dans ses bras; il alloit lui parler, peut-être ce moment étoit celui du triomphe de la nature & d'Adélaïde: deux hommes du monde, c'est-à-dire, des pervers de la connoissance de Blinval,

entrent sur ces entrefaites, & enlèvent Germeuil à des impressions de sensiblité qui l'auroient pu amener à un heureux repentir ; combien de cœurs égarés par la société, se sont ouverts au sentiment, & ont vu mourir ce germe précieux, graces au souffle empoisonneur qui revient les corrompre! il est bien peu d'ames vicieuses qui ne se sentent des retours vers la vertu, & il en est peu aussi, qui ayent assez de courage pour conserver cette généreuse ardeur!

Germeuil a bientôt oublié son enfant, son épouse ses devoirs ; sa passion est montée au comble de l'yvresse : c'est un délire frénétique qui augmente tous les jours. Ses prodigalités sont suivies de dettes qui entraînent le désordre de sa fortune ; les créanciers l'assiègent ; sa maison ne tardera point à offrir le spectacle humiliant de la misère ; il a dissipé le bien de sa femme ; il ne restoit à cette infortunée, qu'un contrat de huit cent livres de rente ; Germeuil a la barbarie de le lui demander. Rassasiée de douleurs, assaillie de besoins, elle n'envisage que ses enfans, qui sont menacés d'expirer de besoin ; elle ose opposer un refus à son mari, à cet homme si aveuglé, si inhumain, & qui lui étoit cher encore ; il s'emporte, s'abandonne à des invectives ; Adélaïde ne lui répond plus ; & se contente de lui écrire cette lettre.

« J'ai résolu, jusqu'au dernier soupir, de vous » épargner le plus léger reproche : je me garderai

» donc de vous offrir un tableau qui pourroit vous
» humilier : car dans l'égarement où vous êtes, on
» ne peut être sensible qu'aux mortifications de
» l'amour-propre, & je veux encore que vous me
» deviez ce ménagement. Je me bornerai seule-
» ment à vous présenter ma conduite : elle ne s'est
» point démentie ; je me suis piquée d'avoir pour
» vous une complaisance sans limites, disons une
» tendresse sans exemple : c'est ce sentiment qui
» m'a entraînée à vous faire tant de sacrifices ; &
» peut-être m'a-t-il emportée trop loin. L'épouse
» devoit se souvenir qu'elle étoit mère, & les
» obligations de celle-ci, sont peut-être encore
» plus fortes que celles de l'autre. Je vous ai tout
» immolé, en sachant que ce dévouement excessif
» seroit une source de chagrin pour moi, pour ma
» famille, pour vous-même ; il est temps que je
» m'arrête aux bords de l'abyme où vous nous pré-
» cipitez ; je ne vous parlerai point de moi, je ne
» vous parlerai point de moi, mais c'est pour vos
» enfans, c'est pour vous que je réclame votre
» pitié ; ne me forcez pas à vous abandonner le der-
» nier morceau de pain qui nous reste ; je vous
» le dis : il ne s'agit point ici de mes intérêts :
» qu'est-ce que la fortune, le monde pour une
» femme qui n'a plus que quelques jours à vivre,
» & que vous avez oubliée ? mais me laisseriez-
» vous mourir dans la certitude que ma famille,

» que vous même succomberez au besoin... Ah !
» Germeuil ! Germeuil, & c'eſt de votre main
» que je reçois tous ces coups » !

ADÉLAIDE.

Cette lettre ſi touhante, auroit produit sans doute son effet ; Germeuil n'étoit point aſſez barbare, aſſez dénaturé pour ne pas éprouver quelque émotion : mais ces foibles mouvemens expiroient bientôt dans la déteſtable société qui s'étoit rendue maîtreſſe de son ame ; sa foibleſſe, & c'eſt-là la marche néceſſaire des paſſions, le conduisoit à l'endurciſſement du vice, qui eſt presque toujours inſéparable de l'inhumanité. C'eſt ainſi que d'erreurs en erreurs, l'homme né souvent le plus senſible & le plus vertueux, parvient à la barbarie des ſcélérats ; eh ! que d'exemples nous avons sous les yeux de ce degré de pervéſité ! Combien on doit frémir, & apporter de précaution dans le choix de ses liaisons, quand on songe qu'il ne faut qu'un objet indigne de notre attachement, pour nous jetter dans la dégradation aviliſſante où se trouve plongé le malheureux époux d'Adélaïde !

Germeuil s'étoit ruiné pour cette méprisable Cérignan ; le perfide Blinval avoit partagé le fruit de l'intrigue criminelle. Le couple odieux alloit se montrer dans tout le hideux de sa difformité. Ils ont résolu d'abandonner à l'infortune une victime

qui ne pouvoit plus leur être inutile ; c'eſt le dernier coup qu'ils lui préparent.

Par un jeu ſingulier du hasard, l'un & l'autre avoient fait connoiſſance avec un armateur qui arrivoit de l'Amérique ; il entend prononcer le nom de Germeuil ; il témoigne auſſi-tôt une sorte de curioſité sur les détails relatifs à l'époux d'Adélaïde ; on lui donne, à ce sujet, tous les éclairciſſemens ; il s'écrie : savez-vous bien que ce monſieur de Germeuil va devenir le particulier peut-être le plus riche de la France. Il n'a pas le temps d'achever ; Blinval & la veuve ne peuvent diſſimuler leur agitation : — Comment ! par quel miracle ! de grace.. expliquez-nous... seroit-il poſſible ? L'armateur reprend : la femme de ce monſieur de Germeuil, avoit en Amérique un parent aſſez éloigné : cet homme a eu le talent d'amaſſer une fortune immense, le fruit de quarante années de travaux dans le commerce ; privé d'héritiers, il laiſſe ce bien conſidérable à sa parente, & à son défaut, à son mari. C'eſt-à-dire, interrompt vivement Blinval, que ſi madame de Germeuil n'exiſtoit plus, cette succeſſion reviendroit à son époux ? Sans aucune difficulté, continue le voyageur. Au moment que je suis parti, cet homme ſi riche étoit attaqué d'une maladie, qui suivant la déciſion des médecins, devoit, dans deux ou trois mois, le mettre au tombeau ; selon les apparences, il ne vit plus à préſent ;

à l'égard de l'héritage; je vous parle d'après le parent même de cette madame de Germeuil, qui m'a montré son teſtament. Il n'y a donc point de doute que vos amis ne jouiſſent inceſſamment de la ſituation la plus brillante.

Madame de Cérignan & Blinval, pour des raiſons disent-ils, qu'ils lui communiqueront dans la ſuite, conjurent l'armateur de ne point répandre cette nouvelle; il leur promet de garder le secret.

A peine les a-t-il quittés, ils s'abandonnent à tout le délire que produiſoit en eux l'espérance de s'approprier les fruits d'une ſi heureuse révolution; il eſt inutile d'obſerver qu'ils ont bientôt changé de plan: ils vont redoubler de menſonges, d'artifices, de careſſes, pour retenir ce même Germeuil qu'ils étoient sur le point de congédier durement, & qu'ils accabloient déjà de mépris; on n'épargnera rien pour le charger de nouveaux fers; il fut arrêté que sur-tout on ne lui donneroit pas la moindre lueur sur la fortune inespérée qui l'attendoit.

Les pièges sont dreſſés; madame de Cérignan prévient Germeuil qu'elle a un entretien des plus intéreſſans à lui demander, & qu'elle aura soin d'écarter tout le monde, Blinval lui-même: l'époux d'Adélaïde eſt empreſſé de savoir le sujet de cette conversation à laquelle on attache tant d'importance: on lui répond qu'on ne sauroit en ce moment satisfaire ſa curioſité; il fait de nouvelles

instances : l'intriguante est inflexible, & Germeuil est renvoyé au lendemain.

L'heure a été assignée. L'amant empressé ne manque pas de voler à la minute chez madame de Cérignan, qui fait retirer ses domestiques, après leur avoir donné ordre de fermer sa porte, sans nulle exception; ensuite se tournant vers Germeuil : — Nous sommes seuls; je vais vous ouvrir mon cœur; c'est trop le contraindre ! je m'accuserois d'avoir un secret pour l'homme qui m'est le plus cher. Ici l'enchantéresse prépare la trame de ses ruses ; ses yeux prennent un nouveau degré d'intérêt ; elle s'arme de nouveaux traits ; jamais sa beauté n'eut plus d'empire, & Germeuil plus de foiblesse & d'égarement. Elle reprend : vous devez vous apercevoir de l'extrême agitation que j'éprouve ; je ne suis plus maîtresse de la cacher ; il y a déjà quelque temps que ce trouble me domine... je voulois être la seule victime, & vous allez partager mes souffrances : voilà ce qui me désespère ! Ah ! Germeuil, qu'avons-nous fait ? dans quel abyme nous nous sommes précipités ! sont-ce là les suites de l'amour ? jamais, jamais vous ne fûtes plus aimé ; &.. elle s'arrête à ce mot, & laisse couler des larmes qui prêtent encore un nouvel éclat à ses attraits. Ne suis-je pas assez malheureux, s'écrie Germeuil ? ma misérable destinée auroit d'autres coups à me porter ! — Je suis frappée des plus cruels, Ger-

meuil, pour un cœur qui éprouve toute la force du sentiment. Il eſt bien affreux que les réflexions, je dirai les remords, viennent empoisonner un bonheur... que je ne puis plus goûter. Non, je ne suis plus livrée à cet heureux aveuglement qui ne me laiſſoit voir que la douceur d'être payée d'un juſte retour. Tout me contraint à ouvrir les yeux sur ma faute, ou plutôt sur mon crime; j'en ai commis un des moins pardonnables: Germeuil, je vous ai enlevé à la vertu, à vos devoirs, à votre femme, à votre femme qui eût été mon amie, ſi l'on pouvoit aimer sa rivale. C'eſt donc là que mon amour m'a conduite!. ô ciel! que Blinval m'a rendu un funeſte service! que de regrets me coûte ce moment où j'ai démenti mon syſtême de tranquillité! mais c'eſt trop m'abandonner à cette senſibilité qui fait aujourd'hui mon supplice: puis-je vous l'annoncer? ces nœuds ſi puiſſans qui nous uniſſent, qui devoient nous enchaîner jusqu'au tombeau... Germeuil, il faut les rompre. — Que dites-vous, madame? — Ce que j'ai résolu, & le seul parti que vous ayez à prendre... mon ami, il n'eſt plus temps de nous abuser; déchirons l'un & l'autre le bandeau qui nous cache l'excès de l'égarement; qui suis-je aux yeux bu monde, à vos propres regards, aux miens? ne nous le diſſimulons point, osons envisager la vérité, un objet de mépris. J'en appelle à votre cœur, Germeuil: j'ai votre amour, je veux le croire:

croire : mais à ce sentiment, ajoutez-vous l'eſtime ? & le pouvez-vous ? le pouvez-vous ?

Germeuil répond à madame de Cérignan par les proteſtations de la tendreſſe la plus vive. Elle reprend : encore une fois il eſt inutile de nous tromper. L'inſtant eſt venu, je vous le dis, où je vois la vérité, où je la sens s'élever dans mon ame, me condamner, m'imposer la loi que je suivrai. Imitez-moi : eſt-ce à une femme à vous donner un exemple de courage ? séparons-nous, Germeuil ; ne nous revoyons jamais. J'irai pleurer dans la plus obscure retraite, ma foibleſſe, un amour... pensez-vous que j'y survive ? mais je vous aurai rendu à votre épouse, à la société, à vous-même ; vous me plaindrez ; la pitié vous seroit-elle interdite en faveur d'une infortunée qui ne vous verra plus ? hélas ! jusqu'au dernier soupir vous règnerez dans mon cœur, vous le déchirerez, & voilà, voilà mon tourment !

Le trop crédule Germeuil se jette aux pieds de l'intriguante, qui versoit un torrent de larmes. — Eſt-il poſſible, cruelle, que ce mot de séparation échappe de votre bouche ? savez-vous que c'eſt l'arrêt même de ma mort que vous prononcez ? — Germeuil, vous me faites sentir toute l'horreur du sacrifice : mais pourquoi y mettre des obſtacles inutiles ? il faut qu'il se faſſe. Il se fera. J'ai trop vécu dans l'oubli de la raison, de l'honneur, de tous les devoirs. Je le répète ; le nom de votre maîtreſſe

eſt un opprobre qui me flétrit depuis long-temps! je voudrois l'enſevelir dans le centre de la terre! laiſſez-moi donc vous fuir; je vous en conjure; c'eſt à vos genoux que je me jette, que j'implore...

Auſſi-tôt Germeuil accablé de sa ſituation, veut relever madame de Cérignan, qui reſtoit à ſes pieds: —Ne vous oppoſez point au projet que je vais, que je dois exécuter; je vous fuis; je m'éloigne, le plus qu'il me ſera poſſible, de Paris; je m'arrache à tout ce qui me retient à la vie; je vous quitte enfin, & je cours mourir dans un aſyle.... par-tout où vous ne ſerez point. Qu'ai-je dit? où ne retrouverai-je pas mon amour, mon cœur, mon cœur rempli de l'homme le plus aimable & le plus aimé?... pourquoi ne ſuis-je pas votre épouſe! Ici la perfide éclate en ſanglots; elle fixe des regards attendriſſans ſur Germeuil; elle continue, après avoir eſſayé de rappeller ſa voix: ſans doute c'eſt votre femme qui doit exciter l'envie! elle s'honore du plaiſir de vous aimer; elle peut tout haut avouer ſa tendreſſe; ſon bonheur fait ſa réputation, & moi, moi j'ai à rougir... adieu; adieu pour toujours! Ce qui augmente ma douleur, c'eſt que vous m'avez obligée, & que vous êtes dans un état qui ne vous permet pas de vous paſſer de la rentrée de vos créances: eh! je ne ſaurois m'acquitter! Dieu! c'eſt en ce moment que je ſens toute l'horreur de ma ſituation:—Que dites-vous? c'eſt moi qui vous

dois tout; sans vous, la vie me seroit un fardeau dont je ne tarderois pas à me débarrasser. Ma fortune est presque anéantie, il est vrai : mais je n'avois rien perdu; vous me restiez; vous me consoliez; vous arrêtiez mon ame prête à s'exhaler, & vous voulez m'abandonner au malheur ! — Je vous le répète, j'ose en appeller, Germeuil, à vous-même : c'est votre probité que j'interroge, c'est elle qui prononcera. Vous m'aimez, vous devez donc chérir mon honneur, & il exige que je m'immole, que nous renoncions à vivre l'un pour l'autre, à nous voir, que nous oubliant tous deux... — Je ne souffrirai point... — Vous serez le premier à m'affermir dans mon projet; un véritable amant est l'ami le plus désintéressé; il s'agit de mériter votre estime & la mienne, l'une & l'autre sont interdites à votre maîtresse... hélas ! ce sont les avantages attachés au titre d'épouse..

Madame de Cérignan, à cette dernière parole, feint de n'avoir plus la force de s'exprimer; elle pousse un long soupir, & tombe dans une espèce d'abattement. Germeuil, de son côté, se promenoit à grands pas; il paroissoit s'occuper de quelque moyen qui empêchât le départ de la veuve; il semble sortir d'une rêverie profonde : — La santé de ma femme est chancelante.. si le sort me l'enlevoit, tous les obstacles seroient surmontés.—Que dites-vous ?... se pourroit-il ?... — Je goûterois le bon-

heur de remplir vos vœux, les miens... — Vous m'épouseriez, Germeuil! — Privé d'Adélaïde, je ne tarderois pas à vous conduire à l'autel, quoique cette mort me causât des regrets: car il faut l'avouer, je n'ai rien à reprocher à cette malheureuse femme que je ne saurois voir, sans éprouver un embarras, un trouble secret, qui pèse à mon cœur : mais un regard de vous a bientôt dissipé ces sentimens désagréables. Suis-je à vos pieds : tout est oublié, c'est vous seule que j'aime, que je vois, que j'idolâtre; vous êtes tout pour Germeuil! — Quoi! si vous étiez libre... il est bien vrai que vous me donneriez votre main? — Est-ce à vous d'en douter? — Vous vous engageriez dès ce moment par un écrit... — Oh! demandez tous les écrits, tous les sermens... — Eh bien, Germeuil, vous me connoissez, vous savez combien je vous suis attachée, que jamais l'intérêt ne m'a conduite... signez-moi un dédit de cent mille écus qui me cautionne votre promesse de mariage... je vous ferois tous les sacrifices. — Dans l'état où est aujourd'hui ma fortune? — Vous devinez bien que je ne ferai nul usage de cet engagement... que c'est pour vous le représenter, si vous alliez perdre votre femme, & que vous pussiez changer... j'imaginerois tout au monde pour m'assurer de votre cœur : sans lui, sans le don de votre main, que me seroient les richesses, l'existence? un amour comme le mien ne peut être payé que par autant d'amour.

L'insensé signe ce qu'en quelque sorte, lui a dicté la veuve. A cette condition, poursuit-elle d'une voix flatteuse, je pourrai apporter quelque adoucissement dans le traité; l'idée de vous appartenir un jour, me rendra moins contraire à un penchant que l'hymen légitimera; je forme au reste des vœux pour la conservation d'Adélaïde : mais du moins, il me sera permis d'espérer, & l'espérance est le premier des plaisirs de l'amour; j'aimerai mon mari dans mon amant.

Adélaïde en effet étoit attaquée d'une langueur qui commençoit à faire craindre pour sa vie. Elle n'exhaloit plus sa douleur; la seule Charlotte, l'unique domestique qui lui fût restée dans le désordre de ses affaires, recevoit les épanchemens d'un ame consumée de chagrins; souvent elle prenoit ses enfans dans ses bras pour les arroser de ses pleurs, & ensuite elle les repoussoit, elle concevoit le dessein d'écrire à son mari : la lettre presqu'achevée, elle la mettoit en morceaux. L'infortunée ne contemploit que sa fin; il y avoit des momens où cette image la consoloit de ses peines. La mort est le terme des maux; c'est un sommeil éternel; l'existence la plus heureuse est empoisonnée d'amertumes sans nombre; de quelque côté que se tournent les yeux, on ne découvre que de misérables victimes du malheur : ces réflexions sembloient familiariser Adélaïde avec le tableau de sa destruction

prochaine : mais lorsque sa vue se portoit sur ces innocentes créatures qui alloient perdre leur unique soutien, alors elle s'abandonnoit en présence de Charlotte, au plus sombre désespoir ; elle accusoit la rigueur de sa destinée, & se plaignoit de son époux.

Cependant madame de Cérignan s'applaudissoit avec Blinval, du succès de son stratagême, elle avoit pris toutes ses précautions pour en assurer l'effet, & n'avoir même rien à redouter des regards pénétrans de la justice : elle espéroit bien n'en pas rester au dédit : elle dévoroit déjà dans son cœur, les revenus immenses que Germeuil étoit sur le point de posséder : car il n'y avoit pas à douter qu'Adélaïde, le seul obstacle que le sort lui opposât, ne mourût bientôt ; l'un & l'autre se reposoient sur cette perspective si intéressante pour la cupidité, & ils auroient commis tous les crimes, afin d'accélérer ce moment qu'ils regardoient comme l'époque de leur brillante fortune.

Rendu à lui-même, Germeuil réfléchit sur la démarche indigne de l'honnête homme, qui vient de lui échapper. S'être engagé à former de nouveaux liens, quand ceux qui l'enchaînoient à la malheureuse Adélaïde subsistoient encore ! avoir promis de donner, sur sa cendre à peine refroidie, sa main à une autre femme ! comment le délire de la passion l'a-t-il égaré à cet excès ? Il n'est point

possible d'étouffer cette voix dont le murmure est si prompt à s'élever contre une mauvaise action que nous nous proposons de commettre ; le coupable époux d'Adélaïde est accablé de ce soulèvement intérieur ; il est déchiré : lorsqu'il revoit une femme languissante, sa victime, que lui-même plonge au tombeau, qui, ne se bornant pas à lui épargner le plus léger reproche, lui montre de l'indulgence, de l'amitié, de l'amour, qui vole dans ses bras. Hélas ! il étoit toujours cher à cette épouse si vertueuse, & si à plaindre ! Telles sont les suites de l'emportement vicieux : désespéré de se juger criminel, & ne pouvant s'en imposer, Germeuil, en s'irritant contre lui-même, en devient plus farouche & plus inhumain ; il ajoutoit à ses torts : il se punissoit dans Adélaïde, & répondoit à ses témoignages de douceur & de tendresse, par des duretés aussi injustes qu'outrageantes ; cependant il ne pouvoit imposer silence à cette voix secrète qui le persécutoit. Quoi, s'écrioit-il, Adélaïde est vivante, & je suis déjà lié par ma parole à une autre femme ! ai-je pu la donner, cette promesse odieuse, sacrilège, criminelle ? il ne me reste qu'à précipiter la fin d'une infortunée... c'est moi qui lui cause la mort ! c'est moi qui prive mes enfans d'une mère... ah ! répare-t-on la perte d'une mère ? quel appui auront-ils ? il y a long-temps qu'ils n'ont plus de père ; je le sens trop ! je le sens trop !..., que tardons-nous ? couron-

arracher cet écrit qui nous déshonore, & hâtons-nous de l'anéantir. Du moins si Adélaïde se voit ravir une tendresse qui ne lui est que trop due, laissons-lui ma pitié, mon respect; on ne sauroit refuser son hommage à la vertu; &... je ne suis plus vertueux! je suis le plus malheureux, le plus barbare, le plus insensé des hommes!

Il étoit assez naturel que ces semences de repentir, qui naissoient dans le cœur de Germeuil, mourussent bientôt, pour faire place aux transports d'une passion effrénée; il n'avoit pas revu madame de Cérignan, qu'il étoit rempli plus que jamais de sa coupable yvresse.

La malheureuse épouse de Germeuil cède aux atteintes de la langueur mortelle qui la consumoit; docile à s'abandonner aux secours de l'art, elle consent à prendre une médecine qu'on lui disoit devoir être un remède salutaire; elle l'attendoit cependant avec assez d'indifférence, peu occupée des soins d'une vie qu'elle regardoit comme un fardeau dont la mort seule pouvoit la débarrasser.

Charlotte entre, saisie d'effroi, levant les bras au ciel, & n'ayant point la force de proférer une parole. Eh! bon Dieu! lui dit sa maîtresse, ma chère amie, qu'avez-vous? quelle affreuse nouvelle venez-vous m'annoncer? est-ce que mon mari.... seroit-il exposé à quelque danger? parlez... retirez-moi... — Ah! madame, laissez-là votre boureau.

— Que

— Que dis-tu ? mon boureau... — Il s'agit de vos jours, de leur conservation. Gardez-vous bien, gardez-vous de toucher seulement à cette médecine... c'eſt du poison ! — Qu'entends-je ? — J'ai horreur de vous révéler cet horrible secret, mais il faut vous sauver ; cette médecine... eſt empoisonnée ! — Comment ! — Oui, on y a mêlé du poison, & c'eſt le crime de votre époux ! — Dieu ! de Germeuil ! de Germeuil que j'ai tant aimé, que j'adorois encore ! Charlotte... il faudra me soumettre à ma deſtinée, je le vois bien, malgré le ciel, malgré la nature, la répugnance... je l'avois combattue jusqu'ici, cette horrible deſtinée ! — Quoi ! madame ! vous vous réſoudriez... — A mourir, Charlotte ; Germeuil le deſire ; il le veut.... il sera satisfait.

— Oh ! dans cette occaſion-ci, madame, j'oserai vous désobéir ; non, je ne me prêterai point à des ordres ſi peu faits pour être exécutés ; je suis votre domeſtique, une pauvre fille qui vous servira avec zèle jusqu'au dernier soupir ; pardonnez-moi l'expreſſion, je vous suis attachée comme à l'amie la plus chère, comme à ma propre sœur ; exigez tout ce qui sera en mon pouvoir, & je tâcherai de vous contenter : mais... mais vouloir que je contribue à la mort de ma digne maîtreſſe ! — Germeuil la souhaiter cette mort cruelle ! me la donner !... Ecoute-moi, Charlotte, tu le vois trop : mon arrêt

eſt prononcé; & quand aujourd'hui tu éloignerois le moment de ma perte, me déroberois-je au sort qui m'attend ? Mon unique amie, tu ne sens pas que je te devrai la fin de mes maux ; tu ne saurois empêcher que je ne périſſe ! on l'a résolu... Dis-moi, Charlotte, tu es aſſurée que ces coups me sont portés par la main d'un époux ?... — Vous en douteriez après tous les mauvais traitemens dont il vous a accablée ? cela n'eſt que trop vrai qu'il ne se contente pas de vous avoir plongée dans la misère : il veut vous arracher la vie ! le barbare ! Et tu es bien certaine... — J'ai tout appris, madame, de la bouche même d'une femme-de-chambre de cette déteſtable Cérignan ; elle vient d'accourir en ces lieux ; c'eſt elle qui m'a prévenue qu'un inconnu devoit paſſer ici, & jetter du poison dans la médecine qu'on vous préparoit. En effet ce monſtre a paru... n'en doutons point : le crime eſt consommé. — Me serois-je attendue à une telle barbarie ? Vous pour qui seul j'ai vécu, vous à qui je pardonnois... que je chériſſois ?... & c'eſt vous, cruel, qui précipitez le terme de mes misérables jours ! hélas ! que ne laiſſiez vous agir la douleur ! j'avois ſi peu de temps à vivre !... vous serez content... Charlotte, tu pleures ! tu pouſſes des cris ! ma fille, armons-nous l'un & l'autre de courage ; je n'exige plus de toi qu'un service, c'eſt le dernier que tu me rendras : dis-lui que j'ai été informée qu'il me

donnoit la mort, & que je l'ai reçue, en lui pardonnant, en l'aimant... tu lui recommanderas mes pauves enfans. Il lui suffira sans doute d'avoir fait mourir la mère : étendroit-il sur ces innocentes victimes une cruauté ?... Charlotte, je l'ai bien peu mérité !. allons ; il faut nous résigner... que mes derniers regards ne s'attachent point sur ces tristes fruits d'une trop malheureuse union ! éloigne-les, éloigne-les; ne pui-je les oublier en cet instant horrible !... Charlotte, il me vient une idée; je veux écrire à Germeuil, lui montrer tous les tourmens de mon cœur... tu lui donneras cette lettre, lorsque ce trop sensible cœur ne sera plus animé.

Adélaïde aussi-tôt prend la plume, & d'une main tremblante trace cet écrit, qu'elle interrompt vingt fois pour l'inonder de ses pleurs :

« Je meurs avec satisfaction, puisqu'il n'y a » point d'autre remède à mes maux que la mort : » mais devrois-je la recevoir des mains d'un époux? » Germeuil, étoit-ce là le prix d'un amour, qui » n'a fini qu'avec ma vie ? qu'avez-vous à me re- » procher ? je me suis défendu les représentations, » la moindre plainte ; j'ai porté les ménagemens » jusqu'à ne point pleurer en votre présence, » & cependant je m'abreuvois, je me nourrissois » de mes larmes. Ce n'est point pour moi que j'ai » vu avec horreur les approches de la misère : » c'est pour vos enfans, c'est pour vous-même. Ces

» pauvres enfans ! qui va en prendre soin ? sera-ce
» madame de Cérignan ? cette femme leur servir
» de mère ! grand Dieu ! eſt-ce elle qui aura pour
» vous mes complaisances, ah ! Germeuil, disons
» ma tendreſſe ? cette tendreſſe payée de tant d'in-
» gratitude, traversée par tant de peines, elle n'eſt
» jamais sortie de mon cœur ; non, jamais je n'ai
» ceſſé de vous aimer, homme ſi injuſte, ſi peu
» reconnoiſſant, & voilà comme vous m'en récom-
» pensez ! Je ne vous diſſimulerai point que j'ai
» repouſſé pluſieurs fois la mort ; mes enfans, ce
» même époux qui n'aspiroit qu'à me plonger dans
» le tombeau, la religion que j'offense sans doute,
» cette horreur de sa deſtruction, sentiment natu-
» rel à tout ce qui exiſte, tous ces liens me rete-
» noient à la vie : mais j'ai senti que ces combats
» étoient inutiles ; vous aviez juré ma perte, & il
» n'étoit pas en mon pouvoir d'éloigner des coups
» ſi inattendus ! Dieu eſt juſte ; il lit dans les cœurs ;
» il me pardonnera ; d'ailleurs il falloit me déter-
» miner à ce terrible sacrifice, ou j'éclairois votre
» crime, & je vous exposois à la rigueur des loix :
» je vous conduisois à l'échaffaut ; je vous livrois
» à une fin ignominieuse ; le déshonneur en eût
» rejailli juſques sur mes enfans. C'en eſt donc
» fait ! lorsque vous recevrez cette lettre, je ne
» serai plus ! peut-être m'accorderez-vous quelques
» regrets ? j'emporte, en mourant, cette espérance :

» vous ouvrirez les yeux ; vous sentirez un jour,
» je ne veux point en douter, la différence d'une
» femme qui n'a jamais aimé que vous & sa fa-
» mille, d'avec cet objet... c'eſt elle qui a con-
» duit votre main ; c'eſt cette ame infernale qui
» vous aura inspiré ; que le ciel nous juge ! je l'a-
» bandonne à ses remords. Adieu donc, Germeuil,
» adieu pour toujours ; je vais prendre le funeſte
» breuvage... seriez-vous auſſi le bourreau de ces
» innocentes créatures, les gages du malheureux
» amour qui nous avoit unis ? vous permettra-t-on
» de les aimer, ces tendres victimes qu'on immole
» dans leur mère ? Ah ! n'allez pas étendre votre
» barbarie jusques sur ces infortunés ; ſi quelque
» chose peut expier le crime que vous aurez éter-
» nellement à vous reprocher, c'eſt l'amitié que
» vous témoignerez à ces misérables enfans ; vous
» seul dans le monde leur reſtez, & ils ne vous
» parleront point d'Adélaïde ; n'ayez aucune crainte
» ils ignoreront que c'eſt vous qui les avez privés
» d'une mère ; ils auront ma tendreſſe pour vous,
» Germeuil ; aimez-les : je ne vous demande point
» d'autre prix de ma mort... Nous séparer ! rom-
» pre ces nœuds qu'un attachement mutuel avoit
» serrés !... mais c'eſt trop reculer ce terme de
» tous mes maux : il eſt temps de vous satisfaire ;
» Germeuil, personne ne vous aimera, comme
» je vous ai aimé, comme je vous aimois à l'ins-

» tant même... Encore une fois, je vous recom-
» mande nos pauvres enfans ; ne les puniſſez pas
» d'avoir été dans mon sein ; sur-tout gardez-vous
» de les confier à des mains étrangères, & sans
» doute la vôtre respectera leurs jours ».

ADÉLAIDE.

L'épouse de Germeuil remet cet écrit à Charlotte qui fondoit en larmes : — Charlotte, dérobe-moi ces pleurs ; affermis moi plutôt... tu donneras cette lettre à Germeuil ; tu lui diras que mon dernier soupir fut encore pour lui... allons, apporte moi... non, s'écrie Charlotte, j'y suis résolue : je ne vous obéirai point, madame, je ne vous obéirai point. — Tu ne veux pas voir que mon arrêt eſt prononcé ? il faut que je meure : ainſi l'a déterminé un trop aveugle époux ; rien ne pourroit me ſouſtraire au sort qui m'attend. Je te l'ai dit : qu'aujourd'hui je cède à ton refus : je n'en serai pas moins condamnée à perdre la vie ; c'eſt un complot tramé sans doute avec cette femme... qui m'a enlevé le cœur de mon mari. Et puis, Charlotte, l'exiſtence m'eſt une charge ſi pesante ! que puis-je espérer ? je te demande une grace : garde, je t'en conjure, un secret éternel sur le genre de mort qui termine ma déplorable deſtinée. Si on venoit à le savoir : le malheureux auteur de toutes mes peines ne seroit

que trop puni! & tu comprends quelle seroit sa punition ! hélas ! elle s'étendroit jusques sur mes enfans.... Charlotte, promets-moi bien de te taire ; tu m'aimes , & tu me porterois de nouveaux coups dans le tombeau.

Charlotte éplorée, & après bien des efforts, engage sa parole qu'elle gardera le silence. Mais, ma chère maîtresse, ajoute-t-elle, pensez-vous que j'épargnerai au barbare tout ce que mon cœur renfermera pour d'autres? je le poursuivrai ; je lui représenterai sans cesse son atrocité , une action abominable ; il verra mes pleurs , mon désespoir éternel...—Va donc, Charlotte... hâtons-nous de mourir puisqu'on l'a ainsi décidé. Tu ramèneras mes enfans; ils recevront mon ame ; je voulois les écarter : je ne puis me refuser la consolation de les serrer dans mes bras défaillans.

Charlotte passe dans l'appartement prochain : elle revient tenant la médecine d'une main incertaine, & de l'autre les deux enfans de madame de Germeuil, qui aussi-tôt leur prodigue mille baisers mêlés de gémissemens & de larmes : — Chers enfans ! chers enfans !... dans un moment , vous n'aurez plus de mère ! Charlotte tu leur déroberas le triste spectacle de ma fin ; laisse-les sur mon sein , jusqu'à l'instant où ma raison... où ma tendresse.... quand je n'existerai plus... ne plus exister ! ne plus aimer ! qu'ai-je dit !.... donne-moi donc...

Charlotte presque expirante, & ne pouvant faire un pas, approche enfin de madame de Germeuil : — Quoi ! vous pourriez... — Ma bonne amie, il n'eſt plus temps de reſléchir : mon sort eſt arrêté. Adieu Charlotte. Voici une petite bague de peu de valeur, reſte de mon ancienne ſituation ; garde-la en mémoire de ta malheureuse maîtreſſe, qui voudroit te faire un autre préſent : c'est tout ce dont je puis disposer ; & toi, mon Dieu ! seul maître de notre vie, me pardonneras-tu de rejetter le fardeau de la mienne ? je t'en offre le sacrifice.

Adélaïde arrache le fatal breuvage des mains de sa domeſtique, qui s'obſtinoit à retenir le vase : cette dernière tombe à terre, presque évanouie. L'infortunée épouse de Germeuil embraſſe ses enfans, l'un après l'autre, colle quelque temps sa bouche sur la leur, & ensuite par une espèce d'effort sur elle-même, les repouſſe doucement, lève les yeux au ciel, & porte la médecine mortelle sur ses lèvres.

Arrêtez, arrêtez, s'écrie un homme, égaré, hors de lui-même & qui étoit entré avec précipitation, donnez-moi... — C'eſt vous, Germeuil !... vous empêcheriez... c'étoit lui en effet ; il ſaiſit & jette la coupe avec emportement. Chrrlotte se relève : — Monſieur ! je me doutois bien que vous ne pouviez être aſſez barbare !... Germeuil, sans l'écouter, serroit dans ses bras d'Adélaïde, que cette révolution

révolution avoit privée de l'usage des sens. Avez-vous pu imaginer, lui disoit son époux, que je fusse assez inhumain pour vous arracher la vie?... Adélaïde, je ne suis que trop coupable de t'avoir ôté mon cœur! je viens te le rendre ce cœur si déchiré, si plein de douleur, de repentir, d'amour... J'ai su tout: non, ce n'est pas mon crime, c'est celui du monstre... qui avoit égaré ma raison; c'est cette femme abominable qui avoit conçu le projet de te donner la mort.

Cependant Adélaïde sembloit renaître par degrés. Charlotte avoit dans cet intervalle remis la lettre à Germeuil, dont cet écrit augmente l'agitation; il reprend sa femme dans son sein: — J'ai pu ma chère Adélaïde, manquer à mon devoir, à l'honneur, à l'amour: mais être ton meurtrier! que le poison... je succombe à cette idée! ô ciel! je reconnois ton miracle! ma femme expiroit, & elle m'accusoit de sa mort... perfide Cérignan, tu n'échapperas point, tu n'échapperas point à ma juste vengeance... misérable! où m'avoit entraîné un détestable égarement!

Germeuil succombe à son tour sous tant d'assauts divers; il couvre ses enfans de ses larmes; il ne peut que leur dire: mes amis, vous alliez perdre votre mère! & elle me croyoit l'auteur de ce crime! ah! mes yeux sont dessillés: je vois trop que deux scélérats s'étoient emparés de mon ame! & ils ne

m'avoient pas plongé dans assez de désordres ! il leur manquoit, à ces monstres, la mort de ma femme, la mort d'Adélaïde.

A ces mots, Germeuil retomboit dans le délire de la fureur ; il s'écrioit ; il retournoit sans cesse, de son épouse à ses enfans. Il raconte enfin par quel évènement il a découvert ce mystère d'horreur : la femme-de-chambre de madame de Cérignan imaginant d'abord que Germeuil ordonnoit ce forfait, informée ensuite de la vérité, sachant que sa maîtresse & Blinval étoient les seuls auteurs de l'empoisonnement, étoit accourue vers l'époux d'Adélaïde, afin qu'il s'opposât à l'exécution d'un complot si monstrueux.

Au moment que Germeuil parloit de cette domestique, elle paroît ; elle brûloit de s'instruire s'il étoit venu à temps pour secourir son épouse. Monsieur, lui dit cette femme, tout ne vous est pas connu : voici le motif de cet horrible projet : mon abominable maîtresse a su que madame votre épouse avoit un parent fort riche en Amérique. Il est vrai, interrompt Adélaïde avec vivacité, que ma famille m'a dit plus d'une fois que j'avois un parent dans ces contrées, dont nous n'avons reçu aucunes nouvelles depuis que j'existe. La femme-de-chambre reprend la conversation, entre dans les détails ; Adélaïde ne la laisse pas achever, & s'adressant à son mari : mon ami, ce bien sera le vôtre ; dès ce

moment je vous cède tous mes droits; je suis bien plus jalouse de recouvrer votre cœur, & de le conserver. O ciel ! s'écrie Germeuil, comment reconnoître tant de bienfaits? ah ! je ne te demande des richeſſes que pour ma femme & mes enfans, pour faire oublier à cette chère victime de mes déteſtables erreurs, tous les maux que je lui ai causés ! mais il faut punir les scélérats...

Germeuil n'entend plus sa femme qui veut le retenir : il s'élance de la chambre, & court chez madame de Cérignan, qui croit, à sa vue, qu'il vient lui apprendre la mort d'Adélaïde; cette infâme créature se préparoit à faire éclater de feints regrets : — Dans quel désordre vous êtes? que m'annoncez-vous? votre épouse seroit en danger? — Oui, monſtre de perfidie & de scélérateſſe, elle a été en danger; elle a vu la mort de prés; une Providence suprême à laquelle je rends graces, veilloit sur ses jours, & t'arrache ta victime : tu n'a plus qu'à te reprocher un forfait inutile; je sais tout, je sais tout : tu m'as trompé; tu te jouois de ma crédulité; tu n'aspirois qu'à dévorer ma nouvelle fortune; un autre prix t'attend, & (apperçevant Blinval qui entroit, & élevant la voix) tu le partageras avec ce traître, qui n'échappera point ainſi que de toi au ſupplice; je cours tout déclarer; j'aurai des preuves, des témoins, des juges. Tremblez, misérables; vous avez abusé de mon cœur,

de mon cœur trop sensible; il va prendre pour vous l'endurcissement le plus décidé; non, jamais, jamais n'en attendez de compassion. J'ai reçu de vous deux les coups les plus cruels: mais je serai vengé.

Le couple odieux demeuroit confondu, tant la vérité est accablante pour le coupable! Blinval balbutie quelques paroles: il réclame l'ancienne amitié... — Infâme! ce mot peut-il sortir de ta bouche? tu parles d'amitié, toi, qui as enfoncé le poignard dans mon cœur, qui m'as ravi plus que ma fortune, mes sentimens! mon ami! le bourreau de ma femme! & elle expiroit, en m'accusant de cet attentat!... Je te percerois, je te déchirerois sous cent coups d'épée, si je ne laissois à d'autres mains la honte de se souiller de ton sang. C'est en présence des magistrats que nous compterons tes services, tes bienfaits: ils t'en payeront le salaire, & je cours de ce pas...

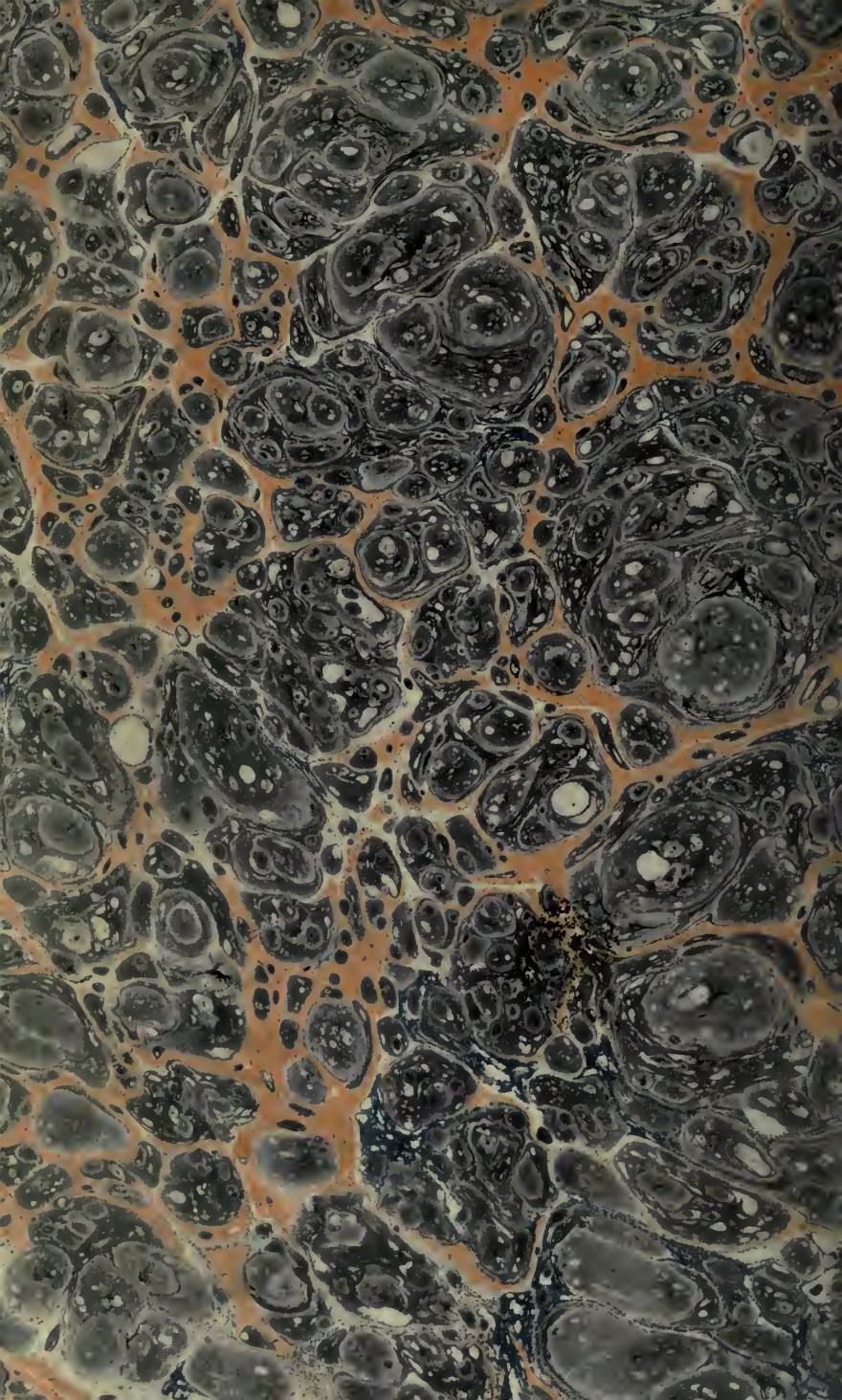
Germeuil n'a point le temps d'achever: il est arrêté tout-à-coup par Adélaïde qui se montre, accablée de tout ce qu'elle vient d'éprouver, & soutenue par Charlotte: — Où courez-vous, Germeuil? demeurez: j'ai prévu ce que vous aviez dessein de faire; je viens vous demander un témoignage de cette amitié que vous m'avez rendue. — C'est vous, Adélaïde! dans ces lieux! parmi des monstres qui ont attenté à vos jours! qu'exigeriez-vous? — Je n'exige rien; j'implore une grace, & je l'attends

de mon mari ; je connois trop les auteurs de tous mes maux ; ils ont fait plus que de vouloir m'arracher la vie, ils m'avoient enlevé votre cœur ; ils seront assez punis, s'ils vous voyent revenu d'un égarement dont eux-mêmes sentiront toute l'horreur. Croyez-moi, Germeuil : le crime porte avec lui sa punition la plus douloureuse.

Aussi-tôt la Cérignan & Blinval se jettent aux genoux de madame de Germeuil ; la lâcheté suit de près l'audace criminelle ; ils versent, disent-ils, des larmes de repentir ; ils la conjurent de calmer la fureur de son époux, qui ne vouloit rien entendre, décidé absolument à livrer l'un & l'autre aux rigueurs de la justice. Adelaïde leur adressant la parole : je crois peu à votre repentir ; vous seriez trop heureux d'éprouver des remords : mais vous ne sauriez plus me tromper. C'est moi que je satisfais : je me suis promis de vous dérober au châtiment que vous méritez, & Germeuil voudra bien acquitter ma promesse.

Enfin l'époux d'Adélaïde cède aux sollicitations, aux instances de sa femme, qui parvient à l'emmener hors de ce séjour du crime. Il ne tarde pas à reprendre, en quelque sorte, une nouvelle vie, un nouveau cœur ; bientôt redevenu bon mari, bon père, honnête homme, digne citoyen, tous les jours sa tendresse pour son épouse & sa famille augmentoit ; ils recueillit, peu de jours après cette

aventure, l'immense succeſſion qu'on leur avoit annoncée. Germeuil sut faire un sage emploi de ses richeſſes; il goûta le bonheur, le bonheur ſi pur, ſi doux d'eſſuyer les larmes des malheureux, & de les soulager par des consolations & des bienfaits. Adélaïde, de son côté, ne fut pas moins heureuse: elle vit ses enfans s'élever dans son sein, & suivre leurs exemples honnêtes. L'indigne Cérignan tombée dans une horrible misère, suite presqu'indispensable de la mauvaise conduite, mourut, dévorée de remords. Pour Blinval, incapable de céder à la voix du repentir, il s'étoit sauvé en Espagne. où sans doute un ciel vengeur le poursuivoit, & l'atteignit: coupable d'un rapt, il périt sur l'échaffaud, tandis que Germeuil & sa femme partagèrent la récompense dont la vertu jouit sur la terre: ils parvinrent à une extrême vieilleſſe, s'aimèrent jusqu'au dernier soupir, & moururent, pour ainſi dire, ensemble, se suivant de près au tombeau. Ils eurent la satisfaction de se voir, en quelque sorte, survivre dans une poſtérité qui eut leurs vertus, leur bonheur, leurs longues années, qui bénit leur mémoire, & la fit à son tour respecter & chérir à ceux qui lui succédèrent.



PQ
1954
A7
1803
t.5

Arnaud, François Thomas Marie
de Baculard d'
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY